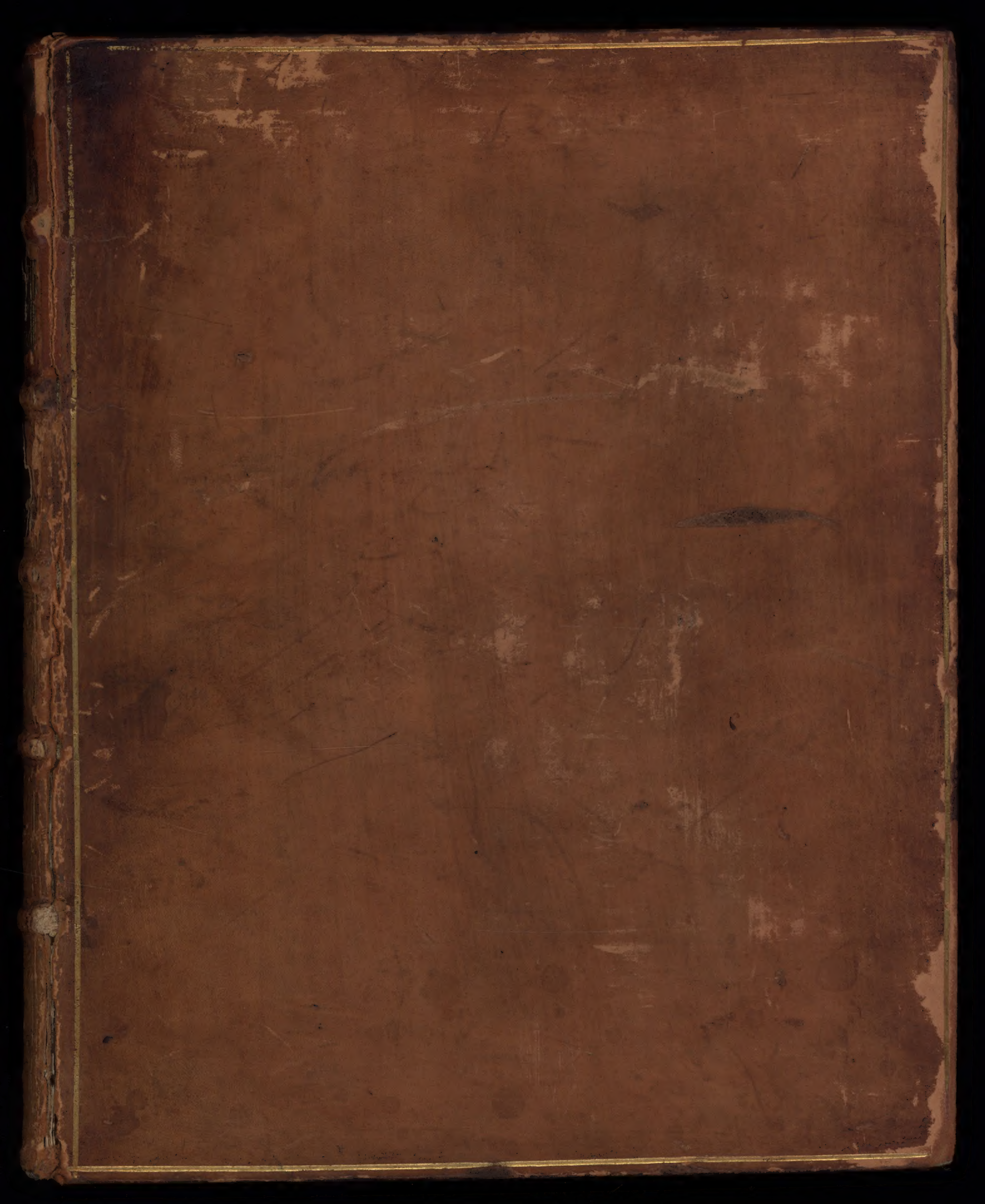
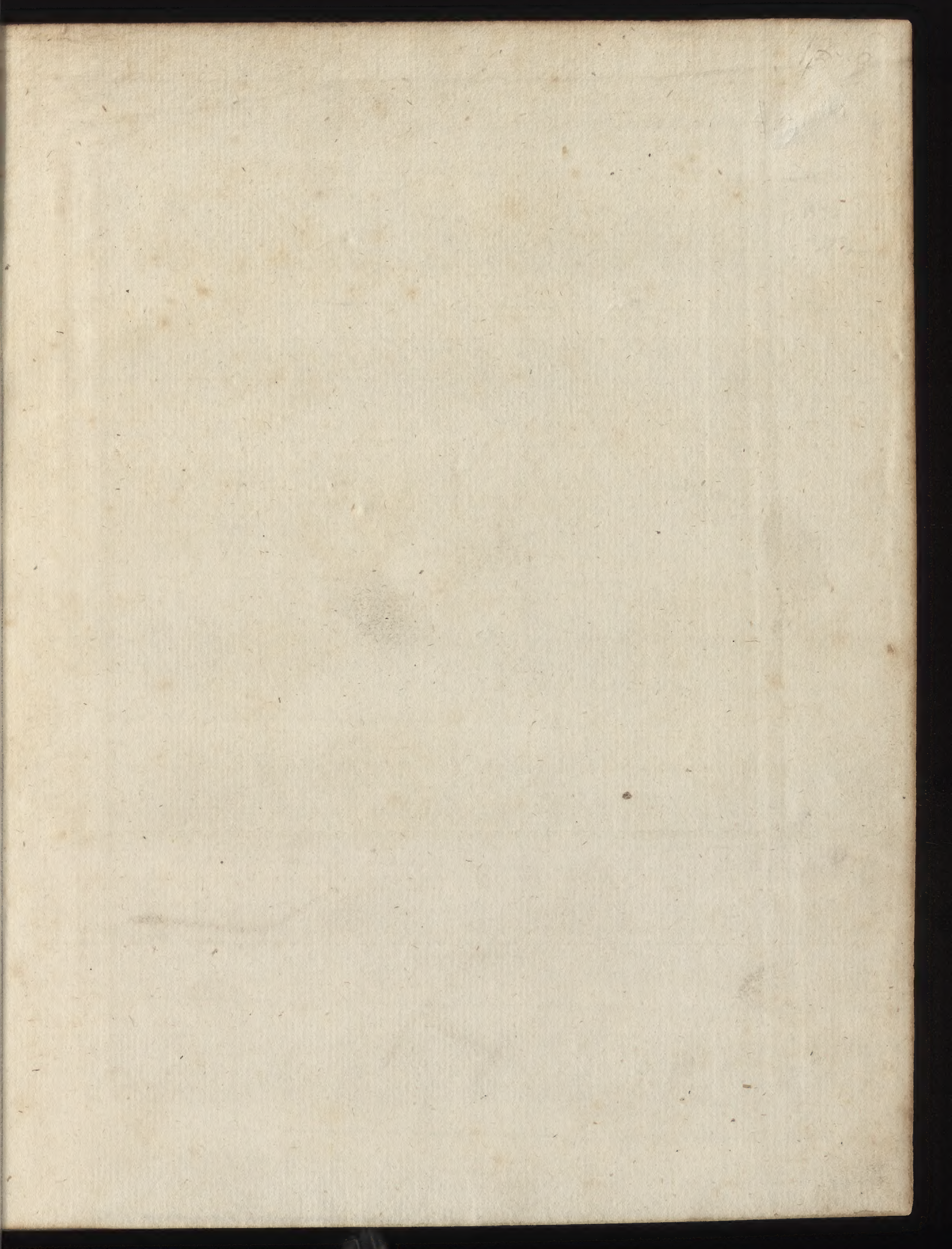
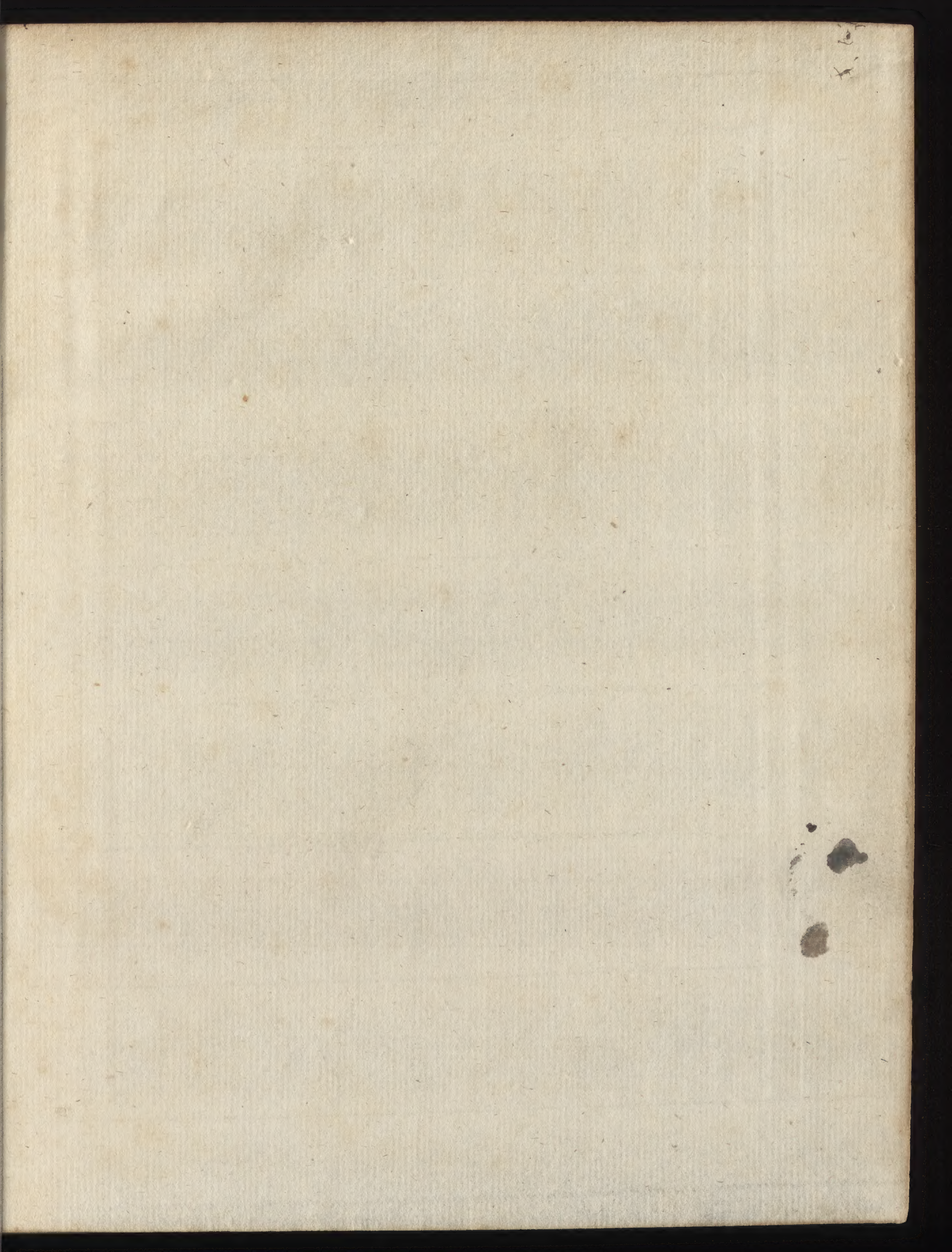




RESPICE ASPICE
PROSPICE
ANIMUM
IPSE
PARABO
EX LIBRIS MUNDEN.
H.J.F. BADELEY. 1903





INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
DANNEMARC,
OU
L'ON TRAITE DE LA RELIGION, DES Loix, des Mœurs & des Usages des Anciens Danois.

Par Mr. MALLET, *Professeur Royal de Belles-Lettres Françoises, Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.*



A COPENHAGUE.

M. DCC. LV.



AU ROI.



IRE,

Si j'ose présenter cet ouvrage à VOTRE MAJESTE, *ma confiance est uniquement fondée sur la nature du sujet que j'y*

traite. L'Hiſtoire a toujours été favorablement accueillie par les Princes éclairés & vertueux. Ils aiment cette noble franchiſe, cette ſage liberté qui regnent dans ſes récits; Ils y liſent avec plaiſir ces éloges purs & deſintereſſés qu'elle donne aux grands hommes des âges précédens, & dont elle leur fera l'application à eux-mêmes, quand le tems l'ayant miſe à l'abri de tout ſoupçon de crainte ou de flatterie, elle pourra les louer d'une maniere véritablement digne d'eux.

Tel ſera le jour, SIRE, *où elle offrira à l'imitation de l'Europe des vertus qui ſont*

aujourd'hui les délices du Nord; où elle parlera d'un Prince qui maitre d'un Royaume dans l'âge toujours dangereux des passions, n'en connut d'autre, que celle de le rendre florissant; Qui satisfait de la gloire & des plaisirs qu'il trouvoit dans la prospérité de ses peuples, plaça la magnificence dans la libéralité, & la grandeur dans le nombre de ses graces; Qui ne laissa desirer aucun encouragement aux arts, aux talens, à l'industrie; Sensible à l'amitié, & sûr d'avoir des amis; Digne, en un mot, d'avoir place dans le petit nombre de ces hommes qui

n'ont exysté que pour le bonheur de leurs semblables.

Je suis avec un très profond Respect

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-soumis & très-obéissant Serviteur & Sujet

MALLET.

COPENHAGUE
ce 31me Mars 1755.



PREFACE.

Si l'hiſtoire d'un Etat conſidérable a toujours une utilité réelle & indépendante des circonſtances, il faut convenir qu'il y a des tems où elle ſemble paroître ſous de plus heureux auſpices que dans d'autres. C'eſt ce qui arrive ſur tout, lorsque la curioſité ſe réveille de toutes parts ſur ce qui concerne la Nation dont elle raconte les diverſes deſtinées paſſées. En effet un régne illuſtré par tout ce qui peut le rendre cher à un peuple, & glorieux aux yeux des Sages, ne ſauroit attirer les regards de tout le monde, ſans inſpirer en même tems le deſir de connoître les principaux événemens qui l'ont précédé.

Je n'ai pas beſoin d'une autre juſtification en publiant une nouvelle Hiſtoire de Dannemarc, & ſurtout en l'écri-

vant dans la langue de l'Europe la plus propre à répondre à l'empreſſement des Etrangers de tout pays. Si je réuſſis dans ce deſſein, j'en ſerai d'autant plus flatté, que je croirai remplir à la fois les différentes vûes de ma vocation, & donner une preuve de ma reconnoiſſance au peuple dont je ſuis devenu le concitoyen.

Je n'ai pas ignoré, que pluſieurs perſonnes ont exécuté depuis longtems, ſoit en tout, ſoit en partie, le projet que mon titre annonce, & je ne chercherai point à diminuer le mérite de leur induſtrie, quand il ſera tems d'en parler. Mais le volume que je préſente aujourd'hui au public, roulant ſur une matiere que ces auteurs n'ont traitée que fort briévement, ou n'ont point traitée du tout, il me ſuffit pour cette fois d'expoſer les raiſons que j'ai eues de ſuivre dès l'entrée une route différente de la leur. J'aurai ſoin de rendre compte à mes lecteurs de la ſuite de mon travail, à meſure que j'en ſoumettrai les différentes parties à leur jugement.

Parcourir une multitude de faits, éloignés, peu circonſtanciés, dont on ne ſauroit pénétrer les véritables cauſes; voir des Peuples, des Princes, des Conquérans & des Légiſlateurs ſe ſuccéder rapidement ſur la Scène, ſans connoître leur façon de penſer, leur caractere, l'eſprit qui les animoit; c'eſt

ſans

ſans doute ne tenir que les quelettes de l'hiſtoire, c'eſt ne voir que des ombres muettes & errantes dans l'obſcurité, au lieu de vivre & de converſer avec des hommes. Dans cette perſuaſion je me ſuis toujours propoſé de ne toucher au corps même de l'hiſtoire de Dannemarc, qu'apres avoir offert au lecteur un crayon des mœurs & du génie de ſes anciens habitans; Mais j'avois crû qu'à l'imitation de ceux qui m'ont précédé dans la même carriere, je renfermerois aiſément tout ce qu'il y a de plus important à en dire dans un petit nombre de Pages. Je ne me ſuis détrompé qu'en examinant cette matiere avec une nouvelle attention; J'ai ſenti alors que trop de brieveté me feroit manquer mon but, & que des généralités toujours équivoques n'expriment pas plus le caractere d'une nation, que les principaux traits du viſage d'un homme tracés au hazard ſur une toile ne feroient ſon véritable portrait.

D'ailleurs il m'a ſemblé, que ce ſujet avoit quelques côtés intéreſſans & nouveaux. L'hiſtoire ne nous parle d'aucun peuple qui ait cauſé de plus grandes, de plus ſubites, & de plus nombreuſes revolutions en Europe que les Scandinaves, & dont les antiquités ſoient en même tems plus généralement ignorées. A la vérité, ſi leurs diverſes émigrations n'avoient été qu'un de ces torrens paſſagers dont les traces & le ſouvenir même s'effacent bientôt,

cette indifférence qu'on à témoigné pour ce qui les concernoit, feroit affez juftifiée par la barbarie qu'on leur a reproché. Mais l'Europe a pris une autre face durant ces inondations réiterées & prefque univerfelles. Des établiffemens différens, de nouvelles Sociétés, un efprit nouveau fe font formés dans la confufion qu'elles occafionnoient, enforte que l'on peut affurer avec confiance, qu'on ne fauroit rendre raifon de nos mœurs & de nos coûtumes, fans remonter fouvent à cette époque qui nous en découvre la principale fource.

Mais je ne dois point m'en tenir à une affertion fi vague; Qu'on me permette pour déveloper ma penfée de parcourir come d'un coup d'œuil les divers états par lefquels cette partie du monde que nous habitons, a paffé fucceffivement durant la longue fuite d'âges que fon hiftoire embraffe, & de chercher quelle part les peuples du Nord ont eue aux révolutions de tout genre qu'elle a fouffert. Si nous remontons aux tems les plus reculés, nous verrons d'abord fortir pas à pas des marais de la Scythie, une nation qui s'accroit & fe partage fans ceffe en occupant les contrées incultes qu'elle trouve devant elle. Bientôt après ce peuple, tel qu'un arbre plein de féve & de vigueur, a déjà étendu fes longues branches fur toute l'Europe, & repandu par tout avec lui depuis les bords de la Mer Noire jufqu'aux extrémités de l'Efpagne, de la Sicile, &

de la Gréce, une religion ſimple & militaire come lui, une forme de gouvernement imaginée par le bon ſens & la liberté, un eſprit inquiet, indompté, prêt à s'effaroucher au ſeul nom d'aſſujettiſſement & de contrainte, un courage féroce nourri par une vie ſauvage & vagabonde. Pendant que la douceur du climat amollit imperceptiblement la dureté de ceux qui ſe ſont établis dans le midi, des colonies d'Egyptiens & de Phéniciens ſe mêlant avec eux ſur les côtes de la Gréce, & de là ſe tranſportant à diverſés repriſes ſur celles d'Italie, achévent de leur enſeigner à vivre dans le ſein des villes, à cultiver les lettres, à faire fleurir les arts & le commerce; Elles confondent avec eux leurs opinions, leurs uſages & leur génie, des Etats s'y forment ſur de nouveaux plans. Rome cependant s'éléve, & bientôt envahit tout. A meſure qu'elle s'aggrandit, elle oublie ſes anciennes mœurs, & fait perdre aux peuples qu'elle ſoumet, le premier eſprit qui les avoit animés; mais il demeure inaltérable dans les climats froids de l'Europe, & s'y maintient come leur indépendance. A peine quinze ou ſeize Siécles y apportent-ils quelque changement. Il s'y renouvelle même ſans ceſſe, car durant ce long intervalle, de nouveaux eſſains ſortis de tems en tems de l'ancienne & inépuiſable patrie, s'avancent ſur les traces de leurs peres vers ces mêmes contrées du Nord; & ſuivis à leur tour par de nouvelles

troupes, ils s'entrepoussent come les flots de la mer. Incapable de contenir plus longtems des habitans inquiets, avides de gloire & de pillage, le Nord réjette enfin sur les Romains le poids dont il est foulé; les barrieres de l'Empire, mal soutenues par un peuple que la prosperité a corrompu, sont percées de tous côtés par des torrens d'armées victorieuses. Alors on voit les vainqueurs reporter au milieu des nations vaincues, c'est à dire, dans le sein de la servitude & de la molesse, cet esprit d'indépendance & d'égalité, cette hauteur d'ame, ce goût d'une vie rustique & militaire, que les uns & les autres avoient puisés dans la même source, mais dont les Romains conservoient à peine de foibles restes. Des dispositions, & des principes si opposés se combattent longtems avec des forces assez égales, mais ils s'unissent enfin, se fondent ensemble, & de leur mêlange naissent ces mœurs & cet esprit, qui gouvernent ensuite notre Europe, & qui malgré les différences de Climat, de Religion, & les accidens particuliers, régnent encore d'une maniere sensible dans presque tous les états de l'Europe, & y portent encore plus ou moins de traces de sa premiére Origine.

Il est aisé de juger après cela de l'influence que les nations du Nord ont eues sur les différentes destinées de l'Europe; & si les diverses revolutions auxquelles elle a été exposée méritent d'être étudiées dans leurs causes, si le spectacle de ses institutions,

de ſa police; de ſes uſages, de ſes mœurs, de ſes loix, peut être un ſujet de recherches utile & intéreſſant, il faut convenir que les antiquitez du Nord, c'eſt à dire tout ce qui nous peint les peuples qui l'habitoient anciennement, ne ſont pas indignes d'occuper quelques momens un eſprit raiſonnable. Ainſi pour rendre la choſe ſenſible par un exemple, ne ſait-on pas qu'ils ont autrefois porté dans les pays les plus floriſſans & les plus célébres, & en général partout où ils ſe ſont établis, cette eſpéce de gouvernement qu'ils avoient imaginés dans leurs forêts, gouvernement qui ſubſiſte encore en entier dans quelques lieux, & qui dans les Etats mêmes où l'on a jugé à propos d'en abolir la forme, n'eſt pas tout à fait détruit, puisque les mœurs & l'eſprit qu'il a coutume de faire naitre & d'entretenir, y regnent encore à divers égards. Ne ſeroit-ce point là en effet la principale cauſe de ce courage, de cette averſion pour la ſervitude, de cet empire de l'honneur qui caractériſent presque toutes les nations Européennes, & de cette modération, de cette familiarité, de ces égards pour l'humanité qui diſtinguent ſi heureuſement nos Souverains d'avec les Tyrans inviſibles & ſuperbes de l'Aſie. L'immenſe étendue de l'Empire Romain, ſa conſtitution devenue toute militaire, la méchanceté de pluſieurs de ſes Princes en avoient rendu le joug ſi peſant, que toute élévation dans les ſentimens,

toute noble vigueur dans les ames y devenoient plus rares de jour en jour, & qu'un engourdissement général gagnant tous les cœurs & tous les esprits, l'Europe alloit bientôt par cette seule cause retomber dans une sorte de barbarie la plus incurable de toutes, par ce qu'elle va jusqu'à détruire tous les ressorts, par où l on pourroit s'en tirer. Ce fut là du moins un effet salutaire que produisit cette grande crise des irruptions des peuples du Nord, & de la chute de l'Empire qui la suivit. „ La grande prérogative de „ la Scandinavie, dit très bien l'admirable auteur de „ l'Esprit des loix, & qui doit mettre les nations qui „ l'habitent au dessus de tous les peuples du monde, „ c'est qu'elles ont été la ressource de la liberté de l'Eu- „ rope, c'est à dire, de prèsque toute celle qui est „ parmi les hommes. Le Goth *Jornandès*, ajoute-t-il, „ a appellé le Nord de l'Europe, la fabrique du gen- „ re humain; Je l'appellerois plutôt la fabrique des in- „ strumens qui brisent les fers forgés au midi. C'est „ là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de „ leur pays pour détruire les Tyrans & les esclaves, „ & apprendre aux hommes que la nature les ayant „ fait égaux, la raison n'a pû les rendre dépendans „ que pour leur bonheur. „

Si ces considérations sont de quelque poids, on me pardonnera facilement d'avoir traité avec autant d'étendue les antiquités de la nation dont j'ai entrepris

d'écrire l'hiſtoire. Ce ſera au Public éclairé à prononcer là deſſus, & à voir ſi j'ai conçu idée juſte de mon ſujet, ou ſi je ne me ſuis point fait une de ces illuſions qui groſſiſſent ſi ſouvent aux yeux des auteurs les objets dont ils s'occupent. Je ne ſerois pas ſans crainte de ce côté là, s'il étoit toujours vrai qu'on s'attache à ſon travail, à proportion des difficultés qu'on y rencontre. Pluſieurs lectures longues & rebutantes qu'il m'a fallu faire, une langue & même plus d'une langue que j'ai été obligé d'apprendre, des matériaux épars & ſouvent peu connus que je n'ai pû reſſembler ſans peine; Tout cela ne feroit pas ſans doute fort propre à me raſſurer. Mais quelque fois auſſi j'ai rencontré d'aſſez grandes facilités ſur ma route. Divers Savans de ce pays ont traité certains points des Antiquités du Nord avec cette vaſte érudition qui caractériſoit les études du ſiècle où ils ont écrit. Je ne puis nommer ſans reconnoiſſance & ſans éloges *Bartholin*, *Wormius*, *Stephanius*, *Arngrimus Jonas*, *Torfæus* &c. Je ne dois pas moins à deux Savans étrangers & encore vivans Mrs. *Pelloutier* & *Dalin*. Le premier dans ſon *Hiſtoire des Celtes* a développé mieux qu'on ne l'avoit fait encore, le véritable eſprit des premiers habitans de l'Europe, & établi d'une maniere ſolide qu'ils n'ont en effet compoſé qu'un ſeul & même peuple dans les commencemens. Le ſecond a donné une nouvelle hi-

ſtoire de Suéde dans la langue de ce pays, où l'on trouve beaucoup de recherches & d'eſprit, & qui eſt très digne de paroître dans une langue plus univerſellement répandue. Dans trois ou quatre chapitres, où l'auteur traite de la Religion, des loix & des mœurs des anciens Suédois, il a ſû repandre ſur ces matieres un jour & un agrément qu'il n'eſt pas ordinaire d'y rencontrer.

Il y a des génies heureux qui n'ont qu'à vouloir, pour trouver tout dans leur propre fonds. Pour moi, je n'oſe pas compter parmi les ſecours que j'ai reçus, tous les motifs que des circonſtances particulieres m'ont préſenté. Une ambition bien légitime fait ſouhaiter à chaque auteur de réuſſir. La plus vive reconnoiſſance anime encore ce deſir en moi. Je n'oſe pas dire aux Etrangers, que j'ai eu le bonheur d'être encouragé par des Mécénes ſages & éclairés, que je vis ſous la domination d'un Prince genéreux qui fait tout pour les lettres & pour les arts, & à qui l'hiſtoire a dès à préſent des obligations de plus d'une eſpèce. Ils me jugeroient ſans doute ſur ce que tant de motifs auroient dû me rendre capable de faire, & c'eſt déja trop pour moi des devoirs qui me ſont communs avec tous les hiſtoriens.

Quel-

Comme c'eſt ici le premier pas que je fais dans une carriere longue & difficile, & que je ſuis d'un âge où l'on peut ſe corriger aiſément, je n'ai pas crû devoir publier un ouvrage auſſi conſidérable qu'eſt l'Hiſtoire d'une des plus anciennes Monarchies de l'Europe, ſans preſſentir auparavant le goût du Public, en faiſant paroître d'abord cette Introduction ſéparée. Il me ſemble, en effet, qu'elle peut paroître ſeule ſans aucun inconvenient, & intereſſer par ſon objet indépendamment du rapport très intime qu'elle a avec l'hiſtoire de Dannemarc.

Quoiqu'il en ſoit je dois encore obſerver que je peins ici une nation dans ſon enfance, & que la plupart des autres Européens n'ont été ni moins ſauvages, ni moins indiſciplinés durant le même âge. Je l'ai fait ſentir en pluſieurs endroits de mon livre, perſuadé qu'il y a entre les peuples une émulation de gloire qui dégenere ſouvent en jalouſie, & cherche à ſe prévaloir des plus chimériques avantages, & dans le ſein des nations elles mêmes un zéle patriotique, quelquefois aveugle, qui s'allarme des aveux qui peuvent lui faire le moins de tort. Comme il y a par tout un grand nombre de perſonnes éclairées & impartiales, & qu'on n'écrit pas pour les autres, je n'ai pas même crû devoir épargner les termes de *barbarie* & de *férocité*, quand les faits que je rappor-

tois les préſentoient aſſez d'eux mêmes à l'eſprit. *Mézerai* & l'Abbé du *Bos* avouent ſans détour, qu'ils ne voyent pas en quoi les anciens François ont différé des *Eskimaux* ou des *Tartares.* S'il faut rougir dans ces occaſions, c'eſt des foibleſſes de l'humanité laiſſée à elle même, & non des travers d'un peuple, dont nous portons en vain le nom depuis que nous ne lui reſſemblons plus.



AVIS.

*Cette introduction ne tardera pas à être suivie d'une Traduction de l'*Edda *& de quelques autres morceaux de Mythologie & de Poesie anciennes. Ce sont des monumens uniques & précieux à divers égards, qui répandent beaucoup de jour sur les antiquités du Nord, & sur celles des autres peuples Celtes de l'Europe. Ils serviront de preuves à l'ouvrage qu'on publie aujourd'hui, & lui étant joints ils formeront un volume d'une grosseur raisonnable. En les rendant en François on a déféré aux conseils de diverses, personnes de goût, & l'on a lieu d'esperer que les traits qu'on en verra cités dans ce volume, inspireront aux lecteurs quelque curiosité de les voir en entiers. Cependant afin de laisser tout le monde dans une entiere liberté à cet égard, ils seront distribués ensem-*

ble & séparement quoique imprimés dans le même format, & avec les mêmes caractéres que l'Introduction, & que l'histoire de Dannemarc qui les suivra. Par ce moyen chacun pourra choisir celle des deux parties qui lui conviendra le plus, ou les joindre pour n'en faire qu'un seul volume, ou enfin les négliger toutes deux, pour s'en tenir au corps même de l'histoire.



IN-

CARTE
DU
ROYAUME DE DANNEMARC
ET
DES PROVINCES VOISINES
Pour Servir a L'intelligence
de l'histoire de ce Royaume

SEPTENTRION

OCEAN SEPTENTRIONAL

GOLPHE DU CATEGADE

MER BALTHIQUE

MER D'ALLEMAGNE

OCCIDENT

ORIENT

MIDI

Banc de Jutlande

DIOCESE DE WIBORG

DIOCESE DE AALBOURG

WENSUSSEL

DIOCESE DE AARHUS

DIOCESE DE RYPEN

JUTLANDE

DUCHE DE SLESWICK

DUCHE DE HOLSTEIN

DITMARSE

STORMARIE

DUCHE DE LAWENBOURG

PARTIE DU DUCHE DE MECKLENBOURG

PARTIE DU DUCHE DE POMERANIE

PARTIE DU DUCHE DE BRÊME

PARTIE D'OLDEMBOURG

PARTIE DU LUNEBOURG

ZELANDE

FIONIE

LANGELAND

LALANDE

FALSTRIE

MONA

FEMEREN

ALSEN

RUGEN

BORNHOLM

LE GRAND BELT

LE PETIT BELT

LE SUND

PARTIE DE SUEDE

HALLANDE

SCANIE OU SCHONEN

BLEKINGE

GOTTENBOURG

Warberg

Lessov

Anhot

AALBOURG

WIBOURG

AARHUS

Holstbro

Ringkiobing

RYPEN

ODENSEE

COPENHAGUE

ROSKILD

LUND

Malmoe

Helsingborg

Christianstad

CARLSCRONA

Flensbourg

SLESWICK

Husum

RENSBOURG

KIEL

Itzehoe

Gluckstadt

LUBECK

HAMBOURG

ALTENA

LAWENBOURG

WISMAR

SWERIN

ROSTOK

STRALSUNT

Wolgast

Le Dars

Heigelant

Back of
Foldout
Not Imaged



INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE DANNEMARC.

LIVRE PREMIER.

Argument.

DEscription des pays qui composent la Monarchie Danoise. Des premiers habitans du Dannemarc, des Cimbres, des Géans. Fondemens de l'ancienne histoire de Dannemarc. Trois sentimens différens à ce sujet. Examen de l'hypothése Islandoise, ou de Torfæus. Arrivée d'Odin dans le Nord, ses établissemens, sa mort.

Defcription des Etats qui compofent la Monarchie Danoife.

LEs divers pays qui compofent la Monarchie dont j'écris l'hiftoire, ne font pas du nombre de ceux dont on a communément en Europe la plus jufte idée. D'anciens préjugés attachés à ce terme fi vague de Nord; Des relations infidéles de voyageurs qui rapportoient ce qu'ils ne comprenoient pas, l'eloignement de quelques unes de ces provinces qui les dérobe à la vûe des autres peuples, & en fait une efpéce de monde particulier, tout cela exige, que j'arrête d'abord pendant un moment les yeux de mes lecteurs fur l'Etat préfent du Royaume de Dannemarc, & de celui de Norvége, uni depuis trop long-tems, & trop étroitement au premier pour en devoir être féparé dans cette courte defcription.

Le Dannemarc fe partage de lui-même en Terre ferme & en Iles. Entre celles-ci la premiere qui mérite nôtre attention, eft la *Selande* à caufe de fa grandeur & de fa fertilité. C'eft là, qu'eft fituée *Copenhague* la Capitale de tout le Royaume, qui a pris fon nom de fon port un des meilleurs qui foient au monde; elle eft affife fur le bord du Canal du Sond, & enferme dans fon enceinte un petit bras de mer qui fépare la *Selande* d'une autre Ile moins étendue, mais fort agréable nommée *Amac*. Cette ville aujourd'hui forte, riche, & peuplée n'a ceffé de s'aggrandir & de s'embellir depuis que le Roi Chriftophle de Baviére y établit fa réfidence en 1443, mais elle doit fa plus grande fplendeur au dernier regne, & à celui de FREDERIC V. fous lefquels elle a été ornée d'un Palais digne du Monarque qui l'occupe, & de plufieurs édifices fomptueux tant publics que particuliers.

A quelques lieues de là, en remontant vers le Nord, ce Canal qui baigne les murs de Copenhague,

ſerré de plus en plus par les côtes agréables de la Selande & de la Scanie, forme enfin ce qu'on appelle proprement le paſſage du ſond, un des détroits les plus célébres & les plus fréquentés du monde, & qui ouvre la principale & preſque la ſeule communication qu'il y ait entre l'Océan & la Baltique. *Elſeneur* qui eſt ſituée ſur ſon bord & défendue par la fortereſſe de *Cronborg*, jouit du ſpectacle ſans ceſſe varié d'une multitude de vaiſſeaux qui paſſent & repaſſent, & y viennent porter le tribut qu'ils doivent au Roi. A une lieue la côte oppoſée borne agréablement la vûe, & près de là entre les deux rivages s'éléve la petite Ile de *Wene* célébre par les obſervations de *Ticho-Brahe*. Quoique le reſte de la Selande ne préſente rien d'auſſi frappant, la vûe trouve cependant partout à s'y promener avec plaiſir. Ce ſont de vaſtes plaines couvertes plutôt, & plus long-tems qu'on ne ſe l'imagine dans les pays plus méridionaux, d'une verdure très agréable, parſemées de collines, d'étangs, & de bois, & ornées par diverſes maiſons royales, pluſieurs châteaux, & un aſſez grand nombre de villes. Le terrein, quoique leger & un peu ſablonneux, produit beaucoup de grains & en particulier d'orge & d'avoine, & ne manque ni de pâturages ni de bois. D'ailleurs la mer & les lacs fourniſſent à cette ile une pêche aſſez abondante pour qu'elle put ſuppléer au défaut de pluſieurs autres fruits de la terre dans un pays moins commerçant ou moins fertile.

Ce dernier nom convient ſurtout à la *Fionie*, la ſeconde des Isles de Dannemarc pour la grandeur, & la premiere pour la bonté du terroir. Cette Ile plus élevée que la *Selande* en eſt ſéparée par un bras de mer que ſa largeur a fait nomer le *grand Belt* par comparaiſon à un autre bras qui la ſépare de la Jutlande, & qui eſt appellé le *petit Belt*. Les grains, les pâturages, les fruits croiſſent en abondance dans

cette île dont l'aſpect eſt des plus riants. C'eſt au milieu d'une vaſte campagne qu'eſt ſituée *Odenſée*, capitale de la province, tandis que ſept autres villes moins conſidérables en ornent les côtes à des diſtances preſque égales.

Les Iles de *Lalande* & de *Falſter* ne cédent guere en fecondité à la Fionie, l'une & l'autre ſont célébres pour leur froment, mais la derniere produit encore ſi abondamment des fruits, qu'on pourroit l'appeller le *Verger* du Dannemarc ; Parmi la multitude d'Iles moins conſidérables qui ſont répandues autour de ces premieres, il y en a peu qui ne produiſe le néceſſaire à ſes habitans, & même dequoi commercer avec ſes voiſins; *Langeland* eſt pleine de champs où le grain croit en abondance, *Bornholm*, *Mône* & *Samſoe* ont d'excellens pâturages, *Amac* s'eſt trouvée très propre aux *légumes*, & eſt devenue un jardin fertile entre les mains induſtrieuſes de ces Flamans qu'y attira la Reine Eliſabeth, Epouſe de Chrétien II. & ſœur de Charles V. Si de là nous paſſons aux provinces de Terre-ferme nous trouverons de nouvelles raiſons de nous convaincre, que le Dannemarc nourrit abondamment ſes habitans, & qu'il à même dequoi enrichir un peuple nombreux. La plus grande de ces provinces eſt la *Jutlande* qui forme la tête de cette longue preſqu'-Ile que l'Océan borne au couchant, le Golphe du Categade, & la Baltique au levant, & qui s'ouvre du côté du midi en communiquant avec l'Allemagne, c'eſt de là qu'on tranſporte en Norvége une grande partie des bleds qui ſont employés dans ce Royaume, & ces milliers de piéces de bétail que la Hollande & d'autres pays en reçoivent annuellement. C'eſt auſſi là, que naiſſent ces chevaux Danois que leur beauté fait rechercher de toute l'Europe. Si l'interieur du pays eſt ſtérile en quelques endroits, les côtes ſont extrémement poiſſonneu-

ſes, & d'une reſſource d'autant plus grande, qu'elles ſe multiplient par le moyen de pluſieurs longues bayes qui penétrent tellement le pays, que preſqne tous ſes habitans peuvent y participer aux avantages de la pêche; Le Golphe de *Limſiorde* en particulier s'étend ou peu s'en faut, d'une mer à l'autre; & la pêche qui s'y fait, eſt ſi riche, qu'après avoir fourni aux beſoins de la province, on en envoye encore au dehors pluſieurs vaiſſeaux chargés de différentes ſortes de poiſſons. Les principales villes de la Jutlande ſont *Aalborg*, *Nykiöping*, *Viborg*, *Aarhuus*, *Randers*, *Horſens*, *Warde*, *Ribe*, *Fridericia*, *Colding*, &c.

La nature n'a pas traité moins favorablement la Jutlande méridionale, ou le Duché de Sleswig. Quoique on y trouve bien des bruieres & des campagnes ſtériles, ſa ſituation avantageuſe entre l'Océan, & la Baltique, le nombre & la commodité de ſes ports, le commerce conſiderable qui s'y fait, ont enrichi pluſieurs de ſes villes & rendu cette province agréable & floriſſante. *Sleſwig*, ville ancienne & conſidérable, eſt la principale de ce Duché. *Flensborg* a un commerce étendu, *Friderichsſtadt*, *Tonderen*, *Tonningen* ſont des villes de moyenne grandeur.

Ce que j'ai dit du Duché de Sleſwig convient preſque également à la Partie Royale du Duché de Holſtein. Cette province eſt en général riche, fertile & peuplée; des pâturages gras & abondans, des villes voiſines grandes & commerçantes, des côtes poiſſonneuſes, un fleuve très conſidérable qui la borne au midi, ſont ſes principaux avantages. Le Roi y poſſéde *Rendsborg* place très forte, *Altona* commerçante, *Gluckſtadt* bien fortifiée.

De l'autre côté de l'Elbe après avoir traverſé le Pays de Brême, on trouve encore deux petites provinces unies depuis long-tems à la couronne de Dannemarc. Ce ſont les Comtés d'*Oldenbourg* & de *Del-*

menhorst compris dans le cercle de Westphalie, & qui ont reçu leurs noms de leurs villes principales.

Le climat de la plûpart de ces provinces est à peu près le même, plus doux que le voisinage du Nord ne le fait supposer à ceux qui ne le connoissent pas, & rarement sujet à des froids bien longs ou bien âpres; Il suffit pour en comprendre la cause de se rappeller l'observation générale, que les pays environés de la mer, & peu élevés au dessus de son niveau sont envelopés d'une atmosphére de vapeurs qui s'en élévent sans cesse, & qui brisent & émoussent les particules du froid. Quand les detroits & les golphes qui environent les Iles Danoises viennent à géler dans des hivers rigoureux, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y charrient des mers du nord, & qui s'unissent à force de s'y accumuler. La belle saison commence ordinairement avec le mois de mai, & ne finit pas avant octobre, pendant ce tems-là la beauté de la Campagne, la fraicheur & la longueur des nuits, la facilité de la navigation dans un pays environé & traversé par la mer, répare & fait oublier aisément les langueurs que l'hyver peut apporter aux affaires & aux amusemens.

Si la plûpart des voyageurs ont decrit le Dannemarc avec peu d'équité, la Norvége a été encore bien moins épargnée. Ils l'ont confondu souvent avec la Lapponie, & ont fait de ses habitans & de leurs mœurs des descriptions qui conviennent à peine aux sauvages de ce pays là. L'Idée qu'on se fait communement du climat de ce Royaume n'est pas non plus toujours fort juste. Il est vrai que dans une étendue de 13. degrés du sud au nord, la temperature de l'air ne sauroit être la même; ainsi les parties les plus septentrionales de ce Royaume, celles qui sont tournées à l'orient, & que les montagnes ne défendent pas des vents du nord, sont en effet exposées à des hyvers

rigoureux; Mais presque toute cette longue côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie ſi conſiderable de la Norvége, jouit ordinairement d'un air aſſez tempéré au milieu même de l'hyver. Ce ne ſont point des *Lieux deſolés, où l'hyver a fixé ſon Empire, & regne parmi des monceaux de glaces & de neige*, come l'ignorance l'a ſouvent fait dire de la Norvége aux voyageurs, & la commodité de la rime aux Poétes. Il eſt rare, qu'un froid bien vif y continue quinze jours ou trois ſemaines de ſuite, il pleut fréquemment à *Bergue* au milieu de l'hyver, (*a*) & les ports de Hambourg, de Lubeck, d'Amſterdam ſe trouvent dix fois fermés par les glaces, pendant que celui de cette ville, le ſera à peine une ſeule; on eſtime que cela n'arrive tout au plus que deux ou trois fois dans un Siécle; les vapeurs qui s'élevent de l'Ocean adouciſſent ſans ceſſe l'apreté du froid, & ce n'eſt que ſur les côtes d'Islande, de Finmark & de Groenlande, que l'on trouve les glaçons immenſes & éternels dont les voyageurs ont fait tant de bruit, & qui quand ils ſont detachés, flottent le long de ces côtes.

Le plus grand inconvénient de cette vaſte contrée eſt donc ſans contredit l'inégalité du terrein, les rochers & les pierres dont elle eſt presque couverte, & les hautes & larges montagnes qui la traverſent en différens ſens, & en rendent inculte une grande partie. On y recueille cependant des grains dans pluſieurs provinces, come dans les *Oplandes*, *le Ryfölke*, *Jederen* &c. (*b*) celles qui en manquent, peuvent en tirer avec facilité de la Jutlande, ou des Iles Danoiſes par le moyen de la navigation. Les exportations de ce pays compenſent d'ailleurs aiſément ce desavantage.

(*a*) *Pontop.* hiſt. nat. de norveg. T. I.
(*b*) *Holbergs* Danm. og Norg. Beſkrivelſe p. 36. & ſqq.

On n'a pû ignorer en Europe, que la plus grande partie du goudron, des mâts, des planches & des bois de différentes ſortes que l'on y employe, ſortent des provinces orientales de ce Royaume. On ſait auſſi quelle abondante pêche ſe fait ſur la côte de l'Oueſt, & quel commerce de poiſſons ſecs ou ſalés, dans ſes ports. Les mines qu'on y trouve en quantité ſont encore une grande prérogative de ce pays, & les mines d'Argent, de cuivre & de fer, qu'on y trouve, mériteroient un article particulier; mais je dois me borner à préſent à indiquer tous les différens objets que j'aurai peut-être occaſion de traiter de nouveau dans le cours de cette hiſtoire. Il m' importe ſeulement de donner dès l'entrée des idées exactes quoique génerales de ces pays, & de détruire ſur tout des préjugés qui pourroient repandre des nuages & des doutes ſur la ſuite de ce recit.

Ainſi pour ne rien dire des villes conſidérables de ce Royaume, de *Bergue*, *Chriſtiania*, *Dronthem*, *Chriſtianſand*, *Fridericſtadt*, *Kongsberg* &c. de ſes ports, de ſes fortereſſes, & d'une multitude de richeſſes naturelles que ſes montagnes récelent dans leur ſein, je paſſe aux provinces les plus Septentrionales où habite une nation qui depuis les plus anciens tems a différé des autres Scandinaves par la Langue, la façon de vivre, & la Figure du corps. Ce peuple connu ſous le nom de Lappons ou de Finnois n'occupe pas ſeulement les extrémités ſeptentrionales de Norvége, mais encore de vaſtes pays en Moſcovie & en Suéde. Ce ſont en grande partie des hommes groſſiers & ſauvages, quoique moins Barbares, que divers auteurs ne l'ont prétendu. Ceux qui habitent les bords de la mer, s'entretiennent de la pêche, & du commerce qu'ils font de petites barques qu'ils conſtruiſent & vendent en Norvege; les autres errent ça & là dans les montagnes, ſans demeure fixe, & ſubſiſtent par le moyen

de

de la chaſſe, de leurs pelleteries & de leurs rennes. Ceux d'entr'eux qui ſont voiſins des Norvégiens, ont embraſſé le Chriſtianisme & ſe ſont un peu civiliſés par le commerce qu'ils ont eu avec eux, le reſte vit encore ignoré, ne connoiſſant pas eux mêmes le nom des autres peuples du monde; préſervés par leur pauvreté, & par leur climat des maux qui troublent les nations opulentes dans la jouiſſance de leur proſpérité, n'ayant pour Religion que quelques idées confuſes d'un être inviſible & redoutable, & pour culte que quelques pratiques ſuperſtitieuſes, point de loix, rarement de Magiſtrats, mais de l'humanité, une douceur naturelle, & beaucoup de penchant a l'Hoſpitalité.

Je ne dois pas ſéparer l'Islande de la Norvége. Cette Ile la plus conſidérable de l'Europe après la Grande Bretagne, eſt environnée d'une partie de la mer du nord qu'il a plu aux Géographes d'appeller l'Océan Deucaledonien; ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt d'environ 112. miles de Danemarc (de 12. au degré) & ſa largeur moyenne peut être de 5. des mêmes miles. La nature elle-même a fait le partage de ce pays. (a) Deux longues chaines de montagnes vont du milieu de la côte orientale, & de la côte occidentale en s'élévant continuellement jusqu'au centre du pays, d'où deux nouvelles chaînes moins conſidérables s'abaiſſant ſur la côte du nord & du midi, partagent ainſi avec les premiéres tout le pays en quatre quartiers (*fierdinger*) qui ont pris leur nom des quatre plages du monde vers lesquels ils ſont tournés.

L'Islande entiere ne doit être regardée que comme une vaſte montagne, parſemée de cavités profondes, cachant dans ſon ſein des amas de minéraux, de matieres vitrifiées & bitumineuſes, & s'élévant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne en for-

(a) *Egerh. Olai* Enarrat. Hiſtor. de Isl. p. 18. §.6.

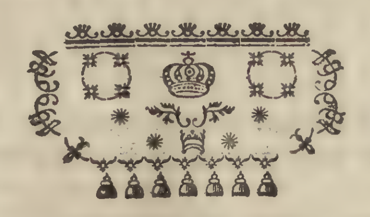
me d'un cone court & écrafé. (*a*) Sa furface ne préfente plus à l'œil que des fommets de montagnes blanchiffants d'une neige & d'une glace éternelle, & plus bas l'image de la confufion & du bouleverfement; c'eft un énorme monceau de pierres, & de rochers brifés & tranchans, quelquefois poreux & à demi calcinés, fouvent effrayans par la noirceur & les traces du feu qui y font encore empreintes: Les fentes & les creux de ces rochers ne font remplis que d'un fable rouge, noir, & blanc, mais dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, & qui difperfées ça & là dans tout le pays, font fouvent bien éloignées les unes des autres on trouve diverfes plaines vaftes & agréables, où la nature qui mêle toujours quelque adouciffement à fes fleaux, laiffe un azyle fupportable à des homes qui ne connoiffent rien d'autre, & une nourriture abondante & très delicate au bétail.

Je dois dire encore un mot d'une autre contrée du Nord dependante du Royaume de Norvége auffi bien que l'Islande, mais plus vafte, plus inconnue, & feparée d'elle par des mers, ou plutôt par des glaces éternelles. C'eft la *Groenlande* dont les côtes, feule partie qu'on en connoiffe, ferpentent du fud-oueft à l'Eft declinant au nord, fans qu'on en puiffe marquer les bornes, ni décider fi c'eft une Ile ou un continent. Ce pays a reçu autrefois une colonie de Norvégiens, qui y formerent des établiffemens affez confidérables, y batirent une ville nommée *Garde* qui étoit le fiége d'un Evêque, & un Monaftere confacré à St. Thomas. Il y a eu pendant longtems des liaifons de tout genre entre cette Colonie & fa métropole; Elle en a eu avec le Dannemarc après que la Norvége lui fût unie. On fait même le nom d'un Evêque Groen-

(*a*) vid. *Horrebows* Tilforl. Efterr. om Isl. paffim.

landois qui aſſiſta en 1389. aux Etats aſſemblés alors à Nyborg en Fionie, & l'on avoit aſſigné les revenus de cette province à la Table des Rois de Norvége; Cependant par une fatalité dont il eſt aſſez difficile de demêler les véritables cauſes, cette colonie eſt depuis ce tems là perdue, ou du moins entierement ignorée; & malgré les efforts que pluſieurs Rois de Dannemarc ont fait pour la retrouver, on n'a pû jusqu'ici y parvenir. On a conjecturé avec quelque vraiſemblance, que la fameuſe peſte qui ravagea le Nord en 1448. a pû détruire les Groenlandois; mais comme on n'a pû découvrir aucun veſtige de leurs anciens établiſſemens, il paroit, qu'une autre cauſe a dû ſe joindre à cette premiere, & que les paſſages d'Islande à l'ancienne Groenlande s'étant bouchés par les glaces que les vents y ont accumulées, les mariniers ſe ſont vus obligés de prendre une route différente qui les a conduits à des côtes fort éloignées de celles qu'ils cherchoient.

Quoi qu'il en ſoit, ce pais qu'ils ont découvert & qu'on a appellé du nom de nouvelle *Groenlande* ne mérite pas de nous arrêter longtems; les peuples qui l'habitent plongés encore dans la barbarie, n'ont rien de commun avec cette colonie d'anciens Norvégiens; leur langage, leurs mœurs, leur figure ſur tout, montrent aſſez que leur origine eſt toute différente, & qu'ils ſont plutôt deſcendus des Lappons ou des Samoiedes, qui ſont comme eux, petits, ramaſſez, bazanés, ont le viſage ecraſé, & les levres groſſes & relevées.



DES PREMIERS HABITANS DU DANNEMARC.

IL eſt inutile de rechercher l'époque où le Dannemarc a ceſſé d'être inhabité. Elle remonte ſans doute à des tems où l'Europe entiere étoit encore plongée dans l'ignorance & la barbarie. Si nous connoiſſions l'hiſtoire de ces premiers ſiécles, ces deux mots renfermeroient encore preſque tout ce qu'il y auroit à en dire. On pourroit ajouter ſeulement avec certitude une choſe qui n'eſt que vraiſemblable, c'eſt que ces premiers Danois étoient come tous les Germains des Colonies de Scythes, venus des bords de la mer Noire, de la mer Caſpienne, ou des pays voiſins, qui ſe répandoient à différentes repriſes dans les pays ſitués à l'Occident. La conformité du nom peut faire croire que les Scythes Cimmériens, dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin furent ceux qui envoyerent les premieres peuplades en Dannemarc, & que c'eſt d'eux qu'ils heriterent ce nom de Cimbres qu'ils ont porté ſi long-tems avant que de prendre celui de Danois. (*a*) Mais cette reſſemblance de nom dont bien des hiſtoriens ont voulu faire une preuve ſolide, eſt ſuſceptible de tant d'interprétations différentes, qu'il vaut mieux convenir, que tout cela eſt auſſi incertain, que peu néceſſaire à ſavoir.

Quelle que ſoit l'origine des Cimbres, ils occupoient long-tems avant la naiſſance de N. S. le pays qui reçut d'eux le nom de *Cherſoneſe* c. à d. de *Preſque-*

(*a*) Les Hiſtoires du Nord ne nous apprennent point quand ce nom a commencé à être en uſage. Parmi les Auteurs étrangers *Procope*, Auteur du 6me Siécle, eſt le premier qui l'ait employé. On verra plus bas ce qu'il faut penſer des étymologies qu'on a données de ce nom.

Ile Cimbrique, & qui comprenoit vraiſemblablement la *Jutlande*, le *Sleſwig*, le *Holſtein*, & peut être quelques unes des provinces voiſines. Les anciens les regardoient come faiſant partie des Germains, & ils ne les ont jamais diſtingués dans les deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de leurs mœurs & de leurs uſages. Les monumens hiſtoriques du Nord nous en apprennent encore moins qu'eux, & ne remontent que juſqu'à l'arrivée d'Odin l'Aſiatique dans le Nord, époque que je place avec le célébre Torfæus environ 70 ans avant J. C. Tout ce qui s'eſt paſſé en Dannemarc juſqu'à cette époque nous ſeroit donc entiérement inconnu, ſi la fameuſe expédition que les Cimbres firent en Italie, ne les avoit fait connoître pour quelque tems du ſeul peuple de l'Europe qui partageat alors avec les Grecs l'avantage d'avoir des hiſtoriens. C'eſt un rayon de lumiere qui pendant un moment vient éclairer des ſiècles d'obſcurité, quelque court que ſoit ce moment, ſaiſiſſons le cependant pour demêler, s'il ſe peut, quelque trait du caractére de ces peuples.

EXPEDITION
DES
CIMBRES.

L'Hiſtoire Romaine (*a*) nous apprend, que ſous le conſulat de *Cæcilius Metellus*, & de *Papirius Carbo* environ cent & onze ans avant la naiſſance de N. S. la République étoit agitée par des diſſentions inteſtines qui menaçoient déja ſa liberté, lorſque les mouvemens des divers partis furent tout à coup ſuſpendus par le bruit qui ſe répandit d'une irruption des barba-

(*a*) Voyez Plutarch. in Mario. Oros. l. 5. Vell. Paterc. l. 2. Tit. Liv. epit. l. 68.

res. Plus de trois cens mille hommes connus sous le nom de Teutons & de Cimbres, sortis principalement de la Chersonese Cimbrique, & des lieux voisins, s'étoient unis pour chercher de nouvelles terres, un climat plus favorisé du ciel, du butin & de la gloire. Ils attaquerent & soumirent d'abord les peuples qui se trouvoient sur leur passage, & come rien ne leur résistoit, ils résolurent de pousser plus loin leurs conquêtes. Les Gaules furent inondées de ce torrent, dont le cours y fut long-tems marqué par les plus horribles ravages; L'effroi les précédoit par tout, & quand on eut appris à Rome, qu'ils se disposoient à passer en Italie, la consternation y fut aussi profonde que générale. Le Senat envoya *Papirius Carbo* en diligence pour garder avec une armée le passage des Alpes, regardant come un assez grand bonheur de préserver l'Italie de ces hôtes formidables. Mais ils choisirent une autre route, & s'étant arrêtés long-tems sur les bords du Danube, le peuple Romain reprit courage, & condamnant ses premieres frayeurs, envoya dire d'un ton menaçant aux Cimbres qu'ils se donnassent bien de garde d'inquieter les Noriciens leurs alliés. Au même moment les Cimbres, apprenant qu'une armée Romaine approchoit, & respectant la renommée des armes de la republique, envoyerent des Ambassadeurs au Consul Papirius, " pour s'excuser sur ce, que venant
„ du fond du Nord ils n'avoient pû savoir, que les No-
„ riciens étoient alliés des Romains, ajoutant: qu'ils sa-
„ voient seulement, que c'est une loi reçue parmi toutes
„ les nations, que tout appartient au vainqueur; que les
„ Romains eux-mêmes n'avoient pas d'autre droit sur la
„ plûpart des pays qu'ils possédoient, que celui qui s'ac-
„ quiert l'épée à la main. Qu'ils avoient d'ailleurs beau-
„ coup de vénération pour les Romains, à cause de leur
„ vertu & de leur bravoure, & qu'en cette considéra-

tion, quoiqu'ils ne redoutaſſent perſonne au monde, „
ils conſentoient à laiſſer les Noriciens en paix, & à „
exercer leur courage dans d'autres endroits, où ils „
puſſent le faire ſans s'expoſer à déplaire à la Républi- „
que. “ Satisfait d'une réponſe ſi modérée le Conſul les laiſſa s'éloigner tranquillement, mais dans le tems que les Cimbres ſe retiroient en Dalmatie, & qu'ils ne s'attendoient à rien moins, qu'à des actes d'hoſtilité de la part des Romains; ceux-ci commandés par *Carbon* les ſurprirent de nuit endormis & deſarmés. Alors ces braves guerriers pleins d'indignation d'une pareille perfidie, volèrent à leurs armes, & ſe défendirent avec tant d'intrépidité, qu'ils arracherent la victoire à leurs ennemis, & les forcèrent à chercher leur ſalut dans la fuite. Mais quoique les Romains échapaſſent preſque tous à la vengeance des Cimbres, cette défaite n'en fut pas moins funeſte à la République, l'éclat & la réputation qu'elle donna aux armes des Cimbres attira de toutes parts ſous leurs drapeaux les Nations impatientes de porter le joug des Romains, ou jalouſes de leur grandeur, & en particulier les Tigurins & les Ambrons peuples originaires de l'Helvetie. Avec ces nouvelles forces ils inonderent une ſeconde fois les Gaules, & s'avançant juſqu'aux pieds des Pyrenées, ils tenterent de s'établir en Eſpagne; mais ayant été vivement repouſſés par les Celtiberes, & las de tant de courſes inutiles, ils envoyerent de nouveaux Ambaſſadeurs aux Romains pour leur offrir leurs ſervices, à condition, qu'on leur donneroit des terres à cultiver. Le Sénat trop prudent pour entrer dans aucune eſpéce d'accommodement avec de ſi dangereux ennemis, leur ayant refuſé ſans détour ce qu'ils demandoient, les Cimbres ſe préparerent donc à ſe rendre maîtres par la force de ce qu'ils ne pouvoient gagner par les priéres, & ils attaquerent avec tant de fureur *Silanus* qui

avoit eu ordre de marcher de nouveau contre eux, qu'ils forcerent ſes retranchemens, pillerent ſon camp, & firent paſſer preſque tout ſon armée au fil de l'épée. Cette victoire fut ſuivie peu de tems après de celle que leurs alliés les *Ambrons* remporterent ſur *Caſſius Longinus* à l'embouchure du Rhône, & pour comble de malheur une troiſième armée Romaine plus conſidérable que les précédentes, fut entiérement défaite, le Conſul Scaurus qui la commandoit fait priſonnier, & enſuite mis à mort, ſes deux fils tués, & plus de 80000 Romains ou alliés couchés ſur la place. Enfin deux Généraux, *Manlius* & *Cépion* qui commandoient encore quelques troupes à demi vaincues par l'effroi, eurent un ſort ſemblable l'un après l'autre, & leurs deux camps furent forcés.

Tant de pertes réiterées remplirent Rome de douleur & d'effroi, & pluſieurs commençoient déja à deſeſpérer du ſalut de l'état. Sans doute des ames moins fermes, que celles de ces fiers Républicains, auroient pris dans cette triſte conjoncture le parti d'accorder aux vainqueurs des conditions capables de les fléchir, elles leur euſſent donné les terres, qu'ils demandoient, ou peut-être euſſent-elles acheté leur amitié à force d'argent. Cette Politique dangereuſe auroit vraiſemblablement perdu Rome dans cette conjoncture, come elle la perdit quelques ſiécles après. Les Celtes, les Germains, les Scythes, peuples pauvres, & avides, qui ne reſpiroient que le carnage & le butin, errans & guerriers par goût, & par état, euſſent fatigué par des courſes continuelles un peuple qui auroit ainſi laiſſé voir à la fois, qu'il étoit plus foible & plus riche qu'eux. La prudente fermeté du Senat, & la valeur de *Marius* la ſauverent cette fois du même danger qui la fit ſuccomber enſuite.

Tous

Tous les Romains ſe tournerent alors vers ce grand Général, come vers le dernier appui qui leur reſtoit. On lui décerna pour la quatriéme fois les honneurs conſulaires, & on lui aſſocia *Catulus Luctatius* perſonnage qui ne lui étoit guéres inférieur dans la ſcience militaire, & qui le ſurpaſſoit par ſes vertus ſociales, ſa modeſtie, & ſa probité.

Marius ayant bientôt ſenti que les mauvais ſuccès de ceux qui l'avoient précédé étoient les effets d'une conduite imprudente, ſe forma un plan tout différent du leur, & réſolut en particulier de ne point livrer de combat avant que la grande ardeur de ſes ennemis ſe fut un peu rallentie, & que ſes ſoldats accoutumés à leur vûe, euſſent ceſſé de ſe croire vaincus avant même que d'en venir aux mains avec eux. Leurs premiéres victoires, leur taille énorme, leurs yeux bleux & farouches, leurs cris barbares, leur maniere de combattre, tout cela avoit inſpiré le plus grand effroi aux Romains, & cet effroi étoit un premier ennemi que le tems ſeul pouvoit combattre. Dans ce deſſein *Marius* jugea néceſſaire de camper au bord du Rhône dans une poſition naturellement avantageuſe, & il ſe pourvut abondamment de toutes les proviſions néceſſaires pour n'être pas forcé à combattre avant que le tems en fut arrivé. Cette lenteur du Général étant regardée par ces barbares come une marque de crainte, ils réſolurent de ſe partager en différens corps pour pénétrer en Italie. Les Cimbres & les Tigurins allèrent au devant de *Catulus*, les Ambrons & les Teutons eſpérant d'engager l'ennemi au combat vinrent camper dans une plaine en préſence de *Marius*. Mais rien ne fut capable de le faire changer de réſolution.

Cependant les Teutons & les Ambrons ne ceſſoient de provoquer les Romains par toutes les voyes dont ils pouvoient s'aviſer; ils s'avançoient juſques ſur

les retranchemens de leur camp pour les charger d'injures, & ils faiſoient appeller en duel les Officiers & le Général lui même. Les Soldats Romains s'accoutumoient ainſi peu à peu à regarder leurs ennemis en face, & les outrages qu'ils en reçevoient, aigriſſoient de jour en jour d'avantage leur reſſentiment. Pluſieurs éclaterent même en reproches de ce que *Marius* paroiſſoit ſe défier à ce point de leur courage, & cet habile Général les appaiſoit en faiſant parler une Propheteſſe de Syrie qu'il avoit dans ſon camp, & qui aſſuroit que les Dieux n'approuvoient pas, qu'on ſe battit encore.

Enfin pouſſés à bout les Teutons eſſayerent de prendre d'aſſaut le camp de *Marius*, mais ils furent repouſſés avec perte, enſorte qu'ils prirent le parti d'abandonner leur camp, & de tenter une irruption en Italie. Ils défilerent pendant ſix jours en préſence de l'armée de *Marius*, chargeant ſes Soldats d'injures piquantes, & leur demandant s'ils avoient quelque choſe à faire dire à leurs femmes qu'ils eſpéroient de voir bientôt. *Marius* écoutoit toutes ces bravades avec ſon ſang froid ordinaire, mais quand toute l'armée ennemie eut paſſé, il la ſuivit juſqu'à Aix en Provence harcelant ſans ceſſe l'arriere-garde. Arrivé dans cet endroit, il s'y arrêta pour livrer enfin cette bataille après laquelle ſes Soldats ſoupiroient depuis ſi longtems. On commença d'abord de part & d'autre par des eſcarmouches, juſqu'à ce que le combat s'engageant inſenſiblement toutes les forces des deux partis ſe livrerent les plus rudes attaques. Trente mille Ambrons s'avancerent les premiers marchant en cadence & au ſon des inſtrumens; Une troupe de Liguriens ſoutenus par les Romains les repouſſerent avec perte, mais come ils prenoient la fuite, leurs femmes vinrent au devant d'eux l'épée & la hâche en main, les accablant de reproches amers, & frappant indiſtinc-

tement les vaincus & les vainqueurs elles tâchoient d'arracher avec leurs mains nues les armes des ennemis, & montroient une fermeté invincible jusqu'à la mort. Cette premiere action releva le courage des Romains, & fut le prélude d'une victoire plus décisive.

Après que la plus grande partie des Ambrons eut péri dans cette journée, *Marius* fit retirer son armée dans son camp, ordonnant à tous ses Soldats de veiller, & d'y rester sans faire aucun mouvement, come s'ils eussent été épouvantés de leur propre victoire. Dans le camp des Teutons au contraire on entendoit des hurlemens continuels semblables à ceux des bêtes feroces, & si affreux, que les Romains & leur Général lui même ne pouvoient s'empêcher d'en ressentir de l'horreur. Cependant ils ne firent aucun mouvement cette nuit là, ni le jour suivant, & ne s'occuperent qu'à préparer toutes choses pour livrer une seconde bataille. *Marius* de son coté prit toutes les précautions nécessaires. Il plaça dans une embuscade trois mille hommes commandés par *Marcellus* avec ordre d'attaquer l'ennemi par derriere dès qu'ils verroient le combat s'engager. Quand les armées furent en présence l'une de l'autre, les Cavaliers Romains mirent pié à terre par l'ordre de *Marius*, mais les Teutons emportés par cette aveugle impétuosité qui faisoit le caractere de tous les Celtes, au lieu d'attendre que les Romains fussent descendus dans la plaine, les attaquerent sur une hauteur où ils étoient avantageusement postés. Dans le même moment *Marcellus* parut tout à coup avec sa troupe, les enveloppa, jetta le desordre dans leurs rangs, & les obligea à prendre la fuite. Alors la victoire se déclara entierement en faveur des Romains, & l'on ne vit plus qu'un horrible carnage; S'il faut prendre au pié de la lettre ce que rapportent quelques Historiens Romains,

il perit plus de cent mille Teutons, en comptant les prisonniers; D'autres se contentent de dire, que le nombre des morts fut incroyable, que les habitans de Marseille se servirent longtems de leurs os pour faire des enclos à leurs jardins, & à leurs vignes, & que la terre aux environs en fut tellement engraissée, qu'elle produisit une quantité incroyable de fruits. *Marius* comblé d'honneur après une victoire si glorieuse en elle même, & si importante par les circonstances, fut décoré pour la cinquiéme fois des faisceaux Consulaires; mais il ne voulut pas triompher avant que d'avoir assuré le repos de l'Italie par l'entiere défaite des barbares. Les Cimbres qui s'étoient séparés des Teutons & des Ambrons la menaçoient encore. Ils avoient penétré jusqu'aux bords de l'Adige, & *Catulus Luctatius* ne s'étoit pas trouvé assez fort pour les empêcher de le traverser. Les progrès qu'ils faisoient, causoient encore Rome de vives allarmes. *Marius* fut chargé de se former en hâte une nouvelle armée, & de les aller combattre. Les Cimbres s'étoient arrêtés près du Po dans l'espérance, que les Teutons dont ils ignoroient le sort, ne tarderoient pas à les joindre. Etonnés de leur lenteur, ou peut-être dissimulant le chagrin qu'ils sentoient de leur défaite, ils envoyerent demander une seconde fois à Marius assez de terrein pour les nourrir eux & leurs freres les Teutons. A quoi Marius ayant fait répondre *que leurs freres en avoient deja plus qu'ils n'en avoient demandé, &, qu'ils garderoient toujours ce qu'ils en avoient reçu*, les Cimbres irrités de cette raillerie, repliquerent qu'eux & leurs freres ne tarderoient pas à en tirer une vengeance éclatante.

Aussi-tôt après ils se préparerent au combat, & leur Roi ou Général nommé *Bojorix* s'approcha du camp des Romains avec un petit nombre de Cavaliers pour provoquer Marius, & convenir avec lui du jour

où l'on ſe battroit. *Marius* répondit, que quoique ce ne fut pas l'uſage des Romains de conſulter leurs ennemis ſur le choix du jour & du lieu d'une bataille, il le vouloit bien cependant cette fois pour faire plaiſir aux Cimbres, & il lui marqua le ſurlendemain, & la plaine de Verceil pour rendez-vous. Au tems marqué les deux armées ne manquerent pas de s'y rendre. Les Romains ſe rangerent ſur deux ailes, *Catulus* commandoit un corps de vingt mille hommes, & *Sylla* ſe trouvoit auſſi au nombre des Officiers. Les Cimbres formoient avec leur infanterie un immenſe bataillon quarré; leur cavallerie compoſée de quinze mille hommes étoit magnifiquement montée, chaque Soldat portoit ſur ſon casque la tête de quelque bête feroce dont la gueule étoit ouverte, une cuiraſſe de fer leur couvroit le corps, & ils avoient de longues hallebardes dans les mains. La chaleur extrême de cette journée fut très favorable aux Romains. Ils avoient eu la précaution de tourner le dos au Soleil, tandisque les Cimbres peu accoutumés à en ſouffrir les ardeurs l'avoient en face. D'ailleurs la pouſſiere dérobant aux yeux des Romains l'éffrayante multitude de leurs ennemis ils combattoient avec plus de confiance & par conſéquent de valeur. Les Cimbres épuiſés & abbatus furent bientôt mis en déroute. Une précaution qu'ils avoient pris pour ne point être diſperſés ne ſervit qu'à les expoſer encore plus aux coups des Romains; Ils avoient liés les Soldats des prémiers rangs les uns aux autres avec une chaîne. Ceux qui purent prendre la fuite, trouverent dans leur camp de nouveaux dangers; Leurs femmes vêtues de noir aſſiſes ſur des chariots, les reçurent come des ennemis, elles maſſacrerent ſans diſtinction leurs peres, leurs freres, & leurs époux; leur rage alla jusqu'a écraſer leurs enfans, & elles finirent par ſe jetter elles mêmes ſous les

roues des chariots. A leur exemple leurs maris desespérés, tournant leurs armes contre eux mêmes sembloient se joindre aux Romains pour hâter leur propre défaite. Ceux-ci n'avoient presque qu'à les laisser faire. Il perit cent vingt mille personnes dans cette horrible journée, & si l'on excepte quelques familles peu nombreuses de Cimbres qui étoient restées dans leur patrie, & six mille prisonniers que firent les Romains, on peut dire que toute cette fiere & vaillante nation fut comme fauchée & abattue d'un seul coup. Cette derniere victoire procura à *Marius* les honneurs du triomphe, & le service qu'il venoit de rendre parut si grand au peuple, qu'il lui donna le titre glorieux de troisieme fondateur de Rome. C'est là en peu de mots ce que les historiens nous racontent de l'expedition des Cimbres. Elle attira pour un moment sur eux l'attention de l'Europe; mais come les arts & les lettres peuvent seuls procurer une célébrité durable à une nation, & que l'on perd aisément le souvenir des maux qu'on ne craint plus, ce torrent fut à peine rentré dans ses anciennes bornes, que les Romains eux-mêmes le perdirent de vûe; en sorte qu'on ne trouve presque plus rien dans leurs auteurs sur le sujet des Cimbres. *Strabon* nous apprend seulement, qu'ils rechercherent ensuite l'amitié d'Auguste, & lui envoyerent en présent un vase dont ils se servoient dans les sacrifices, & *Tacite* dit en un seul mot, que ce n'étoit plus de son tems qu'un peuple très peu considerable.

Ce qui a doné lieu de croire que les premiers habitans du Nord ont été des Géans.

Ainsi quelque éclatante qu'ait été cette expédition, nous n'en connoissons pas beaucoup mieux les auteurs. Ce que l'on raconte de leur ferocité & de leur haute taille, mérite cependant d'être remarqué, parce que si nous en croions tous les anciens historiens du Nord, & mêmes plusieurs d'entre les modernes, la Scandinavie n'étoit peuplée que de Géans

dans ces ages reculez qui précédent l'époque des tems historiques. La mythologie Islandoise dont j'aurai plus d'une fois occasion de parler, rapporte fort soigneusement tous les demêlés qu'eurent avec eux les Scythes d'Asie que Odin conduisit dans le Nord.

On ajoute que cette espèce monstrueuse s'est con- „ servée très longtems dans les montagnes & les forêts „ de Norvége, qu'il y en avoit encore dans le neuvieme „ siècle, qu'ils fuioient le jour, & que renonçant au „ commerce des hommes, ils ne vivoient qu' avec ceux „ de leur espèce dans les solitudes & les précipices, „ qu'ils se nourrissoient de chair humaine, & s'habilloi- „ ent des peaux crues des bêtes féroces, qu'ils étoient „ si habiles dans la magie, qu'ils pouvoient fasciner les „ yeux des hommes, & les empêcher de voir ce qui „ étoit devant eux, que d'ailleurs ils étoient réligieux „ observateurs de leur parole, ensorte que leur fidelité „ a passé en proverbe, (*a*) qu'ils se mêlerent dans la „ suite avec des femmes de nôtre espece, & produisi- „ rent des demi-géans qui s'humanisant peu à peu de- „ vinrent avec le tems des hommes semblables à nous. „ (*b*) Toutes ces particularités si on les compare & les examine bien n'auront rien de fort difficile à expliquer. Lorsque les Scythes d'Asie vinrent s'établir dans le Nord, il n'est pas douteux, que les Cimbres ou les premiers habitans du pays ne leur en disputassent vivement la possession ; lorsqu'ils furent enfin vaincus & chassés, les débris de cette nation barbare se refugiant dans des déserts, & parmi des rochers, leur ferocité naturelle ne put que s'y augmenter par un genre de vie dur & sauvage. (*c*) La crainte d'être

(*a*) Trollorum fides.

(*b*) Torf. Hist. Norv. T. I. L. 3. c 4. Arn. Jon. Crymog. L. I. p. 44.

(*c*) Les Asiatiques apporterent dans le nord un luxe & une maguificence qui n'y étoient point connus. L'auteur de la Chronique Islandoise nomée *Landnama saga* dit en parlant de quelqu'un, qu'il etoit si bien vêtu, qu'on le prenoit pour un des Asiatiques.

découverts par les conquérans les reduisoit à chercher de nuit les ſeuls alimens qui leur reſtoienr, & comme la grandeur de leur taille, leurs habits de peaux, leur air farouche ne pouvoit manquet dê faire quelquefois trembler à leur tour ceux qui les avoient chaſſés & vaincus, la haine qui ſe mêle toujours à la peur les aura accuſés d'etre anthropophages, & magiciens; une grande crainte faſcine la vûe, & éblouit plus ſurement que les ſortiléges dont on les accuſoit, en partie ſuperſtition, en partie pour juſtifier ſon courage. Leur bonne foi ſi renommée prouve aſſez qu'on a chargé leur peinture; Dans la ſuite le ſujet des anciennes guerres fut oublié, l'amour ſervit de mediateur, on ſe rapprocha inſenſiblement, & dès qu'on ſe vit de près, tous les prodiges s'evanouirent. Je ne prêtens pas décider cependant que ces premiers habitans ayent tous ſans aucun melange été Scythes ou Celtes d'origine. Car quoique cela me paroiſſe aſſez vraiſemblable pour le Dannemarc, on ne peut nier en géneral que les *Finnois* ou *Lappons* n'ayent occupé anciennement une partie plus conſidérable de la Scandinavie qu'aujourdhui. C'étoit le ſentiment de *Grotius* & de *Leibnitz*. Suivant eux ces peuples ſe ſont autrefois répandus dans les parties méridionales, & occidentales de la Norvége & de la Suede, d'où ils ont eté chaſſés dans la ſuite & relegués dans les rochers du nord par des Colonies de Scythes; à peu près come les anciens habitans de la Bretagne ont eté dépoſſedez par les Saxons de la plus grande & de la plus agréable portion de leur Ile, & réduits à ſe cacher dans les mon-

P. III. c. 10. p. 102. apud Sperling. in nov. litter. M.B. an. 1699. M. Jun. Delà leur mépris pour les anciens habitans du pays qui étoient mal vetus, & plus groſſiers qu'eux.

montagnes du pays de Gales, où ils conſervent encore quelques veſtiges de leurs mœurs & de leur langue. Mais ſoit que les Finnois ayent eté autrefois les uniques poſſeſſeurs de la Scandinavie, ſoit qu'ils y aient été ſeulement plus nombreux & plus puiſſans que de nos jours, il n'en eſt pas moins certain, que cette nation y eſt établie depuis les plus anciens tems, & qu'elle a toujours différé des autres habitans du Nord par des traits ſi marqués, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoitre que ſon origine doit être auſſi differente de la leur qu'elle nous eſt inconnue. La langue des Finnois n'a rien de commun avec celle des peuples voiſins, ni avec aucune des Dialectes des anciennes Celtique & Sarmate qui ont été autrefois les ſeules langues des peuples barbares de l'Europe, & d'une partie de l'Aſie. Les ſavans qui ſe ſont donnés la peine de comparer la grande Bible Finnoiſe imprimée à *Abo* avec une multitude d'autres, n'ont pû trouver le moindre rapport entre cette langue, & celles qui nous ſont connues, en ſorte qu' après pluſieurs recherches ſur ce ſujet on ſe trouve réduit à propoſer de pures conjectures, entre lesquelles châcun ſe partage à l'ordinaire, ſuivant ſa maniére particuliere de voïr les choſes.

De quelque côté que nous cherchions un plus grand nombre de particularités ſur ces premiers habitans du Dannemarc, je ne crois pas que nous trouvions rien de certain à ajouter à ce que l'on vient d'en lire. Il eſt vrai, que ſi nous voulons prendre pour guides quelques auteurs modernes, nos connoiſſances ne ſe borneront pas à de ſi foibles lueurs. Ils nous meneront pié à pié par une ſucceſſion non interrompue de Juges & de Rois, jusqu'aux premiers âges du monde, jusqu'au déluge du moins, où recevant, pour ainſi dire, au ſortir de l'arche les déſcendans de Noé, ils les menent à travers l'immenſe éten-

due des deserts qui les séparoient de la Scandinavie, pour leur y faire fonder les Etats qui y subsistent aujourdhui. Tel est le sentiment de *Petreius*, de *Lyschander* & des autres auteurs qui ont suivi ce qu'on appelle dans l'histoire Danoise l'hypothése *Gotlandique*, (*a*) parce qu'elle est fondée sur de prétendus monumens trouvés dans l'Ile de *Gothlande*, sur les côtes de Suéde, momumens qui portent tant de caractères de fausseté, qu'on les a relegués aujourdhui d'un consentement unanime dans la classe des plus mal-adroites impostures.

Le celébre *Rudbeck*, savant Suedois zélé pour la gloire de ses compatriotes, n'a pas moins fait d'efforts pour leur procurer l'honneur d'une origine fort ancienne; come s'il importoit en effet beaucoup qu'un peuple éloigné de nous par l'intervalle de tant de siècles, & à qui nous ne tenons plus que par une vaine conformité de nom, eut occupé plutôt ou plus tard les pays dont nous somes les tranquiles possesseurs. Come cet auteur joignoit à une érudition des plus vastes, une subtilité & une imagination peu communes, il ne lui manquoit rien de ce qu'il faut pour bâtir des systémes brillans & frivoles Il a trouvé l'art de rapporter à son pays une foule de passages des anciens auteurs qui probablement ne la connoissoient gueres. Selon lui la Suéde est *l'Atlantique* dont parle *Platon*, & c'est la raison qui lui en a fait donner le nom à son livre; Il ne doute pas, que *Japhet* lui même n'y soit venu avec sa famille, & il prétend prouver l'ancienneté des peuples de la Scandinavie par les expeditions qu'ils ont entrepris suivant lui dans les tems les plus

(*a*) *Petreius* est un auteur Danois du seizieme siécle. Lyschander étoit Historio-graphe du Roi Chrétien IV. son ouvrage imprimé en Danois à Copenhague en 1662. porte pour titre *Abregé des Histoires Danoises depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours &c.* Les raisonnemens sur lesquels ces auteurs s'appuyent ne méritoient pas la peine que *Torfæus* & d'autres ont prises de les refuter. On peut consulter làdessus ce dernier auteur dans sa *Suite des Rois de Dannemarc* L. I. c. 8.

reculez; (*a*) il place la premiere dans le tems de *Saruch*, l'an du monde 1900; La séconde sous la conduite d'*Hercule* dans l'intervalle qui s'écoula entre les années du monde 2200. & 2500. Il s'appuye aussi sur la conformité qui se trouve entre les noms de lieux, les mœurs, & les coutumes de quelques peuples d'Asie & du Nord, pour prouver que les premiers avoient été subjugués par ceux-ci, ce qui n'auroit pû se faire, si la Scandinavie n'eut été depuis longtems come surchargée du nombre de ses habitans. On n'attend pas sans doute que je m'arrête à combattre cette hypothése; il est bien manifeste, que *Rudbeck* & ceux qui l'ont suivi, ont toujours faussement attribué aux Goths de Scandinavie, ce que les Historiens Grecs & Latins disoient de ces *Getes* ou *Goths* qui habitoient autour du Pont-Euxin & de la mer Caspienne, & qui sont sans doute les ancêtres de ceux qui s'établirent ensuite dans le Nord; On sait d'ailleurs combien peu l'on doit faire de fonds sur des ressemblances de noms; qui se trouvent par tout où l'on les cherche, & ne manquent jamais de se prêter au but dont on a l'esprit rempli.

Après avoir exclus ces deux prétendus guides il ne me reste plus qu'à choisir entre *Saxon le Grammairien*, (*b*) & *Th. Torfæus.* Le premier est le principal

(*a*) Voyé Ol. Rudbeck, Atlant. cap. 35.

(*b*) *Saxon* surnomé *le Grammairien* à cause de son savoir a écrit dans le milieu du douzieme Siecle sous les regnes de Valdemar I. & de Canut son fils. Il étoit Prevôt de l'Eglise Cathédrale de *Roschild* alors Capitale du Royaume. Ce fut le célébre *Absalon* Archêvêque de *Lund*, un des plus grands homes de son tems, qui l'engagea à ecrire l'histoire de Dannemarc; il lui fournit aussi divers secours. L'ouvrage de *Saxon* est partagé en 16. livres, & a été imprimé plusieurs fois, *Stephanius* en a doné une très bone édition à *Sora* l'an 1644. avec des notes ou regne une grande profusion de savoir. *Suenon fils d'Aggon* contemporain de Saxon ecrivit aussi dans le même tems, & par les ordres du même Prélat une histoire de Dannemarc, qu'on a encore aujourd'hui. Mais cet auteur semble devoir plutôt appartenir à l'hypothése Islandoise puisqu'il dif-

auteur de ce qu'on nomme *l'hypothése commune*, qui ſuppoſe, qu'un certain *Dan* dont on ne nous dit rien ſi ce n'eſt que ſon pere ſe nomoit *Humble* & ſon frère *Angul*, a été le fondateur du Royaume de Dannemarc, l'an du monde 2910.; que c'eſt de lui, que la Cimbrie a pris le nom de Dannemarc, & que c'eſt par ſa poſterité qu'il a eté gouverné dans la ſuite. *Saxon* a ſoin de nous indiquer lui même dans ſa préface les fondemens de ſes récits. Le premier conſiſte dans les ancienes hymnes ou chanſons au moyen desquelles les Danois conſervoient autrefois le ſouvenir des grandes actions de leurs héros, les guerres & les événemens les plus remarquables de châque regne, & même quelquefois la Généalogie des Princes & des hommes célébres. Le ſecond ſont les inſcriptions qu'on trouve ça & là dans le Nord gravées ſur des rochers ou ſur d'autres matieres durables. Le troiſieme les chroniques Islandoiſes, & la quatrieme les relations qu'il tenoit de l'Archevêque *Abſalon*. Ce ſont les ſources où *Saxon* a puiſé les faits qu'il rapporte dans ſon hiſtoire; Elle eſt aſſurément écrite avec beaucoup d'élegance pour le tems, mais le Rhéteur & le Patriote s'y font trop ſentir pour qu'on ne ſe défie pas quelquefois de l'Hiſtorien. En effet pour ſe convaincre, que cette haute antiquité qu'il attribue au Royaume de Dannemarc, eſt une choſe très incertaine, il ſuffit d'examiner les autorités ſur les quelles *Saxon* s'appuye. (*a*) *Torfæus* Islandois de nation,

ſere de *Saxon* en pluſieurs points eſſentiels, & en particulier ſur le fondateur de la Monarchie qui eſt ſelon lui *Sciold* fils d'Odin, le même que dans les Chroniques Islandoiſes eſt le premier Roi de Dannemarc.

(*a*) *Thormodus Torfæus* né en Islande dans le ſiecle paſſé, & mort au commencement de celui-ci, avoit fait ſes études à Copenhague; & paſſa la plus grande partie de ſa vie en Norvége. C'etoit un homme fort intégre, laborieux, & extrêmement verſé dans les Antiquités du Nord, mais peut-être un peu trop crédule, ſur tout quand il a pris pour guides les anciens hiſtoriens Islandois d'après lesquels il a rempli les premiers volumes de ſon Hiſtoire de Norvége, de bien des evénemens fort peu cro-

& Hiſtoriographe de Norvége l'a montré fort au long dans ſon ſavant *Traité de la Suite des Rois de Dannemarc*; il y prouve que ces hymnes dont *Saxon* prétend avoir tiré une partie de ce qu'il avance ſont en fort petit nombre; qu'il n'en peut citer aucune dans pluſieurs livres entiers de ſon hiſtoire, & qu'ils ne peuvent faire connoître la Suite chronologique des Rois, ni la datte d'aucun événement. Les inſcriptions n'ont pas pû être, ajoute-t-il, d'un plus grand ſecours à *Saxon*, elles contiennent peu de choſes importantes, elles ſont la plupart rongées, & très difficiles à entendre. (*a*) Quant aux Chroniques Islandoiſes *Torfæus* penſe qu'elles auroient pû être fort utiles à *Saxon*, mais quoiqu'en diſe cet hiſtorien, il ne paroit pas qu'il les ait beaucoup conſulté, puiſqu'il s'accorde ſi rarement avec leurs relations; Enfin les récits de l'Archevêque *Abſalon* ſont ſans doute d'un grand poids pour les tems peu éloignez de celui où vivoit ce ſavant Prélat, mais on ne voit pas d'où il auroit puiſé des connoiſſances ſaines de ce qui s'etoit paſſé longtems avant lui. De tout celà *Torfæus* conclut avec raiſon que les premiers livres de *Saxon*, c'eſt à dire près de la moitié de ſon hiſtoire, ne méritent presque aucune créance dans ce qui regarde la Suite des Rois, & les époques des principaux événements, quoiqu'on y trouve divers traits qui peuvent être utiles à la connoiſſance des Antiquités du Nord. Mais après avoir réuſſi à renverſer *l'hypothéſe commune* fondée ſur l'au-

yables. Son *Traité de la Suite des Princes & Rois de Dannemarc* renferme beaucoup de recherches, & me paroit ſon meilleur ouvrage.

(*a*) *Wormius* avoit lû presque toutes celles qui ſe trouvent en Dannemarc & en Norvége, & *Verelius* le plus grand nombre de celles qui ſubſiſtoient de ſon tems en Suéde, & l'un & l'autre conviennent qu'elles ne repandent presque aucun jour ſur l'hiſtoire ancienne. Pour s'en convaincre on n'a qu'à voir les notices qu'ils en ont données. *Olai Wormii Monumenta Runica* 4. Libr. compreh. & *Olai Verelii Runographia Scandica antiqua* &c.

torité de cet ancien hiſtorien. Voyons s'il eſt auſſi heureux à en élever une nouvelle à la place de celle qu'il a détruite.

La connoiſſance que ce ſavant avoit de l'ancienne Langue Islandoiſe, l'avoit mis en état de lire un nombre conſidérable d'anciens manuſcrits, qu'on a trouvés en Islande à différentes repriſes, & dont la plus grande partie concerne l'hiſtoire de cette Ile, & celle des pays voiſins. Après avoir diſtingué ſoigneuſement ceux qui lui paroiſſent les plus dignes de foi, d'avec une multitude d'autres, où le faux & le Romanesque ſe font ſentir à châque page, il crut trouver dans les premiers dequoi former une ſuite complette de Rois Danois depuis *Sciold* fils d'*Odin*, qui a du commencer à regner peu de tems avant J. C. Ainſi non ſeulement il retranche de l'hiſtoire tous les regnes qui au rapport de *Saxon*, ont précedé cette époque; Mais il change encore la ſuite des Rois qui l'ont ſuivi, prétendant que *Saxon* y a inſeré tantôt des Princes étrangers, tantôt des Seigneurs ou Vaſſaux puiſſans; qu'il en a fait vivre longtems avant J. C. quelques uns qui n'ont regné que pluſieurs ſiecles après, qu'enfin il a groſſi viſiblement cette liſte de Rois, ſoit qu'il eut en vue de flatter ſa nation, en faiſant la Monarchie Danoiſe une des plus anciennes du monde, ſoit qu'en effet il ait ſuivi de bonne foi des guides qui l'ayent égaré.

Il paroît d'abord aſſez extraordinaire d'entendre un Hiſtorien de Dannemarc citer pour ſes garants les Auteurs d'une nation peu connue, & placée, pour ainſi dire, dans un autre monde; mais cela ſurprendra moins ceux qui ſauront, que de tous tems les Islandois ont eu une inclination particuliere pour l'hiſtoire, & que c'eſt d'entr'eux que ſont ſortis ces *Scaldes* ou ces Poë-

tes qui ſe ſont rendus ſi fameux dans tout le Nord par leurs hymnes & par le credit dont ils jouiſſoient auprès des Roi & des peuples. En effet cette nation a toujours pris un ſoin extrême de conſerver la mémoire de tout ce qui ſe paſſoit d'important, ſoit chez elle, ſoit chez ſes voiſins les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Ecoſſois, les Anglois, les Groenlandois &c. Les premiers habitans d'Islande étant une Colonie de Norvégiens qui pour ſe ſouſtraire à la tyrannie de *Harald aux beaux cheveux* s'y retirerent en 874., ils purent emporter avec eux les vers & les autres monumens des tems qui les avoient précédés. D'ailleurs ils conſerverent toujours avec les peuples du Nord d'aſſez fréquentes liaiſons pour qu'ils puſſent apprendre par leur moyen, ce qui ſe paſſoit hors de chez eux. Enfin il faut ajouter, que les Odes de ces Scaldes Islandois étoient continuellement dans la bouche de tout le monde, qu'elles contenoient, ſuivant *Torfæus*, les Généalogies & les exploits des Rois, des Princes, des Héros; & que come les Poétes n'oublioient point de les ranger ſuivant l'ordre des tems, il n'a pas été difficile aux Auteurs Islandois de compoſer dans la ſuite, d' avec tels mémoires les Chroniques qu'ils nous ont laiſſées.

Examen de l'hypothéſe Islandoiſe, ou de Torfæus.

Ce ſont là les fondemens de ce qu'on appelle l'*hypothéſe Islandoiſe* que *Torfæus* a expoſée & ſuivie dans ſes divers ouvrages. On ne peut s'empêcher de donner beaucoup d'éloges au travail, & à la ſagacité de cet Auteur, & de reconnoître qu'il a répandu plus de jour ſur les premiers ſiécles de l'hiſtoire Danoiſe, qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Mais en même tems on eſt obligé d'avouer qu'il y reſte encore beaucoup d'incertitude, & de tenèbres. En effet, quoique les Annales des Islandois ſoient ſans contredit les ſeuls monumens que nous puiſſions conſulter avec quelque confiance ſur ces tems

reculés, quoique les raiſons que *Torfæus* allégue en leur faveur, ſoient de quelque poids, bien des gens auront de la peine à ſe perſuader qu'on puiſſe en tirer des connoiſſances aſſez ſures & aſſez détaillées, pour en former le tiſſu d'une hiſtoire complette & ſolide. Car 1°. les Islandois nous ont laiſſé un grand nombre d'ouvrages dans leſquels il paroit que leur goût les portoit au merveilleux, à l'allégorie, & même à ce genre de fiction qui conſiſte à orner de fables une narration dont le fonds eſt vrai. *Torfæus* (*a*) avoue lui même qu'il y en a pluſieurs dans leſquelles il eſt très difficile de démêler le menſonge d'avec la verité, & qu'on n'en trouve preſque aucune où la fiction n'entre pour quelque choſe. Il eſt bien à craindre, qu'en ſuivant de pareils guides on ne s'égare quelque fois. 2°. Ces annales ne ſont pas d'une grande antiquité; nous n'en avons aucune qui ait été écrite avant que le Chriſtianiſme ait été etabli dans le Nord, & depuis *Odin*, ou depuis le commencement des tems Hiſtoriques, juſqu'au premier Islandois qui a écrit une hiſtoire, il s'eſt écoulé environ onze ſiecles. (*b*) Si les Auteurs de

(*a*) Voyez Series Dynaſt. & Reg. L. I. c. 6.

(*b*) Ce premier hiſtorien Islandois eſt *Isleif* Evêque de *Scalholt* ou de l'Islande méridionale, qui mourut en 1080. Ses recueils ſont perdus, mais il y a apparence que *Are le Prêtre* & le *ſage* s'en ſervit pour compoſer ſes Chroniques dont nous avons encore une partie aujourd'hui. Il vivoit ſur la fin du même ſiécle, auſſi bien que *Sæmond le ſage* ou *le ſavant*, autre hiſtorien Islandois dont quelques ouvrages ſubſiſtent. Il avoit compilé une Mythologie très vaſte, & dont la perte doit être regrettée, puiſque celle que nous avons aujourd'hui qui n'eſt qu'une eſpéce d'abregé fort maigre de la premiére, répand tant de jour ſur l'ancienne Religion des Celtes, ou des premiers peuples de l'Europe. *Snorro Sturleſon* eſt de tous ces hiſtoriens celui dont les ouvrages nous ſont aujourd'hui le plus utiles. Il a compoſé une Chronique des Rois de Norvége qui eſt exacte dans les tems voiſins du ſien. Il étoit premier Magiſtrat, ou Juge ſuprême de la République d'Islande, & fut tué dans une emute populaire en 1241. On peut conſulter ſur le ſujet des autres Ecrivains Islandois le Livre de Torfæus *Series Dynaſt. ac Reg. Dan. L. I.*

ces

ces annales n'ont trouvé aucun mémoire écrit avant eux, come il y a bien lieu de le croire, leurs narrations ne ſont donc fondées que ſur des traditions, des inſcriptions, & des Poéſies. Mais ajoutera-t-on beaucoup de foi à des traditions qui ont dû embraſſer tant de ſiécles, ſe conſerver chez des hommes credules & peu éclairés? Nous voyons de nos jours, que parmi le peuple un fils ſe ſouvient de ſon pére, ſait quelque choſe de ſon ayeul, & ne ſonge jamais à ce qui eſt au delà. Les hommes ne s'occupent guéres que dans une longue oiſiveté des choſes qui ne ſont plus ſous leurs yeux. Quant aux inſcriptions nous avons deja vû de quel ſecours elles pouvoient être; ajoutons qu'il n'y en a qu'un petit nombre qui ayent été écrites avant la converſion du Nord au Chriſtianiſme, & que come cela ſera prouvé dans la ſuite, l'on faiſoit peu d'uſage des lettres avant ce tems là. Enfin pour ce qui s'agit des hymnes qu'on apprenoit par cœur, on ne peut nier, que les Auteurs dont nous parlons, n'en ayent pû tirer diverſes lumieres ſur l'hiſtoire des tems peu éloignez des leurs. Mais eſt-il probable qu'on eut retenu ſoigneuſement beaucoup de Poéſies compoſées, ſept, huit, ou neuf ſiécles auparavant? Y trouvoit-on beaucoup d'exactitude & de clarté? Les Poétes avoient-ils dans ce tems là cette préciſion, & ſuivoient-ils cet ordre que l'hiſtoire demande? 3°. Si les Annaliſtes Islandois n'ont pû ſavoir avec certitude ce qui s'étoit paſſé long-tems avant eux en Islande & en Norvége, leur autorité n'eſt elle pas encore plus foible pour ce qui concerne un Etat éloigné come le Dannemarc, qui n'avoit pas alors ſans doute avec ces parties du Nord les mêmes liaiſons qu'il a eues depuis? On ſent aiſément, que preſque tout ce qu'ils ont pû en ſavoir, ſe bornoit à des bruits populaires, & à quelques hymnes qui de loin en loin ſe répandoient en Islan-

de, par le moyen de quelque Scalde Islandois qui retournoit dans ſa patrie.

Dans ce conflict de tant d'opinions oppoſées, & de raiſons de croire & de douter, un hiſtorien a bien de la peine à prendre un parti. S'il veut ſuivre aveuglément ceux qui s'offrent d'être ſes guides, il court riſque d'égarer ſes lecteurs avec lui? S'il veut diſcuter attentivement tous les ſentimens propoſés, il s'embaraſſe ſouvent dans un Labyrinthe de recherches épineuſes où le plus ſouvent on refuſe de le ſuivre, & il s'expoſe à multiplier les ſyſtêmes ſans ajouter aux découvertes; S'il rejette hardiment tout ce qui ne lui paroit pas aſſez ſûr, il révolte un grand nombre de perſonnes qui n'aiment pas à reſter dans le doute, moins encore à ſe deſabuſer de ce qu'elles ont toujours crû, & qui ſont bleſſées de l'air d'autorité qu'un Auteur ſe done par une réforme pareille. Cependant ce dernier inconvénient, tout réel quil eſt, ne devant pas prévaloir ſur l'obligation inviolable où ſe trouve tout hiſtorien de dire ce qu'il croit être la vérité, je ne rapporterai ſur les huit ou neuf premiers ſiécles de cette hiſtoire que le petit nombre d'événemens qui me paroîtront accompagnés de quelque vraiſemblance. Je n'adopterai auſſi l'hypotheſe de *Torfæus* que come un ſentiment plus probable que les autres, & qui du moins eſt fondé ſur des conjectures aſſez plauſibles, tandis que les autres hiſtoriens ſemblent avoir ſuppoſé qu'il ſuffiſoit d'écrire, & qu'on les en croiroit ſur leur ſeule parole. Mais ces obſcurités & cette incertitude des premiers tems m'impoſent encore, à ce qu'il me ſemble, une ſeconde obligation; c'eſt de parcourir rapidement tous ces regnes à demi inconnus, & ces faits qu'on ne peut demêler d'avec les fictions qui y ſont jointes. L'intérêt que nous prenons aux evénemens paſſez, s'affoiblit à meſure qu'ils nous paroiſſent s'éloigner de nous. Quand outre cet éloignement, ils ſont encore

douteux, isolés, peu circonstanciés & équivoques, ils s'évanouissent, pour ainsi dire, à nos yeux, & ne peuvent ni ne doivent plus les occuper. Je ne m'arrêterai donc que très peu à discuter & à narrer des faits dont il n'y a aucune instruction importante & solide à attendre; mais pour remplir ce vuide d'une maniere utile je vais m'attacher à faire connoître la Religion, le caractere, les mœurs, & les usages des anciens peuples du Nord. Ce sujet me semble avoir des côtés interessans; Il n'a jamais été traité qu'imparfaitement dans la langue dont je me sers; Il ne sort point du plan que j'ai embrassé, & que mon titre annonce; car pourquoi l'histoire ne seroit-elle qu'un recit de batailles, de siéges, d'intrigues, de négociations, & renfermeroit-elle plutôt un amas de petits faits & de dattes, que le tableau des opinions, des coutumes, & des inclinations mêmes d'un peuple ? Je sais qu'on ne doit donner l'exclusion à aucune de ces deux parties dont la réunion seule peut former un corps d'histoire véritablement utile & complet; mais ici le défaut de mémoires & de monumens ne me permet pas de me partager également entre ces deux objets. Il est en effet inutile de faire observer, qu'on peut tirer de grandes lumieres sur le sujet de la Religion & des mœurs d'un peuple, de ces mêmes livres qui ne nous apprennent rien d'exact, ni de suivi sur leur histoire. L'écrivain le plus credule, ou le plus ami du merveilleux en alterant l'histoire de son siecle, le peint cependant sans s'en apperçevoir. Sa simplicité & son ignorance nous sont mêmes autant un garant de la naiveté fidéle de cette peinture, qu'un avertissement de nous défier de ses récits. (*a*) C'est aussi, à ce qu'il me paroit, le meil-

(*a*) C'est le sentiment du savant *Bartholin* qui a écrit avec tant d'érudition & de jugement sur quelques points des antiquités Danoises. *Adritus*, dit-il, *moresque antiquos eruendos, eos quoque evolvi posse codices existimaverim, quos fabulosis interspersos narrationibus, in historiâ concinnandâ haud tu-*

leur ou peut-être l'unique usage qu'on puisse tirer des poésies qui ont echappé au naufrage des tems. Leurs Auteurs érigés en historiens par ceux des ages suivans, ont fait de l'histoire ancienne un Poéme plein de fictions. Pour éviter cet écueil, ne les prenons que sur le pié de Poétes, puisqu'en effet ils n'ont guéres été autre chose, & n'en empruntons que ces traits où sans le vouloir, on decouvre sa façon de penser, & celle de son tems. Ce seront les verités les plus sûres qu'on puisse trouver dans leurs ouvrages, parce qu'ils n'auront pas pû s'empêcher de les dire.

Arrivée d'Odin dans le Nord.

Mais je ne saurois bien développer l'état de l'ancienne Scandinavie, sans exposer auparavant ce que l'on peut savoir de cette célébre révolution qui en changea entierement la face, la fit passer sous un joug étranger, & s'étendit jusqu'aux loix, aux mœurs & à la Religion même. J'ai dejà remarqué, que les historiens les plus exacts la placent à l'an 70 ou environ avant N. S. (*a*) Dans ce tems là les Romains parvenus à un point de gloire & de puissance qui faisoit tout plier devant eux, porterent leurs armes bien avant dans les forêts de la Scythie; & pénétrerent, au rapport de *Florus*, jusqu'au *Tanais* & au *Palus Mæotides*, qu'ils appelloient les bornes du monde. Mithridate en fuiant avoit forcé Pompée d'y suivre cet implacable ennemi, qui n'y avoit pas tant cherché un refuge, que de nouveaux moyens de se vanger. Mais les victoires des Romains ayant effrayé les alliés de ce Prince, *Odin* qui étoit apparemment du nombre, pour prevenir les suites de leur ressentiment, prit suivant les Chroniques, le parti de chercher dans des pays plus septentrionaux & inconnus aux Romains la sûreté qu'il ne trouvoit plus dans sa patrie. Son véritable nom étoit *Sigge* fils de *Fridulphe*, il avoit pris ce-

tò sequaris. Vid. Th. Barthol. de causis contempt. mort. a Dan. Gentil. in præfat.

(*a*) Voyez Snor. Sturleson Chronic. Norveg. in init. Torfæus Ser. Dynast. ac Reg. Dan. c. 11. p. 104 & seq.

lui d'*Odin* qui étoit le Dieu, ſupreme des Scythes ou Celtes, ſoit parce qu'il avoit ſû ſe faire paſſer pour un homme inſpiré des Dieux, ſoit à cauſe qu'il étoit le Premier Prêtre, ou le Chef du Culte qu'on rendoit au Dieu *Odin*. On ſait que ç'a été l'uſage de pluſieurs peuples de donner aux Pontifes le nom du Dieu qu'ils ſervoient. *Sigge* tout plein de ſes projets ambitieux ne manqua pas ſans doute de ſe prévaloir d'un titre ſi propre à lui concilier le reſpect des peuples qu'il vouloit aſſujettir.

Odin, come nous l'appellerons à l'avenir, commandoit aux *Aſes* ou *Aſiatiques*, peuple Scythe dont la patrie doit avoir été entre le Pont-Euxin, & la mer Caſpienne; leur ville principale étoit *As-Gard* (*a*) le culte qu'on y rendoit au Dieu ſuprême, étoit célébre dans toute la Scythie, (*b*) & c'étoit *Odin* qui en faiſoit les fonctions en chef,

(*a*) Le témoignage des Annaliſtes Islandois eſt confirmé par celui de quelques Auteurs anciens dont ils n'ont eu vraiſemblablement aucune connoiſſance. *Strabon* place dans le même pays une ville nommée *Asbourg*. L. II. *Pline* parle des *Aſéens* peuples des environs du mont Taurus L. 6. c. 17. *Ptolomée* les appelle *Aſiotes*. *Etienne de Byzance*, *Aſpurgiens*. Les Relations modernes font auſſi mention d'une nation d'*Aſes* ou d'*Oſſes* fixée dans le même pays, & il y a lieu de croire que la ville d'*As-hof* a pris ſon nom de la même ſource, ce mot ſignifiant dans la langue Gothique la même choſe que *Aſgard*, ou *Asbourg*. *Voyez Bayer in Act. Acad Petropol.* T. 9. p. 387. & *Dalin S. R. Hiſt.* T. 1. p. 101. & ſeqq On ne peut s'empêcher d'être frappé de divers traits de conformité qui ſe trouvent encore entre les uſages des Géorgiens, tels que Chardin les décrit, & ceux des habitans de certains cantons de Norvége ou de Suéde qui ont le mieux conſervé les mœurs anciennes. Le ſavant Dr. *Pontoppidan*, Evêque de Bergue en a rapporté pluſieurs dans ſon Hiſtoire naturelle de Norvége T. II. c. 10. §. 1. 2 & 3. Les Georgiens habitent aujourd'hui une partie des pays qu'occupoient les *Aſes* qu'Odin conduiſit dans le Nord.

(*b*) *As* dans la langue Scythique ſignifie le Seigneur, le Dieu ſuprême, nom en uſage chez pluſieurs peuples Celtes, & même chez les *Etruſques*, ou *Toſcans*. Voyez *Sueton. Auguſt.* c. 97. *As-Gard* ſignifioit donc la cour ou le ſéjour de Dieu, & il y a apparence que les Aſes avoient pris ce nom par ce qu'ils étoient particulierement attachés à ſon culte, ou parce qu'ils s'en diſoient les fils ſuivant la tradition des Celtes. C'eſt ainſi que les Germains étoient appellés *Teutons* ou fils du Dieu *Teut*, & que les *Vodiniens* nation Scythe avoient pris le nom d'*Odin* ou de *Wodin* come il eſt ſouvent appellé.

aidé de douze Seigneurs, (*Diar* ou *Drottar*, eſpéce de Druides) qui rendoient auſſi la juſtice à divers peuples, au nombre deſquels les Chroniques Islandoiſes comptent ſouvent les Turcs. Il y a eu en effet au pied du mont *Taurus* un peuple Scythe connu depuis très longtems ſous ce nom. *Pomponius Mela* en parle expreſſément, (*a*) & *Herodote* (*b*) même ſemble les avoir voulu déſigner. Une partie de ces Turcs ſuivit *Odin* dans le Nord, où leur nom étoit déja oublié de leurs propres deſcendans, quand d'autres rejettons de la même tige, ſe répandant dans la partie oppoſée de l'Europe le faiſoient reparoître avec un nouvel eclat ſur la ſcène, & le donnoient à un des plus puiſſans Empires de la terre; Tant les peuples en général, & ſurtout ceux qui ont été longtems errants ont ſubi d'étranges deſtinées! *Odin* ayant ainſi réuni ſous ſes drapeaux la jeuneſſe de ces deux nations, marcha d'abord au Nord-Oueſt de la mer noire, & ſoumit quelques peuples de Ruſſie, à qui il donna, dit-on, pour maitre un de ſes fils, nommé *Suarlami.* (*c*) Delà il paſſa en Saxe, & en ayant fait la conquête, il la partagea entre ſes autres enfans. *Baldeg* eut la Saxe Occidentale ou la Weſtphalie; *Segdeg* la Saxe Orientale, un troiſieme nommé *Sigge* eut la Franconie. Pluſieurs familles ſouveraines deſcendent, à ce qu'on dit, de ces Princes. Ainſi cet *Hengiſt* Général Saxon qui ſoumit la Bretagne dans le cinquieme ſiecle, comptoit *Odin* ou *Woden* (*d*) au nombre de ſes ancêtres, il en étoit de même des autres Princes Anglo-Saxons, & de la plupart de ceux de la Baſſe-Allemagne, & du Nord. Mais il y a lieu de craindre que toutes ces généalogies, qui ont donné lieu à tant de louanges inſipides, & de frivoles recherches, ne ſoient fondées que ſur une pure équi-

(*a*) Voyez L. I. c. 19. ſur la fin.
(*b*) Herodot. L. IV. 22.
(*c*) Snorro Sturleſ. Chr. Norv. p. 4.

(*d*) Dans la Dialecte des Anglo-Saxons il étoit appellé *Woden* ou *Wodan*.

voque. Le mot d'*Odin* signifioit, come on l'a vu, le Dieu suprême des Scythes, & des Celtes; il est aisé de montrer aussi, & on le prouvera plus bas, que c'etoit l'usage de tous les héros de ces nations, de se dire issus de leurs Dieux, & sur tout du Dieu de la guerre. Les annalistes de ces tems là, c'est à dire, les Poëtes ne manquoient pas d'accorder le même honneur à ceux dont ils entreprenoient l'éloge; & ils multiplioient *les descendans d'Odin*, ou du Dieu suprême, autant qu'ils le jugeoient à propos. Quant à ceux du Prince des Asiatiques, car sans doute il en a eu, je laisse le soin de les demêler d'avec les premiers, à ceux qui se sentiront la capacité nécessaire pour y réussir; & je ne promets de faire observer l'Ordre Généalogique des Rois de Dannemarc que dans les tems où l'on peut substituer à des conjectures arbitraires, & à de prétendues flatteries, des lumieres sures, & des relations sincéres & judicieuses.

Etablissemens d'Odin.

Après avoir ainsi disposé de tant de pays, & affermi ces nouvelles dominations, *Odin* prit la route de la Scandinavie par la *Cimbrie*, ou le *Holstein* & la *Jutlande*. Ces provinces épuisées d'habitans ne lui resisterent guères, & il passa peu de-tems après en Fionie, devenue sa conquête aussi tôt qu'il s'y présenta. Il s'arrêta, dit-on, longtems dans cette Ile agréable, & il y bâtit la ville *d'Odensée*, qui conserve encore dans son nom le souvenir de son fondateur. De là il étendit ses armes sur tout le reste du Nord. Il soumit le Dannemarc, & y fit reconnoitre son fils *Sciold* en qualité de Roi, titre que personne n'avoit encore porté suivant les Annales Islandoises, & qui passa à ses descendans, appellés de son nom *Scioldungiens*, si ce nom ne leur a pas plutôt été donné à cause de l'écu, ou du bouclier qu'ils avoient coutume de porter, & qui se nomme encore aujourd'hui *Sciold* en Danois. Quoiqu'il en soit, *Odin* plus satisfait sans

doute de donner des couronnes à ses fils, que de regner lui même, se rendit ensuite en Suéde, où regnoit alors un Prince nomé *Gylfe*, qui persuadé que le Prince Asiatique n'étoit pas un home ordinaire, lui rendit de grands honeurs, & l'adora même come une divinité. A la faveur de cette opinion que l'ignorance des peuples embrassa facilement, il acquit bientôt parmi eux la même autorité qu'il avoit eue en Dannemarc. Les Suedois vinrent en foule lui rendre leurs hommages, & deférerent d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de Roi à son fils *Yngue*, & à sa postérité. *Gylphe* mourut, ou fut oublié. *Odin* gouverna avec un empire absolu. Il fit de nouvelles loix, introduisit les usages de son pays, établit à *Sigtuna* (ville aujourd'hui détruite dans la même Province où est *Stockholm.*) un Conseil ou Tribunal suprême, composé de ces douze Seigneurs (drottar) dont j'ai parlé. Ils devoient veiller à la sureté publique, rendre la justice aux peuples, présider au nouveau Culte qu'*Odin* avoit apporté dans le Nord, & conserver fidélement le dépôt des connoissances magiques de ce Prince. Il se fit reconnoitre en qualité de Souverain & de Divinité par tous les petits Rois qui s'étoient partagés la Suéde, & il établit un impôt qui se levoit sur châque nés, dans toute l'étendue du pays. Il s'engagea de son côté à défendre les habitans contre tous leurs ennemis, & à pourvoir aux frais du culte qu'on rendoit aux Dieux à *Sigtuna.*

Tant de conquêtes n'avoient pas cependant encore assouvi son ambition. Le desir de répandre ses nouvelles institutions, son autorité, & sa gloire, lui fit entreprendre celle de la Norvége; son bonheur ou son habileté l'y suivirent, & ce Royaume obéit bien tôt à un fils d'Odin nomé *Sæmungue*, dont on n'a pas manqué de faire l'auteur de la famille dont les diverses branches regnérent ensuite longtems dans le

même

même pays. Si tous les fils *d'Odin* eussent dû être établis de la même maniere, l'Europe entiere n'eut pas été suffisante, car suivant quelquels Chroniques, il en avoit eu 28. de sa femme *Frigga*, & suivant d'autres 31. ou 32.

Mort d'Odin.

Après avoir terminé ces glorieuses expéditions, *Odin* se retira en Suéde, où sentant approcher sa fin, il ne voulut pas attendre des suites d'une maladie, une mort qu'il avoit tant de fois bravée dans les combats; ayant donc rassemblé ses amis, & ses Compagnons de fortune, il se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'une lance, & diverses autres decoupures dans la peau avec son épée. Il déclara ensuite en mourant, qu'il alloit en Scythie prendre place avec les autres Dieux à un festin éternel, où il reçevroit avec de grands honeurs, ceux qui après s'étre exposés intrépidement dans les combats, seroient morts les armes à la main. Dèsqu'il eut rendu le dernier soupir, on porta son corps à *Sigtuna*, où conformément à un usage d'Asie qu'il avoit établi dans le Nord, son corps fut brûlé avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Telle fut la fin de cet home aussi extraordinaire à sa mort que pendant sa vie; Il semble avoir porté l'enthousiasme à l'égard de la gloire des armes, au point de s'étre proposé d'enchainer chez les autres les sentimens de la nature par les liens sacrés de la Religion, après les avoir étouffé au dedans de lui-même. Quelques historiens supposent, que le desir de se venger des Romains fut le principe de toute sa conduite. Chassé de sa patrie par ces ennemis de toute liberté, son ressentiment, disent-ils fut d'autant plus violent que les Scythes regardoient come un devoir sacré de venger les injures qu'ils avoient essuiées, & surtout celles de leurs parens & de leur nation. Il ne parcourut donc suivant eux, tant de contrées éloig-

nées, & ne chercha avec tant d'ardeur à y établir ſa doctrine ſanguinaire, qu'afin de ſoulever tous les peuples contre une puiſſance formidable & odieuſe. Ce levain qu'il avoit laiſſé dans les eſprits des Nations du nord, fermenta longtems en ſecret, mais ajoutent-ils, le ſignal étant donné, elles fondirent enſuite toutes d'un commun accord ſur ce malheureux Empire, & après pluſieurs ſecouſſes réiterées, elles vengerent enfin en le renverſant, l'affront fait pluſieurs ſiécles auparavant à leur fondateur. Plauſible ſi elle étoit mieux confirmée par les Hiſtoriens du Nord, mais elle n'a rien de contraire à la vraiſemblance, & doit du moins paſſer pour ingénieuſe.

Avant que de terminer cet Article je dois rapporter encore quelques particularités de la vie *d'Odin* que les Islandois nous ont conſervés, & qui peuvent ſervir à nous le faire connoître. Un des artifices qu'il employa avec le plus de ſuccès pour ſe concilier le reſpect du peuple étoit de conſulter dans les affaires difficiles la tête d'un certain *Mimer* qui avoit eu pendant ſa vie une grande réputation de ſageſſe. Cet home ayant eu la tête coupée, *Odin* la fit embaumer, & ſut perſuader aux Scandinaves, qu'il lui avoit rendu la parole par ſes enchantemens. Il la portoit toujours avec lui, & lui faiſoit prononcer les oracles dont il avoit beſoin. Un artifice ſemblable rappelle le pigeon qui portoit à Mahomet les ordres du Ciel, & prouve aſſez que ni l'un ni l'autre n'ont eu affaire à des gens bien ſubtils. On trouve un autre trait de conformité entre ces deux impoſteurs, c'eſt l'éloquence dont ils ont été doués. Les Chroniques Islandoiſes nous peignent *Odin* come le plus perſuaſif des homes. Elles nous diſent, que rien ne pouvoit réſiſter à la force de ſes diſcours, qu'il mêloit quelquefois à ſes harangues des vers qu'il compoſoit ſur

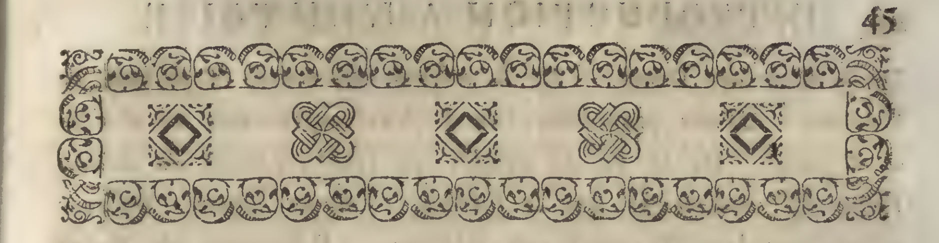
le champ, que non ſeulement il étoit grand Poëte, mais que c'etoit lui qui avoit enſeigné le premier la Poéſie aux Scandinaves; Il étoit auſſi l'inventeur des caraćteres Runiques, ou des lettres dont ces peuples ſe ſont ſi longtems ſervis. Mais ce qui contribua le plus à le faire paſſer pour un Dieu, c'eſt ſon habileté dans la magie. On étoit perſuadé, qu'il pouvoit parcourir tout le monde en un clin d'œil, diſpoſer de l'air & des tempêtes, ſe transformer en toute ſorte de figures, reſſuſciter les morts, prédire l'avenir, ôter par ſes enchantemens la force & la ſanté à ſes ennemis, decouvrir les tréſors cachez ſous terre. Il ſavoit auſſi, ajoutent les mêmes auteurs, chanter des airs ſi tendres & ſi mélodieux que les plaines & les montagnes s'entr'ouvroient de plaiſir, & que les ombres attirées par la douceur de ſes chants, ſortoient des abimes qu'elles habitent, & demeuroient immobiles auprès de lui.

Mais autant que ſon éloquence, ſon air auguſte & venérable le faiſoient chérir & reſpećter au milieu d'une aſſemblée calme & paiſible, autant étoit-il redoutable & furieux dans la mêlée. Il inſpiroit une ſi grande terreur à ſes ennemis, qu'on n'a cru pouvoir mieux la peindre, qu'en diſant, qu'il les rendoit ſourds & aveugles, qu'il ſe changeoit en ours, en taureau, en lion, qu'il paroiſſoit tel qu'un loup déſeſpéré, & que mordant ſon bouclier de fureur, il ſe jettoit au milieu des rangs, faiſant de tous côtés autour de lui le plus horrible carnage, ſans reçevoir aucune bleſſure.

Quelques hiſtoriens des derniers tems ont bien voulu paroître embarraſſés à expliquer tous ces prodiges. Il me ſemble, que le ſeul qui auroit droit de nous étonner, c'eſt l'imbécille crédulité du peuple à qui *Odin* avoit pû les perſuader, ſi tant d'exemples anciens & modernes ne nous avoient appris, à quel

point l'ignorance peut laiſſer dégrader toutes les facultés de l'eſprit humain. Quel beſoin en effet de ſuppoſer, que cet home fameux ait employé réellement cette ſcience prétendue qu'on appelle magie, lorſque nous ſavons d'ailleurs, que le peuple a été de tout tems & par tout pays la proye du premier impoſteur qui l'a voulu abuſer, que celui qui habitoit alors la Scandinavie, étoit en particulier plongé dans les plus épaiſſes ténebres de l'ignorance, que les hiſtoriens qui nous ont transmis le récit de tous ces prodiges, ont été des Poëtes, figurés & hyperboliques dans leurs expreſſions, avides du merveilleux par état, & dans ces tems là diſpoſés à le croire par habitude; que la conformité des noms fait, que rien n'eſt plus aiſé que de confondre aujourd'hui les traits ſous lesquels ces anciens auteurs peignoient leur Dieu ſuprême, avec ceux qui caractériſoient le Prince Aſiatique; que ce dernier enfin, apportant avec lui des arts inconnus au Nord, un luxe & une magnificence extraordinaires pour le pays, de la ruſe & peut-être auſſi des talens peu communs, a pû paſſer aiſément pour un Dieu, dans un tems où il y avoit ſi peu d'homes, & où les prodiges devoient être fort nombreux, puisqu'on appelloit de ce nom tout ce dont on étoit étonné?





INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE DANNEMARC.

LIVRE SECOND.

DE L'ANCIENNE RELIGION DU NORD.

Argument.

Simplicité de la Religion primitive des Scythes ; Elle a souffert diverses altérations En quoi elle consistoit. Causes de son altération. D'Odin *ou du Dieu suprême, ses attributs.* De Frigga *ou* Frea. *De* Thor. *Des autres Divinités inférieures. Du mauvais principe. Des Déesses.*

De la Cour des Dieux. De la création du monde & de celle de l'homme. D'une providence, du Destin, conséquences morales de ce Dogme. De la fin du monde, du renouvellement du monde. Peines & récompenses qui le suivent. Deux séjours différens assignés aux bons & autant aux méchans. Description du Palais d'Odin, ou Valhalla. Influence qu'avoit ce dogme sur l'esprit des Scandinaves. Du Culte extérieur, des temples, des idoles, des Fêtes, des Sacrifices, des Prêtres, des Oracles, des Devins, de la Magie, des Incrédules & des Athées.



IL N'EST PAS aisé de se faire une idée bien juste de la Religion des peuples qui occupoient autrefois le Nord de l'Europe. Ce que les Auteurs Grecs & Latins en ont écrit, manque le plus souvent d'exactitude. Ils eurent pendant longtems peu de communication avec ces peuples qu'ils nommoient barbares, ils ignoroient leur langue, & tous les Celtes (a) se faisant un scrupule de déveloper aux étrangers le fonds de leur Doctrine, ceux-ci reduits à être simples spectateurs du culte prescrit par cette Religion, ne pouvoient en saisir l'esprit qu'avec beaucoup de peine. Cependant lorsqu'on rassemble les traits que ces différens écrivains nous ont conservés, lorsqu'on les corrige les uns par les autres, & qu'on

(a) Il y a eu entre les Espagnols, les Gaulois, les Bretons, les Germains, les Scandinaves, les Thraces, une partie des peuples de l'Italie, de la Sarmatie, de la Russie, & de la Scythie avant qu'ils se mélassent aux Grecs & aux Romains, une si grande conformité dans la langue, les mœurs, les usages, le Gouvernement, la Religion &c. qu'on ne sauroit douter, qu'ils n'ayent fait longtems un seul & même peuple. Les Auteurs Grecs & Latins leur ont donné communement le nom de *Celtes*, & c'est celui que j'employe toujours come le plus commode, sans examiner s'il a appartenu plus particulierement à quelqu'une de ces nations, ou s'il a été appliqué à toutes indifféremment.

compare leurs témoignages avec ceux des anciens Poétes & Historiens de ces nations mêmes, on trouve d'assez grandes lumieres sur ce sujet, pour se flatter de pouvoir distinguer les objets les plus importans.

Simplicité de la Religion primitive des Scythes.

La Religion des Scythes étoit fort simple dans les premiers tems. Elle n'enseignoit qu'un petit nombre de dogmes qui semblent avoir été la seule Religion connue aux premiers habitans de cette petite partie du monde dont l'ancienne histoire n'est pas totalement ignorée. Plus on remonte vers l'époque de la création, plus on trouve de traces de cette conformité entre les diverses nations de la terre, mais à mesure qu'on les voit se disperser pour former des établissemens éloignez les uns des autres, ils paroissent aussi s'écarter de ces premieres idées, & faire prendre de nouvelles formes à la Religion. Les peuples qui se fixerent dans les pays Meridionaux, furent ceux qui l'altérérent les premiers, & la défigurerent le plus dans la suite. Ils durent à leur climat une imagination vive, féconde, inquiette, qui les rendoit avides du merveilleux & des nouveautés; & des passions ardentes qui leur permettoient rarement de garder un équilibre raisonnable, & de voir les choses de sang froid. Delà les délires des Ægyptiens, des Syriens, des Grecs en matiere de Religion, & ce cahos d'extravagances, quelquefois ingénieuses connu sous le nom de Mythologie, au travers duquel on découvre à peine les vestiges de la théologie ancienne; On les découvre cependant, & l'on peut montrer, que ces premiers dogmes que les peuples du midi avoient déja rendu méconnoissables, étoient les mêmes qui composoient encore toute la Religion des Scythes, & que le Nord avoit conservé sans aucune altération importante. (*a*) C'est là

(*a*) On peut consulter là dessus le T. II. de l'histoire des Celtes de Mr. *Pelloutier*, ouvrage plein de recherches curieuses, & écrit avec autant de jugement que d'érudition.

que la rigueur du climat enchaîne nécessairement les désirs capricieux, captive l'imagination, réduit la plûpart des passions dans leur nombre, & dans leur vivacité, & n'accordant rien qu'à un travail pénible & assidu, détourne sur des objets matériels cette activité qui produit chez les homes l'inquietude & la legéreté.

Cette Religion a souffert diverses altérations.

Mais soit que cette cause n'ait pas toujours conservé la même efficace, soit qu'elle ait été surmontée par d'autres plus puissantes; la plûpart des peuples Scythes après avoir resté fidellement attachés au culte de leurs premiers Péres, le laissérent enfin corrompre par un mêlange de cérémonies, les unes ridicules, les autres cruelles, dont ils firent peu à peu, comme cela arrive toujours, l'essentiel de leur Religion. Il est difficile de marquer l'époque de cette altération, soit à cause du défaut de monumens, soit parce qu'elle ne s'introduisit qu'imperceptiblement, & en différens tems, chez les différens peuples; mais il n'en est pas moins certain, qu'on doit distinguer deux âges dans la Religion des peuples Scythes ou Celtes, & dans l'un & l'autre de ces âges la croyance des Sages d'avec les fables ou la Mythologie des Poëtes. Sans ces distinctions il est difficile de concilier les témoignages souvent opposés en apparence qu'on trouve à ce sujet dans les anciens auteurs. Je ne promets point cependant de marquer avec exactitude ce qui appartient à châcune de ces classes en particulier. Les lueurs qui nous guident de distance en distance dans ces siècles d'obscurité, ne nous laissent voir avec quelque distinction que les objets frappans; Les liaisons & les passages de l'un à l'autre nous échappent le plus souvent.

En quoi consistoit cette Religion.

Examinons d'abord cette Religion dans son état de pureté. Elle enseignoit qu'il y avoit un *Dieu suprême, Maître de l'Univers, auquel tout étoit soumis & obeissant*

obeiſſant. (*a*) Elle l'appelloit *l'auteur de tout ce qui exiſte, l'Eternel, l'Ancien, l'Etre vivant, & Terrible; le Scrutateur des choſes cachées, l'immutable;* Elle attribuoit à ce Dieu *une puiſſance infinie, une ſcience ſans bornes, une juſtice incorruptible.* Elle défendoit de repréſenter la Divinité ſous une forme corporelle, Elle ne permettoit pas même, qu'on la renfermat dans une enceinte de muraille, ce n'etoit que dans des bois, dans des forêts conſacrées, qu'on pouvoit la ſervir dignement; Là Elle ſembloit régner en ſilence, & ſe rendre ſenſible dans le reſpect qu'Elle inſpiroit. (*b*) C'étoit une extravagance impie, que de lui attribuer une figure humaine, que de lui ériger des Statues, de lui ſuppoſer un ſexe, de la peindre dans des images. De cette Divinité ſuprême étoient émanées, une infinité de Divinités ſubalternes, & de Génies, dont châque partie du monde viſible étoit le Siège & le Temple. Ces Intelligences n'y réſidoient pas ſeulement; Elles en dirigeoient les opérations; c'étoit l'organe de leur amour & de leur liberalité envers les hommes. Dans châque Element il s'en trouvoit une qui lui étoit propre. Il y en avoit dans la Terre, dans l'Eau, dans le feu, dans l'air,

(*a*) C'étoit un des dogmes les plus reſpectés chez les anciens Germains. *Regnator omnium Deus, cætera ſubjecta atque parentia,* dit Tacite en parlant de leur Religion. German. c. 35. Les épithétes ſuivantes lui ſont données en autant de termes dans la Mythologie Islandoiſe, intitulée l'*Edda*, & qui a été compilée par *Snorro Sturleſon* come je l'ai dit plus haut. Voyez ſurtout la troiſieme Mythologie. Edda Island. Edit Reſen. P.

(*b*) *Ceterum nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris ſpeciem aſſimilare ex magnitudine cæleſtium arbitrantur. Lucos ac nemora conſecrant, Deorum que nominibus appellant ſecretum illud quod ſolâ reverentiâ vident.* Tacit. Germ. c. 9. Je pourrois accumuler ici des autorités ſans nombre qui toutes prouveroient, que tant que les nations Celtiques n'eurent aucune communication avec les Etrangers, leur Religion proſcrivit ſeverement l'uſage des temples, des Idoles, des images &c. Mais la crainte de devenir trop long m'oblige de renvoyer ceux qui ſouhaitent de plus grands détails là deſſus, à l'ouvrage de Mr. *Pelloutier* que j'ai deja cité. Hiſtoire des Celtes. T. II.

dans le Soleil, dans la Lune, dans les Aſtres; Les arbres, les forêts, les fleuves, les montagnes, les rochers, les vents, la foudre, les tempêtes en contenoient auſſi, & méritoient par là un culte réligieux qui dans les commencemens ne ſe devoit pas diriger vers l'Objet viſible, mais vers l'Intelligence qui l'animoit. Le motif de ce culte étoit la crainte d'un Dieu irrité par les péchés des hommes, mais en même tems d'un Dieu qui ſe laiſſoit appaiſer par les ſacrifices. La reconnoiſſance pouvoit y avoir part auſſi, on conſideroit ce Dieu come un principe actif qui non ſeulement avoit produit les hommes, les animaux, les plantes, & tous les étres viſibles en s'uniſſant à la Terre, ou au principe paſſif; mais on croyoit encore, qu'il étoit le ſeul & unique agent qui conſervat les êtres, & qui diſpenſat les événemens: Servir cet Etre par les ſacrifices & les prieres, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à étre brave & intrépide, c'étoit là toutes les conſéquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. Enfin la croyance d'une vie àvenir cimentoit tout l'édifice. Des ſupplices cruels y étoient réſervés à ceux qui auroient mépriſé ces trois préceptes fondamentaux de la morale, & des délices ſans nombre & ſans fin y attendoient les hommes juſtes, religieux & vaillans.

Cauſes de l'altération de la Religion primitive.

Tels ſont les principaux traits de cette ancienne Religion, commune dans les premiers tems à presque tous les peuples de l'Europe, & ſans doute à pluſieurs nations de l'Aſie. Elle conſervoit encore dans le Nord une aſſez grande pureté vers la fin de la République Romaine; on peut juger du moins par le témiognage de quelques auteurs, que les Germains en avoient retenu les dogmes principaux jusques à ce tems là, tandis que les Eſpagnols, les Gaulois, & les Bretons à demi vaincus par les armes &

le luxe des Romains, adoptoient peu à peu de nouveaux Dieux, en reconnoiſſant des maîtres. (*a*) Il eſt donc probable, que ce ne fut qu'environ dans le tems de l'arrivée d'*Odin*, que la Religion Scythique perdit chez les Danois & les autres Scandinaves les plus beaux traits de ſa premiere pureté. Si le fait eſt vraiſemblable, les cauſes n'en ſont pas trop bien connues. Faut-il attribuer ce changement à des cauſes ordinaires priſes de la légereté des hommes, de leur pente invincible vers tout ce qui eſt merveilleux & propre à fraper leurs ſens? Faut-il en rejetter la faute ſur le Prince Aſiatique, & ſuppoſer avec quelques auteurs qu'il eut un deſſein formé de ſe faire paſſer dans le Nord pour une Divinité redoutable, d'y fonder ſur un nouveau culte, & de nouveaux dogmes la puiſſance de ſa famille, & d'éterniſer ſa haine pour les Romains, en faiſant à jamais de ces peuples vaillans & nombreux une pépiniere d'ennemis ſacrés de tout ce qui porteroit ce nom? Il eſt difficile de décider cette queſtion. La vue s'égare quand elle ſe porte ſur des événemens ſi reculés. En demêler les diverſes cauſes, marquer le degré d'étendue de châcune, c'eſt ce qu'on peut faire à peine dans l'hiſtoire des ſiécles les mieux connus. Bornons-nous donc à tracer ici un nouveau Tableau de cette même Religion, mais altérée, & telle qu'une étoffe bizarrement chargée de mille faux ornemens, qui en laiſſent à peine reconnoître le fond. Ce tableau embraſſera l'eſpace de ſept, ou huit ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis *Odin* jusques à la Converſion du Dannemarc à la Foi. L'*Edda* des Islandois & quelques autres anciennes poéſies où la même Mythologie eſt enſeignée ſeront les ſources où je puiſerai. Mais la crainte de me répéter ne me permet pas de faire connoître à préſent d'avantage la nature de ces

(*a*) Pelloutier. Chap. 17.

ouvrages peu célébres. C'eſt une diſcuſſion qui trouvera ſa véritable place dans l'article que je réſerve à l'ancienne Littérature du Nord.

D'*Odin* ou du Dieu ſuprême.

L'alteration la plus ſenſible des dogmes de la premiere Religion eut pour objet le nombre des Dieux qu'on devoit adorer. C'étoit un point capital parmi les Scythes, que cette prééminence dont j'ai parlé d'un ſeul Etre toutpuiſſant & parfait ſur toutes les autres Intelligences dont la nature étoit peuplée. La perſuaſion où ils étoient d'une doctrine ſi raiſonnable avoit tant de force ſur leurs eſprits, qu'ils témoignerent ouvertement à diverſes occaſions leur haine & leur mépris pour le Polytheisme de ces Nations qui les traitoient de barbares, & que leur premier ſoin étoit de détruire tous les objets de leur culte idolâtre, dans les lieux où ils établiſſoient leur autorité. (*a*) Mais les déſcendans de ces peuples s'étant apparemment laſſés de la ſimplicité de la Religion de leurs ancêtres, ils aſſocierent au Dieu ſuprême pluſieurs de ces Génies, ou Divinités ſubalternes qui lui avoient toujours été ſubordonnées. Come elles en différoient plutôt par le dégré d'autorité, que par leur eſſence même, le pas étoit facile à faire pour des peuples auſſi peu ſubtils. Une autre raiſon y contribua encore. Chacune de ces Divinités inférieures gouvernant avec empire tout ce qui étoit renfermé dans la ſphère qui lui étoit aſſignée; La crainte, le déſir, tous les beſoins & toutes les paſſions forçoient ces hommes groſſiers à recourir à Elles, come à un ſecours plus prochain, plus prompt, plus acceſſible que celui du Dieu ſuprême dont le nom ſeul imprimoit trop de reſpect & de terreur.

(*a*) Ils abattoient les temples, & les Statues des Dieux; C'eſt ce que firent les Perſes dont la Religion anciennement n'a point differé de celle des Scythes & des Celtes, lorsque ſous la conduite de Xerxes ils entrérent en Grece. Voyez. Cicer. de legibus. L. II.

C'eſt une choſe inévitable pour l'eſprit humain de porter les imperfections de ſa nature dans l'idée qu'il tâche de ſe former de la Divinité. Ce ſentiment ſi profond qui nous rappelle à chaque inſtant nôtre foibleſſe, nous empêche de concevoir qu'un ſeul Etre puiſſe mouvoir & entretenir toutes les parties de cet Univers. Mais cela eſt ſur tout incompréhenſible pour des peuples ignorans, qui n'ont jamais ſoupçonné la liaiſon de ces parties, & les cauſes mechaniques de leurs phénoménes. Auſſi tous les peuples barbares ont-ils mis à la place des loix ſimples & uniformes de la nature qu'ils ne connoiſſoient pas, des Eſprits, des Génies, des Divinités de tout genre, chargées du gouvernement de ce monde tant moral que phyſique. S'ils ont rendu à quelqu'une d'entr'elles des honneurs plus grands qu'aux autres, ç'a été ordinairement à celles dont l'Empire s'eſt étendu ſur les choſes qui leur étoient les plus cheres, ou qui leur ont paru les plus dignes d'admiration. C'eſt auſſi ce qui arriva dans la Scandinavie. Bien-tôt cet Etre ſuprême dont l'idée embraſſoit tout ce qui exiſte, reſtraint le plus ſouvent à une Sphére particuliere, ne paſſa plus chez le grand nombre des habitans que pour être le Dieu de la guerre. Aucun objet ne pouvoit être, ſuivant eux, plus digne de ſon attention, ni plus propre à faire éclater ſon pouvoir. De là ces affreuſes peintures qui nous en ſont reſtées dans la Mythologie Islandoiſe (*a*) où il eſt toujours déſigné ſous le nom d'*Odin*. C'eſt, dit-elle, le *Dieu terrible & ſevere*, le *pere du carnage, le dépopulateur*, *l'incendiaire*, *l'agile*, *le bruiant*, *celui qui donne la victoire*, *qui r'anime le courage dans le Combat*, *qui nomme ceux qui doivent être tués.* Les guerriers qui alloient ſe battre, faiſoient voeu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroi-

(*a*) v. Edda Island. Myth. 3. & ſeqq.

ent; ces ames étoient le droit d'*Odin*, Il les recevoit dans le *Valhalla* sa demeure ordinaire, où il recompensoit ceux qui étoient morts les armes à la main. C'étoit là qu'il leur prodiguoit les éloges, & les plaisirs, il les recevoit à sa table, où un festin continuel faisoit, come nous le verrons ensuite, les délices de ces héros. On imploroit son secours dans toutes les guerres, c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adressoient, & l'on croyoit qu'il venoit souvent lui même dans la mêlée, ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il destinoit à périr, & emporter leurs ames dans ses demeures célestes.

Attributs d'Odin.

Cette terrible Divinité qui se plaisoit à répandre le sang des hommes ne laissoit pas, suivant la mythologie Islandoise, d'en être le Pere & le Créateur; Tant les opinions les plus contradictoires se concilient aisément dans des esprits grossiers & prévénus; ce même Dieu qu'ils servoient sous des traits capables de faire abhorrer un homme, suivant l'*Edda* (*a*) *vit & gouverne pendant les siécles, il dirige tout ce qui est haut, & tout ce qui est bas, ce qui est grand & ce qui est petit, il a fait le ciel & l'air & l'homme qui doit toujours vivre. Et avant que le Ciel & la Terre fussent, ce Dieu étoit déja avec les géans.* Les principaux traits de ces diverses peintures se retrouvent encore plusieurs fois dans le même ouvrage. Ils ont été fréquemment employés par les autres Poétes du Nord. Ils n'ont rien même qui caractérise les anciens Scandinaves. Plusieurs peuples anciens, les Scythes, les Germains, par exemple, attribuoient aussi au Dieu suprême une inspection particuliere sur la guerre. Ils supposoient tous d'après leur propre caractere, qu'il aimoit à faire briller dans les batailles sa force & sa puissance, & à signaler sa vengeance sur ses ennemis par le carnage & la désolation. Sans doute cette idée

(*a*) Voyez. Edda Mythol. 111.

avoit déja pouffé de profondes racines dans l'éfprit des anciens Danois avant l'arrivée d'*Odin*; L'expédition des Cimbres nous fait affez comprendre, que la guerre étoit déja dans ce tems là leur paffion dominante, & leur grande affaire; mais il eft cependant vraifemblable, que le Prince Afiatique dona une nouvelle force à ce penchant au moyen de certaines doctrines qu'il fçut leur perfuader habilement. Ainfi l'on peut foupçonner, que cette intime perfuafion où ils étoient que leur Dieu *Odin* paroiffoit dans les combats, qu'il foutenoit ceux qui fe défendoient avec courage, qu'il fe battoit lui même pour eux, qu'il les emportoit dans le ciel, & les autres circonftances de cette efpéce ont été l'ouvrage de ce Prince ambitieux, ou n'étoient fondées que fur quelques événemens de fa vie, qu'on attribua au Dieu fuprême, quand on les eut une fois confondus l'un avec l'autre. (*a*) Cette apothéofe, & celle des compagnons du Prince qui en fut une fuite, répand une grande obfcurité fur l'hiftoire de ce tems là. La Mythologie Islandoife ne diftingue jamais l'Etre fuprême qui étoit depuis longtems adoré, fous le nom d'*Odin*, par les peuples du Nord, avec ce Prince des Afes qui ufurpa fon nom & le culte qu'on lui rendoit. Tout ce qu'on entrevoit à peine parmi tant de tenébres, c'eft que les Scandinaves ne furent pas féduits par les impoftures d'*Odin* l'Afiatique au point de fe perfuader généralement, qu'il fut le Dieu fuprême dont il avoit pris le nom, & de perdre abfolument le fouvenir de leur premiere croyance. On peut conjecturer, me femble, que c'étoit principalement

(*a*) Il faut toujours, (dit très bien Mr l'Abbé Banier,) diftinguer dans l'antiquité les Dieux naturels d'avec les Dieux animés, ceux dont le culte eft antérieur aux grands perfonnages & ceux-ci qui ayant eté deifiés pour quelques grandes actions, ont reçu le même culte que les Dieux dont ils ont pris le nom. Cette diftinction fait le fond de la Mythologie, & fans elle il eft impoffible d'y rien entendre. (La Mythologie expliquée par l'hiftoire T. III. L. VII. ch. 2.

les Poétes qui se plaisoient à confondre ces deux *Odins* pour orner d'avantage le tableau qu'ils en faisoient. (*a*) Il est parlé quelquefois d'un *Odin* l'ancien, qui n'étoit jamais sorti de Scythie, & qui étoit très différent de cet *Odin* qui vint en Suéde, & se fit rendre à Sigtuna des honneurs divins. Quelques auteurs font encore mention d'un autre *Odin*, ensorte que ce nom pourroit bien avoir été usurpé par différens guerriers ambitieux & politiques, dont on n'aura fait qu'un seul personnage dans les âges suivans, à peu pres come cela est arrivé a l'égard d'*Hercule*, dans un tems où la Grèce ni l'Italie n'étoient pas moins sauvages que le Nord. (*b*) Quoiqu'il en soit, il reste encore quelque trace du Culte rendu à *Odin*, dans le nom que prèsque tous les peuples du Nord donent au quatrieme jour de la semaine qui lui étoit autrefois consacré. Il s'apelle, *Vonsdag*, *Onsdag*, *Vodensdag*, c'est à dire, le Jour *d'Odin*.

De Frigga ou Frea. La principale Divinité des anciens Danois étoit après *Odin*, *Frigga* ou *Frea* sa femme. C'étoit l'opinion de tous les peuples Celtes, des anciens Syriens, & des premiers habitans de la Gréce que l'Etre suprême, ou le Dieu céleste s'etoit uni avec la Terre pour produire, les Divinités subalternes, l'home, & toutes les autres créatures. C'étoit là dessus qu'étoit fondée la vénération qu'ils avoient pour elle, & les honneurs qu'ils lui rendoient. Ils l'appelloient *la Terre mére*, & la *mére des Dieux*. Les Phéniciens adoroient l'un & l'autre sous le nom de *Tautes* & d'*Astarte*, Quelques nations Scythes les nommoient *Jupiter &*

(*a*) *Wormii* Monum. Danic. L. I. p 12. *Th. Torf.* Ser. Reg. & Dyn Dan. L II. c. 3.

(*b*) Quelques Savans ont très bien prouvé que le mot d'*Hercule* étoit le nom qu'on donnoit à tous les Chefs des colonies qui de l'Asie venoient s'etablir en Grece, & de là dans l'Italie & l'Espagne. Ne pourroit-on pas conjecturer avec quelque vraisemblance que le nom d'Odin se donnoit de même à tous les Chefs des colonies Scythiques qui de l'Asie venoient s'établir dans le Nord?

Apia,

Apia, les Thraces *Cotis* & *Bendis*, les Grecs & les Italiens *Saturne* & *Ops*. Toute l'antiquité eſt pleine des traces de ce culte autrefois univerſel. On ſait que les Scythes ſervoient la Terre, come une Déeſſe, épouſe du Dieu ſuprême; les Turcs la célébroient dans leurs hymnes, les Perſes lui offroient des ſacrifices. *Tacite* attribue aux Germains le même culte, & ſurtout aux peuples du Nord de la Germanie. Il dit qu'ils adorent la Déeſſe *Herthus* c. d. la *Terre*, & fait une deſcription circonſtanciée des cérémonies qui s'obſervoient à cette occaſion dans une Ile de l'Océan qui doit être l'Ile de *Rugen*, ou de *Heiligeland* d'aujourd'hui. (*a*) On ne ſauroit douter que cette même Déeſſe n'ait été la *Frigga* ou *Fréa* des Scandinaves. Les Lydiens & les autres peuples de l'Aſie mineure la connoiſſoient ſous le nom de *Rhéa* qui eſt ſans doute le même que *Fréa*, avec une aſpiration différente. Le mot de *Fréa* ou de *Frau* ſignifie une femme en Tudeſque. Lors donc que le Prince Aſiatique vint en Dannemarc, & y eut trouvé le culte d'Odin & de la Terre ſa femme établi, il n'eſt pas douteux que les mêmes peuples qui lui donnerent le nom d'Odin ou de Dieu ne donnaſſent à ſa femme le nom de *Fréa* conſacré à la Terre, & qu'ils ne fiſſent en ſa faveur ce qu'ils avoient fait pour ſon époux. Ainſi la même confuſion qui regne dans le tableau qu'on nous fait d'*Odin* a lieu dans celui de *Fréa* ſa femme, & ſans doute auſſi le culte de l'un & de l'autre fut également alteré à cette époque. Il paroit en effet que cette *Fréa* devint dans la ſuite, la Déeſſe de l'amour & de la débauche, la *Venus* du

(*a*) Le mot que *Tacite* employe pour déſigner cette Déeſſe ſignifie encore la Terre dans les langues du Nord. Voyez ſur ce paſſage remarquable l'hiſtoire des Celtes de Mr. *Pelloutier* T. II. ch. 8. L'Ile de *Rugen* eſt dans la Baltique, ſur les côtes de Pomeranie; celle de *Heiligeland* eſt dans l'Ocean Germanique à quelque diſtance de l'embouchure de l'Elbe. D'autres Savans ont prétendu que l'Ile en queſtion étoit la Sélande, mais tout cela n'eſt ni fort certain, ni fort important.

Nord, ſoit que l'Epouſe d'Odin eut en effet pendant ſa vie juſtifié cette idée qu'on avoit conçue d'elle, ſoit que ce fut une ſuite de ce qu'elle paſſoit pour le principe de toute fécondité, & pour la mere de tout ce qui exiſte. C'étoit à elle qu'on s'adreſſoit pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux. Elle diſpenſoit les plaiſirs, le repos, les voluptés de tout genre, l'*Edda* l'apelle la plus favorable des Déeſſes, & à l'imitation de la *Venus* des Grecs qui vivoit avec Mars dans la plus tendre union, *Fréa* alloit à la guerre auſſi qu'*Odin*, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués; en effet la Déeſſe du plaiſir ne devoit pas être privée d'un amuſement ſi cher à ſes adorateurs. Il paroit qu'on étoit généralement dans l'opinion, qu'elle étoit la même que la *Venus* des Grecs & des Romains, puiſque en recevant le Calendrier Romain, les peuples du Nord, appellerent le Vendredi, c'eſt à dire, le jour conſacré à *Venus*, *Freydag* ou le jour de *Fréa*. Elle étoit encore connue ſous le nom d'*Aſta-god*, ou de Déeſſe de l'amour, nom qui ſe rapproche de celui d'*Aſtarte*, par-où les Phéniciens la déſignoient, & ſous celui de *Göya*, que les anciens Grecs ont donné à la Terre. Elle étoit quelquefois confondue avec la Lune, qu'on croyoit avoir auſſi bien qu'elle de l'influence ſur la multiplication du genre humain, d'où vient, que la pleine-lune étoit regardée come un tems favorable aux Noces.

Du *Dieu* Thor.

La troiſieme Divinité principale des anciens Scandinaves ſe nommoit *Thor*, & n'étoit pas plus inconnue que les précédentes aux autres nations Celtiques. *Jules-Ceſar* parle expreſſément d'un Dieu des Gaulois qui étoit chargé de la conduite de l'atmoſphére, & qui préſidoit aux vents & aux tempêtes. (*a*) Il le déſigne par le nom latin de *Jupiter;* Mais Lucain lui donne un nom qui a plus de rapport à celui de *Thor*,

(*a*) Cæſar l. VI. c. 17.

il l'appelle *Taranis*, mot qui chez les Gallois signifie encore aujourd'hui le tonnerre. (*a*) Il paroit en effet, & c'est l'opinion d'*Adam* de *Bréme* (*b*) que l'autorité de ce Dieu s'étendoit sur les vents, les saisons, & en particulier sur la foudre. Aussi le même jour qui dans le Calendrier Romain étoit consacré à *Jupiter*, ou au Dieu Tonant, le fut à *Thor*, & porte encore à présent le nom de *Thorsdag* dans le Nord. Dans le systême de l'ancienne Religion, le Dieu *Thor* n'étoit donc vraisemblablement qu'un de ces Génies, ou de ces Divinités Subalternes, nées de l'Union de l'*Odin* ou de l'Etre suprême avec la Terre. L'*Edda* l'appelle expressément le plus vaillant des fils d'*Odin*, (*c*) mais je n'ai pas remarqué que l'emploi de lancer la foudre lui soit jamais attribué. Il semble plutôt en lisant la Mythologie Islandoise, qu'on l'ait considéré, come le défenseur, & le vengeur des Dieux. Il portoit toujours une massue qui revenoit d'elle même dans la main quand on l'avoit lancée, il la tenoit avec des gantelets de fer, & possédoit de plus une ceinture qui avoit la vertu de renouveller les forces à mesure qu'on en avoit besoin. C'étoit avec ces armes redoutables qu'il terrassoit les monstres & les Géans quand les Dieux l'envoyoient combattre contre leurs ennemis. Quelques auteurs veulent qu'il ait été encore chargé du role de mediateur entre eux & nous, & ils donent de divers traits de sa vie que l'*Edda* nous a conservés, une explication allégorique dont le motif est encore moins pieux, que les fondemens ne sont fragiles. En effet que les trois principales divinites du Nord, *Odin*, *Thor*, & *Frigga* ayant été des emblêmes des trois attributs divins, la *Puissance*, *l'Amour*, & la *Sagesse*, ou des trois personnes qui composent la Ste. Trinité; Que *Thor*

(*a*) *Pellout.* hist. des Celtes L. III. ch. 6.

(*b*) *Adam Brem.* hist. Eccl. ch. 233.

(*c*) Edda Myth. 7.

combattant contre le grand Serpent, ce ſoit la victoire que le Sauveur des homes a remporté ſur le péché ; Que ſes demêlés avec le méchant *Loke* ſoient un type des épreuves que Notre Seigneur à bien voulu ſubir pour nous, c'eſt ce que l'on ne doit ſe flatter de perſuader qu'en en donant les plus fortes preuves ; Car pour des convenances & des rapports équivoques & éloignez, ce ſeroit être bien malheureux que de n'en pas ttouver lorsqu'on en cherche ſoigneuſement entre des choſes qui ont une multitude de faces, & qu'on ſe permet de n'en enviſager qu'un petit nombre, ſans tenir aucun compte des autres.

Des autres Divinités inferieures.

Les trois Divinités que nous venons de nomer compoſoient la Cour ou le Conſeil ſuprême des Dienx, & étoient le principal objet du culte & de la vénération de tous les Scandinaves ; mais ils n'étoient pas également d'accord entre eux ſur la préférence que méritoit chacun d'eux. Les Danois ſemblent avoir honoré particulierement *Odin*. Les Norvégiens & les Islandois croyoient être ſous la protection immédiate de *Thor*, & les Suédois avoient choiſi pour leur Dieu tutélaire, *Freya* ou plutôt *Frey*, Divinité inférieure qui ſuivant l'*Edda* préſidoit aux ſaiſons de l'année, & donnoit la paix, la fertilité, & les richeſſes. Le nombre & l'emploi de ces Divinités du ſecond ordre, n'eſt pas bien facile à déterminer, & la choſe n'étant pas d'ailleurs fort importante, je ne ferai qu'indiquer les principales. L'*Edda* (*a*) compte douze Dieux & douze Déeſſes à qui l'on doit rendre les honneurs Divins, & qui ayant tous un certain pouvoir, ſont cependant obligés d'obéir à Odin le plus ancien des Dieux, & le grand Principe de toutes choſes. Tel étoit *Niord* (*b*) le Neptune des peuples Scy-

(*a*) Edda Mythol. 18.
(*b*) Mythol. 21.

ches, qui régnoit fur la mer, & fur les vents. C'étoit un de ces génies que les Celtes plaçoient dans les élémens ; L'étendue de l'Empire de celui-ci le rendoit fort réfpectable, & on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération qu'on y avoit pour lui. L'*Edda* exhorte à l'adorer fort dévotement de peur qu'il ne faffe du mal ; Un motif femblable a fait éléver des Temples à la Fiévre, dans le fein des nations d'ailleurs les plus éclairés, car la grande crainte, & en général, les paffions violentes font toujours plus ou moins fuperftitieufes. *Niord* étoit pere de ce *Frey*, Patron des Suédois, dont j'ai parlé, & de *Freya* Déeffe de la beauté, & de l'amour qu'on a fouvent confondue avec *Frea* ou *Frigga* l'époufe d'Odin. (*a*) *Balder* étoit un autre Dieu fils d'*Odin*, fage, éloquent, & doué d'une fi grande majefté que fes regards étoient refplendiffans. *Tyr* qu'on doit diftinguer de *Thor*, étoit auffi un Dieu guerrier, & le protecteur des braves & des Athlétes. *Bragé* étoit celui de l'Eloquence & de la Poefie ; Sa femme nommée *Iduna* avoit la garde de certaines pomes dont les Dieux goutoient quand ils fe fentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeunir auffi-tôt. (*b*) *Heimdal* étoit leur Portier. Les Dieux avoient fait un pont qui communiquoit du ciel à la terre ; ce pont eft l'arc en ciel. *Heimdal* étoit chargé de veiller à une des extrêmités de peur que les Géans ne voûluffent s'en fervir pour monter au Ciel. Il étoit difficile de le furprendre, car les Dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légerement qu'un oifeau, & d'apperçevoir les objets le jour & la nuit à la diftance de plus de cent lieues. Il avoit auffi l'oreille fi fine, qu'il entendoit croitre les herbes des prés, & la laine des brebis. Il portoit d'une main une epée,

(*a*) Mythol. 20.
(*b*) Mythol, 25.

& de l'autre une trompette dont le bruit se faisoit entendre dans tous les mondes. Je supprime ici le nom des autres Dieux qui avec-ceux là formoient le nombre de douze, mais je dois dire un mot de *Loke* que les anciens Scandinaves semblent avoir pris pour le mauvais principe, & qu'ils mettoient au rang des Dieux. *C'est*, dit l'Edda, *le calomniateur des Dieux, le grand Artisan des tromperies, l'opprobre des Dieux & des hommes.* Il est beau de sa figure, mais son esprit est méchant, & ses inclinations inconstantes. Personne ne lui rend les honneurs divins. (*a*) Il surpasse tous les mortels dans l'art des perfidies & des ruses. Il a eu plusieurs enfans de *Signie* sa femme ; trois monstres sont aussi nés de lui, le Loup *Fenris*, le serpent *Midgard*, & *Hela*, ou la Mort. Tous les trois sont ennemis des Dieux, qui après divers efforts ont enchainé le *Loup* jusqu'à ce qu'au dernier jour il sera lâché, & dévorera le Soleil. Le serpent a été jetté dans la mer, où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le Dieu *Thor*, & *Hela* où la mort sera reléguée dans les demeures inférieures où elle a le gouvernement de neuf mondes, dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. On trouve encore ça & là dans l'*Edda* divers traits qui concernent *Loke*, ses guerres contre les Dieux & surtout contre *Thor*, ses fourberies, le ressentiment des Dieux, la vengeance qu'ils en tirerent lorsqu'il fut pris, & enfermé dans une caverne formée par trois pierres tranchantes où il frémit de rage avec tant de violence, que c'est de-là que viennent les tremblemens de terre. Il y restera captif, ajoute la même mythologie, jusqu'à la fin des siécles; mais alors il sera tué par Heimdall le Huissier des Dieux.

Du mauvais priucipe.

Nous venons de voir, que la Mythologie Islandoise compte douze Déesses, en y comprenant *Fréa* ou *Frygga* Epouse d'*Odin*, & la premiere de toutes. Chacune

Des Déesses.

(*a*) Edda Island. Myth. 26.

d'elles a ſes fonctions particulieres. *Eira* eſt la Déeſſe de la Médecine, *Geſione* de la virginité, *Fulla* eſt la confidente de *Fréa* & prend ſoin de ſa parure. *Freya* eſt favorable aux amans, mais plus fidelle que *Vénus* elle pleure ſans ceſſe ſon mari *Odrus*, qui eſt abſent, & ſes larmes ſont des goutes d'or. *Lôfna* racommode les amans & les époux les plus deſunis. *Vara* reçoit leurs ſermens, & punit ceux qui les violent. *Snotra* eſt la Déeſſe de la ſcience & des bones mœurs. *Gna* eſt la meſſagere de Fréa. Outre ces douze Déeſſes, il y a d'autres vierges dans le *Valhalla*, ou le paradis des Héros; Elles ſont chargées de les ſervir, & ſe nomment *Valkyries*. *Odin* les employe auſſi pour choiſir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pancher la victoire du côté qu'il lui plait. La Cour des Dieux ſe tient ordinairement ſous un grand frêne, c'eſt là qu'ils rendent la juſtice. (*a*) Ce frêne eſt le plûs grand de tous arbres, ſes branches couvrent la ſurface du monde, ſon ſomet touche au plus haut des cieux, il eſt ſoutenu ſur trois grandes racines dont une s'étend juſques au neuvieme monde ou aux enfers. Un aigle dont l'œil perçant découvre tout, repoſe ſur ſes branches. Un écureuil y monte, & en déſcend ſans ceſſe pour faire ſes rapports, pluſieurs ſerpens attachés à ſon tronc s'efforcent de le détruire: ſous une autre racine coule une fontaine, où la ſageſſe eſt cachée. Dans une ſource voiſine (la fontaine des choſes paſſées) Trois Vierges puiſent continuellement une eau précieuſe dont elles arroſent le Frêne; cette eau entretient la beauté de ſon feuillage, & après avoir rafraichi ſes branches, elle retombe ſur la terre où elle forme la roſée dont les abeilles compoſent leur miel. Les trois vierges ſe tiennent toujours ſous le frêne, ce ſont elles qui diſpenſent les jours, & les âges des hommes, châque homme a la ſienne qui détermine la du-

(*a*) Myth. 14.

rée & les événemens de sa vie; mais les trois principales sont *Urd* (le passé), *Werandi* (le présent,) & *Sculdé* (l'avenir.)

Tels étoient les principales Divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe. Ou plutôt telles étoient les idées que les Poétes en donnoient aux peuples crédules. Il est aisé de réconnoitre leur ouvrage dans ces fictions & dans tous ces ornemens quelquefois ingénieux, & plus souvent puériles dont ils ont crû devoir relever la simplicité de l'ancienne Religion, & l'on ne doit pas croire, come nous le prouverons ensuite, que la saine partie de la nation les ait jamais pris sur un autre pié. Mais après avoir indiqué les noms & les attributs de leurs principaux Dieux, continuons à exposér d'après l'*Edda* & le Poéme nommé *Volu-spa* (*a*) les autres dogmes de la Religion Celtique.

De la création du monde & de celle de l'homme.

On vient de voir qu'entre les qualités dont on supposoit *Odin*, ou le Dieu suprême révétu, celle de Créateur de la terre & du ciel lui est expressément attribuée. Il est très probable, que c'étoit aussi le sentiment des autres peuples Celtes, quoique le peu de monumens qui nous restent de leur Religion, nous laisse ignorer de quelle maniere leurs Druides, ou leurs Philosophes concevoient que ce grand evénement étoit arrivé. Ce que la Mythologie Islandoise nous a conservé là-dessus, mérite d'autant plus d'attention qu'en nous découvrant les sentimens des anciens Scythes sur un point si intéressant, elle s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation comparable aux plus

(*a*) J'ai déja dit que *Sæmond* surnommé le *Savant* avoit compilé une mythologie très étendue, dont celle que nous avons aujourd'hui n'est qu'un abregé très imparfait. On trouve encore deux ou trois fragmens de cette premiere *Edda* dont le plus précieux est un Poéme d'environ 400 vers intitulé *Volu-spa*, c'est à dire *Oracle de la Prophetesse*. Il renferme un abregé de toute la Mythologie Scythique, & paroit fort ancien; mais la difficulté de l'entendre en bien des endroits diminue beaucoup l'usage qu'on pourroit en tirer.

beaux

beaux traits que l'antiquité Grecque ait produit dans le même genre. (*a*) Le Poéte debute par une description du cahos. „ Dans l'aurore des siècles, dit- „ il, il n'y avoit ni mer, ni rivage, ni Zéphirs rafraichissans; „ On ne voyoit point de terre en bas ni de ciel „ en haut. Tout n'étoit qu'un vaste abyme sans herbe „ & sans sémences. Le soleil n'avoit point de Palais, „ les étoiles ne connoissoient pas leurs demeures, la Lune „ ignoroit son pouvoir. " Alors, continue-t-il, il y avoit un monde lumineux, brûlant, enflamé, du côté du midi, & de ce monde s'écouloient sans cesse dans l'abyme qui étoit au septentrion des torrens de feu étincelant, qui s'éloignant de leurs sources se congeloient en tombant dans l'abyme, & le remplissoient de scories & de glaces. Ainsi l'abyme se combla peu à peu, mais il y restoit au dedans un air léger & immobile, & des vapeurs glacées s'en exhaloient; alors un souffle de chaleur étant venu du midi, fondit ces vapeurs, & en forma des goutes vivantes d'où naquit le géant *Ymer*. On raconte que pendant qu'il dormoit une sueur extraordinaire qu'il eut aux aisselles, produisit un mâle & une femelle, d'où est descendue la race des Géans, race mauvaise & corrompue aussi bien que *Ymer* son Auteur. Il en naquit une meilleure qui s'allia avec celle du Géant *Ymer*; On appelloit celle-ci la famille de *Bor*, du nom du premier de cette famille qui étoit Pére d'*Odin*. Les fils de *Bor* tuerent le géant *Ymer*, & le sang coula de ses blessures en si grande abondance, qu'il causa une inondation générale où périrent tous les Géans à la réserve du seul *Bergelmer*, qui s'étant sauvé sur une barque,

(*a*) Je cite autant que je le puis les paroles mêmes de la *Volu-spa*, & quand elles me paroissent trop obscures j'y supplée par le moyen de l'*Edda* qui n'est le plus souvent qu'une espéce de Paraphrase de ce Poéme. Voyez surtout les Mythol. 4. 5 & seqq. Edd. Island. Edit. Resen. Havniæ 1665.

échapa avec toute ſa famille. Alors un nouveau monde ſe forma. Les fils de *Bor*, ou les Dieux trâinerent le corps du géant dans l'abyme, & en fabriquerent la terre; de ſon ſang la mer & les fleuves furent formés, la terre de ſa chair, les grandes montagnes de ſes os, les rochers de ſes dents, & des fragments de ſes os briſés. Ils firent de ſon crane la voute du ciel qui eſt ſoutenue par quatre Nains nommés *Sud*, *Nord*, *Eſt* & *Oueſt*; Ils y placerent des flambeaux pour l'éclairer, & fixerent à d'autres feux les eſpaces qu'ils devoient parcourir, les uns dans le ciel, les autres ſous le ciel; les jours furent diſtingués, & les années eurent leur nombre; Ils firent la terre ronde, & la ceignirent du profond Océan ſur les rivages duquel ils placerent des géans. Un jour que les fils de *Bor* ou les Dieux s'y promenoient, ils trouverent deux morceaux de bois flottans, qu'ils prirent, & dont ils formerent l'home & la femme. L'ainé des Fils leur donna l'ame & la vie, le ſecond le mouvement & la ſcience, le troiſieme lui fit préſent de la parole, de l'ouie & de la vûe, à quoi il ajouta la beauté & des habillemens. C'eſt de cet home, & de cette femme nommés *Askus*, & *Embla*, qu'eſt déſcendue la race des homes qui a eu la permiſſion d'habiter la terre.

Il eſt aiſé de réconnoitre dans cette narration des veſtiges d'une tradition ancienne, & générale, dont châque Secte Payenne a altéré, orné, ou ſupprimé diverſes circonſtances à ſon gré, & qui ne ſe retrouve plus en entier que dans les livres de Moyſe. Que l'on compare les traits que nous venons de rapporter, avec le commencement de la Théogonie d'Héſiode, les monumens mythologiques de quelques nations de l'Aſie, & le livre de la Géneſe, on ſe convaincra bientôt, que la conformité qui ſe trouve entre pluſieurs circonſtances de leurs récits, ne peut être enticrement l'ouvrage du ſimple hazard. Ainſi

dans l'*Edda* la deſcription du Chaos, ce ſouffle vivifiant qui produit le géant Ymer, ce ſomeil pendant lequel un mâle & une femelle naiſſent de ſes flancs, cette race des fils des Dieux, ce Déluge dont un ſeul home échape avec ſa famille par le moyen d'une barque, ce renouvellement du monde qui le ſuit, ce premier home, & cette premiere femme créés par les Dieux, & qui en reçoivent la vie, & le mouvement; Tout cela ſemble n'être que les reſtes d'une croyance plus ancienne & plus générale que les Scythes emporterent avec eux en ſe retirant dans le Nord, & qu'ils altérerent plus lentement que les autres nations. On reconnoit auſſi dans la nature de ces altérations le même eſprit d'allégorie, la même envie de rendre raiſon de tous les phénoménes de la nature par des fictions, qui a dicté aux autres peuples la plus grande partie des fables dont leur Théologie eſt infectée; Enfin le ſtyle même où des expreſſions tantôt ſublimes, tantôt giganteſques ſont entaſſées ſans art, les petiteſſes placées à côté des peintures les plus magnifiques, le déſordre de la narration, le tour uniforme des phraſes, retrace à tous ceux qui liſent cet ouvrage l'idée d'une haute antiquité, & la façon de penſer & d'écrire d'un peuple ſimple & groſſier, qui ne reconnoit aucune regle, & dont l'imagination eſt impétueuſe & élevée.

D'une Providence.

C'eſt ainſi que le monde avoit été créé, ou pour s'expliquer d'une maniere plus conforme au ſentiment de tous les Celtes, c'eſt ainſi que la matiére déja exiſtante mais ſans ordre, & ſans vie fut animée, & diſpoſée par les Dieux, dans l'état où nous l'admirons aujourd'hui. J'ai déja remarqué, qu'on ſe donnoit bien de garde de ſuppoſer, qu'après avoir reçu ce premier branle de leurs mains, le monde continuat à ſubſiſter & à ſe mouvoir indépendamment de ſes premiers moteurs. Aucune Religion n'a peut-être autant accordé à la

Providence divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux une clè aussi commode qu'universelle par où ils rendoient raison de tous les phénoménes de la nature sans exception. Les Intelligences unies aux différens corps, les pénétroient, les mouvoient, & ce n'étoit qu'en elles qu'on devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe. Ainsi la nature entiere animée, & toujours mûe immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce systême que l'organe & l'instrument de cette Divinité, & devenoit une espéce de livre où l'on croioit pouvoir apprendre à discerner ses volontés, ses gouts, & ses desseins. Delà cette foiblesse commune autrefois à tant de nations, & dont les traces subsistent encore en bien des endroits, qui fait regarder mille phénomenes indifférens, le tremblement des feuilles, le petillement & la couleur des flammes, la chûte du tonnerre, le vol ou le chant d'un oiseau, les mouvemens involontaires des homes, les songes & les visions, l'émotion du poux, &c. come des instructions que Dieu donnoit aux sages sur sa volonté présente, & sur ses desseins pour l'avenir. Delà les Oracles, les Divinations, les Auspices, les présages, les sorts, en un mot tout cet obscur fatras de superstitions, appellé tantôt Religion, tantôt Magie, science trop absurde pour être bien criminelle, & qui n'a fait que trahir la foiblesse humaine, en promettant de la secourir. Telle étoit pourtant la principale conséquence que tous les peuples Celtes tiroient du Dogme de la Providence; Les anciens Danois ne l'ont pas moins outrée que les autres, & cela paroitra assez par ce que je dirai de leurs sacrifices, & de leurs présages quand je traiterai de leur Culte extérieur. A l'égard des préceptes de morale qui découlent si abondamment de cette Doctrine, on sait bien que ç'a toujours été le défaut des hommes de ne les regarder que come la partie la moins essentielle de la Religion. En admet-

ſtant cette action continuelle & immédiate de la Divinité ſur toutes les creatures, les Scandinaves en avoient conclu, qu'il eſt impoſſible à l'homme de rien changer au cours des choſes, & de réſiſter aux Destinées. Les Stoiciens n'ont pas pris ce terme dans un ſens plus rigoureux que les peuples du Nord. Rien n'eſt plus ordinaire dans les anciennes Chroniques que d'entendre dire à leurs guerriers que les Deſtins ſont inflexibles, qu'on ne ſauroit les vaincre, ni les faire changer. On vient de lire qu'ils connoiſſoient auſſi des Parques au nombre de Trois, come chez les Grecs, & chargées de même de déterminer tous les événemens. Châque homme avoit auſſi la ſienne qui l'aſſiſtoit au moment de ſa naiſſance, & marquoit d'avance le terme de ſes jours. (*a*) Cependant il eſt vraiſemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu ſuprême, come l'auteur & l'arbitre des Deſtinées. L'Edda l'inſinue aſſez clairement en diſant qu'il a établi dans le commencement des Gouverneurs pour régler les deſtinées des mortels. Quoiqu'il en ſoit, on comprend facilement quelle impresſion devoit faire cette doctrine ſur des hommes naturellement belliqueux. Des exemples récens ont aſſez fait voir qu'elle ne manque gueres de fortifier chez les hommes la paſſion à laquelle ils ſont enclins, & de produire en particulier dans ceux qui aiment la guerre une aveugle temerité qui ne connoit ni meſure ni peril. Mais à ce dangereux préjugé les anciens peuples du Nord en joignoient un autre dont les effets ne furent pas moins barbares; c'eſt que le terme de la vie d'un homme pouvoit être reculé, ſi quelqu'un vouloit ſe mettre en ſa place, & mourir

(*a*) C'eſt ce dogme de la Mythologie celtique qui a produit toutes les fables des Fées, le merveilleux des Romans modernes, come celui des Romans anciens eſt fondé ſur la Mythologie Grecque & Romaine. C'eſt ce qui paroitra plus clairement encore par la ſuite.

pour lui. C'eſt ce qui ſe pratiquoit ſouvent lors qu'un Prince ou un Guerrier illuſtre étoit prêt à perir par quelque accident, *Odin* appaiſé par un tel Sacrifice, & content d'avoir une victime, revoquoit, diſoit-on, l'arrêt des deſtins, & prolongeoit le fil des années de celui qu'on vouloit ſauver.

Conſequences que les Scandinaves tiroient de ces dogmes.

Les autres préceptes de cette Religion ſe bornoient probablement come chez tous les peuples Celtes à être brave & intrepide à la guerre, à ſervir les Dieux, & à les appaiſer par des Sacrifices, à n'être pas injuſte, à uſer d'hoſpitalité envers les étrangers, à être fidelle à ſa parole, à garder la foi conjugale. Il y a pluſieurs remarques à faire ſur le ſens, dans lequel on prenoit ces préceptes, & ſur la maniere dont ils étoient obſervés, mais la crainte de tomber dans des répétitions, m'oblige à les renvoyer à l'article où je traiterai des mœurs des anciens Danois; c'eſt là qu'on pourra ſentir avec plus de facilité, quelle étoit l'influence de la Religion ſur ces peuples, & par un cercle naturel ſe former une idée plus nette de l'eſprit de cette Religion. Il eſt tems de déveloper à preſent un autre de ſes dogmes dont l'importance n'eſt pas moins grande que celle des précédens, je veux dire l'ètat de l'homme après la mort, & les dernieres deſtinées du monde où il habite.

De la fin du monde & de ſon renouvellement.

Il viendra un tems, dit l'*Edda*, (a) un âge Barbare, un âge d'épée, où le crime infeſtera la terre où les freres ſe ſouilleront du ſang de leurs freres, où les fils ſeront les aſſaſſins de leurs peres, & les peres de leurs fils, où l'inceſte & l'adultere ſeront communs, où perſonne n'épargnera ſon ami. Bientôt un Hyver déſolant ſurviendra, la neige tombera des quatre coins du monde, les vents ſoufleront avec furie, la gélée durcira la terre. Trois hyvers ſemblables ſe paſſeront ſans

(a) Voyez les Mythologies 48. & 49. & le Poëme de la *Voluſpa* ſur la fin, tel qu'il ſe trouve dans l'Edition de Reſenius, & les fragmens qu'en a cités *Bartholin*, *De cauſ. comtempt. a Dan. Gentil. mortis.* L. II. ch. 14.

qu' aucun Eté les tempere, alors il arrivera des prodiges étonnans. Alors les monſtres rompront leurs chaînes & s'echaperont, le grand Dragon ſe roulera dans l'océan & dans ſes mouvemens la terre ſera inondée ; la terre ſera ébranlée & les arbres deracinés, les Rochers ſe heurteront ; Le Loup *Fenris* dechainé ouvrira ſa gueule énorme qui touche à la terre & au ciel, le feu ſortira de ſes yeux & de ſes nazeaux, il dévorera le Soleil, & le grand Dragon qui le ſuit, vomira ſur les eaux & dans les airs des torrens de venin. Dans cette confuſion les étoiles s'enfuiront, le Ciel ſera fendu, & l'armée des mauvais génies, & des Géans conduite par *Sortur* (le noir) & ſuivie de *Loke* entrera pour attaquer les Dieux. Mais *Heimdal*, le huiſſier des Dieux, ſe léve, il fait réſoner ſa trompette bruiante, les Dieux ſe réveillent & s'aſſemblent, le grand Frêne agite ſes branches, le ciel & la terre ſont pleins d'effroi. Les Dieux s'arment, les Héros ſe rangent en bataille. *Odin* paroit revêtu de ſon casque d'or, & de ſa cuiraſſe reſplendiſſante, ſon large cimeterre eſt dans ſes mains. Il attaque le Loup *Fenris*, il en eſt devoré, & *Fenris* perit au même inſtant. *Thor* eſt étouffé dans les flots de venin que la Dragon exhale en mourant. *Loke* & *Heimdal* ſe tuent reciproquement. (*a*) Le feu conſume tout

(*a*) Il eſt bien difficile de comprendre pourquoi les Scandinaves font ainſi mourir leurs Dieux ſans retour; car après la défaite des trois principales divinités, on voit reparoître ſur la Scene un Dieu tout-puiſſant, qui ſemble n'avoir rien de commun avec Odin. Les Stoiciens étoient vraiſemblablement dans les mêmes idées; il y a du moins là deſſus un paſſage tres remarquable de Senéque le Tragique. C'eſt lorsqu'il fait la deſcription de l'embraſement qui doit mettre fin à ce monde;

Jamjam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies
Auſtralis polus obruet
Quicquid per Libyam jacet &c.
Arctous polus obruet
Quicquid ſubjacet axibus.
Amiſſum trepidus polo
Titan excutiet diem,
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet
Atque *omnes pariter deos*
Perdet mors aliqua, & chaos
Et mors & fata noviſſima

& la flame s'éléve jusqu'au Ciel. Mais bientôt après une nouvelle terre ſort du ſein des flots ornée de vertes prairies, les champs y produiſent ſans culture, les calamités y ſont inconnues, un palais y eſt élevé plus brillant que le Soleil, tout couvert d'or. C'eſt là que les Juſtes habiteront & ſe rejouiront, pendant les Siecles. Alors le Puiſſant, le Vaillant, celui qui gouverne tout ſort des demeures d'en haut, pour rendre la juſtice Divine. Il prononce ſes arrêts. Il établit les ſacrés deſtins qui dureront toujours. Il y a une Demeure elo:gnée du Soleil, dont les portes ſont tournées vers le Nord, le poiſon y pleut par mille ouvertures, elle n'eſt composée que de cadavres de ſerpens; des torrens y coulent, dans leſquels ſont les parjures, les aſſaſſins & ceux qui ſéduiſent les femmes mariées. Un Dragon noir & ailé vole ſans ceſſe autour, & dévore continuellement les corps des malheureux qui y ſont renfermés.

Malgré les obſcurités qui ſe trouvent dans ces déſcriptions on voit cependant que c'étoit un dogme conſacré par la Religion de l'ancienne Scandinavie, que l'immortalite de l'ame, & qu'un Etat heureux ou malheureux pour les hommes ſuivant qu'ils ſe conduiſent ici-bas. Tous les Celtes etoient dans les mêmes idées, & c'étoit là deſſus qu'ils fondoient l'obligation où l'on eſt de ſervir les Dieux, & d'être brave dans les combats. Mais quoique les hiſtoriens grecs & latins qui nous ont parlé de ces peuples s'accordent à leur attribuer ce ſentiment, il n'y en a

In ſe conſtituet ſibi.
Quis mundum capiet locus?

Une conformité ſi ſinguliere ſemble ſuppoſer aux deux ſyſtemes une Origine commune, & cela n'auroit rien d'étonnant. Il y a eu parmi les Barbares, c. d. les Celtes, des Sages de réputation, de l'aveu des Grécs & des Romains eux-mêmes, tout prévenus qu'ils étoient contr'eux; & il eſt aſſez probable que plus d'un Philoſophe avoit puiſé parmi les Scythes, ou les Thraces, diverſes connoiſſances rélatives principalement à la Religion & à la morale.

pour-

pourtant aucun qui ſoit entré dans quelque détail là deſſus, & l'on doit regarder à cet égard la Mythologie Islandoiſe come l'unique monument, où nous pouvons puiſer des connoiſſances étendues de cette partie importante de la Religion de nos Peres. Je crois devoir ſacrifier à la briéveté pluſieurs réflexions que le tableau, que je viens d'en emprunter, préſente naturellement à l'eſprit. Il y en auroit beaucoup à faire en particulier ſur la conformité de pluſieurs de ſes traits avec ceux que l'Evangile employe dans le même ſujet; Rapport remarquable qu'on pourroit attribuer au zèle mal entendu du chretien qui a compilé cette Mythologie, ſi l'*Edda* ſeule nous avoit transmis cette prophétie ſur les derniers âges du monde, & ſi l'on ne la retrouvoit avec les mêmes circonſtances dans la *Voluſpa*, poéme d'une plus grande antiquité, & dans lequel on ne découvre rien qui ait un air d'interpolation, ou de ſuppoſition moderne.

Une remarque cependant qui ne doit pas être omiſe, c'eſt que cette Mythologie diſtingue expreſſement deux différentes demeures pour les bienheureux, & autant pour les coupables, & c'eſt à quoi divers auteurs qui ont écrit de l'ancienne Religion de l'Europe, n'ont pas aſſez fait d'attention. La premiere de ces demeures étoit le Palais d'Odin nommé *Valhalla* où ce Dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une maniere violente, depuis le commencement du monde jusqu'à ſa fin, c'eſt à dire, jusqu'à ce bouleverſement univerſel de la nature qui devoit être ſuivi d'une nouvelle création, & que l'on appelloit *Ragnarockur*, ou le Crépuſcule des Dieux. La ſeconde qui après le renouvellement de toutes choſes devoit être à jamais leur ſéjour, ſe nommoit *Gimle*, c'eſt ce palais couvert d'or, dont on vient de voir la déſcription, où les juſtes doivent ſe réjouir éternellement. Il en

étoit de même du lieu des ſupplices, on en diſtinguoit deux, dont le premier nommé *Niſlheim* (*a*) ne devoit durer que jusqu'au crépuſcule des Dieux, & le ſecond qui lui ſuccedoit pendant tous les Siecles. Ce dernier ſe nommoit *Naſtrond* (*b*) & l'on a vu dans la déſcription de la fin du monde, quelle idée s'en formoient les anciens Danois. Quant aux deux premieres demeures, le *Valhalla*, & *Niſlheim*, non ſeulement elles ſont diſtinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que jusqu'à l'embraſement du monde, mais encore en ce qu'elles ſemblent plutôt deſtinées à recompenſer la violence, que la vertu; & à étouffer toutes les affections ſociales, qu'à effrayer le crime. Ceux là ſeulement dont le ſang avoit été verſé dans les combats, pouvoient aſpirer aux plaiſirs qu'*Odin* leur préparoit dans le *Valhalla*. Ces plaiſirs, qu'ils attendoient après leur mort, peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie „ les Héros, „ dit l'*Edda*, (*c*) qui ſont reçus dans le palais d'*Odin* „ ont tous les jours le plaiſir de s'armer, de paſſer en „ revûe, de ſe ranger en Ordre de bataille, & de ſe „ tailler en pieces les uns les autres; mais dès que l'heu- „ re du repas approche, ils retournent à cheval tous „ ſains & ſaufs dans la Salle d'*Odin*, & ſe mettent à „ boire & à manger. Quoiqu'il y en ait un nombre „ innombrable, la chair du Sanglier *Sérimner* leur ſuffit „ à tous, chaque jour on le ſert, & chaque jour il „ redevient entier; leur boiſſon eſt la biere & l'hydro- „ mel; une chévre ſeule dont le lait eſt de l'excellent „ hydromel en fournit aſſez pour enyvrer tous les Hé- „ ros; leurs verres ſont les cranes des ennemis qu'ils „ ont tués. *Odin* ſeul aſſis à une table particuliere boit „ du vin pour toute nourriture; Une foule de Vier-

Deſcription du Valhalla.

(*a*) Ce mot ſignifie le Séjour des Scélérats.

(*b*) Le rivage des morts.

(*c*) Edda Island. Myth. 31. 33. 34. 35.

ges servent les Héros à table, & remplissent leurs „ coupes à mesure qu'ils les vuident. Tel étoit cet „ heureux sort dont l'espérance rendoit intrépides tous les peuples du Nord de l'Europe, & qui leur faisoit non seulement braver, mais même rechercher avec ardeur la mort la plus cruelle. Aussi le Roi *Regner Lodbrog* (*a*) sur le point de mourir de ses blessures bien loin de pousser des cris, & de former quelques plaintes, se mit-il à chanter une ode où il disoit. „ Nous „ nous sommes détruits à coups d'épée, mais je suis „ plein de joye en pensant que le Festin se prépare dans „ le palais d'*Odin*.. Bientôt, bientôt assis dans la bril- „ lante demeure d'*Odin*, nous boirons de la bierre dans „ les cranes de nos ennemis; Un homme brave ne „ redoute point la mort; Je ne prononcerai point des „ paroles d'effroi en entrant dans la Salle d'*Odin*. „ Cet „ espoir fanatique tiroit de nouvelles forces de l'ignominie attachée à toute mort qui n'étoit point ensanglantée, & de la crainte d'entrer après une telle mort dans le *Niflheim*. C'étoit un séjour composé de neuf mondes, reservé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieillesse. *Hela* ou la mort y exerçoit son empire, son palais étoit l'*Angoisse*, sa table, la *famine*, ses serviteurs l'*attente* & la *Lenteur*, le Seuil de sa porte, le *précipice*, son lit la *maigreur*, elle étoit livide, & ses regards seuls inspiroient l'effroi.

Influence de ce dogme sur l'Esprit des Scandinaves.

On a droit de s'attendre après ce qu'on vient de lire de la Religion des Scandinaves, à les voir faire de la guerre leur unique affaire, & porter la valeur bien loin au delà de ses justes bornes; Ce sont aussi de ces traits que j'aurai le plus souvent à offrir dans le tableau de leurs mœurs, où l'influence d'un dogme

(*a*) Voyez. Epiced. Regn. Lodbrog Reg. Dan. ad calcem Litterat. Runic. Ol. Worm.

ſi pernicieux ſe fera ſentir dans toute ſon étendue. Mais l'équité m'oblige d'obſerver ici, que le reproche qui en réſulte n'appartient pas plus aux anciens habitans du Nord, qu'à tous ceux de l'Europe en général, ſi ce n'eſt peut-être qu'ils l'ont plus long-tems merité. Quelque étrange que puiſſe paroître à un home qui raiſonne de ſang froid, la manie de faire habituellement la guerre, ſans autre vûe que la guerre même ; on eſt forcé de convenir cependant, que telle a été durant une longue ſuite de ſiécles la paſſion favorite de toutes ces nations aujourd'hui ſi polies, & que ce n'eſt que de hier qu'elles ſentent le prix de la paix, de la culture des arts, & d'un gouvernement favorable à l'induſtrie. Plus nous rémontons vers les premieres périodes de leur hiſtoire, plus nous les voyons occupées de la guerre, diviſées entr'elles, acharnées à leur déſtruction réciproque, par eſprit de vengeance, par pareſſe, par fanatiſme. Il y a eu un tems où la face entiere de l'Europe offroit le même ſpectacle que les forêts de l'Amérique ; mille petites nations errantes, ſans villes ni bourgs, ni agriculture, ni arts ; n'ayant pour ſubſiſter que quelques troupeaux, des fruits ſauvages, & le pillage, ſe fatiguant ſans ceſſe par des courſes & des attaques, tantôt victorieuſes, tantôt vaincues, ſouvent terraſſées, & détruites. Les mêmes cauſes produiſent partout les mêmes effets ; Les homes livrés à eux mêmes ne peuvent manquer tôt ou tard de devenir injuſtes & cruels. L'inquiétude, la pareſſe, l'envie, ſuggérent naturellement la violence & le déſir de ravir & de nuire. La crainte de la mort n'eſt point un frein quand la vie eſt ſans douceurs ; Ce qui prouve évidemment le malheur des peuples, qui vivent dans cet état, c'eſt la facilité avec laquelle ils la prodiguent. Le plaiſir de poſſéder, de ſentir, de connoitre, fruits de l'induſtrie, des loix & des arts

peut ſeul en nous attachant à une exiſtence qu'il adoucit, nous inſpirer le goût de la paix & de la juſtice.

DU CULTE EXTERIEUR.

Des Temples.

En exposant les principaux dogmes de la Religion des anciens Danois, j'ai déja ſouvent eu occaſion d'en faire remarquer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe. Cette conformité ſe trouve encore dans les cérémonies, ou dans le culte qu'on rendoit à la Divinité; & l'on doit préſumer qu'elle paroîtroit beaucoup plus grande, s'il étoit aiſé de ſuivre exactement l'hiſtoire de cette Religion dans ſes divers états de pureté, & d'altération. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il devient aiſé de comprendre pourquoi les anciens Danois ont eu des Temples, quoiqu'il ſoit bien certain d'ailleurs, que l'uſage en étoit proſcrit par la Religion Celtique, qui enſeignoit que c'étoit offenſer les Dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, & que l'on gênoit & reſſerroit parlà ſon action qui doit pénétrer librement toutes les créatures pour les faire ſubſiſter. Il y a ſans doute eu un tems où les Danois admettant la même doctrine, n'adoroient leurs divinités que dans les campagnes, & ne connoiſſoient ou n'approuvoient pas l'uſage des Temples. Quoique nous manquions de la plupart des monumens qui pourroient nous inſtruire de cet âge de leur Religion, les traces n'en ſont pas encore totalement détruites. On trouve encore çà & là en Dannemarc, en Suéde, & en Norvége au milieu d'une plaine, ou ſur quelque colline, des autels autour deſquels on s'aſſembloit pour faire des ſacrifices, & aſſiſter aux autres cérémonies réligieuſes. La plûpart de ces autels ſont élevés ſur une petite colline naturelle ou artificielle; trois longs

rochers dreſſés ſur la pointe ſervent de baſe, à une grande pierre platte qui forme la table de l'autel. Il y a ordinairement une aſſez vaſte cavité ſous cet autel, qui a du ſervir à recevoir le ſang des victimes; & on ne manque guéres de trouver à l'entour des pierres à feu, car tout autre feu que celui qu'on tiroit d'un caillou n'étoit pas aſſez pur pour un uſage ſi ſaint. Quelque fois ces autels champêtres ſont conſtruits avec plus de magnificence, un double rang de pierres énormes environnent l'autel & la colline ſur laquelle il eſt poſé. On en voit un en *Sélande* de cette eſpéce; (*a*) les pierres qui le forment, ſont d'une grandeur prodigieuſe. On craindroit aujourd'hui d'entreprendre un pareil ouvrage malgré tous les ſecours de la méchanique qui manquoient aux homes d'alors. Ce qui redouble l'étonnement eſt que des pierres de cette grandeur ſont rares dans toute l'Ile, & qu'elles ont dû être tirées de fort loin. Que de travail, de tems, & de ſueur n'ont donc pas couté ces monumens de groſſiereté malheureuſement plus durables que ceux de beaux arts & de l'induſtrie? Mais de tous tems les homes ſe ſont perſuadés qu'on ne pouvoit mieux honorer la Divinité, qu'en faiſant pour elle, ſi j'oſe ainſi parler, des eſpéces de tours de force; en opérant des prodiges de travail, en lui conſacrant d'immenſes richeſſes. Le ſacrifice de ce qu'il y a de vicieux dans nos paſſions, qu'Elle n'exige que pour nôtre bonheur, eſt toujours le dernier qu'on penſe à lui offrir, peut être parce qu'il eſt encore au fonds le plus difficile de tous. A Ephéſe, on aimoit mieux prodiguer pour un Temple tous les thréſors de la Gréce & de l'Aſie. Les Goths préféroient de rouler des rochers énormes juſqu'au ſommet d'une colline.

(*a*) Voyez Ol. Wormii Monum. Dan. paſſim.

Dans quelques endroits de Norvége, on trouve des grottes qui ont été aussi employées à des usages religieux. Quelques unes ont été taillées avec des peines incroyables dans les rochers les plus durs, d'autres sont formées de pierres énormes rapprochées & combinées ensemble. (a)

A mesure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaisons avec les autres peuples de l'Europe, soit par les expéditions qu'ils entreprenoient, soit par les Colonies étrangeres qui venoient s'établir chez eux, leur Religion s'altérant par degrés toléra peu à peu les temples & les idoles, & les adopta enfin sans réserve. Les différens peuples du Nord éléverent des temples à l'envi, mais aucun ne fut plus fameux que celui d'Upsal en Suéde. Il étoit brillant d'or de tous les côtés, une chaine du même metal faisoit le tour du toit, quoique sa circonférence ne fut pas moindre de neuf cent aunes. Haquin Comte de Norvége en avoit bati un près de Drontheim (à Laden) qui ne cedoit gueres à celui d'Upsal. Lorsque le Roi Olaus introduisit dans le pays la foi Chretienne, il fit raser ce temple, & briser les idoles qui y étoient; on y trouva de grandes richesses, & en particulier un anneau d'or d'un grand prix. L'Islande avoit aussi ses temples, & les chroniques du pays nous parlent avec admiration des deux principaux l'un au Nord, l'autre au midi de l'Ile. Dans chacun des ces temples, „il y avoit, dit un Auteur de ce pays, une chapelle particuliere „ qui étoit regardée comme un lieu très sacré, c'est là „ que les Idoles étoient placés sur une espéce d'autel „ autour duquel on rangeoit les victimes qui devoient „ être immolées. Un autre autel étoit vis à vis, revé- „

(a) Worm. Monum. Dan. L. I. p. 6.

„ tu de fer pour que le feu qui devoit y bruler ſans
„ ceſſe, ne le détruiſit pas, ſur cet autel étoit placé un
„ vaſe d'airain où l'on recevoit le ſang des victimes, on
„ trouvoit à côté un goupillon dont on ſe ſervoit pour
„ arroſer de ce ſang ceux qui ſe trouvoient préſens; il
„ y pendoit auſſi un grand anneau d'argent que l'on
„ teignoit de ſang, & qu'il faloit tenir dans ſes mains,
„ quand on prêtoit ſerment pour quelque affaire. Dans
„ un de ces temples il y avoit auſſi près de la chapelle
„ un puits profond où l'on jettoit les victimes.
„

Quand le Dannemarc eut embraſſé le Chriſtianiſme, on s'appliqua avec autant de Zèle à détruire ces temples qu'on en avoit eu peu auparavant à y ſervir les faux Dieux. Tous furent raſés en peu de tems & le ſouvenir même des lieux qu'ils occupoient, s'eſt perdu, mais des tables d'autel qu'on rencontre très ſouvent diſperſées ſur les montagnes, & dans les bois témoignent encore de nos jours, que les anciens Danois n'étoient pas moins attachés à ce culte que les autres peuples du Nord.

Des Idoles.

Tous les Dieux dont j'ai rapporté les noms, & pluſieurs autres moins célébres étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves, mais non pas de la même maniere, ni dans les mêmes occaſions. Le grand Temple d'*Upſal* ſembloit être particulierement conſacré aux trois grandes Divinités, & on les y voïoit caractériſées châcune par quelque ſymbole particulier. *Odin* étoit repréſenté une épée en main, *Thor* étoit à la gauche d'Odin, il avoit une couronne ſur la tête, un ſceptre dans une main, & une maſſue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit ſur un chariot, trainé par deux boucs de bois, avec un frein d'argent & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de Thor, elle étoit repréſentée avec les deux ſexes, & divers autres attributs qui faiſoient réconnoitre la Déeſſe de la volupté, on invoquoit *Odin* come

come le Dieu des Combats & de la Victoire, *Thor* come celui qui gouverne les saisons, qui dispense les pluies, la sécheresse & la fertilité; *Frigga* come la Déesse des plaisirs, de l'amour, & du mariage. Je n'entre point dans le détail du culte rendu aux autres Dieux, il est peu connu & n'avoit rien sans doute de particulier; celui qu'on rendoit aux trois grandes divinités consistoit principalement en Sacrifices, & ce sujet mérite d'être devélopé avec quelque étendue, par ce que c'est un des points les plus remarquables de la Religion Celtique, & que c'est dans les monumens du Nord qu'on peut trouver les lumieres les plus sûres, & les plus étendues là dessus.

Des Fêtes.

Il y avoit trois grandes fêtes par année. La premiere se célébroit au commencement de l'hyver, ou au solstice d'hyver. On appelloit cette nuit la *nuit mere*, come celle qui produisoit toutes les autres, & cette époque avoit encore ceci de remarquable, qu'on datoit de là le commencement de l'année, qui chez les peuples du Nord se comptoit d'un solstice d'hyver à l'autre, come le mois d'une nouvelle lune à la suivante. Cette fête qui étoit très considerable, se nommoit *Juul*, & se célébroit à l'honneur de *Thor*, ou du Soleil, pour en obtenir d'heureux fruits pendant l'année, où l'on entroit. Les sacrifices, les festins, les danses, les assemblées nocturnes, les demonstrations de joye de tout genre, étoient alors autorisées par un usage général, qui répondoit aux Saturnales des Romains, & qui se renouvelle encore à divers égards chez le peuple à l'occasion de fêtes de Noël. La seconde fête étoit instituée à l'honneur de la terre ou de la Déesse *Goya* ou *Frigga*, pour lui demander les plaisirs, la fécondité, la victoire; & elle étoit placée dans le croissant de la seconde lune de l'année. La Troisieme enfin qui semble avoir été la plus con-

ſidérable dans les anciens tems, étoit inſtituée à l'honneur d'Odin, on la célébroit à l'entrée du Printems pour recevoir cette ſaiſon, & ſurtout pour obtenir du Dieu des Combats d'heureux ſuccès dans les expéditions projettées. Il y avoit encore quelques fêtes en l'honneur des autres Dieux, & on les multiplioit ſouvent à l'occaſion de certains événemens.

Des offrandes & des Sacrifices.

Dans les premiers tems les offrandes étoient ſimples & telles que des Bergers pouvoient les préſenter. On chargeoit les autels des Dieux des prémices des recoltes, & des fruits les plus beaux de la terre; Dans la ſuite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la fête de *Juul* des boeufs & des chevaux engraiſſés, à *Frigga* le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver, à *Odin* des chevaux, des chiens, & des faucons, quelquefois des coqs, & un Taureau gras. Quand on eut une fois poſé pour principe que l'effuſion du ſang de ces animaux appaiſoit la colere des Dieux, & que leur juſtice détournoit ſur les victimes les coups qu'elle deſtinoit aux hommes, on n'eut pas de ſoin plus empreſſé que de ſe concilier leur faveur par une voye ſi facile. Enfin les deſirs violents, & l'extrême crainte ne pouvant de leur nature reconnoitre aucune borne, quand on eut quelque faveur vivement ſouhaitée à demander, ou quelque calamité publique à prévenir le ſang des animaux ne parut plus d'un prix aſſez grand, & l'on fit couler celui des hommes. Il eſt probable, que ce barbare uſage a été autrefois presque univerſel, & qu'il eſt d'une très-grande antiquité; mais les nations du Nord ayant reçu plus tard les lumieres du Chriſtianisme, & les arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs encore Payens ne l'ont entierement aboli que vers les huitieme ou neuviéme ſiecles, après l'avoir adopté depuis un

tems immémorial. Recommencé la ligne le tems de ces ſacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion ſuperſtitieuſe, qui faiſoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois, come un nombre ſacré & particulierement chéri des Dieux. Ainſi chaque neuvieme mois on renouvelloit cette ſanglante cérémonie, qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, ſoit hommes ſoit animaux; mais les ſacrifices les plus conſidérables étoient ceux qui ſe faiſoient à Upſal châque neuvieme année. Alors le Roi, le Senat, & tous les citoiens de quelque diſtinction, étoient obligés de comparoître en perſonne, & d'apporter des offrandes qui étoient placées dans le grand Temple dont nous avons parlé; ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoioient leurs préſens par d'autres, ou en faiſoient tenir la valeur en argent aux Prêtres chargés de tout recevoir. Les Etrangers y accouroient en foule de divers endroits, & l'on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit ſouffert quelque tache, c'eſt à dire, à ceux qui étoient accuſés d'avoir manqué de courage. Alors on choiſiſſoit parmi les captifs en tems de guerre, & parmi les eſclaves en tems de paix, neuf perſonnes qui devoient être immolées; la volonté des aſſiſtans & le ſort combinés enſemble régloit ce choix. Les malheureux ſur lesquels il tomboit, étoient traités avec tant d'honneurs, par toute l'aſſemblée, on leur prodiguoit tellement les careſſes pour le préſent, & les promeſſes pour la vie à venir, qu'ils ſe félicitoient quelquefois eux mêmes de leur deſtinée. Mais ce n'étoit pas toujours des perſonnes ſi viles qu'on ſacrifioit; Dans les grandes calamités, dans une famine preſſante, par exemple, ſi les peuples croyoient avoir quelque prétexte d'en imputer la cauſe à leur Roi, ils l'immoloient ſans héſiter, come le plus haut prix dont ils puſſent racheter la bienveillance divine. C'eſt ainſi

que le premier Roi des Vermelandiens fut brulé à l'honneur d'Odin pour faire cesser une grande disette, come nous l'apprenons dans l'histoire de Norvége. (*a*) Les Rois à leur tour n'épargnoient pas le sang de leurs sujets, & plusieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfans. *Haquin* Roi de Norvége offrit les siens en sacrifice pour obtenir d'Odin la victoire sur son ennemi *Harald.* (*b*) *Aune* Roi de Suéde consacra à *Odin* ses neuf fils pour que ce Dieu prolongeat sa vie. (*c*) L'ancienne histoire du Nord est féconde en exemples pareils. Ces sacrifices abominables étoient accompagnés de diverses cérémonies. Quand la victime étoit choisie on la conduisoit vers l'autel où brùloit jour & nuit le feu sacré; toute sorte de vases de fer & de cuivre l'environnoient, parmi lesquels on en distinguoit un, à cause de sa grandeur, où le sang des victimes étoit reçu. Quand on immoloit des animaux ils étoient tués promtement aux pieds de l'autel; on ouvroit leurs entrailles pour en tirer des augures, come chez les Romains, & on en faisoit ensuite cuire la chair qu'on servoit dans des festins préparés pour l'assemblée; La chair de cheval n'en étoit point exclue, & les grands en mangeoient très souvent aussi bien que le peuple. Mais lorsqu'on vouloit sacrifier des hommes, ceux que l'on choississoit, étoient couchés sur une grande pierre où ils étoient étouffés ou écrasés sur le champ, on les perçoit d'abord après, pour faire couler leur sang, car c'étoit un présage des plus respectés que celui qu'on tiroit du plus ou moins d'impétuosité avec lequel il sortoit. Les Prêtres inferoient delà, quel succès devoit avoir l'entreprise qui faisoit l'objet du sacrifice; on ouvroit aussi ces corps pour lire dans

(*a*) C'étoit un petit Roi d'une Province de Suéde. Voyez Wormius monum. Danic., p. 25.

(*b*) Saxo Grammat. L. 10.

(*c*) Worm. monum. Danic. l. c.

les entrailles, & ſurtout dans le cœur des victimes la volonté des Dieux, & les biens ou les maux à venir. Elles étoient enſuite brulées ou ſuſpendues dans un bois ſacré voiſin du temple; On répandoit le ſang en partie ſur le peuple, en partie ſur le bois ſacré, on en arroſoit les images des Dieux, les autels, les bancs & les murs du Temple, au dehors & au dedans.

Quelquefois ces Sacrifices ſe faiſoient d'une autre maniere. (*a*) Il y avoit un puits ou une ſource profonde dans le voiſinage du Temple; celui qu'on avoit choiſi y étoit jetté, ordinairement à l'honneur de *Göya* ou de la Terre. S'il alloit d'abord au fonds, la victime avoit été agréable à la Déeſſe, & elle l'avoit reçue; S'il ſurnageoit longtems, Elle le refuſoit, & on le ſuſpendoit dans une forêt ſacrée. Près du Temple d'*Upſal*, il y avoit un bois de cette eſpéce, dont chaque arbre, & chaque feuille étoit regardée come la choſe du monde la plus ſainte. Ce bois, nomé le bois d'Odin, étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été ſacrifiés. On les enlevoit enſuite pour les brûler à l'honneur de *Thor* ou du Soleil, & l'on ne doutoit pas que l'holocauſte ne lui eut été agréable quand la fumée s'étoit élevée bien haut. De quelque maniere qu'on immolât les hommes, le Prêtre avoit toujours ſoin en conſacrant la victime de prononcer quelques paroles, come *Je te dévoue à Odin*, *Je t'envoye à Odin*, ou *je te devoue pour la bonne récolte*, *pour le retour de la bonne Saiſon.* La cerémonie ſe terminoit par des feſtins où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ce tems là. On beuvoit immoderément, les Rois & les principaux Seigneurs portoient les premiers des ſantés à

(*a*) Voyez. Arng. Jon. Crymog. L. I.

l'honneur des Dieux, chacun beuvoit ensuite en faisant quelque vœu ou quelque priere au Dieu qu'on nommoit. La licence de ces festins s'augmenta enfin jusqu'à devenir des Bacchanales, où au bruit d'une musique barbare, parmi les cris, les danses, les gestes indecens, il se comettoit tant d'actions malhonnêtes, que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut être avec moins d'éclat, en Dannemarc, en Norvége & en Islande. Ecoutons la dessus un Historien Chré-
„ tien, *Dithmar* Evêque de Mersbourg. (*a*) „ Il y a,
„ dit-il, en Sélande un endroit qui est la Capitale de
„ ce Royaume (le Dannemarc) nommé *Lederun* (c'est
„ *Lethra*, où *Leyre* dont je parlerai dans la suite.) C'est
„ là que tous les neuf ans dans le mois de Janvier les
„ Danois, se rendent en foule, & immolent à leurs Dieux
„ 99. hommes, & autant de chevaux, de chiens, &
„ de coqs, dans l'espérance certaine d'appaiser les Dieux
„ par ce moyen. „ *Dudon* de *St. Quentin*, historien françois, attribue les mêmes usages aux Normans ou aux Norvégiens; mais il nous apprend que c'étoit à l'honneur de *Thor* qu'ils faisoient ces Sacrifices; *Arngrimus Jonas* Auteur Islandois qui a écrit avec beaucoup de savoir sur les antiquités de sa nation, (*b*) remarque qu'il y avoit autrefois en Islande deux Temples où l'on immoloit des victimes humaines, & un puits célébre où on les précipitoit. Il y a encore en *Frise* & en divers endroits d'Allemagne, des autels composés de si grosses pierres qu'ils n'ont pû étre détruits, ni par les ravages du tems, ni par le zèle des nouveaux convertis. Ces autels suivant la tradition des habitans, & le rapport des historiens les plus dignes de foi, ont servi aux mêmes horreurs. (*c*)

(*a*) Chronic. L. I. p. 12.
(*b*) J. Arngr. Crymog. L. I. c. 7.
(*c*) Ubbo Emmius Histor. Fris. L. I. p. 21.

Les Gaulois ont offert longtems des hommes à leur Dieu ſuprême *Teutat*, le même qu'*Odin*. Les premiers Habitans de l'Italie, & de la Sicile, les Carthaginois, les Bretons, les Phéniciens, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Aſie ſe ſont couverts du même opprobre & pourquoi s'en étoneroit-on? Il eſt inévitable pour toute nation ignorante de tomber, tôt ou tard, dans le fanatisme, & dans la cruauté. Les hommes naiſſent environnés de dangers & de maux, foibles, & nuds; ſi les ſecours arts, & armes d'une Societé policée ne les raſſurent au ſortir de l'enfance, ne les adouciſſent, ne répandent dans leurs ames le calme, la modération & les affections ſociales qui le ſuivent, ils ſont bientôt en proye à mille noires terreurs, qui leur peignent la nature entiere, come peuplée d'embuches & d'ennemis, qui leur inſpirent l'idée de détruire ceux qui ſont plus foibles qu'eux, & de ſe concilier ceux qui ſont inviſibles ou puiſſans, par les mêmes moyens dont on ſe les pourroit concilier eux mêmes. Il eſt dans nôtre nature que l'ignorance ſuggere la crainte, & celle-ci la cruauté, & c'eſt ſans doute mal nous connoître, & connoître encore plus mal l'hiſtoire, que de placer l'age d'or d'un peuple à ſon âge de pauvreté & d'ignorance. Il eſt ſi vrai que les homes ſe reſſemblent partout, que les nations qui n'ont eu aucun commerce avec celles de l'Europe, ont donné dans les mêmes excès avec une égale fureur. Les *Peruviens* offroient anciennement des ſacrifices humains. Les Mexicains immoloient quelquefois à leurs Dieux, dans une ſeule occaſion, cinq mille de leurs priſonniers de guerre. Quantité de peuples à demi inconnus, & errans dans les déſerts d'Afrique, ou les forêts d'Amérique, ſe détruiſent encore de nos jours par les mêmes principes, & avec le même acharnement.

Des Prêtres. Les Prêtres de ces Dieux inhumains, devoient être come chez les Juifs issus d'une certaine famille regardée come sainte. Cette famille s'appelloit la race de *Bor*, ou les enfans de Dieu, race bonne & vertueuse que l'*Edda* oppose, come on l'a vû, à celle des *Rimtusses*, ou Géans de la Gelée. Diodore de Sicile est formel là dessus, & son témoignage s'accorde parfaitement avec celui de nos monumens. *Chez les peuples du Nord*, dit-il, *une famille est chargée de Pére en Fils du soin des Temples, & du Culte des Dieux.* (*a*) Dans les premiers tems les suprêmes Pontifes, & les principaux d'entre les Prêtres ne différoient point des Magistrats eux mêmes, des Princes, ou des Rois. *Odin* ou le Chef des Asiatiques réunissoit en sa persone ces deux qualités; ses compagnons l'assistoient également dans les fonctions de la sacrificature, & dans celles du gouvernement. Après sa mort les Rois conserverent encore longtems le même usage, mais ils se faisoient aider par des Prêtres, qui n'avoient pas d'autre fonction, & qui étoient souvent les fils ainés des plus illustres familles. (*b*) Ils demeuroient autour du Temple, & c'étoit eux qui immoloient les victimes, & par leur inspection annonçoient au peuple la volonté des Dieux. Le pouvoir & l'autorité de ces prêtres étoit très grande, & devoit naturellement l'être. Quand

(*a*) Diodor. Sic. Hist. Lib. 2. c. 47.

(*b*) On les appelloit dans le Nord *Drottes*, nom qui répond au mot Gaulois Druides, ou *Djar* ou *Wisen-de-mens*, Homes prudens, Sages, Prophêtes, ou encore *Godar* ou *Gudgar* & leur fonction *Godord*. Chacun des trois grands Dieux avoit ses prêtres & ses officiers particuliers; mais tout le sacerdoce étoit composé de douze principaux chefs des sacrifices, come les mages chez les Orientaux. Outre ces Prêtres la Déesse *Frigga* avoit des Prêtresses qui étoient les filles des homes les plus illustres, & quelquefois des Rois eux mêmes. La véneration qu'on avoit pour elles étoit si grande qu'elles étoient souvent appellées *Gydior* ou Déesses, & qu'on accourroit de tous côtés pour entendre les Oracles qu'elles rendoient. Il y en avoit parmi elles qui faisoient vœu de virginité, & qui étoient chargées come chez les Romains, d'entretenir le feu sacré dans le Temple. Voyez Dalin. Suea rikes histor. T. I. ch. 6. §. 18.

un

un home a ſu perſuader aux autres qu'il eſt l'interprête de la volonté des Dieux, il eſt auſſi ſûr de ſon empire ſur eux, que s'il s'en étoit fait doner le nom; car un pouvoir dont on ne connoit pas les bornes, ne ſauroit différer beaucoup d'un pouvoir qui n'en a point. Celui des Princes eux mêmes ne les mit pas toujours a l'abri des prétentions ambitieuſes des Pontifes du Nord, & l'on pouſſoit ſi loin le reſpect pour leurs déciſions, que quand ils demandoient aux peuples le ſang de leurs Rois, on n'héſitoit pas à le répandre; Les offrandes leur étoient prodiguées dans toutes les calamités publiques ou particuliéres. On recouroit même à leur ſcience dans toutes les affaires douteuſes; car le deſir de pénétrer l'avenir, n'a pas moins produit d'uſages extravagans, ou cruels, dans le Nord de l'Europe, que dans ſes parties méridionales, come la Gréce, ou l'Italie.

Des Oracles & des Devins.

J'ai déja remarqué, que la Religion des peuples Celtes faiſoit intervenir l'action de la Divinité, dans les événemens les plus indifférens, come dans les plus conſidérables, & qu'elle ne regardoit les Elémens, que come autant d'Organes, par où elle manifeſtoit ſes volontés, & ſes réſolutions. Cette opinion une fois admiſe, l'intérêt, ou la ſuperſtition en tirerent bientôt une conſéquence aſſez naturelle; c'eſt qu'en étudiant avec ſoin les phénoménes de la nature, ou pour parler dans l'eſprit de cette Religion, les actions viſibles, de cette Divinité qu'on ne pouvoit voir, on parvenoit à connoître ſes goûts, ſes inclinations, ſes volontés, on entroit dans une eſpèce de Commerce avec Elle, & par là même on liſoit l'avenir dans ſes réſolutions, & dans ſes deſſeins. Les Oracles, les Augures, les Devinations, & mille pratiques de ce genre naquirent bientôt en foule, come on l'a déja vû, de ce principe erroné; & cela devoit arriver, puiſque toutes les paſſions qui gouvernent

les homes, y trouvoient également leur compte. Il faudroit entrer dans des détails infinis pour ſuivre dans toutes ſes formes, & dans toutes ſes conſéquences, un ſyſtème qui s'eſt allié à tant de Religions différentes, qui a été modifié par l'influence des divers climats, par les mœurs des peuples qui l'ont adopté, par des préjugés de tems & de lieux, quelquefois même par un certain mêlange de Philoſophie, come du tems des *Porphyre*, des *Jamblique*, & des *Julien* : Mais on peut du moins avancer avec quelque certitude, que dans ſon origine ce dogme appartient proprement à la Religion des peuples Celtes, qu'il étoit une conſéquence naturelle d'un de ſes dogmes fondamentaux, & que le Paganiſme des Grecs & des Romains ne l'avoient que par emprunt. Auſſi voyons nous, que les *Toſcans*, peuple Celte, étoient les maîtres des Romains dans la ſcience des Divinations, & tous les monumens du Nord nous peignent les anciens Scandinaves, come extrêmement attachés aux uſages de cette eſpèce. Ils avoient des Oracles, come les peuples d'Italie & de Gréce, & ces Oracles n'étoient ni moins réverés, ni moins célébres. C'étoit, à ce qu'on croioit, ou les Dieux & les Déeſſes, ou plus communément les trois *Parques*, dont j'ai rapporté les noms ailleurs, qui les rendoient dans les temples, qui leur étoient conſacrés. Celui d'*Upſal* étoit fameux par les Oracles come par les ſacrifices. Il y en avoit auſſi de célébres en *Dalie*, Province de Suéde, en Norvége, & en Dannemarc *C'étoit*, dit SAXON, le GRAMMAIRIEN, *une coutume des anciens Danois de conſulter les Oracles des Parques ſur la future deſtinée des enfans qui venoient de naître. Auſſi Fridleif voulant ſavoir celle de ſon fils Olaus, entre dans le Temple des Dieux pour prier, & ayant été introduit dans le ſanctuaire, il vit trois Déeſſes ſur autant de ſiéges. La premiére qui étoit d'un naturel bienfaiſant accorda à l'enfant la beauté, & le don de plaire. La ſeconde lui donna*

un cœur libéral, mais la troiſième qui étoit envieuſe & méchante, pour détruire l'ouvrage de ſes ſœurs lui imprima la tache de l'avarice. Il y a apparence, que les Idoles ou les Statues mêmes des Dieux, & des Déeſſes rendoient ces Oracles de vive voix. Dans une ancienne Chronique Islandoiſe on voit un certain *Indrid*, qui étoit ſorti de chez lui pour aller attendre *Thorſtein* (ſon ennemi). *Thorſtein*, dit l'Auteur, *étant arrivé entra, dans le Temple où il y avoit une pierre (taillée apparemment en Statue) qu'il avoit accoutumé d'adorer; il ſe proſterna devant elle, & la pria. (de lui apprendre ſon ſort) Indrid, qui étoit dehors entendit la Pierre chanter ces vers. C'eſt pour la derniere fois, c'eſt avec des pieds voiſins du ſépulchre que tu es venu dans ce lieu; Car c'eſt une choſe certaine qu'avant que le Soleil ſe léve, le courageux Indrid te fera ſentir ſa haine.* (*a*) On ſe perſuadoit quelquefois que ces idoles répondoient par un geſte, ou un ſigne de tête qui marquoit qu'elles exauçoient les priéres des ſupplians. C'eſt ainſi que dans l'Hiſtoire d'*Olaus Tryggueſon* Roi de Norvége, on voit un Seigneur nomé *Haquin* qui entre dans un temple, & ſe proſterne devant une Idole qui tenoit dans ſa main un gros braſſelet d'or; *Haquin*, ajoute l'hiſtorien, voyant bien que tant que l'idole ne lui abandoneroit pas le bracelet, ce ſeroit un ſigne qu'il n'étoit pas reconcilié avec elle, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il ſe mit à prier de nouveau, & à lui offrir des préſens. Alors s'étant levé une ſeconde fois, l'Idole lui lâcha le bracelet, & il s'en alla ſatisfait. Je ne m'arrête pas à détailler les autres eſpèces d'Oracles; il ſuffit au lecteur ſenſé de reconnoitre ici la même crédulité d'une part, & les mêmes impoſtures de l'autre, qui avoient accrédité les Oracles de la Gréce & de l'Aſie. Il n'y a aucune différence eſſentielle entre la maniere dont ils ſe ſont rendu dans des pays ſi éloignés les

(*a*) Holmveria ſaga apud Barthol. L. III. ch. 11.

uns des autres. Si le luxe des peuples du Midi y ajouta plus de pompe, & de magnificence, que n'en comportoit la ſimplicité des habitans du Nord, ceux-ci n'en avoient pas moins de vénération, & d'attachement pour leurs Oracles. On n'a pas crû non plus la Réligion moins intéreſſée à les attribuer aux artifices du Démon, de même que la prétendue magie dont le Nord a paſſé ſi long tems pour être comme la patrie, & l'école la plus célébre. Il eſt vrai qu'on n'a pas avancé au ſujet des Oracles du Nord, come on l'a fait à l'égard de ceux du Midi, qu'ils ayent ceſſé à la naiſſance de N. S. quoique l'une de ces aſſertions eut été auſſi peu fondée que l'autre; mais au défaut de cette preuve, un zèle peu raiſonné en a bien ſu trouver d'autres, comme ſi le bienfait de la Religion étoit moins grand, & nôtre reconnoiſſance moins juſte, lorsque la cauſe des maux dont elle a delivré les hommes, n'a rien de ſurnaturel.

De la Magie.

Les Oracles ne ſont pas le ſeul effort qu'ait fait la curioſité pour pénetrer l'avenir, ni le ſeul ſecours que l'impoſture lui ait préſenté. On avoit des Devins, & des Devinereſſes, honorés du nom de Prophètes & vénérés, come s'ils l'euſſent été. Les uns avoient, diſoit-on, des eſprits familiers qui ne les quittoient point, & qu'on conſultoit ſous la forme de petites idoles; D'autres tiroient les mânes de leurs tombeaux, & forçoient les morts à leur raconter leurs deſtinées. De ce dernier genre étoit *Odin* lui même, auquel on attribue d'avoir évoqué ſouvent les ames des morts, pour ſavoir ce qui ſe paſſoit, dans les pays éloignés. Il nous reſte encore une Ode Islandoiſe très ancienne ſur un ſujet pareil, où *Odin* deſcend aux enfers, & en fait ſortir une

prophéteſſe qu'il vouloit conſulter. (*a*) La Poéſie étoit ſouvent employée à ces uſages inſenſés, & ces mêmes *Scaldes*, ou Poétes, qui come nous le verrons enſuite, jouiſſoient d'un ſi grand crédit parmi les vivans, avoient encore le pouvoir de troubler le repos des morts, & de les tirer malgré eux de leurs ſombres demeures, par la force de certaines chanſons qu'ils ſavoient compoſer. La même ignorance qui faiſoit regarder la poéſie come quelque choſe de ſurnaturel, perſuadoit auſſi que les lettres, ou caracteres *runiques*, dont ſe ſervoit alors le petit nombre de gens qui ſavoient écrire, renfermoient des proprietés myſtérieuſes & magiques. Quelques fourbes perſuaderent donc aiſément à des hommes crédules que ces lettres diſpoſées, & combinées d'une certaine maniere pouvoient opérer des prodiges, & en particulier ſervir de préſage de l'avenir. *Odin* qui étoit l'inventeur de ces caracteres, ſavoit, diſoit-on, reſſuſciter les morts par leur moyen; Il y avoit des lettres, ou des *Runes* pour obtenir la victoire, pour ſe préſerver du poiſſon, pour ſoulager les femmes en travail, pour guérir les maux du corps, pour chaſſer les mauvaiſes penſées de l'eſprit, pour diſſiper les chagrins, pout flêchir les rigueurs d'une Maitreſſe. On emploioit, à peu près, les mêmes caracteres dans tous ces différens cas, mais on varioit l'ordre, la combinaiſon des lettres, on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du Soleil &c. C'étoit en cela que conſiſtoit principalement cet art puérile & inſenſé, auſſi peu entendu de ceux mêmes qui le profeſſoient, que reſpecté de ceux qui y avoient recours.

(*a*) Cette piece qui eſt pleine d'images très vives, & très poetiques ſe zrouve dans le Traité du Savant *Bartholin*, que j'ai ſouvent eu occaſion de citer. De cauſis contemptæ à Danis mortis L. III. c. 2.

J'ai deja remarqué que l'on n'avoit ſouvent d'autre but en ſacrifiant des hommes, que de connôitre l'avenir par l'inſpection de leurs entrailles, par l'effuſion de leur ſang, par le plus ou moins de promtitude avec lequel ils tomboient au fonds de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiſeaux, dont quelques devins ſe vantoient de pouvoir doner l'interpretation. L'hiſtoire des Rois Payens de Dannemarc n'eſt pas moins pleine de traits rélatifs à ces uſages ſuperſtitieux, que celle de Rome même. On voit dans *Saxon*, come dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le ſuccès d'une expédition, des Guerriers qui ſont frappés par des préſages inopinés, des ſorts conſultés, des jours regardés comme funeſtes ou favorables, des Devineſſes à la ſuite des armées, des pluies de ſang, des preſſentimens, des ſonges prodigieux que l'événement ne manque pas de juſtifier de point en point, les plus legeres circonſtances des plus grandes actions priſes pour de bons ou de mauvais augures. C'à été là une maladie à peu près univerſelle de l'humanité, dont elle n'a commencé à ſe guérir qu'en Europe. Retracer un ſpectacle ſi humiliant pour nous, ce ſeroit un ſoin auſſi inutile que rebutant pour un hiſtorien, ſi la connoiſſance de tous ces uſages ne faiſoit une partie eſſentielle de celle des mœurs, & des cauſes des événemens, ſans laquelle il n'y a point d'hiſtoire, & ſi ce tableau des égaremens de la raiſon ne ſervoit à nous faire ſentir la néceſſité de la cultiver. Un eſprit naturellement droit ne peut manquer d'y trouver auſſi des remédes propres à le guérir de ce qui peut lui reſter de foibleſſe & de crédulité ſur ces matieres. Il eſt vrai qu'on ne peut pas toujours refuter les recits merveilleux & ſurnaturels des anciens hiſtoriens, par les circonſtances mêmes de leurs recits; parcequ' outre que

ce détail feroit infini, nous manquons fouvent des pièces néceffaires pour faire toutes les recherches qu'un pareil examen demande; mais que faut-il de plus pour fe croire en droit de rejetter fans exception tous les faits de ce genre, que de penfer d'un coté, combien de nos jours le peuple eft ignorant, crédule, facile à féduire, & à être lui même la dupe de fon imagination, avide du merveilleux, enclin à l'exagération, & précipité dans fes jugemens; & de l'autre côté, que chez ces nations dont l'hiftoire nous étonne aujourd'hui, longtems tout a été peuple, à la réferve peut être de quelques fages obfcurs, dont la voix étoit trop foible pour fe faire entendre au milieu des cris de tant de gens prévénus & aveugles? Ne fuffit-il pas de penfer encore que l'age de la plus grande ignorance de ces peuples eft précifément celui qui a été le plus fécond en Oracles, en Divinations, en fonges prophétiques, en apparitions & en autres prodiges de cette efpece? qu'ils font devenus plus rares à méfure qu'on y a moins crû, & qu'enfin l'expérience de nos jours nous montre que dans les lieux où la raifon eft le plus perfectionnée, toutes chofes rentrent tellement dans l'Ordre des événemens fimples & naturels, que la claffe même la plus vile des hommes, s'accoutume à ne plus croire que ce qui eft conforme au bon fens, & accompagné de quelque vraifemblance.

Mais je le répéte, la fuperftition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves fans exception, & l'hiftoire témoigne, qu'il y avoit en effet parmi eux des hommes affez fages pour fentir la folie des opinions reçues, & affez courageux pour les condamner hautement. Dans l'hiftoire d'*Olaus Tryggueſon* Roi de Norvége, (*a*) un guerrier ofe dire publiquement qu'il **Des Incrédules.**

(*a*) vid. Bartholin. de caufis &c. p. 80.

ſe fie bien plus à ſa force & à ſes armes qu'à *Thor*, & à *Odin*. Un autre dans le même livre, parle ainſi à ſon ami. „ Je veux bien que tu ſaches, que je ne „ crois ni aux Idoles ni aux Eſprits. J'ai voyagé dans „ pluſieurs lieux, j'ai rencontré des géans & des hom- „ mes monſtrueux; Jamais ils ne m'ont vaincu, ainſi „ jusqu'à préſent je ne crois qu'à ma force & à mon „ courage. „ Malheureuſement on ſemble être en droit de ſoupçonner que ce mépris de la Superſtition ne faiſoit que les jetter la plupart du tems dans une extrémité oppoſée; Tant il eſt bien decidé, que nous n'avons gueres que le choix des travers & des excès. Du moins pluſieurs ſemblent-ils dans l'yvreſſe de leur ouvrage s'être regardez eux mêmes comme des êtres indépendans, & qui n'avoient rien à demander, ni à redouter. Dans une chronique Islandoiſe, un brave avoue ſans détour à un Miſſionaire Chrétien, qu'il n'a jamais encore connu de Religion, & que ſes forces lui ont tenu lieu de tout. D'autres refuſent par la même raiſon de ſacrifier à des Dieux dont ils n'ont pas beſoin. *Saint Olaus* Roi de Norvége, demandant à un guerrier qui lui offroit ſes ſervices de quelle Religion il étoit; Le guerrier répond, *Je ne ſuis ni Chrétien, ni Payen; mes compagnons & moi nous n'avons d'autre religion que la confiance en nos forces, & dans le bonheur qui nous ſuit toujours à la guerre. Il nous ſemble auſſi que c'eſt là tout qu'il faut.* On raconte la même choſe du Roi de Dannemarc *Rolf* ſurnomé *Krack;* un jour qu'un de ſes Compagnons propoſoit de faire un Sacrifice à *Odin*, il lui dit qu'il ne craignoit rien de la part de ce méchant eſprit, & que jamais il ne le redouteroit. Mais comme ce n'étoit pas toujours des Rois, qui ôſoient manifeſter des ſentimens auſſi hardis, les Sectateurs de la Réligion dominante puniſſoient quelquefois ces indévots. Il eſt fait mention dans la vie du Roi *Olaus Trygueſon* d'un

De l'Athéisme.

d'un homme qui fut condamné à l'exil pour avoir chanté dans la place publique des vers, dont le ſens revient à ceci; „ Je ne veux point outrager les Dieux, cependant la Déeſſe *Freya* ne m'inſpire gueres de reſpect, il faut abſolument ou qu'Elle, ou qu'*Odin* ſoient des Divinités chimériques. „ Il eſt aiſé de compendre comment le bon ſens naturel ſoutenu par cette confiance qu'inſpire les forces du corps, a pû inſpirer du mépris à ces anciens guerriers pour des Dieux muets & impuiſſans, & des cérémonies gênantes ou puériles. Mais d'ailleurs il eſt certain, come je l'ai remarqué pluſieurs fois, que la Religion Scythique n'admettoit dans ſa premiere pureté, qu'un culte ſimple & raiſonnable, & une ſeule Divinité principale, inviſible, & Toute-puiſſante. On peut donc ſuppoſer avec beaucoup de vraiſemblance, que cette Religion ne ſe dégrada pas tellement dans la ſuite des tems, qu'il n'en reſtat plus de traces dans le ſouvenir des perſonnes ſenſées, & dans la plus ſaine partie de la nation. L'on voit paroître en effet par intervalles dans l'ancienne Scandinavie, de ces hommes doués d'une vraie force d'eſprit qui non ſeulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité, & de la folle Superſtition des peuples, effort que l'orgueil rend fácile, & produit quelquefois tout ſeul, mais qui s'élevoient auſſi jusqu'au maitre inviſible de tout ce que nous voyons, au Pére du Soleil & de la Nature. Dans une chronique Islandoiſe un nomé *Gieſt* dit à ſon neveu qui eſt ſur le point de s'embarquer pour la Groenlande; (*a*) *Je ſupplie & je conjure celui qui a fait le Soleil de rendre ton entrepriſe heureuſe.* Un célébre guerrier Norvégien nomé *Thorſtein*, dit en parlant de ſon pére, *Il recevra à cauſe de cela une*

(*a*) Vatzdæla apud Barthol. c. 6. L. I.

récompense de celui qui a fait le Ciel & l'Univers, qui qu'il puisse être; & dans une autre occasion il fait un voeu à ce même Etre qui a fait le Soleil, car, ajoute-t-il, *il faut que sa puissance soit extrême pour avoir produit un tel ouvrage.* Toute sa famille étoit dans les mêmes sentimens, & il est expressément marqué en plusieurs endroits de la même chronique, que leur Religion étoit de croire à celui qui est l'auteur du Soleil. *Torchill* Juge suprême d'Islande, homme d'une vie integre, & distingué parmi les plus sages Magistrats de cette Ile, dans le tems qu'elle se gouvernoit en forme de République, se voyant près de sa fin, ordona qu'on le mit à l'air le visage tourné contre le Soleil, & là après être resté quelque momens dans une espéce d'extase, il mourut en recommandant son ame à celui des Dieux, qui avoit créé le Soleil & les autres étoiles. (*b*) Mais de tous les traits de ce genre rien n'est plus remarquable que ce que raconte un Historien Islandois moderne, (*c*) dans son supplement manuscrit à l'histoire de Norvége. *Harald aux beaux cheveux*, le premier Roi de toute la Norvége, dit cet auteur, étant encore jeune tint un jour ce discours dans une assemblée du peuple. *Je jure & je proteste saintement, que je n'offrirai jamais aucun sacrifice, à aucun de ces Dieux que le peuple adore, mais à celui seul qui a construit ce monde & tout ce qu'on y observe.* Harald vivoit dans le milieu du neuvieme siècle, tems où le Christianisme n'avoit pas encore pénétré en Norvége.

(*b*) V. Arn. Jon. Crymog. L. I. c. 6.

(*c*) *Arngrim Jonas*, on le fera connoitre plus particulierement ensuite. Voyez ce supplement cité par *Bartholin* L. I. c. 6. p. 84.

INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE
DANNEMARC.

LIVRE TROISIEME.

DU GOUVERNEMENT, ET DES LOIX DES ANCIENS DANOIS.

Argument.

LE Sujet de ce livre eſt peu connu. Paſſage remarquable de Tacite ſur le gouvernement des anciens Germains. Election des Rois. Lieux où ſe faiſoient

ces élections. Usages observés à cette occasion. Des différens Tribunaux où l'on rendoit la justice. Des loix anciennes. Loix de Frothon Roi de Dannemarc conservées par Saxon. Remarques sur ces loix. Des différentes conditions. Du combat judiciaire. Des épreuves par le fer chaud. De la Republique d'Islande. Son Gouvernement.

LE CARACTERE DES ANCIENS peuples du Nord s'est déja decélé lui même, s'il est permis de parler ainsi, dans le livre précédent. La véritable Religion ne peut servir à faire connoitre que la Sagesse de son auteur, parce que c'est une régle à laquelle le plus petit nombre seulement se conforme. Les fausses Religions étant l'ouvrage des hommes, portent toujours l'empreinte de leurs foiblesses, & ne respirent que l'esprit dont ils sont eux mêmes animés. Il est tems de chercher à present dans l'importante affaire du gouvernement & des loix de nouveaux traits qui nous peignent au naturel le peuple dont nous étudions l'histoire. Ils ne pourront être qu'en petit nombre, & mêlés d'incertitude & d'obscurités. Cette prémiére période dans laquelle je dois me renfermer aujourd'hui, n'offre sur ce sujet que quelques foibles rayons dispersés de tous côtés, & qui rassemblés à grands frais, nous laissent encore à peine discerner les objets les plus importans.

Le gouvernement & les loix de ces tems nous sont peu connus.

Consultons d'abord l'excellent Historien de l'ancienne Germanie, *Tacite*, qui dans un petit nombre de pages a su renfermer tous les traits les plus propres à caractériser les habitans de cette vaste contrée.

Ce qu'il nous dit de leur police tant extérieure qu'intérieure eſt un morceau trop précieux pour n'être pas tranſcrit ici en entier. „ Dans l'Election des Rois (dit cet Auteur (*a*)) ils ont égard à la naiſſance, & dans celle des Chefs à la vertu. Les moindres „ affaires ſont décidées par l'avis des Grands, mais en „ celles d'importance il faut encore celui du peuple. „ Ils ont de certains jours pour s'aſſembler, & lorſque „ le Roi ou le chef de l'aſſemblée a dit ſon avis, cha- „ cun parle ſelon ſon âge, ſa valeur, ſa nobleſſe ou „ ſon eſprit; l'autorité eſt plus dans la raiſon que „ dans la perſonne, s'ils n'approuvent pas ſon avis, ils „ le témoignent par leur murmure, s'ils l'approuvent „ ils font du bruit avec leurs armes; c'eſt là auſſi qu'on „ accuſe les criminels, & qu'on les punit. On élit „ auſſi dans ces aſſemblées ceux qui doivent rendre la „ juſtice par les bourgs & par les villages, & chacun „ d'eux prend avec ſoi cent perſonnes pour l'autorité „ & pour le Conſeil. Il eſt de la grandeur d'un Roi „ de ſe voir toujours environné d'une brave & nom- „ breuſe jeuneſſe, qui lui ſert d'ornement durant la „ paix, & d'aſſeurance durant la guerre. --- Quand „ on en vient aux mains, c'eſt une honte au Roi de „ n'être pas le premier en valeur. Ils font voeu de „ le ſuivre partout, & de le defendre, ils rapportent „ à ſa gloire leurs plus belles actions, & c'eſt une „ infamie éternelle de lui ſurvivre dans le Combat, le „ Prince ſe bat pour la victoire, & eux pour le „ Prince. Le Public & les particuliers font divers „ préſens au Prince, tant du revenu de leurs terres „ que de leurs troupeaux, ce qui lui eſt utile & ho- „ norable tout enſemble; & de leur côté les Princes „ donnent à ceux qui combattent pour eux, ou quel- „ que cheval de bataille, ou quelque arme ſanglante „

Paſſage remarquable de Tacite.

(*a*) Tacit. German. L. I.

„ & victorieuſe ; la table des Grands eſt la Solde de la
„ nobleſſe. „

Ces différens paſſages ſont d'autant plus précieux qu'ils renferment, pour ainſi dire, come dans leur germe, toutes les notions principales du gouvernement des anciens Scythes & Celtes ; & qu'on auroit de la peine à trouver dans les monumens hiſtoriques du Nord rien d'auſſi lumineux & d'auſſi formel ſur cette matiere. En effet la juſte étendue du pouvoir dont les anciens Rois de Scandinavie, les Etats & la Nobleſſe jouiſſoient avant que le Chriſtianisme y eut été reçu, eſt un point presque entierement ignoré, mais ce qu'on peut en deviner par des Inductions tirées de différens endroits de *Saxon*, & des Chroniques Islandoiſes, n'a cependant rien qui ne confirme le témoignage de *Tacite*. Il paroit qu'avant l'arrivée d'*Odin* les Danois partagés peut-être en différentes nations, vivoient ſous l'autorité limitée des Rois, ou des Juges qu'ils ſe choiſiſoient eux mêmes, mais que ce conquérant les ayant ſoumis par la force des armes, & ayant étendu au loin ſa domination, le pouvoir de ſes ſucceſſeurs en fut augmenté. Le peuple conſerva cependant le droit d'élire ſes Rois, ſe faiſant en même tems une loi de faire tomber ſon choix ſur le plus proche parent du Roi défunt, ou du moins ſur quelqu'un de la famille Royale, qu'on croioit iſſue des Dieux mêmes. On montre encore les lieux où ſe faiſoient ces élections ; & come le Dannemarc a été longtems partagé en trois Royaumes, on trouve auſſi trois principaux monumens de cet uſage, l'un près de *Lund* en Scanie, l'autre à *Leyre* en Sélande, & le troiſiéme pres de *Viborg* en Jutlande, Ces monumens que leur groſſiereté & leur maſſe ont ſauvé des ravages du tems, ne ſont que de grands rochers, pour l'ordinaire au nombre de douze, rangés en cercle, & dreſſés ſur une des extrémités. Au

De l'Election des Rois.

Lieux où ſe faiſoient ces élections.

milieu s'éleve un autre rocher plus grand que les autres, ſur lequel on avoit ménagé un ſiége pour le Roi. (a) Les autres pierres ſervoient de barriere au peuple, & marquoient la place de ceux qu'il avoit chargés de procéder à l'élection. On traitoit auſſi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes; mais quand le Roi venoit à mourir à la guerre, & loin de ſa réſidence, on formoit ſur le champ une place ſur le même modéle, en ramaſſant les plus groſſes pierres qu'on pouvoit trouver. Les répréſentans du peuple y montoient, & diſoient à haute voix leur avis, & les Soldats qui les environnoient, faiſoient connoître s'ils l'approuvoient ou le déſapprouvoient, en heurtant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en pouſſant divers cris. Du reſte cet uſage de faire les élections des Princes en pleine campagne a été celui de toutes les Celtes, & ce fut longtems une néceſſité pour eux, puis qu'ils n'avoient point de villes. Preſque tous les Empereurs d'Allemagne furent élus de la même maniere, jusques à ce que Charles IV. en ordonna autrement dans la fameuſe *Bulle d'Or*.

Uſages obſervés à cette occaſion.

En Suéde on joignoit aux cérémonies que je viens de rapporter, un ſerment réciproque du Roi, aux ſujets, & des ſujets aux Rois. (b) Un des Seigneurs, ou Juges Provinciaux, convoquoit une aſſemblée d'élection d'abord après le decès du Roi, & demandoit à haute voix au peuple, s'il vouloit accepter pour Roi celui qu'il nommoit, & qui étoit toujours de la famille Royale. Quand tous y avoient doné leur conſentement, le nouveau Roi étoit élevé ſur les épaules des Sénateurs, afin que tout le monde put le voir, & le connoître. Alors il prenoit *Odin* à témoin, qu'il ſuivroit les loix, defendroit le pays, en reculeroit les limites plutôt que de les reſſerrer, vengeroit la

(a) Worm Monum. Danic.
(b) Vid. Dalini Svea Rikes Hiſtor. T.I. ch. 7.

mort, ou les insultes que quelqu'un de ses prédecesseurs pouvoit avoir reçues des ennemis, & feroit quelque exploit éclatant, qui le rendroit célébre lui & son peuple, partout le monde. Il renouvelloit encore ce serment aux obséques du Roi défunt qui se célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & à l'occasion du tour qu'il étoit obligé de faire dans les principales Provinces du Royaume pour y recevoir les homages de tous ses sujets. Je rapporte ici tout ce détail parce que l'extrême conformité que l'on trouve entre les mœurs des Danois & des Suédois durant ces siecles du Paganisme, ne permet guéres de douter que les Rois de Dannemarc n'ayent été élus de la même maniere, quoi qu'il soit difficile de rien dire de bien certain là dessus.

Nous ne somes pas beaucoup mieux instruits de la nature des loix que les Scandinaves ont eues dans les mêmes tems. Il est très vraisemblable, qu'ils n'ont songé que fort tard à les écrire; la tradition, la coutume, peut être des hymnes qu'on apprenoit par cœur, & sur tout la simplicité des mœurs y suppleoient. Les Scythes avoient depuis un tems immémorial certaines maximes, ou sentences que d'anciens sages de leur nation, *Zamolxis*, *Diceneus* &c. prétendoient avoir reçu de la bouche de Dieu même. Ces maximes passerent de peres en fils, pendant plusieurs siecles sans souffrir de grandes altérations; & l'on en trouve encore un fragment assez considérable dans le *Havamaal* ou la Morale d'*Odin* qu'on trouve à la suite de l'*Edda*. *Odin*, s'il faut en croire les anciennes chroniques, introduisit encore à cet égard les plus grands changemens. Il établit, come on l'a vû, un Tribunal suprême à *Sigtuna* en Suéde, qui prenoit également connoissance de ce qui regardoit la Réligion, la Justice, & la sureté publique. Ce Tribunal étoit composé de douze

Des Tribunaux où l'on rendoit la justice.

douze de ſes Compagnons, dont le Nord fit autant de Dieux dans la ſuite, ſi le nombre des Dieux ne fut pas la raiſon qui fit choiſir autant de Juges. Tous les peuples du Nord paroiſſent avoir connu cet uſage: Saxon rapporte que le Roi *Regner Lodbrog* choiſit douze ſages vieillards pour terminer les différens qui s'élevoient, à quoi il ajoute, qu'il crut prévenir efficacement par ce moyen les deſordres de la chicane, les injuſtices, & les calomnies des méchans. Ces douze juges s'aſſembloient ordinairement en plein air, ou quelque fois dans les forêts, près des autels conſacrés aux Dieux. Il eſt aiſé de diſcerner encore aujourd'hui les places qui ont ſervi à ces uſages; Elles ſont remarquables par un amas de groſſes pierres, diſpoſées en quarré, ou en ovale au milieu deſquelles on en voit une plus groſſe & plus élevée que les autres. (*a*) Il n'y a point de Province en Dannemarc où l'on ne trouve plus d'un monument de cette eſpéce; Il y en a de même en Suéde qui ſont compoſés de douze pierres rangées en forme de cercle où ſe tenoient aſſis dans les plus anciens tems ces douze juges ou magiſtrats. On peut conjecturer qu'il y avoit un Tribunal ſuprême, & pluſieurs inférieurs formés ſur le même plan, que le premier renfermoit les perſonnes les plus diſtinguées de l'Etat, dirigeoit les cérémonies Réligieuſes, compoſoit le Conſeil, ou come on l'a en ſuite appellé, le *Sénat* du Royaume; & que les fonctions des autres Tribunaux ſe bornoient à rendre la juſtice dans les provinces. Le Roi lui même préſidoit au premier de ces tribunaux. Un Juge Provincial (Laugmand) étoit le Chef des autres, il avoit le pouvoir de convoquer une aſſemblée extraordinaire, lorſqu'il s'élevoit quelque diſpute importante, ce qui ſe faiſoit en envoyant une certaine marque de main en main, come une flêche, un petit marteau, une

(*a*) Worm. Monum. Dan. L. I. c. 10.

hache de bois, & dans les tems du Chriſtianiſme une petite croix. On ſe ſervoit du même moyen lorſque quelque attaque imprévue, ou quelque révolte exigeoit, qu'on s'aſſemblat promtement. Les procès étoient jugés en premiere inſtance, dans les cours de juſtice du *Bailliage*, ou de la province, rarement les portoit-on juſqu'au Tribunal, où le Roi préſidoit; on ignore combien de fois & dans quelles circonſtances ce dernier corps s'aſſembloit; il y a apparence que ſon pouvoir étoit fort étendu, mais qu'il y avoit cependant des affaires d'une ſi haute importance, que le Roi, ni le Sénat n'oſoient prendre de reſolution ſans avoir preſſenti les diſpoſitions du peuple, qui lui même, ou par ſes répréſentans, ſe rendoit une fois par année dans le lieu deſigné par le Roi, pour en délibérer. C'étoit là ce qu'on appella depuis les Etats, mais il eſt bien difficile de déterminer au juſte, quelle fut l'étendue du pouvoir dont ils jouiſſoient dans ces premiers tems, & la nature des objets qu'on laiſſoit à leur déciſion. Je ne ſaurois même entrer dans de plus grands détails à ce ſujet, ſans recourir à des monumens qui n'appartiennent déja plus à cette période des tems du Paganiſme, dont je ne dois point ſortir dans cette introduction. Laiſſant donc tout ce qui n'eſt qu'incertain, ou plus récent, je paſſe à ce que nous pouvons ſavoir des loix & de la procédure de ce tems là.

Des loix anciennes.

Il eſt parlé de la publication de différentes loix, dès les premiers Ages de l'hiſtoire Danoiſe. *Saxon* attribue au Roi *Sciold* diverſes réformes importantes, & il eſt remarqué dans l'hiſtoire de *Frothon*, troiſieme Roi de Dannemarc, qu'il fut un célébre Legislateur. Cet hiſtorien nous a conſervé en entier les réglemens de ce Prince, (*a*) ils paroiſſent d'une grande ancien-

(*a*) Sax. Gramm. L. V. p. 84.

neté, & il y a lieu de ſoupçonner, qu'ils furent en vigueur pendant tous les tems du Paganiſme, puiſque nous ne voyons pas qu'aucun Roi de cette période ait publié de nouvelles loix de quelque importance. Ces raiſons m'engagent à les inſérer ici en m'en ſervant come de texte pour y rapporter tout ce que j'ai pu trouver épars çà & là touchant l'ancienne Juriſprudence du Nord. Je prie le Lecteur de ſe rappeller encore ici que je ne marche, pour ainſi dire, qu'à tâtons, dans une campagne aride & obſcure, enſorte qu'il peut aiſément m'arriver de confondre quelques objets, & de laiſſer diverſes difficultés ſans éclairciſſemens.

Ce Code abrégé renferme deux parties, l'une où l'on trouve des Réglemens militaires, & l'autre les loix civiles. Dans les premiers, *Frothon* comence par régler ce qui concerne le partage du butin. On verra par la ſuite de cet ouvrage, que preſque toutes les guerres que les anciens peuples du Nord entreprenoient par mer & par terre, ſe faiſoient dans la vûe de s'enrichir par le pillage. La diſtribution des dépouilles des vaincus devoit donc ſouvent être un ſujet de diſpute, & c'étoit pour les prévenir que *Frothon* ordonne 1°. *que les Officiers (a) ayent une plus grande portion que le ſimple ſoldat.* 2°. *Que ce qui ſe trouvera d'or parmi le butin ſoit remis au Général, ou au chef de l'expédition, c'eſt à dire, à celui devant qui on porte l'étendart.* 3°. *Que les ſimples ſoldats ayent l'argent.* 4°. *Et que ceux (b) qui ſe ſont ſignalés dans le Combat reçoivent les armes des vaincus*, ce qui étoit aux yeux de ces peuples la récompenſe la plus honorable 5°. Enfin come le peuple étoit chargé de

Loix de Frothon.

(a) On peut auſſi rendre le mot que *Saxon* employe par les Soldats qui combattent aux premiers rangs.

(b) Il ſemble que *Saxon* veuille déſigner par là une ſorte d'Athlétes ou de braves qui ſe battoient à coups de poings, garnis de ceſtes, ou de lames de cuivre liées autour de la main & attachées au bras avec des bandes de cuir.

conſtruire les vaiſſeaux à ſes dépens, lorſqu'on faiſoit la guerre par mer, *Frothon* ordonne, *que les vaiſſeaux qu'on prendra ſur l'ennemi, ſoient donnés au peuple.* Les Réglemens qui ſuivent, tendent à empêcher que quelque partie de butin ne ſoit diſtraite. 6°. *Perſonne ne renfermera ce qu'il poſſéde ſous la clé, & ſi en le laiſſant à découvert, il s'en perd quelque choſe, il le lui ſera rendu au double du thréſor Royal. Celui qui cachera quelque choſe dans ſon coffre, ou autrement, payera au Roi une livre d'or.* 7°. *Celui qui épargnera un voleur ſera puni come s'il avoit volé lui même.* Il ſemble que cette loi n'ait regardé que le partage du butin après une victoire; cependant elle ſe retrouve dans le code, ou la loi de Jutlande L. II. c. 91., & eſt appliquée à tous ceux, qui ſoit en paix ſoit en guerre laiſſent aller un voleur ſans l'arrêter. 8°. *Celui qui dans le combat prendra le premier la fuite, ſera declaré infame, & ne pourra plus paroître en juſtice.* C'eſt une infamie parmi les Germains, dit Tacite, d'abandonner ſon bouclier, & ceux qui l'ont fait ou quelque lâcheté ſemblable, n'oſent plus ſe trouver aux aſſemblées, ni aux ſacrifices, & pluſieurs échappés de la bataille ſe ſont étranglés pour ne point ſurvivre à leur honneur. (*a*) Dans le Nord celui qui avoit été inſulté & appellé en duel, & qui refuſoit le défi, ne pouvoit plus faire de ſerment en juſtice, & ſon témoignage n'étoit point admis.

Après ces loix qui regardoient les tems de guerre, ſuivent celles que *Frothon* publia pour les autres cas, & qui ſont nommées, *Loix du Pays.*

1°. *Les perſonnes du Sexe jouiront d'une entiere liberté dans le choix d'un époux, & ne pouront être contraintes à cet égard.* *Saxon* nous avertit qu'il s'étoit gliſſé de grands abus dans le Royaume, & qu'un jeu-

(*a*) Tacit. German. Ch. I.

ne Seigneur nommé *Greppa* abuſant de ſon credit en l'abſence de *Frothon*, obligeoit les filles à acheter la permiſſion de ſe marier; & à prendre pour maris ceux qui lui plaiſoient.

2°. *Une femme libre aura la permiſſion d'épouſer un eſclave, mais alors elle perdra ſa liberté.* On trouve encore cette loi dans le Recès du Roi Chriſtian III. article 36.

3°. *Celui qui aura abuſé d'une fille, ſera obligé de l'épouſer, s'il eſt le premier qui ait eu commerce avec elle.* Cette diſpoſition eſt confirmée par les nouvelles conſtitutions de Frederic II. Tit. de Stuprat. virgin. & par la Loi de Jutlande L. I. ch. 33. & l. II. c. 16. & ſqq.

4°. *Le mari qui ſurprendra un homme avec ſa femme aura droit de le mutiler.* (*a*) L'uſage des Suédois dans les mêmes tems étoit bien plus ſevere, il autoriſoit le mari à tuer ſur le champ le galant & la femme. En général l'adultere étoit regardé parmi les anciens Germains, & tous les peuples du Nord come un crime des plus atroces. Auſſi la Mythologie Islandoiſe aſſigne-t-elle expreſſément une place dans les enfers, à ceux qui débauchent les femmes d'autrui, à côté des empoiſonneurs & des aſſaſſins. *On ne rit point là des vices*, dit *Tacite* des Germains, *& l'on ne dit point que c'eſt la mode d'avoir des intrigues galantes, & de prêter l'oreille aux fleurettes.* (*b*)

(*a*) Il n'eſt point parlé de la femme dans *Saxon*, mais un paſſage d'*Adam* de *Brême* peut ſuppléer à ce ſilence; il nous apprend que les femmes convaincues de ce crime étoient vendues ſur le champ. Ad.Brem. de Situ Daniæ. ſub. init.

(*b*) Les Loix des Islandois contre les crimes de ce genre ſont aſſez remarquables. *Stupri, raptus, adulterii pœna graviſſima*, dit Arngrimus Jonas. Crymog. p. 89. *Nec ſolum his, ſed etiam baſiis, ſed amplexibus clandeſtinis. Baſii quidem exilii pœna, ſi in-*

5°. *Si un Danois vole quelque chose à un autre Danois, il sera obligé de lui payer le double, & on le punira come perturbateur du repos public.* Chez les anciens Suédois, le vol étoit aussi regardé come une action honteuse, & en bien des cas digne de mort.

6°. *Celui qui a reçu un voleur, & le cache chez lui, sera condamné à perdre ses biens, & à être battu en public come étant un voleur lui même.* Les anciens Grecs aussi bien que les Scandinaves & plusieurs peuples Celtes suivoient les mêmes usages dans la perquisition des effets volés. Le poursuivant devoit d'abord faire connoître aux voisins par des indices certains ce qu'il prétendoit lui avoir été pris, ensuite il entroit dans la maison soupçonnée, avec six hommes qui servoient de témoins, mais tous à moitié nuds à fin qu'on ne pût les accuser d'avoir porté sous leurs habits les effets qu'on cherchoit. Les Romains ont aussi connu cet usage. (a)

7°. *Les exilés qui deviendront ennemis de leur patrie, & porteront les armes contre leurs concitoyens perdront leurs biens & la vie.* Cette loi regarde sans doute ceux qui après avoir été bannis, étoient repris sur l'ennemi dans quelque bataille.

vitâ fœmine fierent; Si consentiente trium marcarum Islandicarum. Certa etiam in variis stupri speciebus pœnæ mensura & modus. Liberæ stuprum capitis diminutione constabat. Libertæ strupi pœna exilium. Ancillæ trium marcarum Islandicarum. Le marc Islandois étoit estimé un peu plus d'une once d'argent pur. *Les loix de ces peuples*, dit très-bien l'auteur de l'Esprit des Loix, en parlant des Germains, *jugeoient des insultes faites aux hommes par la grandeur des blessures, & ne mettoient pas plus de raffinement dans les offenses faites aux femmes. Il semble*, ajoute-t-il, *que la loi mesuroit les outrages faits à la personne, comme on mesure une figure de Géométrie.* Esprit des Loix. T. I. L. 14. c. 14.

(a) Dalin. S. R. Hist. T. I. c. 7.

8°. *Ceux qui par obſtination refuſeront d'obéir aux ordres du Roi, ſeront exilés.* Il s'agit là comme l'explique *Saxon* de cet avertiſſement, ou de cette marque pour la convocation du peuple dont j'ai parlé. Cette Loi ſubſiſte encore, mais ſeulement pour les Nobles dans le Recès du Roi Chriſtian III. art. II. §. 2.

9°. *Celui qui ſortira des rangs pour combattre devant le front de l'armée, ſera affranchi, s'il eſt eſclave; s'il eſt payſan, il ſera fait noble, & s'il eſt né de famille noble, il ſera fait Gouverneur de Province.* Arrêtons nous ici un moment pour expliquer à l'occaſion de cette loi, en quoi conſiſtoient les différens ordres de perſonnes, dont ces anciennes nations étoient compoſées.

Des différentes conditions.

Tacite parlant des anciens Germains, nous apprend qu'il y avoit parmi eux des *Ingénus*, des *Nobles*, des *affranchis*, & des *eſclaves*. Ces quatre claſſes avoient auſſi lieu chez les Danois; *Adam de Breme* qui a écrit dans le onzieme Siecle l'aſſure poſitivement, & divers auteurs rapportent la même choſe des Saxons, tant de ceux qui avec les Angles, s'établirent en Angleterre, que de ceux qui reſterent en Allemagne. Les *Ingénus* étoient ceux qui par leur extraction même, & independamment de toute faveur du Roi, étoient réputés nobles. On comprenoit parmi les ſeconds, outre les *Nobles* proprement dits, tous ceux qui avoient de grandes charges à la Cour, ou dans les provinces, come les Senateurs, les Gouverneurs, les propriétaires libres des terres (*Bonde* en Danois) qui fourniſſoient de leur revenu de quoi ſubvenir aux fraix de la guerre, & enfin ceux qu'on nommoit *Herremænd* qui ſans être toujours ingénus ou d'extraction noble, obtenoient pourtant tous les priviléges & les immunités de la nobleſſe, à condition

qu'ils feroient toujours armés, & prêts pour le Service du Roi. La troifiéme claffe étoit celle des affranchis dans laquelle étoient compris les mercenaires, les fermiers, & toutes les efpèces d'artifans qui ne jouiffoient d'aucune confidération parmi ces peuples guerriers. La quatriéme & la derniere, étoit celle des efclaves. Elle devoit fon origine & fes accroiffemens à la rigueur du Droit des gens reçu parmi tous les peuples Celtes, qui livroit les vaincus à la difcretion des vainqueurs, en forte que la clémence de ceux-ci fe bornoit ordinairement à laiffer aux premiers la vie, en leur ôtant la liberté. L'efclavage de la glebe y etoit auffi compris, & à furvécu à l'autre qui fut aboli en Dannemarc, comme partout, à mefure que le Chriftianisme y introduifit des fentimens de modération & d'égalité. On peut au moyen de ces diftinctions démêler le fens de la Loi de *Frothon*. Il veut affurer aux actions de bravoure une récompenfe propre à exciter l'émulation, & perfonne n'en paroiffoit plus digne que celui qui fortoit des rangs, pour défier quelque ennemi, avant qu'on livrat le combat; le fuccès d'une pareille hardieffe étant regardé come le préfage affuré de la victoire. Le Roi ordonne donc que fi c'étoit un efclave qui combattit ainfi, il fut mis au rang des affranchis, que fi c'étoit un payfan, il fut fait *Herremand*, & qu'il jouit du rang & des immunités de la Nobleffe, & qu'enfin fi c'étoit un Ingénu, ou un homme né de parens nobles, il eut quelque charge importante come p. ex. le gouvernement d'une Province, & non qu'il fut fait chevalier come quelques interprètes l'ont entendu fans raifon.

Les loix qui fuivent, paroiffent avoir été faites dans la vue de prévenir ou de terminer les procès. Je vais les rapporter ici de fuite, avant que de pro-

poser quelques remarques, qui serviront à les expliquer, & à donner une idée de l'ancienne procédure.

10. *Que les différens ne se decident plus par le moyen du serment, ni des gages, ou dedits. Celui qui aura obligé un autre à consentir à un pareil dédit, lui payera une demie livre d'or, ou subira une grande peine corporelle.*

11. *On décidera par le fer des démélés, car il est plus beau de se servir de son bras que d'invectives dans les différens.*

12. *Si l'un des deux champions vient à mettre durant le combat, le pied hors du champ, qui a été tracé, il perdra sa cause, come s'il eut été vaincu.*

13. *Si un particulier a quelque procès avec un athlete ou Brave, il pourra combattre tout armé, mais l'Athlete n'aura qu'une massue longue d'une Coudée.*

14. *Si un étranger tue un Danois, on fera mourir deux étrangers pour ce Danois.*

Telles sont les loix que *Saxon* attribue au Roi *Frothon*, ce sont les seules de quelque importance, qui ayent été publiées pendant les siecles du Paganisme, ou qui du moins nous ayent été conservées. On reconnoit aisément dans ces derniéres le génie des peuples Scythes, qu'un courage impatient portoit toujours à se faire justice à eux mêmes, & qui par une suite de la fausse idée que leur Religion leur donnoit de la Providence, ne pouvoient se persuader que le parti le plus juste ne fut pas celui à qui Dieu accordoit la victoire. Aussi l'usage de décider des différens par le fer, qui est autorisé par *Frothon*, étoit-il bien plus ancien que lui, & il est vraisemblable qu'il ne fit que l'étendre d'avantage, & le substituer aux preuves par serment, dont l'effet le

Du Combat Judiciaire.

plus ordinaire étoit d'enrichir les parjures, aux dépens des perſonnes ſcrupuleuſes. Les *gages* ou *dédits* dont il eſt parlé dans la dixiéme loi, étoient une peine ſtipulée, contre celui qui ne vouloit pas s'en tenir à une choſe convenue, ce qui, ajoute *Saxon*, donnoit lieu à une foule de différens. Les invectives qui ſe prononçoient dans ces démêlés particuliers, & les autres desordres qui en naiſſoient, paroiſſant auſſi contraires à l'honneur, qu'à la bonne police, on trouva donc plus ſimple de remettre au hazard du combat le ſoin de les terminer. Quand on eut une fois admis, qu'une telle déciſion étoit la plus ſûre, la plus courte, & la plus facile qu'on put employer; on en régla l'exécution de la maniere qui parut la plus ſage, enſorte que cette procédure ſi étrange & ſi monſtrueuſe dans le fonds, étoit presque devenue ſenſée & raiſonnable par la forme.

Je n'ai pas deſſein de rapporter ici toutes les régles de cette jurisprudence du combat judiciaire, qui a été connue ſi long tems en Allemagne, en Italie, en Eſpagne & en France où elle a été ſi bien développée par l'auteur de l'*Eſprit des loix*. Je remarquerai ſeulement pour l'intelligence de la douzieme loi de *Frothon*, que lorsque les deux Parties ne pouvoient pas s'accorder, & qu'on leur avoit donné la permiſſion de ſe battre, les Juges traçoient le champ du combat, dans les bornes duquel ils étoient obligés de ſe tenir. Celui qui pour éviter quelque coup qu'on lui portoit, ſortoit du champ, ou mettoit ſeulement un pied dehors, étoit puni en Dannemarc, par la perte de ſon procès; mais ſuivant les loix des Islandois, il pouvoit réparer cette faute en payant trois marcs d'argent pur. Celui dont le ſang étoit le premier verſé perdoit ſa cauſe; quelque fois on exigeoit la mort de l'une, ou de l'autre partie. Si l'un des deux champions ne ſe

trouvoit pas au rendez-vous fixé, il étoit censé vaincu, come s'il fut mort en combattant, il restoit outre cela chargé d'une infamie éternelle. Du reste on prenoit un soin extrême, de rendre les avantages égaux de part & d'autre, soit en ordonnant que le nombre des champions fut égal, soit en compensant la foiblesse, ou le défaut d'habileté par la force & la nature des armes. C'est là le motif de la treiziéme loi de *Frothon*. Il ne permet pas à ceux dont la profession étoit de lutter, come aux Athlétes ou gladiateurs de combattre contre des particuliers à armes égales; Ils auroient eu trop d'avantage dans ces combats, & l'assurance du succès n'eut pas manqué de rendre encore plus querelleurs ces hommes vils, & toujours insolens.

Quelque déraisonnable & dangereux que soit un usage, s'il a été lié pendant plusieurs siécles avec les préjugés d'un peuple, c'est peu que des siécles entiers pour le déraciner. Celui qui autorisoit le combat judiciaire, triompha chez les nations les plus soumises à la Religion & au clergé, de la raison, des ordonnances des Papes, & des défenses de plusieurs Conciles. Il dura en Dannemarc au moins jusqu'au tems de *Canut* le Grand, après avoir été inutilement proscrit par le Roi *Regner Lodbrog*, & par les autres Legislateurs sensés. (*a*) Je ne dois pas quitter cette matiére sans dire un mot d'une autre coutûme fondée sur les mêmes préjugés, employée dans des occasions à peu près semblables, & peut être encore plus absurde. Je veux parler de l'*ordéal*, ou des épreuves par lesquelles ceux qui étoient chargés de quelque accusation grave & d'une discussion difficile étoient admis à se justifier. C'est ici encore un de ces usages qui ont été communs à

(*a*) Voyez. Ol. Worm. Monum. Danic. L. I. c. 10.

tous les peuples Scythes, ou Celtes, ſans en excepter les anciens Grècs, & Romains chez qui l'on en trouve auſſi quelques traces; & l'on doit d'autant moins en être ſurpris, que ce n'étoit qu'une conſéquence de la perſuaſion où ils étoient tous dans les premiers tems, que chaque Elément étoit animé par une Intelligence émanée de Dieu, & auſſi incorruptible dans ſa juſtice que lui même. (*a*) Lors donc qu'il ſe préſentoit des cas ſi obſcurs & ſi délicats, que les Juges ſe feroient expoſés en décidant à prendre l'innocent pour le coupable, ils ne croyoient pas qu'il y eut une reſſource plus ſainte, & plus ſûre, que d'unir l'accuſé le plus intimément qu'il étoit poſſible à quelque divinité, pour l'obliger à déclarer par ſon action ſur lui quel étoit le jugement qu'elle en portoit. Une preuve que c'étoit là la marche de leurs raiſonnemens dans une affaire d'ailleurs ſi peu raiſonnable, c'eſt qu'ils appelloient ces épreuves *le jugement de Dieu*, & qu'ils en faiſoient une cérémonie toute religieuſe. D'ailleurs on reconnoit clairement le principe qui les faiſoit agir, dans cette eſpéce d'*ordéal* (*b*) qui conſiſtoit à jetter les accuſés dans une eau profonde, car s'ils enfonçoient, on ſuppoſoit que le Génie qui reſide dans l'eau, leur vouloit donner une marque de protection en les prenant à lui, au lieu que s'ils ſurnageoient, c'étoit

(*a*) On trouve dans les fragmens d'une Tragédie de Sophocle, appellée *Antigone*, un paſſage remarquable & qui prouve bien que les Grecs ont retenu longtems cette coutume. Des gardes voulant ſe juſtifier de quelque crime qu'on leur imputoit, diſent au Roi *Créon*, *nous ſommes prêts à prendre le fer chaud dans nos mains, à le porter au travers du feu, & à jurer par le nom des Dieux que nous ſommes innocens.* Voyez. *Stiernhök* de Jur. Vet. Suec. L. I. c. 8. ap. Dalin S. R. H. T. I. ch. 7. *Pline* parlant d'une fête que les anciens Romains célébroient tous les ans à l'honneur du Soleil, remarque que les Prêtres qui devoient être de la famille des *Hirpiens*, danſoient à cette occaſion, pieds nuds ſur des charbons ardens ſans ſe brûler ce qui eſt auſſi manifeſtement un reſte de l'épreuve du feu. Plin. Hiſt. Nat. L. 7. 2.

(*b*) On employa la même épreuve bien longtems après, mais ſeulement dans les accuſations de Sorcellerie.

une preuve qu'il les rejettoit de ſon ſein, & qu'ils s'étoient (*a*) attirés ſon indignation. Au reſte les cérémonies qui accompagnoient ces épreuves, les cas où on les ordonnoit, & les circonſtances de cette eſpéce ont beaucoup varié, ſuivant les lieux & les tems; & come l'imitation & l'habitude perpétuent les uſages longtems après que les cauſes qui les ont fait naitre, ont ceſſé, l'*ordeal* fut pratiqué encore durant pluſieurs ſiecles, par des hommes qui ne croyoient plus ſans doute ni aux Génies, ni aux autres dogmes de la Religion Celtique. Je n'entre point dans le détail de l'hiſtoire de ces épreuves qui n'ont rien eu de particulier en Dannemarc, & qui ſe trouvent décrites partout. (*b*) J'ai cru devoir ſeulement en marquer la liaiſon avec les dogmes de la Religion que j'ai expoſés dans le livre précédent, liaiſon qui n'a pas toujours été bien dévelopée, & qui montre aſſez que ce n'eſt que faute de bien étudier les hommes, qu'ils paroiſſent ſi inconſéquens. On verra dans l'hiſtoire de *Valdemar ſecond*, que la gloire d'avoir aboli en Dannemarc cet uſage inſenſé & inhumain appartient à ce ſage Prince.

(*a*) Cette épreuve étoit plus dangereuſe qu'il ne le paroit d'abord; car quoiqu'il ſoit fort rare qu'un homme jetté dans l'eau n'aille pas d'abord au fonds, cependant come on le lioit avec de groſſes cordes, il arrivoit ſouvent qu'il ſurnageoit malgré lui. Au reſte cette épreuve auſſi bien que celle de l'eau bouillante n'étoit que pour les perſonnes du peuple. Les autres manioient un fer chaud, ou mettoient la main dans un gantelet de fer rouge, ou marchoient ſur des ſocs de charrue ardens. S'il reſtoit au bout de quelques jours des traces du feu, aux mains ou aux pieds, l'accuſé étoit cenſé convaincu, ſi non on le renvoyoit. Il y a apparence que malgré les précautions qu'on prenoit, on employoit certains préſervatifs contre les effets du feu, & peut être les mêmes dont ſe ſervent divers charlatans qui de nos jours amuſent le peuple par de pareils ſpectacles. D'ailleurs des gens accoutumés à des ouvrages groſſiers, à la chaſſe, au maniment des armes, avoient une peau calleuſe & épaiſſe que le feu ne pouvoit pas endommager aiſément, & les Dames avoient des champions qui s'expoſoient à l'épreuve pour elles.

(*b*) Voyez Wormius Monum. Danic. L. I. c. 2. & Steph. Stephanius dans ſes notes ſur Saxon.

C'eſt à ce petit nombre de traits que ſe réduit preſque tout-ce que nous pouvons ſçavoir avec quelque certitude des loix des anciens Scandinaves; Leur Juriſprudence ne commence à nous devenir connue que dans les tems du Chriſtianiſme, & j'aurai ſoin d'en marquer les développemens & les progrès autant que cela ſera poſſible, dans la ſuite de cet ouvrage. Cependant ne terminons pas cet article ſans faire encore un nouvel effort pour développer la façon de penſer de ces peuples ſur le ſujet du gouvernement. L'importance de la matiere nous ſervira d'excuſe, ſi nous allons chercher juſqu'aux extrémités de l'Europe quelques rayons de lumiere propres à l'illuſtrer.

De la République d'Islande.

Une colonie de Norvégiens chaſſés de leur pays par la Tyrannie de leur Roi *Harald* aux beaux cheveux, s'établit en Islande, ſur la fin du neuviéme ſiécle, come on le verra plus en détail dans le livre ſuivant. L'hiſtoire nous apprend qu'ils ne tardérent pas à ſe choiſir des magiſtrats, à publier des loix, en un mot à donner à leur gouvernement une forme réguliere, qui pût à la fois aſſurer leur repos & leur indépendance. Cet événement & la ſituation où ſe trouvoient ces Islandois ſont remarquables à bien des égards. Le génie de ces peuples, leur bon ſens naturel, & leur amour pour la liberté y paroiſſent ſans aucun nuage. Aucune force extérieure ne les croiſe, ni ne les gêne, c'eſt une nation livrée à elle même, qui s'établit dans un pays iſolé, & come ſéparé du reſte du monde; dans tous ſes établiſſemens on ne voit que la plus pure expreſſion de ſes inclinations, & de ſes ſentimens, & ils lui ſont en effet ſi naturels que l'on n'apperçoit pas dans les recits auſſi naïfs, qu'étendus des Chroniques Islandoiſes qu'aucune délibération générale, aucune irréſolution, aucune expérience des états différens, ayent précédé

chez eux, l'institution de cette forme Politique. Tout y nait & s'y arrange de soi-même, & comme les abeilles forment leurs ruches, les nouveaux Islandois établissent chez eux ce Gouvernement, qui semble ne devoir être le fruit que d'une longue expérience, & d'une étude réflechie des homes, & dont un grand génie de ce siécle, remarque avec étonnement qu'il a été trouvé dans les bois. La nature ayant elle même partagé l'Ile en quatre provinces, come nous l'avons vû d'abord, les Islandois suivirent cette division, & établirent dans chacune un Juge qu'on peut nomer *le Juge Provincial.* Chaque Province se subdivisoit en trois autres (*a*) que j'appellerai Préfectures, lesquelles avoient aussi leur *Juges* ou *Préfects*, & enfin chaque préfecture contenoit à son tour environ dix bailliages, dont les magistrats devoient être pour chacune au nombre de cinq. La fonction de ces derniers étoit de rendre la justice en premiere instance dans leur Bailliage, de punir les coupables, & en particulier ceux qui étoient pauvres par leur faute (*b*) d'avoir soin des autres, de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du Bailliage, dont tous les homes libres, & qui possedoient une certaine valeur en terres étoient membres; C'étoit dans ces assemblées qu'on choisissoit les 5 Juges, ou Baillifs, qui gouvernoient le Bailliage. Ce devoit être des personnes distinguées par leur sagesse, & leurs mœurs. On en excluoit tous ceux qui ne possédoient pas des terres d'une certaine étendue, dans l'enceinte du Bailliage, de peur que la pauvreté ne les exposat au mépris, ou à la corruption. Chaque citoien mem-

Gouvernement de cette République.

(*a*) La Province ou le Quartier du Nord étant plus grand que les autres contenoit quatre Préfectures.

(*b*) On trouve dans le Code Islandois cette loi qu'Arngrimus a rendu ainsi en latin. *Ejusmodi mendici impunè castrandi etiamsi cum eorundem nece conjunctum foret.* Tit. de pupil. c. 33. Il y a dans le même Code une autre loi qui défend de les nourrir. Tit. de mendic. c. 39 & 36.

bre de la communauté, qui avoit reçu quelque injure particuliere, accusoit lui même dans une assemblée celui qui l'avoit offensé. Si c'étoit une injure publique, un des Baillifs étoit chargé d'informer contre le coupable; Lorsque les causes, soit civiles, soit criminelles, étoient de quelque importance, toute l'assemblée donnoit son avis. On ne pouvoit sans son consentement recevoir un membre nouveau dans la communauté; si quelqu'un briguoit cette faveur, il s'addressoit à l'assemblée en corps, qui examinoit les motifs de sa demande, & le renvoioit, s'il avoit manqué à l'honneur, ou seulement s'il étoit trop pauvre. La raison de ce dernier usage est fondée sur ce que la communauté nourrissoit ceux de ses membres, qui par quelque malheur difficile à prévénir étoient tombés dans l'indigence. Ainsi l'assemblée faisoit rebâtir (du moins en partie) la maison de celui qui avoit souffert un incendie, elle donnoit du bétail à ceux qui avoient perdu le leur, par une maladie contagieuse &c. Dans ces cas là, les Baillifs taxoient châque citoyen, suivant ses facultés. Les amendes qu'on avoit coutume de payer pour se racheter de la plûpart des crimes, grossissoient encore le thrésor public. (*a*) Enfin cette même assemblée examinoit la

(*a*) C'est une remarque de l'Auteur de l'Esprit des loix, & une remarque bien confirmée par l'histoire de toutes les nations, que plus il y a de liberté dans un Etat, plus les peines en sont douces. Les anciens Germains, les Scandinaves, ces homes peut être les plus braves & les plus libres qui ayent jamais existé, ne connoissoient presque d'autres peines que les peines pécuniaires. Il leur sembloit que leur sang étoit trop précieux pour être versé autre part que dans les combats. Ils porterent avec eux cet esprit dans toute l'Europe, come les Codes des Visigoths, des Bourguignons &c. en font foi. Mais les gouvernemens qu'ils établirent dans des pays plus meridionaux ne purent pas s'accomoder longtems de cette espéce de peines.

En Islande & en Norvége les crimes étoient taxés à un certain nombre de marcs, come on a déja pû le remarquer. Le marc avoit huit parties, dont châcune valoit six aunes de l'etoffe dont on s'habilloit ordinairement. Par conséquent un marc valoit 48 aunes de ce drap. Il est remarqué d'ailleurs que le marc va-

con-

conduite des Baillifs, écoutoit les plaintes qu'on formoit contre eux, & les punissoit, quand elle jugeoit qu'ils avoient abusé de leur autorité.

La réunion des membres, ou du moins, des Députés de dix pareilles communautés, répréséntoit ce que j'ai appellé une Préfecture. Chaque Quartier ou grande Province de l'Islande en renfermoit trois, come nous l'avons vu. Le Chef ou le Juge d'une Préfecture jouissoit d'une dignité considérable; Il avoit le droit de convoquer les dix communautés de son ressort, & il étoit le Président de ces assemblées ordinaires ou extraordinaires; Il étoit en même tems le chef de la Religion dans sa Préfecture; c'étoit lui qui ordonnoit les sacrifices, & les autres cérémonies Religieuses qui se célébroient dans le même lieu, où l'on régloit les affaires politiques & civiles. On en appelloit à ces assemblées des Préfectures des sentences rendues par les Baillifs des communautés, on y régloit les intérêts communs de ces communautés; le Préfect y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les fraix du culte des Dieux. Il y jugeoit en qualité de Pontife ceux qui étoient accusés d'avoir profané les temples, ou parlé mal des Dieux, ou donné quelques marques d'indévotion; Leurs peines consistoient pour l'ordinaire en amendes que l'assemblée assignoit au Préfect, à condition qu'il répareroit les Temples à ses fraix. Mais lorsqu'il se présentoit des affaires d'une grande conséquence, ou qui concernoient tout le quartier ou toute la Province, les membres,

loit un peu plus d'une once d'argent raffiné. Une vache coutoit communément deux marcs & demi, ce qui peut faire juger de la quantité d'argent qu'il y avoit alors dans ces pays là. Au reste ce-ci ne regarde point le Dannemarc qui étoit apparemment plus riche. Voyez Arngrim. Jon. Crymog. L. I. p. 86.

ou ſeulement les Députés des trois Préfectures, ſe réuniſſoient pour compoſer ce qu'on appelloit, les *Etats du Quartier*, ou de la *Province*. Ces Etats ne s'aſſembloient point réguliérement, come les autres qui devoient être convoqués au moins une fois par année, & l'on ne ſait pas préciſément quels étoient les objets de leurs déliberations. Il y a ſeulement apparence qu'on y recouroit come à un moyen extraordinaire de terminer les quérelles, qui s'élevoient entre les communautés des diverſes Préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la Province en général.

Au deſſus de toutes ces *aſſemblées*, ou *Etats* des communautés, & des Provinces, étoient les *Etats généraux* de l'Islande, (*Al-ting*) qui répondoient aux *Als-herjar ting* des autres nations Scandinaves, ou au *Wittena-Gemot* des *Anglo-Saxons*. Ils s'aſſembloient toutes les années, & tout citoyen Islandois ſe faiſoit un honneur, & un devoir de s'y rendre. Le Préſident de cette grande aſſemblée étoit le *Juge Souverain* d'Islande. Il poſſedoit cette charge à vie, mais c'étoit les Etats qui la lui conféroient; ſes principales fonctions étoient de convoquer les *Etats généraux*, & de veiller au maintien des loix, d'où lui venoit le nom Islandois de *Lagman*, ou d'*Home de loix* qu'il portoit. Il avoit le Droit conjointément avec les Etats d'examiner, & de caſſer toutes les ſentences rendues par les Juges inférieurs dans toute l'étendue de l'Ile, d'annuller leurs ordonnances, & de les punir, ſi les plaintes qu'on portoit contre eux, étoient fondées. Ils pouvoient propoſer de faire de nouvelles loix, d'abroger, de changer les anciennes, & ſi les Etats y conſentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des loix écrites, & que toute l'Islande eut adopté la même juriſprudence, ce fut le Juge ſuprême qui eut la garde du Code Original & autentique, auquel tous les autres devoient être conformes. On en ap-

pelloit auſſi à ſon jugement & à celui de l'aſſemblée, des ſentences rendues dans les Tribunaux inférieurs, les Baillis ou les Préfects dont on reviſoit la ſentence, étoient obligés de juger de nouveau la même cauſe, en préſence du *Juge Souverain*, qui prononçoit enſuite ſa ſentence, & aux parties & aux Juges. La crainte d'être condamné & puni devant une ſi nombreuſe aſſemblée étoit, ſuivant la remarque d'*Arngrimus*, un grand frein pour tous ces Juges ſubalternes, & ſervoit à retenir chaque magiſtrat dans les bornes de ſon devoir. Ordinairement les ſéances des *Etats généraux* duroient ſeize jours, & on montre encore aujourd'hui le lieu de ces aſſemblées qui commençoient & finiſſoient par des Sacrifices. C'étoit pendant ce tems là que le Juge Souverain exerçoit principalement ſon autorité. Il ne paroit pas que hors des *Etats généraux*, ſes fonctions ayent été conſiderables; mais en tout tems il étoit traité avec beaucoup d'honneurs & de reſpect, & conſideré comme l'oracle des loix, & le Protecteur du peuple. Les chroniques Islandoiſes marquent avec ſoin les années dans lesquelles chaque juge a été élu, & l'on comptoit le tems par les années de leur élection, comme à Lacédémone par celles des Ephores. On voit par le Catalogue que nous en a conſervé *Arngrimus*, qu'il y en a eu 38. depuis le commencement de la République jusqu'à ſa fin; & l'on trouve dans ce nombre le célébre *Snorro Sturleſon* Hiſtorien que j'ai deja fait connoitre.

Telle a été la forme de cette république aujourd'hui ſi peu connue dans le reſte du monde, quoiqu'il n'y en ait peut être eu aucune, même dans les beaux jours de l'ancienne Grece qui ait produit autant d'Hiſtoriens & de Poétes, & ſur laquelle il nous reſte encore autant de monumens. Sans doute auſſi elle auroit égalé les plus illuſtres en célébrité

ſi le génie naturel de la nation eut été ſecondé, come ailleurs, par les avantages d'un climat favorable, par la facilité de communiquer avec les peuples policés, & d'être connu d'eux, & ſurtout par l'abondance & les richeſſes, ſans lesquelles les peuples mêmes qui aiment le plus les arts, ne peuvent point ſe défaire d'une certaine rudeſſe qui fait ſouvent méconnoitre les productions de leur génie aux nations d'un goût délicat & raffiné. Il eſt aiſé de reconnoître dans ce tableau de la conſtitution politique de l'ancienne Islande, le génie de tous les peuples Celtes qui ont jamais exiſté ſans mêlange des autres nations. Cette limitation de l'autorité des Rois ou des Chefs de l'Etat par des aſſemblées répréſentatives de la nation, qui ſe réſervoient le pouvoir législatif dans toutes les choſes importantes, étoit come une eſpèce de moule, dans lequel ont été jettés pendant une longue ſuite de ſiécles, presque tous les Gouvernemens de l'Europe. Tant que laiſſés à eux mêmes ils furent les maitres de ſuivre cette eſpèce d'inſtinct pour la liberté, lié ſi intimément à leur nature, les Eſpagnols, les Gaulois, tous les peuples de la Germanie, des Iles Britanniques, du Nord, les Thraces, les Scythes retinrent depuis les tems les plus anciens où l'hiſtoire remonte, cette même forme de gouvernement dont ils ſembloient tous avoir pris l'idée dans la même ſource; tandis qu'à côté d'eux, depuis des tems presque auſſi reculés, on voit la plupart des nations de l'Aſie, ſoumiſes à des maîtres abſolus, ne connoitre que les extrêmités d'une lâcheté ſervile, ou de la révolte, & de la trahiſon, & pour cueillir les fruits, couper l'arbre par le tronc, come les ſauvages de l'Amérique, ſi j'oſe ainſi parler avec un Philoſophe célébre.



INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE DANNEMARC.

LIVRE QUATRIEME.

DE LA VALEUR, DES GUERRES, ET DE LA MARINE DES ANCIENS DANOIS.

Argument.

*B*Ut de ce LIVRE. *Passions des anciens Scandinaves pour la guerre, & ses causes. De leur éducation, de leurs loix. Idée qu'ils se faisoient de la Justice.* De

leur religion. De leur valeur. Histoire de quelques guerriers de Jomsbourg. Autres preuves du mépris que les Scandinaves avoient pour la mort. Combats des homes avec les Dieux. Honneurs rendus aux armes. Des duels. Des moyens de perpétuer la gloire des Héros. De leurs nombreuses armées. De la population du Nord dans ces tems là. De leur maniére de faire la guerre. De leurs armes. Du bouclier. De l'attaque & de la défense des places. Des expéditions maritimes des anciens Danois. Pourquoi ils s'adonnerent à la Piraterie. Causes de leur grande puissance sur mer. De la conquête de la Normandie. Découverte & habitation de l'Islande. Découverte des Orcades, de Shetland & de la Groenlande. Découverte d'un nouveau pays nommé Vinlande. Remarques sur cette decouverte.

But de ce Livre.

QUOIQUE JE NE ME propose point de donner ici l'histoire des expéditions des peuples du Nord, je ne crois pas inutile de chercher dans leurs mœurs, & dans leurs préjugés, les causes de ces sanglantes révolutions qui ont changé la face de toute l'Europe. Autant qu'on s'est appliqué à nous conserver le détail de tous les ravages occasionnés par ces divers torrens, autant nous en a-t-on laissé ignorer la source, & les causes qui les ont mis en mouvement. Les peuples civilisés qui se trouvant sur leur passage, étoient le plus souvent exposés à leurs violences, & pouvoient le mieux nous en instruire, trop occupés de leurs malheurs n'en voyoient que la cause la plus prochaine. Ces irruptions imprévues étoient pour eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la foudre, qui demeure ignorée dans la nuée où elle se forme, jusqu'au mo-

ment où elle éclate, & dont on ne penſe guéres à approfondir la nature dans les momens où l'on s'en voit frappé. Mais dans les tems de calme cette recherche devient plus facile, & peut avoir ſon utilité. Ce ſeroit du moins être bien ſévére que de condamner cette curioſité ſi naturelle, qui nous fait ſouhaiter de connoître l'origine, & les circonſtances des maux dont nous avons été longtems affligés.

On ſent aiſément qu'un ſeul reſſort n'a pas ſuffi pour déplacer & pour tranſporter des nations entieres d'une extrêmité de l'Europe à l'autre. Tant de raiſons ſemblent devoir attacher les homes aux lieux qui les ont vû naître, tant d'obſtacles s'oppoſent à l'unanimité des réſolutions dans une multitude libre, & tant d'autres ſurtout à l'exécution des projets de ce genre, qu'il eſt néceſſaire de ſuppoſer qu'il y avoit chez les peuples qui ont donné au monde ces ſpectacles étonans, des cauſes à la fois nombreuſes & bien puiſſantes, pour ſe repandre ainſi au dehors avec tant d'abondance & d'impétuoſité. Ces cauſes vont ſe déveloper d'elles mêmes, ſans que j'aye beſoin de les indiquer. Le Tableau des mœurs des anciens habitans du Nord, n'a preſque pas un trait qui n'explique quelque événement, ou ſi j'oſe parler ainſi, quelque Phénoméne de l'hiſtoire du moyen âge. Cette raiſon ſeule doit ſuffire, à ce qu'il me ſemble, pour juſtifier les détails dans leſquels je pourrai entrer.

Paſſion des Scandinaves pour la guerre, & ſes cauſes.

J'ai deja laiſſé entrevoir ça & là, que les anciens Scandinaves ne reſpiroient que la guerre. Elle étoit à la fois chez eux la ſource de l'honneur, des richeſſes, & du ſalut. L'éducation, les loix, les préjugéz, la morale, la Religion, tout concouroit à en faire leur paſſion dominante, & leur unique

objet. Dès leur plus tendre jeunesse, on s'appliquoit à en faire des Soldats, on endurcissoit leur corps, on l'accoutumoit au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la course, à la chasse, à traverser les plus grands fleuves à la nage, au maniement des armes. Les jeux de l'enfance même, & de la premiere jeunesse étoient dirigés vers ce but, les dangers y étoient toujours mêlés aux amusemens. Ils consistoient à faire des sauts périlleux, à grimper sur des rochers escarpés, à combattre nud avec des armes offensives, à lutter sans ménagement; aussi n'étoit-il pas rare de voir à l'age de quinze ans des hommes robustes, & capables de se faire redouter dans un combat. C'étoit aussi environ à cet age qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une lance; Cette céremonie se faisoit dans quelque assemblée publique. Un des principaux de l'assemblée, ou bien le pére, & à son défaut, le plus proche parent, armoient le jeune homme publiquement. „ C'étoit là, dit *Tacite*,
„ sa robe virile, son entrée dans les dignités, auparavant il faisoit partie de sa maison, alors il devenoit membre de l'Etat. „ Il faloit après cela, du moins dans les plus anciens tems qu'il pourvut par lui même à sa subsistance, en vivant de la chasse, ou en allant en course sur l'ennemi. On prenoit un soin particulier d'empêcher ces jeunes soldats de se livrer trop tôt au commerce du sexe, jusqu'à ce que leurs membres eussent acquis toute la vigueur dont ils étoient susceptibles. On ne pouvoit même se flatter de plaire aux femmes, qu'à proportion du courage & de l'addresse qu'on montroit à la guerre, & dans ses exercices. Aussi voyons-nous dans une ancienne chanson conservée par *Wormius*, qu'un Roi de Norvége est bien étonné de ce que sachant faire huit exercices différens, une fille de Russie, ose le mépri-

De leur Education.

méprifer. J'aurai fouvent occafion de citer de nouveaux exemples de la façon de penfer des femmes fur cette matiére ; On peut cependant juger fur cela feul, qu'elles n'étoient pas d'un caractere à amollir leurs enfans par des foins empreffés & délicats. Ces tendres créatures naiffoient même pour l'ordinaire dans les camps, & au milieu des armées. Leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la prémiere fois, que des fpectacles militaires, des armes, du fang répandu, des combats feints ou réels, & au fortir de l'enfance, leur ame fe trouvoit deja toute difpofée à embraffer les préjugés cruels dont leur peres étoient imbus.

De leurs Loix.

La plûpart des loix fembloient ne connoître comme dans l'ancienne Lacédémone, d'autres vertus que les vertus militaires, & d'autres crimes que la lâcheté. Elles décernoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les prémiers la fuite dans un combat ; on vient de voir que *Frothon* les excluoit de la focieté, & les déclaroit infames. Quelquefois chez les Germains, on alloit, au rapport de *Tacite*, jusqu'à étouffer les lâches dans un bourbier, après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, ajoute l'auteur, que la punition des crimes doit être éclatante, mais qu'il y a des lâchetés & des infamies qui doivent être enfevelies dans un filence éternel. Les diftinctions les plus flatteufes étoient pour ceux qui avoient fait quelque action d'éclat, & les loix mêmes régloient les rangs fur les divers degrés de courage. *Frothon* avoit ordonné, dit *Saxon*, que celui qui briguoit un pofte confidérable dans les armées, devoit en toute occafion attaquer un ennemi, faire face à deux, ne reculer que d'un pas fi trois fe préfentoient, & ne prendre la fuite que quand ils feroient au nombre de quatre.

De là s'étoit formé ce prejugé si profondement enraciné chez ces peuples, qu'il n'y avoit pas d'autres voyes, pour acquerir de la gloire, que la profession des armes, & une valeur indomptée, préjugé toujours funeste, mais qui devoit sur tout avoir une extrême force pour fasciner les esprits, dans un tems où le luxe étoit inconnu, où l'ambition & ce desir si naturel & si actif chez les hommes d'attirer sur soi l'attention de ses égaux, n'avoient qu'un seul objet, & si je puis ainsi parler, que ce seul aliment. L'amour de la patrie s'unissoit encore à ce principe pour en augmenter la force; car l'Etat non plus que les particuliers, n'avoit guères d'autre domaine & d'autre thrésor, que le bruit de ses exploits & la terreur de ses voisins. Toutes les nations des Celtes se faisoient un honneur de laisser autour d'elles, une grande étendue de pays déserte & inculte, qui étoit à la fois pour elles un rempart & une marque glorieuse de la crainte qu'elles inspiroient aux autres peuples. Les régles de la Justice avoient été pliées à ces préjugés, bien loin d'y mettre un frein néceſſaire. Il n'y a point d'exagération à dire, que les Celtes en général en avoient une notion toute opposée à la Théorie de nôtre tems. Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de justice, & la force un titre incontestable sur les foibles, une marque visible que Dieu avoit voulu les lui soumettre. Ils ne doutoient pas, que les intentions de cette divinité n'eussent été d'établir cette dépendance, aussi bien parmi les hommes, que parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, come nos Jurisconsultes modernes de celui de leur égalité, ils en inféroient que les foibles n'avoient point de droit, sur ce qu'ils ne pouvoient défendre, par cela même qu'ils étoient hors d'état de le défendre. Cette maxime qui fai-

Idée qu'ils se faisoient de la justice.

ſoit la baſe du droit des anciens Européens, étant évidemment dictée par leur paſſion la plus chérie, il ne faut pas s'étonner de ce que leur conduite y a été ſi conforme, qu'à cet égard leurs deſcendans font pour l'ordinaire le contraſte le plus complet avec eux. au reſte pluſieurs traits de l'hiſtoire de ces peuples prouvent que nous ne leur prêtons rien par cette ſuppoſition, & il ſuffit de remarquer un autre application qu'ils faiſoient du même principe, pour ne pas douter qu'ils ne l'euſſent en effet adopté dans toute ſa rigueur. Je veux parler du combat judiciaire, qu'ils appelloient, *un Jugement de Dieu*, come on l'a vu plus haut, étendant ce nom à toute ſorte de batailles, & regardant la victoire en général comme le ſigne le moins équivoque, par où la Providence puiſſe faire connoitre celui qui eſt le plus fort, & par là même le plus digne de commander. *La valeur*, dit un Guerrier Germain dans *Tacite*, *eſt le ſeul bien propre de l'homme; Dieu ſe range du côté des plus forts.* (*a*)

De leur Religion.

Enfin la Religion en attachant à la profeſſion des armes le ſalut & la felicité éternelle, avoit doné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre. Il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourmens capables de modérer une paſſion ſi bien legitimée, & dont les plus étranges excès devoient être couronnés par une ſi grande récompenſe. On connoit deja la nature des motifs que cette Religion offroit à ſes Sectateurs, & l'on ne pourra manquer de ſe les rappeller ſouvent en liſant quelques traits de la valeur des anciens Scandinaves, & de leur mépris pour la mort

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 17. Voyez auſſi Pelloutier Hiſt. des Celtes, T. I. p. 415.

même, que nous allons rapporter d'après les Chroniques Islandoises les plus autentiques.

De la bravoure des anciens Danois.

L'Histoire nous apprend que *Harald à la dent bleue*, Roi de Dannemarc qui vivoit dans le milieu du dixiéme siècle, avoit fondé sur la Côte de la Poméranie qui lui étoit soumise, une ville nomée *Julin*, ou *Jomsbourg*, qu'il y avoit envoyé une colonie de jeunes Danois, & qu'il en avoit doné le gouvernement à un Guerrier célébre, nomé *Palnatoko*. Ce nouveau Lycurgue avoit fait de sa ville une seconde Lacédémone, & tout y étoit uniquement dirigé vers le but de former des Soldats. *Il avoit défendu*, dit l'auteur de l'histoire de cette République, (*a*) *d'y prononcer seulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus éminents.* Jamais un citoyen de Julin ne devoit céder au nombre quelque grand qu'il fut, mais se battre intrépidément sans prendre la fuite, même devant une multitude superieure. La vue d'une mort présente & inévitable n'eut pas même été une excuse pour lui, s'il avoit formé quelque plainte, ou laissé entrevoir la plus legere appréhension. Il paroit que ce Législateur réussit en effet à détruire chez le plus grand nombre de ses eléves jusqu'aux derniers restes de ce sentiment si profond & si universel, qui nous fait abhorrer nôtre destruction. Rien ne le prouve mieux qu'un trait de leur histoire qui mérite d'avoir place ici par sa singularité.

Histoire de quelques guerriers Jomsbourgeois.

Les Jomsbourgeois ayant fait une irruption dans les Etats d'un puissant Seigneur Norvégien, nomé *Haquin*, furent vaincus malgré toute l'opiniatreté de leur résistance, & les plus distingués d'entre leurs chefs ayant été faits prisonniers, les vainqueurs

(*a*) Voyez. Jomswikinga saga, ap. Barthol. de causis cont. mort. L. I, ch. 5.

les condamnerent à la mort conformément à l'uſage de ces tems. Cette nouvelle loin de les affliger fut pour eux un ſujet de joye. Le premier qui fut mené au ſupplice ſe contenta de dire ſans changer de viſage, & ſans donner le moindre ſigne d'effroi, *Pourquoi ne m'arriveroit-il pas la même choſe qu'à mon pere? Il eſt mort & je mourrai.* Un Guerrier nommé *Thorchill* qui devoit trancher la tête au ſecond, lui ayant demandé ce qu'il penſoit à la vûe de la mort, il répondit: *Qu'il ſe ſouvenoit trop bien des loix de* JOMSBOURG *pour prononcer quelques paroles qui marquaſſent de la crainte.* Le troiſieme repliqua à la même queſtion: *Qu'il ſe réjouiſſoit de mourir avec ſa gloire, & qu'il préféroit cette mort à une vie infame comme celle de Thorchill.* Le quatriéme fit une réponſe plus longue & plus ſinguliere. *Je ſouffre la mort de bon coeur, dit-il, & cette heure m'eſt fort agréable. Je te prie ſeulement, ajoute-t-il, en s'adreſſant à* THORCHILL, *de me trancher la tête le plus promtement qu'il ſera poſſible, car c'eſt une queſtion que nous avons ſouvent agitée à* JOMSBOURG, *que de ſavoir ſi l'on conſerve quelque ſentiment après avoir été décapité. C'eſt pourquoi je vais prendre ce couteau dans ma main, ſi après avoir eu la tête tranchée, je le porte contre toi, ce ſera une marque que je n'ai pas entiérement perdu la vie, ſi je le laiſſe tomber, ce ſera une preuve du contraire. Ainſi hâte toi de terminer ce différent. Thorchill*, ajoute l'hiſtorien, *ſe hâta auſſi de lui trancher la tête, & le couteau tomba, come cela devoit arriver.* Le cinquieme montra la même tranquillité, & mourut en raillant ſes ennemis. Le ſixieme recommanda à *Thorchill* de le fraper au viſage; *je me tiendrai immobile*, aujouta-t-il, *& tu obſerveras ſi je done quelque ſigne de frayeur, ou ſi je ferme ſeulement les yeux, car les Jomsbourgeois ſont accoutumés à ne pas remuer, même*

quand on leur done le coup de mort, & nous nous somes exercés souvent à cela les uns les autres. Il mourut en tenant sa promesse, en présence de tous les Spectateurs. *Le septiéme étoit,* dit l'historien, *un jeune homme dans la fleur de l'age, & d'une grande beauté; sa longue chevelure blonde sembloit de soye, & flottoit en boucles sur ses épaules.* THORCHILL *lui demanda, Qu'est ce qu'il pensoit de la mort? Je la reçois volontiers, dit-il, puisque j'ai rempli le plus grand devoir de la vie, & que j'ai vu mourir tous ceux à qui je ne puis survivre? Je te prie seulement qu'aucun esclave ne touche mes cheveux, & que mon sang ne les souille point.*

Autres preuves du mépris que ces peuples avoient pour la mort.

Cette constance dans les derniers momens n'étoit pourtant pas uniquement l'effet des loix & de l'éducation qu'avoient reçues les Jomsbourgeois. D'autres Danois ont souvent donné les mêmes scènes d'intrépidité, ou plutôt, tels ont été en général tous les Scandinaves, les Scythes, & les Celtes. C'étoit chez eux la marque d'une honteuse pusillanimité que de pousser alors le moindre cri, de changer de visage & surtout de verser des pleurs. *Les Danois,* dit Adam de Brême, (*a*) *ont cela de remarquable, que s'ils ont commis quelque crime, ils aiment mieux être punis de mort que de souffrir des coups. Il n'y a pas d'autre supplice pour eux que la hache & la servitude. Ils detestent les gémissemens & toutes les marques de douleur par où nous cherchons à nous soulager & ils refusent même de pleurer leurs péchez & la mort de leurs proches.* Mais si le simple Soldat regardoit les pleurs come l'apanage de la foiblesse & de la servitude, les Braves, les Chefs, tous ceux qui aspiroient à se faire quelque nom, poussoient le mépris de la mort bien plus loin encore. Le Roi *Regner Lodbrog*, qui, come je l'ai déja remarqué, mourut en

(*a*) Adam. Brem. de situ Daniæ c. 213.

chantant un hymne, ſur le champ de bataille, s'écrie à la fin d'une ſtrophe; *Les heures de ma vie ſe ſont envolées, je mourrai en riant*, & pluſieurs traits des anciennes hiſtoires font foi, que ce n'eſt point là une expreſſion, ou une hyperbole poétique. *Saxon* parlant d'un combat ſingulier, dit qu'un des combattans *tomba, rit, & mourut*, épitaphe auſſi courte qu'énergique, & qui ſe retrouve dans une chronique Islandoiſe. (*a*) Un Officier d'un Roi de Norvége, nomé *Half*, célébrant en vers la mort de ſon maître, qui venoit d'être tué, finit ſon éloge en diſant: *Toutes les Hiſtoires raconteront à l'avenir, que le Roi Half eſt mort en riant.* Un guerrier ayant été renverſé par terre en luttant contre ſon ennemi, & celui-ci ſe trouvant ſans armes, le vaincu promit d'attendre ſans changer de poſture qu'il eut été chercher l'épée dont il avoit beſoin pour l'égorger, & il tint fidélement ſa promeſſe. Mourir les armes à la main étoit le voeu de tout home libre, & l'idée qu'ils ſe faiſoient de cette eſpéce de mort, devoit en effet les conduire à craindre celle qui eſt une ſuite de la maladie ou de la vieilleſſe. La joye qu'ils témoignoient à ſes approches, pouvoit donc très ſouvent partir véritablement du cœur, & n'être que l'expreſſion fidéle de leurs ſentimens, quoiqu'il entrat ſans doute quelque fois de l'oſtentation dans leur maniere de la reçevoir. Toute leur conduite prouve qu'ils étoient le plus ſouvent de bone foi, & ceux qui connoiſſent quel empire l'éducation, l'exemple, & l'imagination peuvent avoir ſur les hommes, n'auront aucune peine à adopter cette multitude de témoignages que l'antiquité nous a laiſſé de leur bravoure extraordinaire. *La philoſophie des Cimbres*, dit *Valére Maxime*, *eſt gaye & courageuſe, ils treſſaillent de joye dans un combat, de ce qu'ils vont ſortir de la vie*

(*a*) Saxo Gramm. Lib. 2. & Bodvars Biarka Saga apud Barthol. L. I. c. I.

d'une maniére si glorieuse, ils se lamentent dans les maladies dans la crainte d'une fin honteuse & miserable. Ciceron dit aussi d'eux, qu'autant qu'ils sont intrépides dans les combats, autant sont-ils foibles & impatiens dans les douleurs du corps. (*a*) Les histoires de l'ancienne Scandinavie sont toutes pleines de traits relatifs à cette façon de penser. Les guerriers illustres qui se sentoient consumer par quelque longue maladie, ne se bornoient même pas toujours à accuser leur destinée. Ils se hâtoient souvent de profiter des momens qui leur restoient pour sortir de la vie par une voye plus glorieuse. Les uns se faisoient porter dans les lieux où l'on combattoit, & mouroient dans la mêlée; Les autres se tuoient eux mêmes, plusieurs se faisoient rendre cet affreux service par leurs meilleurs amis, qui le regardoient come un devoir sacré (*b*) Enfin au défaut de tous ces secours, & surtout lorsque le Christianisme eut proscrit ces usages cruels,

(*a*) Tuscul. Quæst Lib. 2.

(*b*) On trouve dans une ancienne Histoire Islandoise mêlée à la verité de beaucoup de fictions, un trait qui peut montrer ce que pensoient du Suicide les anciens peuples du Nord Il y a, dit l'auteur, dans une montagne d'Islande un rocher si élevé que tout animal qui en tombe, ne peut manquer de perdre la vie. C'est là où l'on va quand il arrive quelque malheur inopiné. Tous nos ancêtres même sans être malades partoient de là pour aller chez Odin. C'est pour quoi il n'y a pas besoin de s'affliger, ni de faire de la dépense pour ses parens, puisque tous nos ancêtres ont pris la route de ce rocher. *Procope* attribue aussi le même usage aux *Herules* peuple Goths. *Apud Herulos*, dit-il, *nec senibus, nec ægrotis fas erat vitam producere, & si quem senium occupasset, aut morbus, rogare is cogebatur propinquos, ut quamprimum hominum numero eum tollerent.* Procop. Goth. L. II. c. 14.

Silius dit en parlant des anciens Espagnols:

Prodiga gens animæ, & properare facillima mortem;
Namque ubi transcendit florentes viribus annos
Impatiens ævi spernit novisse senectam
Et fati modus in dextra est.

Toutes ces autorités qu'il seroit aisé de multiplier, prouvent que je n'attribue rien aux peuples du Nord, que les historiens, soit étrangers, soit de leur nation, ne confirment positivement; & qu'on ne peut reprocher ces préjugés barbares aux anciens Scandinaves, sans faire le procès aux ancêtres de toutes les Nations de l'Europe.

les

les Héros se consoloient du moins en s'armant de toutes pièces quand ils sentoient leur fin prochaine, come s'ils eussent voulu par cette singuliére cérémonie faire une espèce de protestation contre un genre de mort auquel ils ne succomboient que malgré eux. Après cela il n'est pas étonnant, que les cliens d'un Seigneur, ou en général tous ceux qui s'enrôloient sous un chef pour quelque expedition dangereuse, fissent souvent le vœu de ne point survivre à celui qui les commandoit, & que ce vœu fut toujours accompli dans la plus grande rigueur. (*a*) Il ne l'est pas non plus, que de simples Soldats formassent quelque fois entr'eux une espéce de société, ou de confraternité dont les membres s'engageoient à venger aux dépens de leur vie la mort de leurs associés, pourvu qu'elle eut été honorable & violente. L'espoir de la récompense attaché à une mort sanglante leur faisoit regarder come bien léger le sacrifice de leur vie, & en général tous les dangers n'étoient à leurs yeux que des occasions favorables & prétieuses de mériter la gloire & le salut. Aussi ne voyoit-on gueres de lâches parmi ces peuples, & le simple soupçon de ce vice attiroit un mépris universel à ceux qui l'avoient mérité. Un homme qui avoit perdu son bouclier, celui qui avoit reçu une blessure par derriere, n'osoient plus reparoître en public. Dans l'histoire d'Angleterre (*b*) on voit un fameux Capitaine Danois nommé *Siward* qui avoit envoyé son fils pour conquérir l'Ecosse, demander froidement à ceux qui lui annoncent qu'il vient d'être tué, s'il a reçu ses blessures par devant ou par derriere. Les messagers ayant répondu qu'il n'avoit été blessé que par devant, le père s'écrie; *Je n'ai donc qu'à*

(*a*) La même chose avoit lieu chez divers Peuples Celtes, ils appelloient ceux qui s'étoient ainsi liés à leurs chefs *Soldurii.*

(*b*) Bromtom. Ubb, Jom. Chronic. p. 946.

me réjouir, car toute autre mort est indigne de moi, & de mon fils. Les vainqueurs ne pouvoient pas exercer une plus terrible vengeance sur leurs captifs, qu'en les condamnant à l'esclavage. *Il y a*, dit Saxon, *dans le coeur des Danois une répugnance insurmontable pour la Servitude, qui la leur fait regarder come la plus affreuse de toutes les conditions.* (*a*) Le même historien nous peint aussi un Roi de Dannemarc nomé *Frothon*, pris en combattant par un Roi son ennemi, & refusant opiniâtrement les offres que ce Prince lui faisoit de lui laisser la vie. *A quoi bon*, disoit-il, *me réserverois je pour une si grande honte? Qu'est ce que l'avenir pourroit m'apporter, qui contrebalançat le souvenir de mes malheurs, & les regrets que me causeroit ma misere? Et lors même que vous me rendriez mes états, que vous rameneriés ma soeur chez moi, que vous répareriés les pertes de mon trésor, Tout cela me rendroit-il ma gloire? Tous ces bienfaits ne me remettroient jamais dans mon premier état, & les Siècles à venir diroient toujours*, FROTHON *a été pris par son ennemi.* Dans tous les combats, & le nombre en est prodigieux dans les anciennes histoires du Nord, on entend toujours les partis opposés faire retentir les noms de *gloire*, d'*honneur*, & de *mépris de la mort*, & se remplir par ce moyen les uns les autres de cet enthousiasme qui produit les grandes actions, ou du moins les actions extraordinaires. Un Général n'oublioit jamais de rappeller ces motifs à ses troupes, lorsqu'elles étoient sur le point de se battre, & souvent elles le prévenoient & voloient d'elles mêmes aux coups, en chantant des hymnes, en marchant en cadence, & en poussant des cris de joye. Enfin semblables aux Héros d'Homere ceux de l'ancienne Scandinavie dans les accès de leur courage bouillant osoient défier jusqu'à leurs Dieux mêmes. *Quand ils seroient plus forts que*

Combats des hommes contre les Dieux.

(*a*) Sax. Gram. Lib. 12.

les Dieux, disoit un brave en parlant de ses ennemis, *Je veux absolument combattre*, (*a*) & souvent en effet ils osoient attaquer ce qu'ils croyoient être des Dieux. (*b*) Le même auteur raconte, qu'un Prince Danois appellé *Hother* résista aux forces réunies d'*Odin*, de *Thor*, & de plusieurs Escadrons de Divinités, & *la victoire*, ajouta-t-il, *seroit restée aux Dieux, si Hother n'eut rompu plusieurs fois leurs rangs, & leur opposant tout ce que les forces humaines peuvent avoir de redoutable, n'eut rendu la massue de Thor inutile, en la coupant par le manche. Abbatus de ce coup imprévu, les Dieux furent forcés de prendre la fuite.* Il n'est pas besoin de remarquer avec *Saxon*, que ces Dieux vaincus par des hommes, n'étoient que des Dieux imaginaires. Personne n'est tenté de prendre de pareils récits au pied de la lettre, & ils ne méritent d'être rapportés que parce qu'ils nous font connoître la façon de penser du peuple parmi lequel ils avoient cours. On en peut inférer du moins, que la confiance qu'inspiroient à ces anciens Danois leurs forces & leur courage, a du être bien extrême, pour leur faire braver ce que leur Religion leur offroit de plus redoutable; mais Dioméde blessant Venus cachée dans un nuage, ou défiant Jupiter, & les autres combats des Dieux & des hommes décrits dans l'Iliade, ont deja montré ce que peut l'yvresse d'un homme qui se croit au dessus de toute crainte.

(*a*) Dans *Saxon* on entend un brave nommé *Biarcon* souhaiter ardemment de pouvoir trouver *Odin* pour l'attaquer, & exprimer ce voeu par des vers dont voici le sens. *Où est donc à présent celui qu'on nomme Odin, ce guerrier si bien armé, & qui n'a qu'un œuil pour se conduire? Ah! si je pouvois le voir, cet Epoux redouté de* FRIGGA, *c'est en vain qu'il est couvert d'un bouclier resplendissant, envain il est monté sur un grand cheval, Il ne sortiroit pas sans quelque blessure de sa demeure de* LETHRA. *Il est permis d'attaquer & de combattre un Dieu guerrier.* Saxo Grammat. L. I.

(*b*) Barthol. L. I. c. 6.

Honneurs rendus aux armes.

Une paſſion ſi forte, ſi générale, ſi aveugle n'a pû que doner ſon caractere à tout ce qui étoit, pour ainſi dire, à ſa portée, & il n'eſt pas étonnant qu'elle ait fait ſonger de bonne heure à déifiér les inſtrumens ſans lesquels elle ſe ſatisferoit ſi mal. Dès les plus anciens tems on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes ſe ſervoient pour l'ordinaire d'une épée, come du Symbole le plus propre à répréſenter le Dieu ſuprême. C'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit deſtiné aux prieres & aux ſacrifices, & quand on ſe fut relaché de la premiere rigueur au point de conſtruire des temples, & d'y placer des idoles, on conſerva cependant quelque trace de l'ancien uſage, en mettant une épée dans la main des Statues qui répréſentoient *Odin*. Le reſpect qu'on avoit pour les armes faiſoit auſſi qu'on juroit par ces inſtrumens ſi chers & ſi utiles, comme par tout ce qu'on connoiſſoit de plus ſaint. Les anciens Turcs juroient par leur cimeterre, & dans une ancienne Poéſie Islandoiſe un Scandinave voulant s'aſſurer de la bonne foi de quelqu'un, exige qu'il lui jure auparavant par l'épaule d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce ſerment étoit ſurtout d'uſage aux approches de quelque grande bataille, on s'engageoit par là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très ſupérieur en nombre.

Des Duels.

De la même ſource venoient auſſi les Duels, ou les combats des particuliers, ſi fréquens chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes leurs coutumes barbares que leurs deſcendans ont le plus fidellement conſervée. En Dannemarc & dans tout le Nord on appelloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting*, ou de Lâche, car on étoit bien perſuadé, que celui qui recevoit une injure

ſi fletriſſante, ne manqueroit pas d'avoir recours à l'unique voye que le préjugé laiſſat de s'en laver. Chez les Scandinaves les funeſtes ſuites de cette ſenſibilité, à ce qu'on appelle l'honneur, s'étendoient ſouvent des ſimples particuliers aux nations entieres, & les peuples aveugles ſur leurs vrais intérêts ſe faiſoient des guerres longues & cruelles par des motifs qui ne doivent pas ſans doute armer ſeulement un home contre un autre. Sous le Regne du Roi *Harald à la dent bleue*, les Islandois irrités de ce qu'on leur avoit arrêté en Dannemarc un de leurs vaiſſeaux chargé de marchandiſes, uſerent pour ſe venger des armes, qui leur étoient le plus familieres, c'eſt à dire, qu'ils écrivirent contre ce Prince des Poéſies très ſatyriques. *Harald* ayant été à ſon tour vivement offenſé de cette indiſcrétion, arma une flotte pour aller ravager l'Islande, ce qui obligea les habitans à faire une loi qu'on trouve encore dans le Code des anciens ſtatuts de cette nation, par où il eſt défendu ſous peines capitales de faire des vers Satyriques contre les Rois de Dannemarc, de Suéde, ou de Norvége.

Des moyens qu'on emploioit pour perpétuer ſa gloire.

Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penſer à la perpétuer. Les Anciens Scandinaves emploioient dans cette vuë divers moyens aſſortis à la groſſiéreté de ces tems, & qui en trompant l'intention de la plupart de ceux qui en attendoient l'immortalité, n'ont fait ſans doute, que leur rendre une exacte juſtice. Le plus commun conſiſtoit à enſevelir les Héros dans des collines faites artificiellement au milieu de quelque plaine, & de donner à ces collines & quelque fois aux plaines mêmes, le nom de celui qui y étoit enterré; Ce monument informe en excitant l'émulation de tous les habitans d'alentour ſervoit auſſi de pièce juſtificative à leurs traditions, & l'on trouve encore ça & là en Dan-

nemarc de ces collines funeraires, qui portent le nom de quelque brave ou de quelque Roi de ces tems. (*a*)

On choisissoit ordinairement une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit frequenté pour y élever ces tombeaux. On les ornoit aussi souvent d'une ou de plusieurs pierres & d'Epitaphes, come cela sera expliqué, lorsque je parlerai des funérailles de ces peuples. Mais on recouroit surtout à l'art des Poétes, lorsqu'il s'agissoit d'immortaliser quelque Roi ou quelque Grand Capitaine. On les chargeoit de composer des Odes, qui continssent le récit de leurs plus belles actions, & quelquefois celui de leur vie entiere. Ces chansons se repandoient de bouche en bouche, il n'y avoit aucune solemnité, où elles ne fussent chantées avec pompe. Les louanges, que ces Poétes donnoient à la Valeur, l'enthousiasme guerrier répandu dans leurs vers, le soin, qu'on prenoit de les faire apprendre à tout le monde dès l'enfance, tous ces effets naturels de l'esprit de ces peuples, servoient à le fortifier, & à l'étendre à leur tour; Enfin les objets mêmes qu'on avoit ordinairement sous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers, dont on se servoit à la guerre, les murs des maisons, les tapisseries, tout retraçoit le souvenir des actions d'éclat, & des guerriers intrépides, au moyen

(*a*) Voyez Barthol. de caus. cont. mort. L. I. ch. 8. Cet usage a été vraisemblablement celui de tous les Scythes & Celtes. Quelques voyageurs assurent avoir vû dans la Tartarie Crimée, & dans les pays d'alentour des collines artificielles absolument semblables à celles dont le Dannemarc & le Nord entier sont couverts. Les Celtes Méridionaux ayant alteré de bonne heure leurs rites & leurs usages par leur mêlange avec les étrangers, ces collines s'étant insensiblement abbaissées par une si longue suite d'années ne peuvent plus être sensibles dans les pays qu'ils occupoient. Virgile & Servius attribuent expressément cet usage aux anciens Italiens. Voyez la remarque de ce dernier sur ce vers de l'Enéide L. II.

Fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum.

des caraćteres runiques, des hiéroglyphes, & des ſymboles dont on les couvroit. La crainte de tomber dans des répétitions m'oblige à renvoyer à l'article où je traiterai des arts, une plus ample explication de ces divers uſages.

Un peuple, qui nourriſſoit en tout tems de pareilles diſpoſitions pour la guerre ne devoit pas manquer d'occaſions de la faire. Auſſi y en avoit-il de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'eſt aux relations de ces guerres que ſe borneroit uniquement leur hiſtoire, s'ils avoient pris le ſoin aſſez ſuperflu de nous en tranſmettre tous les détails; Le peu qui nous en reſte, eſt cependant plus que ſuffiſant encore, pour repaître la curioſité de ceux qui admirent les prodiges de valeur & d'intrépidité quelque ſoit l'eſprit qui les dićte, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être ſi prodigues d'une vie qu'ils ignoroient l'art de rendre agréable. Dans les plus anciens tems les nations de la Germanie & du Nord avoient accoutumé de tenir au Printems une aſſemblée générale, où tout home libre ſe rendoit armé de pied en cap, & prêt à entrer en Campagne. Là on déliberoit de quel côté on porteroit la guerre, on examinoit les ſujets de plainte qu'avoient donés les nations voiſines, leur puiſſance ou leurs richeſſes, la néceſſité de venger quelque injure qu'on en avoit reçue, la facilité d'en triompher, ou l'eſpérance du butin. Quand on avoit reſolu la guerre, & formé le plan de la Campagne, on ſe mettoit incontinent en marche; chacun ſe chargeoit d'une certaine quantité de proviſions, & preſque tout ce qu'il y avoit dans le pays d'homes faits, venoit ſe joindre à cette armée tumultueuſement aſſemblée. Il ne faut pas s'étonner après cela, s'il eſt ſorti du Nord des eſſains de Soldats auſſi redoutables par leur nombre que

De la Population du Nord dans les anciens tems.

par leur valeur, & l'on ne doit pas se presser d'en conclure, que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours. En effet pour juger avec quelque sûreté dans une question de ce genre, il faut principalement considérer l'état intérieur, les mœurs, & la police d'une nation. On sait que chez les Scandinaves l'agriculture étoit fort négligée, que la plûpart étoient réduits à vivre du revenu de leurs troupeaux, dont les soins occupent bien moins de personnes que la culture des terres; Qu'il n'y avoit point de villes, ou du moins, qu'il n'y en eut que fort tard de très petites; Que les dissensions civiles & domestiques, les duels, & les guerres tendoient continuellement à la déstruction de l'espèce, & qu' enfin les arts, les manufactures & le commerce étant inconnus, les moyens de subsistance devoient y être nécessairement très bornés. A l'égard de ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes sortis du Nord, on doit considérer aussi que de tout tems les peuples & les historiens, (qui souvent n'écrivent que ce que le peuple a crû,) ont été portés à exagérer sur cette matiere; les uns pour relever la puissance de la nation, qui pouvoit avoir de telles armées sur pied, d'autres pour sauver la gloire de celle qui étoit vaincue, quelquefois seulement sans autre motif, qu'un amour aveugle du merveilleux, qui s'autorisoit alors de la difficulté de prononcer avec quelque sureté dans une chose, où souvent on commet de si grandes erreurs, après de longues recherches. Il est bien probable encore, que diverses circonstances de ces fameuses expéditions des Scandinaves ont contribué à faire donner à leur pays ce nom de *Fabrique des nations*, qu'un historien lui applique. (*a*) En effet lorsque ces émigrations se faisoient par mer, la

(*a*) Vagina gentium. V. Jornand. de Reb. Goth.

prom-

promtitude avec laquelle ils pouvoient porter leurs ravages d'une côte à une autre, a pû aisément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler presque en même tems de plusieurs irruptions différentes; s'ils sortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés sur leur route des peuples également avides de gloire & de pillage, qui se joignant à eux passoient dans la suite pour être venus de la même origine que le premier essain qui s'étoit mis en mouvement. Il faut aussi se souvenir, que ces émigrations ne se sont faites que de distance en distance, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuisée, elle restoit vraisemblablement dans l'inaction jusqu'à ce qu'elle eut réparé la perte de ses habitans. La vaste étendue de la Scandinavie étant partagée alors en plusieurs peuples peu connus, & seulement designés en général par le nom de Goths & de Normans, on ne pouvoit savoir au juste de quelle contrée chaque troupe étoit originaire, & moins encore à quel degré de dépopulation, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une si grande quantité de ses habitans. Mais ce qui explique le mieux à mon avis ces nombreuses & fréquentes émigrations des peuples du Nord, c'est qu'il y a tout lieu de croire, que les nations entieres prenoient part, le plus souvent, à ces sanglantes entreprises; les femmes mêmes & les enfans marchoient quelquefois à la suite des armées, quand un peuple par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit resolu de transporter ailleurs sa demeure. Un projet de cette espèce nous paroit, à la vérité, bien étrange aujourd'hui, mais il n'en est pas moins vrai que nos peres les Celtes en formoient souvent, & quelquefois en exécutoient de pareils. Du tems de César, les *Helvétiens*, c'est à

dire, les Suisses, voulant s'établir dans les Gaules, brulerent de leurs propres mains, leurs maisons & tout ce qu'ils ne purent emporter, & suivis de leurs femmes & de leurs enfans partirent bien résolus de ne pas revenir chez eux. Quelle multitude ne devoit pas former une nation qui avoit armé tout ce qui étoit chez elle en état de se défendre? & cependant César remarque lui même, (a) que l'Helvetie ne comprenoit pas en tout plus de 360000. habitans, nombre sans contredit bien petit en comparaison de celui que contient aujourd'hui le même pays! L'expédition des Cimbres avoit été apparemment aussi une transplantation entiere de ce peuple, si je puis ainsi parler, car il paroît par les demandes qu'ils firent aux Romains, que leur but étoit d'obtenir des terres, où ils pussent se fixer. Ils avoient aussi pris avec eux, comme les *Helvétiens*, leurs femmes, & leurs enfans, & enfin la Cimbrie, c'est à dire le *Sleswig* & la *Jutlande*, fut tellement dépeuplée des suites de cette expédition, que environ deux Siècles après, c'est à dire, du Tems de Tacite, elle n'avoit encore pû se rétablir, comme le remarque expressément cet excellent historien, qui avoit été lui même en Germanie. De tout cela je crois être en droit de conclure, que tout étant Soldat chez les anciens Scandinaves, ils ont aisément pû remplir toute l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long tems diverses parties, quoique la somme totale des habitans fut de beaucoup moindre que de nos jours. Il faut avouer d'ailleurs, que s'il en étoit autrement, cette extrême population se concilieroit assez mal, ou avec tout ce que l'histoire nous apprend des mœurs, des coutumes, & des principes des anciens Scandinaves, ou avec les plus saines notions de la Politique sur ce qui fait la vraie prospérité des peuples. En effet on

(a) Voyez. Cæs. de bell. Gallic. L. 2.

ne peut leur adjuger cette ſuperiorité dans le nombre des habitans, ſans leur attribuer en même tems une ſuperiorité manifeſte ſur les peuples d'aujourd'hui, quant à leur police, leurs uſages, leurs mœurs, leur climat, la conſtitution de leur gouvernement, autant de cauſes efficaces du bon ou du mauvais état des Sociétés, & par conſéquent du plus ou du moins de population. Mais qui pourra ſe perſuader, qu'un tems où l'on ne ſemoit ni ne moiſſonoit que très peu, où il n'y avoit que l'alternative de la profeſſion deſtructive des armes, ou d'une lâche oiſiveté qui ne l'eſt pas moins; où tout peuple étoit ſans ceſſe dechiré au dedans par des vengeances particulieres, & des factions, & en guerre au dehors avec ſes voiſins; où l'on n'avoit pour ſubſiſtance que la rapine, & que des frontieres dévaſtées pour rempart; Qui croira, dis-je, qu'un tel état ait plus favoriſé la propagation de l'eſpèce humaine, que celui où les biens & les perſonnes jouiſſent d'une pleine ſureté, où les campagnes ſont couvertes de laboureurs toujours aſſurés de verſer avec profit le ſuperflu des fruits de leurs peines, dans le ſein de tant de villes riches & civiliſées, où la paix laiſſe reſpirer les peuples pendant de ſi longs intervalles, où il n'y en a prèsque jamais qu'une petite partie à qui la guerre ſoit funeſte, où le commerce enfin, les manufactures, & les arts offrent tant de reſſources aux peres de famille, & par la même ſecondent ſi bien ce penchant naturel que la crainte de l'indigence peut ſeule arrêter dans ſon cours.

De la maniere dont les Scandinaves faiſoient la guerre.

Revenons à l'art militaire des anciens Danois. Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, ſoit généraux, ſoit ſimples Soldats, aſpiroit également à terminer la campagne par quelque action promte & déciſive. Leur multitude, leur pauvreté, le man-

que de vivres & des autres précautions qu'on observe aujourd'hui ; ne permettoit pas à une armée d'attendre longtems dans le repos les occasions favorables de combattre. Le butin faisoit souvent sa plus grande ressource ; come son principal motif ; D'ailleurs le caractere des Celtes ne se seroit pas accomodé des délais, ni d'une discipline severe, sans laquelle toute la science militaire est inutile. Impétueux & ardens ils ne se battoient avec courage qu' autant que la premiere chaleur de la passion duroit, & qu'ils étoient soutenus par l'espérance d'un promt succès. Les peuples civilisés & aguerris qu'ils attaquerent, furent toujours sûrs d'en triompher tôt ou tard, en dirigeant leurs operations là dessus. Aussi *Marius* ne répara-t-il les pertes réitérées que Rome avoit faites par l'imprudence de ses premiers Généraux, qu'en opposant aux Cimbres une lenteur étudiée, qui émoussoit, si j'ose ainsi dire, leur impétuosité, & les jettoit dans l'abbattement, en les réduisant à l'inaction. On n'a qu'à lire dans les historiens Anglois le détail des irruptions que les Danois ont faites en Angleterre, pour se convaincre que c'étoient plutôt des surprises, & des excursions passageres, que des guerres régulieres, dont la conquête du pays fut le but. Les Rois du Nord, non plus que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues constamment sous le Drapeau, à la réserve d'un petit nombre de cavaliers armés qui leur servoient de Garde. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient, come on l'a dit, une assemblée générale des hommes libres de la nation ; où l'on levoit des Soldats, & l'on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir. Mais il y a tout lieu de croire aussi, qu'en Dannemarc, come ailleurs, ces Soldats ne recevoient aucune paye fixe, & que

chacun retournoit chez soi aussitôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé. Les plus braves cependant ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrit de nouvelles occasions de s'enrichir & de se signaler, entroient dans le service des Nations qui étoient en guerre. C'étoit une coûtume générale dans toute la Celtique, & dont les anciennes histoires nous offrent mille exemples. Nous avons vû les Cimbres demander aux Romains qu'on leur assignat quelques terres, & promettre de leur côté d'être toujours armés pour leurs quérelles. Longtems après on voit fréquemment des Goths, & des Danois à la Solde des Empereurs Romains. *Saxon* nous apprend que les Empereurs de Constantinople leur confiérent ensuite la garde de leur personne, & leur donnoient les premiers rangs dans leurs armées. (*a*)

Il est bien difficile de dire quelque chose de plus particulier sur la Tactique de ces nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce que l'on nous raconte de divers autres peuples Celtes, nous n'aurons pas lieu de nous en former une idée fort avantageuse. Les Historiens Grecs & Latins nous les réprésentent come des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'instinct d'une colere aveugle & brutale, sans prendre conseil ni du tems, ni des lieux, ni des circonstances. (*b*) A la premiére vuë de l'ennemi ils s'élancoient sur lui avec la rapidité de l'éclair; Leur impétuosité étoit une yvresse qui les faisoit marcher aux coups avec la plus grande joye, mais ils y alloient, ajoute-t-on, sans aucun ordre, souvent même sans considérer, si l'ennemi pouvoit être forcé

(*a*) Vid. Pontoppidani Gesta & vestig. Dan. extra Dan. T. I. p. 20.

(*b*) Pelloutier Hist. des Celtes T. I. c. 15. Plut. in Mario T. I. 412. Amm. Marcell. XVI. 13. p. 146.

dans ſon poſte. De là vient que ſouvent auſſi leurs forces étant épuiſées après la premiere attaque, il ſuffiſoit de réſiſter au premier choc pour les vaincre. On doit pourtant ſuppoſer, que lorſque d'habiles Généraux ont commandé des armées de Scandinaves, ils ont bien ſçu y maintenir la ſubordination, & modérer cette fougue inſenſée qui paſſe toujours le but qu'elle ſe propoſe d'atteindre; du moins nous entrevoyons dans les rélations de batailles que les anciennes Chroniques nous ont obſervées, que l'autorité du Général étoit grande, & ſes ordres très reſpectés. Il paroit auſſi qu'ils étoient dans l'uſage de diſpoſer l'armée en forme de Triangle ou de pyramide dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'infanterie ſeule entroit dans la compoſition de ce corps, & la cavalerie en général étoit ſur un pié tres foible dans le Nord, ſoit à cauſe des bras de mer & des montagnes dont le pays y eſt entrecoupé, ſoit par ce que l'on réſervoit ſes principales forces pour la Marine. (a) On avoit ſeulement quelques Soldats qui ſervoient à pié & à cheval, come les Dragons d'aujourd'hui, & qu'on plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains on pouſſoit de grands cris, on entrechoquoit ſes armes, on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin*, quelque fois on chantoit des hymnes à ſon honneur. On faiſoit un retranchement autour du camp avec le bagage, où les femmes & les enfans reſtoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute. Le plus ſouvent du moins, leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en pièces, & ſi elles ne pouvoient les obliger à retourner au combat, s'enſevelir avec eux & leurs enfans dans la commune défaite plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable. Telles

(a) Dalin Suea Rike Hiſtor. T. I. ch. 8.

étoient en effet les funeftes fuites de cette inhumanité avec laquelle les peuples fe faifoient la guerre. Un acte de rigueur produifoit une cruauté, & celle-ci une barbarie encore plus grande. Les fers & les fupplices qu'on deftinoit aux vaincus, privoient les vainqueurs de leurs victimes, & pour vouloir tirer un parti injufte & exceffif de leur victoire, ils ne faifoient qu'achêter à un plus haut prix, la gloire honteufe d'avoir détruit fans néceffité des ennemis qui n'étoient plus à craindre pour eux.

Des armes.

Leurs armes offenfives les plus ordinaires étoient l'*épée*, *la hache d'armes*, *l'arc & les fleches.* (*a*) L'épée étoit courte, le plus fouvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui paffoit fur l'épaule droite. On en employoit cependant quelque fois de longues qui portoient un nom différent, (*b*) & dont s'étoient fervis les Cimbres, au rapport de *Plutarque.* Les braves ou Héros avoient un foin particulier de fe procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers caracteres myfterieux, de leur donner des noms qui infpiraffent l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchants, celle qui avoit un long manche s'appelloit *Hallebarde* & étoit particulierement affectée aux *Trabants*, c'eft-à-dire, à ceux qui faifoient la garde dans les châteaux des Rois. Les Scandinaves paffoient pour être fort habiles à tirer de l'arc, & ils faifoient un grand ufage de cette arme, come cela paroit par toutes les defcriptions de combats qu'on lit dans les anciennes chroniques. Mais outre ces armes, quelques guerriers fe fervoient encore à leur gré de celles qu'ils jugeoient les plus propres à feconder leur valeur. Ainfi il eft parlé quelque fois de javelots,

(*a*) Dalin Suea Rikes hiftor. T. I. c. 8.

(*b*) Les premieres s'appelloient *Swerd*, les autres *Spad* ou *Spada* mot qui fe trouve dans prefque toutes les langues de l'Europe.

de frondes, de massues garnies de pointes, de lances, & d'une sorte de poignards. Il n'y avoit pas moins de varieté dans les armes défensives. Le bouclier étoit la principale. (*a*) Les plus communs étoient de bois, d'écorce, ou de cuir; Ceux des guerriers de distinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés & souvent dorés, quelque fois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Nous avons vu quel cas les anciens Denois faisoient de leurs boucliers, & quelle peine étoit réservée à ceux qui les perdoient en combattant. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les divers pays; ceux des Scandinaves étoient pour l'ordinaire un ovale allongé jusqu'à la hauteur du Soldat, à fin qu'un homme put y être en sureté contre les traits, les fleches & les pierres qu'on faisoit voler de toutes parts dans un Combat. On s'en servoit aussi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frapant dessus, pour former au besoin des espéces de couverts & de tentes quand on campoit en rase campagne, & que le tems étoit mauvais. Dans les batailles navales, ils n'étoient pas d'une moindre utilité, car si la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit quelqu'un à se jetter dans la mer, il pouvoit aisement se sauver à la nage sur son bouclier. (*b*) C'est ce que fit un des Seigneurs de la cour du Roi *Olaus Tryggueson* nommé *Colbiörn*, à ce fameux combat qui se donna dans le Sond, & où les trois Rois de la Scandinavie se trouverent en personne. Le Roi *Olaus* tenta de gagner le rivage de la même maniere, mais come il ne parut plus depuis il y a bien apparence qu'il fut

Du bouclier.

(*a*) On en distinguoit deux sortes, le grand bouclier qui reposoit à terre, & couvroit tout le corps, en Danois, *Skiald*, *l'escu*, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'epée. Voyez Dalin. S. R. Hist. T. I. c. 8. §. 18.

(*b*) Voyez. Holbergs Dannem. og Norg. Beskrivelse Ch. 13.

moins

moins heureux. Enfin on ſe faiſoit quelque fois un rempart de ſes boucliers, en les ſerrant les uns contre les autres, en forme de cercle, & à la fin de la campagne de retour chez ſoi, on les ſuſpendoit aux murs de ſa maiſon, come le plus bel ornement dont on put la déeorer.

Tous ces uſages auxquels on faiſoit ſervir le bouclier, augmentoient encore le reſpect des Scandinaves pour cette ſorte d'arme. C'étoit le plus noble emploi du loiſir des Héros que de leur donner un poli qui les rendit eclatans, & d'y répréſenter quelque trait de bravoure, ou quelque figure qui eut du rapport à leurs inclinations, ou à leurs exploits, & ſervit à les faire reconnoitre lorsqu' étant armés de toutes pièces leur casque leur couvroit le viſage. (*a*) Mais il faut remarquer en même tems que tout le monde ne pouvoit pas porter indifféremment des boucliers ainſi peints ou gravés; Quand un jeune homme étoit pour la premiere fois enrôlé on lui donnoit un bouclier tout blanc, & tout uni qu'on nomoit *écu d'attente*. Il le portoit jusqu'à ce que par quelque action d'eclat, il eut obtenu la permiſſion d'y faire graver les marques glorieuſes de ſa bravoure,

(*a*) Les Scythes & les Celtes n'ont connu l'uſage des vêtemens qu'aſſez tard. Dans les commencemens ils alloient tout nuds, & ne connoiſſoient d'autre parure que celle qui eſt encore employée par les ſauvages de l'Amérique, c'eſt à dire, qu'ils ſe peignoient le corps de diverſes figures, ou ſe les gravoient au moyen d'une infinité de petits points, qu'on y imprimoit avec un fer pointu. Ces marques ſervoient à diſtinguer les conditions, & les familles. On n'en voyoit aucune ſur les eſclaves, les perſonnes libres mais d'une baſſe condition n'en avoient que de petites. Les nobles en étaloient de grandes qui leur couvroient presque tout le corps. Il y a lieu de croire que chaque famille avoit adopté ſon Symbole particulier, & que quand nos péres ſe furent inſenſiblement mis dans le goût de ſe vêtir, ne pouvant plus ſe diſtinguer par des marques imprimées ſur le corps, il les transporterent ſur leurs boucliers. *Voyez. Pelloutier Hiſt. des Celtes. T. I. p.* 293. *& ſqq.*

c'eſt par cette raiſon, qu'il n'y avoit que des Princes ou des Hommes diſtingués par leurs ſervices, qui oſaſſent porter des boucliers ornés de quelque Symbole, le commun des Soldats ne pouvant guères obtenir, ſurtout dans la ſuite des tems, une diſtinction, dont les Grands étoient ſi jaloux. Déja même dans l'expedition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, au rapport de *Plutarque*, que des boucliers blancs; Dans la ſuite, mais longtems après, ces ſymboles que les guerriers illuſtres avoient adoptés, paſſant des péres aux fils, produiſirent dans le Nord, come dans le reſte de l'Europe, les *armes*, ou *armoiries* héréditaires.

Le *casque* a été auſſi connu des Scandinaves, depuis les plus anciens tems. Les ſimples Soldats en portoient ſouvent de cuir, ceux des officiers étoient de fer, & ſuvant leur rang ou leurs facultés de Cuivre doré. *La cotte d'arme*, la *cuiraſſe*, les *cuisſarts* & les autres parties moins eſſentielles de l'armure n'étoient guères que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer; Ainſi quoique l'invention en ſoit ſûrement dûe aux Scythes ou aux Celtes, peu de perſonnes chez eux étoient en état d'en porter, preuve bien frappante de leur indifférence, ou plutôt de leur mépris barbare pour tous les arts, puisqu'ils cultivoient ſi mal celui là même qui leur étoit ſi neceſſaire pour ſe battre.

De l'attaque & de la défenſe des places.

Ils n'avoient pas beaucoup plus perfectionné celui de fortifier & d'attaquer les places; Leurs fortereſſes n'étoient que des châteaux, ſitués ſur des ſommets de rochers, & munis par de lourdes murailles qui en défendoient les approches. Parceque ces murs environnoient ces chateaux on les appelloit ſouvent d'un nom qui ſignifie *Dragons* ou *ſerpents*, & l'on y enfer-

moit ordinairement les femmes ou les filles de diſtinction, qui n'étoient guères en ſureté dans un tems où tant de braves erroient ça & là pour chercher des avantures glorieuſes. (*a*) C'eſt cette coutume qui a donné lieu aux anciens romanciers qui ne ſavoient rien dire ſimplement, d'imaginer tant de fables, où l'on voit des Princeſſes d'une excellente beauté, gardées par des Dragons furieux, & de jeunes Héros qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terraſſé ces gardes redoutables. On ne s'emparoit à l'ordinaire de ces forts que par quelque ſurpriſe, ou après les avoir tenus longtems bloqués; cependant quand ils étoient d'une grande importance, on élevoit des terraſſes du côté le moins élevé du fort, dans lequel on lançoit par ce moyen des fléches, des pierres, de l'eau bouillante, & de la poix fondue, armes dont les aſſiegés ne négligeoient pas de leur côté de faire uſage. Il y a lieu de croire qu'on a connu auſſi autrefois dans le Nord l'uſage des Catapultes ou des baliſtes, mais il eſt vraiſemblable, qu'elles étoient rares & d'une conſtruction fort ſimple. (*b*)

Des Expeditions maritimes des anciens Danois.

Quelque redoutables que les anciens Danois & Norvégiens ayent été ſur terre à leurs voiſins & aux peuples mêmes les plus éloignés, on doit avouer cependant, que c'eſt par leurs expéditions maritimes qu'ils ont le plus effrayé & ravagé l'Europe. On ne peut lire l'hiſtoire des huitieme, neuvieme & dixieme ſiècles, ſans y voir par tout avec ſurpriſe, les mers couvertes de leurs vaiſſeaux, & d'une extrêmité de l'Europe à l'autre, les côtes des pays aujourd'hui les plus puiſſans en proye à leurs dépredations & à

(*a*) Voyez: Dalin Suea Rik. Hiſt. L. I. ch. 7. §. 20. & T. I. ch. 6. §. 19. in Not.

(*b*) Vid. Loccen. Ant. Suev. Goth. L. 3. c. 2. apud Dalin Suea Rik. Hiſt.

leurs violences. Pendant deux cent ans ils dévasterent presque continuellement l'Angleterre, & la soumirent même plusieurs fois. Ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande, sur les côtes de Livonie, de Courlande, de Poméranie. Ils pillerent les villes les plus riches des Pays-bas, & de la Frise; Ils désolerent long-tems les côtes de France, & de là inondant ses provinces du Nord, ils ruinerent les états de Charles le Chauve, obligerent ses successeurs à se racheter du pillage, par des sommes immenses, formerent deux fois le siége de Paris, & finirent par se faire céder une des plus belles provinces de ce Royaume. Ils porterent souvent leurs armes jusqu'en Espagne, & pénétrant même dans la Mediterranée, ils se firent craindre quelque fois en Italie & en Gréce. Enfin ils ne remplirent pas moins le Nord que le midi de courses, de ravages, & d'effroi; tantôt aussi acharnés à leur destruction réciproque qu'à la ruine des autres nations, tantôt animés d'un esprit plus pacifique, transportant des colonies dans des pays avant eux inconnus, ou inhabités, comme s'ils eussent voulu réparer dans de nouvelles terres les pertes immenses que leurs fureurs avoient causées au genre humain.

Pourquoi ils s'adonnerent à la Piraterie.

Un peuple qui ne connoit de profession, de justice, de salut & de moyen de subsister que la guerre, ne peut manquer de s'adonner à la piraterie, s'il habite un pays tout coupé de mers, de lacs, & de forêts. Les premiers Grecs ou les Pélasges n'étoient pas moins pirates que brigands. *Les uns*, dit Thucydide, (a) *attaquoient les cités qui n'ont point de murailles; Les autres, qui demeuroient le long des côtes, les Cariens, les Crètois équipoient des vaisseaux pour écumer les mers.* Mais

(a) Voyez. Thucyd. L. I. ch. 5. ap. Pelloutier Hist. des Celtes T. I. ch. 11.

au lieu que les premiers âges de l'hiſtoire des Grecs nous les repréſentent comme des pirates de profeſſion, il eſt remarquable que les Scandinaves ne commencerent à le devenir, que ſur la fin de cette premiere période des tems du paganisme, c'eſt à dire, deux ou trois ſiècles, avant que d'embraſſer la foi chrétienne. Je ne puis pas en imaginer d'autre raiſon que la pauvreté de tous les peuples que les Scandinaves auroient pû penſer à dépouiller les premiers. Dans les tems qui précéderent la naiſſance de N. S., & dans les cinq ou ſix premiers Siècles qui la ſuivirent, toutes les côtes du Nord, & de l'Allemagne n'avoient pas, je penſe, de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient pauvres & aguerris, autant que ceux qui les euſſent attaqué, n'auroient vraiſemblablement payé les coups que par les coups. La Bretagne & les Gaules, qui commençoient à fleurir ſous la domination des Romains, euſſent pû à la verité les attirer, mais ces pays étoient trop éloignés, & trop bien défendus, pourque leur dévaſtation put être le coup d'eſſai des Scandinaves. Il faloit commencer par armer quelques vaiſſeaux pour ravager les états de ſes ennemis les plus voiſins, & s'emparer du petit nombre de navires marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis inſenſiblement, & engagés de priſes en priſes dans de plus grandes expéditions, ils ne furent qu'aſſez tard en état de ſe rendre redoutables aux nations éloignées, aux Anglois, aux François, aux Flamans, qui poſſédoient déja dans ce tems là d'aſſez grandes richeſſes pour tenter des corſaires, & vivoient ſous un gouvernement trop vicieux pour les reprimer. Quelques ſuccès dûrent en peu de tems répandre chez toute la nation le goût des expéditions de ce genre. En effet dès le commencement du neuvieme ſiécle on vit bientôt ſe multiplier ces avanturiers qui par une

étrange aſſociation d'idées, en commettant ſans aucun prétexte les violences les plus horribles, croyoient ſe couvrir d'une gloire auſſi juſte que durable. Ils s'étoient deja répandus à la vérité, dans les mers voiſines, du tems de Charlemagne, mais ce Prince ayant eu la précaution de tenir des vaiſſeaux de guerre aux embouchures de tous les grands fleuves de ſon Empire, & de faire obſerver une police guerriere ſur ſes côtes, ils furent obligés de ſe contenir dans les bornes qu'il leur préſcrivoit, auſſi long tems qu'il vêcut; En effet ſous ſes foibles ſucceſſeurs ils trouverent bientôt les mêmes facilités à courir les mers qu'ils avoient eues avant lui, & à meſure que les diviſions de ces Princes affoibliſſoient leurs peuples, les Scandinaves enrichis & encouragés équipoient toujours plus promtement de plus nombreuſes flottes. La mauvaiſe adminiſtration des Rois Saxons d'Angleterre produiſit le même effet dans cette Ile aujourd'hui ſi redoutable par ſa marine. Les uns & les autres eurent la dangereuſe imprudence d'acheter la paix des ces pirates, ce qui non ſeulement eſt en général donner des armes à ſes ennemis, mais avoit encore alors cet inconvénient particulier, que les chefs de ces armées navales, n'ayant aucune autorité les uns ſur les autres, ne ſe croyoient liés que par les engagemens que châcun en particulier avoit pris, en ſorte qu'à peine avoit-on éloigné une bande à force d'argent, qu'il en ſurvenoit une autre toute prête à renouveller l'attaque avec la même fureur, ſi elle n'étoit pas appaiſée par le même moyen. Il faut encore remarquer, pour bien comprendre les raiſons de l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillerent ſi long tems, & vainquirent tant de fois les Anglois & les François, que leur cruauté qui n'épargnoit rien, & qui a donné lieu à ces douloureuſes

lamentations que tout le monde conoit, (a) avoit imprimé dans l'esprit des peuples une si grande terreur, qu'ils étoient deja plus d'à demi vaincus à leur seule vûe. D'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis qui ne faisoient point la guerre comme des troupes reglées avec un dessein fixe & suivi, mais des irruptions subites en cent endroits à la fois, aussi promts à regagner leurs vaisseaux, s'ils trouvoient de la résistance, qu'à s'élancer sur les côtes tranquilles & desarmées. Cependant il est probable qu'un gouvernement prudent & sage eût pu remédier à tous ces maux, & l'exemple du grand *Alfred* sous le régne duquel les Danois furent forcés de laisser respirer l'Angleterre, est une grande raison de le croire; mais il faut des hommes aussi extraordinaires qu'*Alfred* pour faire dans des siècles d'ignorance & de confusion, ce dont un homme vient à bout avec des lumieres & des talens bornés dans un tems tel que le nôtre.

Causes de la Puissance des anciens Scandinaves sur mer.

Si nous voulons après cela considérer l'état intérieur de la Scandinavie, pendant ces siécles où ses habitans se sont si malheureusement illustrés, nous trouverons bientôt les causes de cette étonnante puissance dont ils jouissoient au dehors. J'ai deja remarqué, qu'ils négligeoient l'agriculture qui entre mille autres bons effets a celui de faire perdre aux peuples naissans le goût d'une vie errante, & de leur ouvrir les yeux sur la nécessité de la justice, & des douceurs de la paix, sans lesquelles il est inutile de labourer & de semer. Les troupeaux étant presque leur unique revenu, ils n'étoient obligés ni à sejourner constamment dans les mêmes lieux, ni à attendre le tems des recoltes, & conséquemment il leur étoit aisé de lever au moindre signal de nombreuses armées,

(a) *A furore Normannorum libera nos Domine.*

dès qu'ils pouvoient ſe promettre des dépouilles aſſez graſſes pour les entretenir. La plupart accoutumés à la mer dès leur enfance dans un pays que l'eau environne, & traverſe en tant d'endroits, ne redoutoient guères les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoiſſoient des dangers d'aucune eſpèce. D'ailleurs cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immenſe aux conquêtes, & de fournir à un peuple les moyens de porter librement en tous lieux la terreur de ſes armes, flattant la paſſion favorite des Scandinaves les engageoit à faire les plus grands efforts pour s'y rendre habiles. Bien loin que la profeſſion de pirate eut rien de flétriſſant parmi eux; ils la regardoient comme la carriere de l'honneur, autant que comme le chemin de la fortune, car ils étoit prudemment établi que ce mot d'honneur, qu'on a deja fait ſignifier tant de choſes, ne ſeroit alors que le mépris des dangers. De là vient que dans les Chroniques anciennes plus d'un brave ſe glorifie d'être un des plus célébres corſaires du Nord, & que ſouvent les fils des Grands Seigneurs & des Rois faiſoient quelques courſes ſur mer dès leur jeuneſſe pour s'illuſtrer, & ſe rendre dignes de commander un jour à leurs compatriotes. C'eſt ce que l'on vit très frequemment après que *Harald aux beaux cheveux* ſe fut emparé de toute la Norvége, jusqu'alors partagée en pluſieurs Souverainetés. Quantité de Princes, de Ducs, ou de Comtes ſe voyant ainſi chaſſez de leurs poſſeſſions, ſe refugierent en *Islande*, dans les *Orcades*, les Iles de *Fero*, & de *Schetland*, couvrirent la Baltique de leurs vaiſſeaux, & infeſterent longtems toutes les côtes de la Scandinavie ſur lesquelles il n'y eut pendant pluſieurs ſiècles aucune ſureté pour les voyageurs. *Adam de Brême* qui parcourut le Dannemarc longtems après que le Chriſtianisme y eut été reçu, parle en pluſieurs endroits des

de ravages qu'ils y causoient, dans des termes très pathétiques. (*a*) En effet ils n'étoient pas moins redoutables au Nord qu'à la France, ou à l'Angleterre. On étoit obligé de veiller sur les côtes de Dannemarc, de Suéde & de Norvége. Leur nombre s'accrut même si fort, que dans quelques occasions, & surtout sous le Roi *Regner Lodbrog* il y eut peut-être plus de Danois sur mer que sur terre, d'où vient que la Nation entiere au rapport d'un ancien historien ne portoit plus que des habits de matelots, afin d'être toujours prête à s'embarquer au premier signal. (*b*)

Quand un Prince étoit parvenu à l'age de dixhuit ou de vingt ans, il demandoit ordinairement à son pere quelques vaisseaux tout équipés pour aller avec ses cliens faire quelque exploit glorieux & utile. Le Pere applaudissoit à un desir qui marquoit un courage naissant, & une ame naturellement élevée. On armoit donc une flotte dont l'Amiral & l'équipage se promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une nation, c'étoit celle qu'on nommoit pour la premiere victime, souvent aussi le principal but étoit d'exercer des réprésailles sur quelque province qui servoit d'azyle à d'autres corsaires. Si deux flottes de nations différentes se rencontroient en route, c'étoit une occasion de plus de se battre, & on ne la negligeoit pas.

Les vaincus étoient communément mis à mort, quelquefois on se contentoit de les réduire à l'esclavage, souvent aussi par une générosité singuliére, que l'amour de la gloire savoit allier avec la férocité, si l'ennemi qui s'offroit à eux, leur étoit beaucoup in-

(*a*) Voyez Adam Brem. de situ Dan. passim.
(*b*) Arnold. Lubec. cit. ab Holb. in comment. Soc. Reg. Hafn. T. 3.

férieur, ils mettoient de côté tous les vaiſſeaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui, à fin que ſe battant à forces égales on ne put pas attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. (*a*) D'autres fois les chefs trouvoient plus à propos de terminer le différent par un combat ſingulier, dans ce cas ils deſcendoient ſur la côte voiſine, celui qui étoit deſarmé ou terraſſé ne vouloit ſouvent point qu'on lui fit grace, & périſſoit ſur le champ de bataille, mais s'il s'étoit courageuſement défendu, le vainqueur lui laiſſoit la vie, lui demandoit ſon amitié, & devenoit ſon *Foſterbroder*, c'eſt à dire, qu'ils ſe juroient l'un à l'autre une amitié ou fraternité éternelle. Pour gage de cette alliance les deux Héros ſe faiſoient des inciſions au bras, ou à la main, ils frottoient leurs armes du ſang qui en ſortoit, ou le mêloient dans une coupe qu'ils ſe donnoient à boire l'un à l'autre, & la tête couverte de gazon ils ſe promettoient par ſerment de ne point laiſſer impunie la mort du premier des deux qui ſeroit tué les armes à la main. Pluſieurs d'entre ces Princes Pirates attachés à ce métier par les ſuccès & l'habitude, ne le quittoient plus, & ſe piquoient même de paſſer le reſte de leur vie dans leurs vaiſſeaux. On en voit quelque fois dans les hiſtoires anciennes ſe vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché ſous un toit immobile, (*b*) ni bu de biere au coin du feu.

Des vaiſſeaux & des flottes des Pirates.

Les vaiſſeaux de ces Corſaires étoient toujours bien pourvus d'armes offenſives, de pierres, de traits, de cordes qu'on faiſoit paſſer ſous les plus petits vaiſſeaux pour les renverſer, de crocs par où on forçoit l'ennemi à combattre de près &c. Tout

(*a*) C'eſt ce qui arriva entre deux Héros, dont parle une chronique Iſlandoiſe intitulée *Torſtein Wikinga Saga*.

(*b*) Dalin. S. R. hiſtor. T. I. c. 4. §. 8.

le monde ſavoit nager, & comme on ſe battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient ſouvent ſe ſauver à terre. Chaque bande avoit ſes rades, ſes ports, ſes rendez-vous, & ſes magaſins affectés, & pluſieurs villes du Nord n'ont dû leur proſpérité, qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur ſervir d'entrepôt & de retraite. Telle étoit pour les Danois *Lunden* en Scanie, qui au rapport d'*Adam de Bréme* (*a*) contenoit de grandes richeſſes que les Pirates y avoient dépoſées. Les Princes du Nord ſe firent payer longtems un tribut conſidérable par ces corſaires pour la permiſſion qu'ils leur accordoient de piller les côtes, & d'écumer les mers voiſines; ce qui étoit, à proprement parler, la même choſe, que s'ils fuſſent convenus entre eux de faire lever des impôts ſur leurs ſujets reſpectifs, par le moyen d'une ſorte de fermiers armés qui n'en rendoient jamais que la plus petite partie.

La maniere dont ont avoit fait le partage du pays en Dannemarc & en Norvége, montre bien auſſi que tout y étoit dirigé vers le but d'avoir des forces maritimes conſidérables. Chaque diviſion plus ou moins grande, prenoit ſon nom de la quantité de vaiſſeaux qu'elle pouvoit équiper; & en quelques endroits ces noms ſont encore en uſage. On aura occaſion de voir plus particuliérement dans la ſuite, & la taxe de châque province de Dannemarc, & le nombre de vaiſſeaux dont les flottes étoient compoſées. Dans les plus anciens tems elles n'étoient pas conſidérables, mais à meſure que la piraterie eut enrichi les Princes adonnés à cette profeſſion, on en vit paroître ſur les mers du Nord de cent, deux cens vaiſſeaux & même de plus nombreuſes encore. L'hiſtoire parle d'une flotte de 700 vaiſſeaux conduite par *Harald à la dent bleue*, Roi de Dannemarc, & un Seigneur Nor-

(*a*) V. Adam. Brem. de Sit. Dan. c. 213.

végien nomé le Comte Haquin. Il eſt fait ſouvent mention de flottes pareilles dans les régnes ſuivans, & d'ailleurs il n'eſt pas douteux que la grandeur de ces flottes n'ait été priſe ſur la petiteſſe des navires. Les premiers vaiſſeaux de guerre dont il eſt parlé, n'étoient que des eſpèces de barques à douze rameurs; dans la ſuite on en conſtruiſit qui pouvoient contenir un équipage de 100. & même de 120. homes, & ces vaiſſeaux dans les 9me 10me & 11me ſiècles devinrent très communs. Les Rois du Nord faiſoient auſſi bâtir quelquefois des navires d'une grandeur extraordinaire pour le tems, & qui ne ſervoient pas moins à l'oſtentation qu'à la défenſe; Tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux*; les Chroniques parlent avec admiration de ce long navire, nomé le *Dragon*. *Olaus Trygueſon* en avoit un de la même eſpéce connu ſous le nom du *Long ſerpent*; Il étoit, diſent les Chroniques, long & large, haut de bord, & fort de planches, il portoit ſur la poupe la figure d'un ſerpent ſculptée en bois, & la poupe étoit toute dorée, auſſi bien que la proue. Il y avoit 34 bancs de rameurs, & c'étoit, ajoute-t-on le plus beau & le plus grand vaiſſeau qu'on eut encore vû en Norvége. (*a*)

Etabliſſemens formés à l'occaſion des Courſes que les Scandinaves faiſoient ſur mer.

Cependant les expéditions de ces Corſaires ne ſe ſont pas toujours bornées à la dévaſtation de quelque province, ou à quelques batailles navales, événemens qui n'ayant d'autre effet que le malheur des contemporains, ſont bientôt oubliés de la poſtérité. Je m'éloignerois du but de cette introduction, ou du moins je multiplierois inutilement les volumes, ſi je

(*a*) *Voyez la Diſſertation du Baron de Holberg inſérée dans le troiſieme Tome des mémoires de la Société des Sciences de Dannemarc, intitulée Danmarks og Norges Söe-Hiſtoire, & l'Hiſtoire de Norvége de Torfæus dans la vie de* HARALD *&* *d'*OLAUS.

voulois rapporter toutes les conquêtes que les peuples du Nord ont faites en ſuite de leurs expeditions maritimes, ou ſeulement, ſi je donnois un abregé de la vie de leurs plus célébres navigateurs. Ce n'eſt point non plus ici le lieu de rapporter, ni l'émigration des Angles, peuple Danois du Duché de Sleſvik, qui joint aux Saxons s'empara de la Bretagne, & lui donna ſon nom dans le cinquieme ſiecle, ni les conquêtes que les Danois firent enſuite dans cette même Ile ſur les deſcendans de leurs peres, ni pluſieurs autres exploits de ce genre qui n'ont guères éclaté hors du Nord. Mais je crois devoir du moins emprunter des anciennes Chroniques quelques faits & quelques détails peu connus des étrangers, qui ſervent à donner une idée plus particuliere de cette marine des anciens Scandinaves, autrefois redoutable à tant de nations.

Harald aux beaux cheveux ayant, come je l'ai dit, achevé la conquête de toute la Norvége, environ l'an 870, & voulant procurer à ceux de ſes ſujets qui habitoient le long des côtes un repos, dont eux mêmes ne laiſſoient guères jouir leurs voiſins, fit défendre à tous les Pirates Norvégiens ſous de ſéveres peines d'exercer aucune hoſtilité contre leur Patrie. (*a*) Malgré cette défenſe le fils d'un *Jarl*, ou Duc Norvégien nomé *Rolf* ou *Roll*, deſcendant, à ce qu'on dit, des anciens Rois du pays, & accoûtumé dès ſon enfance à dépouiller indiſtinctement tout ce qui ſe préſentoit, fit une deſcente dans la province de *Viken*, d'où il remonta dans ſes vaiſſeaux, chargé d'une énorme quantité de bétail. *Harald*, qui ſe trouvoit dans le voiſinage, fut irrité au dernier point de ce qu'on avoit oſé enfreindre ſes ordres ſous ſes yeux, & il fit ſur

(*a*) Torfæi Hiſt. Norveg. T. II. L. II. voyez auſſi Ejuſd. Diſſertat. de Gaungo-Rolfo. p. 80.

le champ condamner *Rolf* à être banni à perpétuité de la Norvége. Envain la mere du coupable alla se jetter aux pieds du Roi, lui demandant la grace de son fils en lui chantant, suivant l'usage du tems, des vers que les Chroniques nous ont conservés, & dont voici le sens " *Est ce que le nom de nôtre race vous est devenu odieux? vous chassez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit; l'honneur de la Noblesse de Norvége; à quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux errans dans les bois sans défense? Craignez que devenu furieux il ne vous cause un jour de grandes pertes.* Le Roi demeura inflexible, & *Roll* voyant que le retour dans son pays lui étoit interdit, se retira avec sa flotte dans les Iles Hebudes au Nord-Ouest de l'Ecosse, où l'élite de la Noblesse Norvégienne s'étoit refugiée depuis que le Roi Harald s'étoit rendu maitre de tout le Royaume. Il y fut reçu à bras ouverts par tous ces guerriers avides de conquêtes & de vengeances, qui n'attendoient plus qu'un Chef pour entreprendre quelque glorieuse expédition. *Roll* s'étant mis à leur tête, & se voyant en état de se rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre, qui depuis long tems sembloit n'être plus qu'un champ ouvert de toutes parts aux violences, & aux ravages des peuples du Nord. Mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un si bon ordre dans la partie de cette Ile qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives *Roll* désespéra de pouvoir y former un établissement qui lui tint lieu de la patrie dont il étoit exilé. Il supposa donc un songe surnaturel qui lui promettoit, disoit-il, un sort glorieux en France, & qui du moins servoit à colorer sa retraite. La foiblesse de Charles le simple, & la confusion où son royaume étoit plongé, étoient une raison d'espérer ce succès tout autrement forte qu'un songe; aussi ayant remonté la Seine jusqu'à *Rouen*, il prit bientôt cette

Conquête de la Normandie.

ville capitale de la province alors nommée *Neustrie*, & en ayant fait sa place d'armes, il s'avança jusqu'à Paris, dont il forma incontinent le siege. Les suites de cette guerre n'appartiennent qu'à l'histoire de France, tout le monde sait qu'elle se termina par la cession entiere de la Neustrie, que le Roi Charles fut obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens pour en obtenir la paix. *Roll* la reçut pour en jouir lui & ses descendans à perpétuité, à titre de Duché relevant de la couronne de France. Il n'est peut-être pas inutile pour peindre les mœurs de ces *Normans* (c'est ainsi que les étrangers les appelloient) de dire que dans l'entrevue du Roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut préter le serment de fidelité à son Seigneur souverain qu'en lui mettant les mains dans les siennes, & refusa absolument de lui baiser les pieds, comme l'usage & surtout les Evêques le vouloient. On obtint cependant de lui à force de prieres qu'un de ses gendarmes s'acquitat en sa place de ce devoir, mais le gendarme que Roll en avoit chargé, leva si haut & si brusquement le pié du Roi, qu'il le fit tomber à la renverse; insolence dont on ne fit que rire, tant les Normans étoient craints, & le Roi Charles méprisé. (*a*)

Peu de tems après on persuada à *Roll* d'embrasser le Christianisme, & il fut baptizé en grande cérémonie par l'Archévêque de *Rouen*, dans la cathédrale de cette ville. Aussitôt qu'il se vit en possession de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de cette Province, & mériterent qu'on oubliat ses précédentes injustices. Religieux, sage, libéral, ce capitaine de Pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des Princes de son tems. Bien loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il em-

(*a*) Wilhelm. Gemmet. L. 2. c. 11.

ploya tous ſes ſoins pour la rétablir. Ce pays étoit ſi déſert & ſi inculte à cauſe des fréquentes dévaſtations des Scandinaves, que *Roll* n'y put point habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui aſſigner la Bretagne pour ſon ſéjour jusques à ce que la Normandie put nourrir ſes nouveaux maîtres; cependant peu d'années après la fertilité du pays ſecondant le ſoin des Normans, elle devint une des plus riches & des plus belles provinces de l'Europe. Ce Prince connu dans la ſuite ſous le nom de Raoul I. aſſura par cette prudente conduite une ſi riche ſucceſſion à ſes enfans qui l'augmenterent deux cent ans après, ainſi que tout le monde le ſait, par la conquête de l'Angleterre, comme ſi c'eut été la deſtinée de cette Ile de devoir en tout tems ſes ſouverains au Nord. Du reſte les hiſtoriens François s'accordent avec les chroniques Islandoiſes à nous le peindre, comme un homme d'une habileté & d'une ſageſſe peu communes, généreux, éloquent, fier, infatigable, intrepide, d'une figure noble & d'une taille majeſtueuſe. C'eſt avec les mémes traits que pluſieurs autres Princes & Capitaines de l'ancienne Scandinavie nous ſont répréſentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaus Trygguefon*, *Canut* le *grand* &c. nés avec des qualités vraiment héroiques, qu'ils dégradoient par l'injuſtice & l'inhumanité, ils ne leur a manqué qu'une autre éducation, une autre Religion, un autre ſiècle pour être des hommes accomplis.

Découverte de l'Islande.

Ce n'eſt point par cette expedition ſeule toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens ſe ſont diſtingués ſous le Regne de ce Roi *Harald*, dont j'ai ſouvent parlé. L'ambition de ce Prince donna lieu à une autre conquête, plus paiſible, & qui peu célébre dans le reſte du monde, a eu du moins des ſuites fort intéreſſantes pour l'hiſtoire du Nord. Non con-

content d'avoir heureuſement rangé ſous ſa domination tous les petits Souverains, ou plutôt tous les petits Tyrans qui tenoient depuis longtems la Norvége dans un état de trouble, de guerres inteſtines & de foibleſſe, Harald voulut encore la gouverner avec une autorité dont les peuples du Nord ne connoiſſoient pas même le nom, bien loin d'être diſpoſés à s'y ſoumettre ſans réſiſtance. Il s'emparoit des Seigneuries les plus conſidérables ſous divers prétextes, prétendant un droit de proprieté ſur la plupart des terres, & levant des impots ſur la Nobleſſe, come ſur le peuple. Tous ces pas qu'ils faiſoit vers l'autorité abſolue, étant aſſurés par la prudence & la valeur qu'il poſſedoit à un grand degré, la plûpart des Seigneurs Norvégiens voyant qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en ſujets obſcurs, humiliés & appauvris. *Ingolphe* fut un de ceux qui prirent les premiers le parti de cet exil volontaire. On dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis, l'y détermina autant que la Tyrannie de *Harald*; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvége à ſe joindre à lui. (*a*) Tous ces illuſtres fugitifs s'étant donc embarqués dans un port de Norvége, *Ingolphe* qu'ils avoient pris pour chef, les conduiſit en 874. dans l'Ile d'Islande, que les Norvégiens connoiſſoient ſans doute depuis longtems, grands navigateurs come ils étoient, quoiqu'ils n'euſſent pas encore penſé à y envoyer des Colonies. Auſſitôt qu'ils commencerent de loin à la découvrir, *Ingolphe* ſuivant un uſage ancien & ſuperſtitieux, fit jetter en mer une porte de bois, bien réſolu de n'aborder que dans l'endroit où

(*a*) Voyez le livre de Jonas Arngrimus Islandois, intitulé Crymogæa, ſive de Reb. Island. L. 3. Hamb. 1593.

les Dieux auroient marqué son habitation en y faisant arrêter cette porte flottante; mais les vagues l'ayant poussé hors de la vûe des Norvégiens, on fut contraint après d'inutiles perquisitions d'aborder dans un golphe situé au Midi de l'Ile, & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif* son beau-frere s'établit dans un autre endroit, & dès la premiere année de son sejour fit labourer & semer avec succès dans ce pays où l'on ne seme ni ne recueille plus depuis longtems. L'un & l'autre trouverent l'Islande entierement inculte & inhabitée, mais couverte d'épaisses forêts de bouleaux, dans lesquelles on ne pouvoit se faire jour que la hache à la main.. (*a*) Cependant il paroissoit que cette Ile devoit avoir eu des habitans autrefois, ou que du moins des hommes avoient descendu sur le rivage. Ingolphe y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages travaillés à la maniere des Irlandois & des Bretons. On sait, que ces peuples avoient deja embrassé le Christianisme dans ce tems là, & l'on peut conjecturer que des pêcheurs ayant penetré jusqu'en Islande, après

(*a*) Voyez Arngrimus Jon. Crymog. L. I. p. 21. L'Islande n'a plus aujourd'hui de forêts, & lon n'y voit même que quelques bouleaux courts & minces en deux ou trois endroits de l'île. Tout semble annoncer que ce pays a souffert quelque étrange révolution. Les arbres que l'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant en terre, & souvent entre les rochers, prouvent bien cependant qu'on auroit tort de rejetter trop légérement le témoignage des Chroniques anciennes lorsqu'elles nous peignent l'Islande si différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Comme je ferai peut être encore usage de cette remarque, il n'est pas inutile de la confirmer par le témoignage de *Torfæus* qui, comme on l'a vû, est un historien de poids & Islandois de naissance. „ Si quelqu'un objecte, dit-il, „ que l'Islande moderne ne ressemble „ pas à celle que les anciens ont décrit, on peut lui répondre avec raison, que ce pays a beaucoup dégénéré. C'est ce que je puis affirmer „ comme témoin oculaire, j'ai vû „ dans ma jeunesse de grands changemens dans la face de cette Ile, des „ rivages abaissés, d'autres emportés „ par l'impétuosité des flots, des monceaux de sable ensevelir des prairies „ autrefois fertiles, des torrens de „ neige fondue couvrir de cailloux & „ de Sable des plaines, & combler „ des vallées, &c. „ Voyez Torf. Hist. Norvég. T. I. c. 5. p. 12.

un ſejour paſſager y avoient laiſſé par hazard quelques uns de leurs effets. Dans cette ſuppoſition l'Islande n'ayant pas été habitée avant le neuvieme ſiècle ne pourra plus être la *Thule* dont les anciens parlent ſouvent, & ce que *Procope* en dit regardera plutôt les Provinces Septentrionales de la Scandinavie. C'eſt là le ſentiment de l'Hiſtorien Islandois *Jonas Arngrimus*, qui aime mieux ôter à ſa nation l'honneur d'une haute antiquité, que de lui faire perdre celle qu'il fonde ſur la fidélité de ſes annales. Il eſt vrai pourtant, à ce qu'il me ſemble, que l'Islande pourroit être la *Thule* des anciens, avoir eu des habitans avant la Colonie Norvégienne, & les avoir enſuite perdus par quelque accident, ſans que les auteurs de ces annales fuſſent reſponſables de n'avoir point fait mention d'un fait qu'ils ne pouvoient ſavoir. Mais cette diſpute ſur laquelle on a tant écrit & avec tant de chaleur, me paroit ſi frivole, que je me ferois un reproche de la tirer du juſte oubli où elle eſt aujourd'hui tombée. (*a*)

Le ſuccès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvége, de nouvelles familles s'empreſſerent bientôt de recourir à cet azyle qu'il leur ouvroit contre l'injuſte ambition de leur Roi. Les annales Islandoiſes rapportent avec la plus grande exactitude les noms de ces familles, le nombre de perſonnes dont elles étoient compoſées, les noms des lieux où elles s'établirent, & qui ſont encore pour la pûpart en uſage aujourd'hui. Toutes les circonſtances de ces voyages y ſont rapportées dans le méme détail, & l'on peut avancer

(*a*) Tout ce qu'on peut dire avec quelque vraiſemblance de la ſituation de cette célébre *Ultima Thulé*, c'eſt que les anciens ſe ſervoient de cette expreſſion, pour déſigner le dernier pays qu'ils decouvroient dans le Nord, ou en général un pays fort Septentrional. Il paroit en effet, qu'ils ont déſigné par là ſucceſſivement l'Angleterre, l'Ecoſſe, les Orcades, Feroe, la Norvége, l'Islande, la Lapponie &c.

avec confiance, qu'aucune nation de l'Europe n'a une hiſtoire ſi complette d'un ſiècle déja ſi éloigné que les Islandois. J'anticiperois ſur mon ſujet en cherchant ici les cauſes de ce goût ſingulier que témoignoit pour l'hiſtoire un peuple à d'autres égards ſi peu policé. Je dois ſeulement remarquer que ces Norvégiens emporterent dans leur Ile une haine violente pour le Roi qui les y avoit come exilés, & qu'ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage contre les efforts qu'il fit pour les ſoumettre de nouveau. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs tenterent la même choſe avec auſſi peu de ſuccès, & l'on verra dans la ſuite de cet ouvrage, que ce ne fut que quatre cent ans après, que cette République, dont j'ai expliqué la forme dans le livre précédent, paſſa ſous la Domination de la Norvége, avec laquelle elle fut enſuite unie à la couronne de Dannemarc.

Decouverte des Orcades & de Shetland.

Environ un ſiècle après qu'un eſſain ſorti du premier de ces Royaumes avoit occupé l'Islande, la découverte d'une nouvelle terre jusqu'alors abſolument ignorée dans cette partie du monde fut dûe à la hardieſſe ſinguliere d'un de ſes navigateurs. Je ne veux point parler des Iles de *Shetland* & des *Orcades* (*a*) qui ont été certainement peuplées par des Colonies de Norvégiens, come la langue qu'on y parle encore aujourd'hui, en eſt une aſſez forte preuve; il s'agit d'un pays plus conſidérable, de l'ancienne Groenlande, dont j'ai deja marqué la ſituation & l'étendue dans le commencement de cet ouvrage. Un Seigneur Norvégien, nomé *Torwald*, étant exilé de ſon pays pour avoir tué quelqu'un en duel, ſe retira en Islande avec ſon fils *Eric* ſurnommé le *Roux*. *Torwald* étant mort dans cette Ile, ſon fils ne tarda gueres à ſe voir obligé d'en ſortir pour une raiſon ſem-

(*a*) Vid. Pontop. Forſög paa Norges naturlige Hiſtorie T. II. ch. 9. §. 2.

blable à celle qui avoit fait bannir ſon pere de Norvége; Ne ſachant donc où ſe refugier, la néceſſité le determina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre Marinier Norvégien avoit apperçue au Nord-Oueſt de l'Islande. Cette tentative fut heureuſe, il découvrit bientôt le pays qu'il cherchoit, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite ile que formoit un détroit qu'il appella de ſon nom *Eric-ſund*, & il y paſſa l'hyver. Au Printems il alla reconnoître la terre-ferme, & l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Groenlande* ou de *terre verte* qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un ſejour de quelques années, il repaſſa en Islande, où il perſuada à pluſieurs perſonnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avoit découvert. Il leur en parla come d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poiſſoneuſes, en pelleteries & en gibier, deſcription qui ne conviendroit guéres à la Groenlande d'aujourd'hui, mais qu'on ne doit pas regarder pour cela come entièrement exagérée. De retour avec ſes Islandois il s'appliqua à faire fleurir cette colonie encore foible & naiſſante.

Quelques années après *Leif* fils d'*Eric* fit un voyage en Norvége, il y fut reçu favorablement du Roi *Olaus Tryggueſon*, à qui il peignit la Groenlande ſous les couleurs les plus avantageuſes. *Olaus* venoit de ſe faire Chrétien, & étoit animé du zéle le plus vif pour répandre dans le Nord la Religion qu'il avoit embraſſée. Il retint *Leif* à ſa Cour pendant l'hyver, & fit ſi bien qu'il lui perſuada de ſe faire baptizer. Au Printems il le renvoya en Groenlande accompagné d'un Prêtre qui devoit l'affermir dans la foi, & tâcher de la faire reçevoir à la nouvelle nation. *Eric* fut d'abord très offenſé de ce que ſon fils avoit abjuré le culte de ſes Peres, mais il s'adoucit peu à peu, & le Miſſionaire aidé de *Leif* vint à bout en peu de

tems de l'amener avec toute la colonie à la connoissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixieme siècle il y eut déja des Eglises en Groenlande, on érigea même un Evêché dans la nouvelle ville de *Garde*, la principale du pays, & où les Norvégiens allerent longtems commercer. Peu de tems après les Groenlandois se multipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, & un Cloître à l'honneur de St. *Thomas*. *Jon. Arngrimus* nous a conservé la liste des Evêques de *Garde*; ils relevoient de l'Archevêque de *Drontheim*, & dans les affaires temporelles les Groenlandois reconnoissoient les Rois de Norvége pour leurs Souverains, & leur envoyoient un tribut annuel qu'ils voulurent inutilement se dispenser de payer en 1261. Cette Colonie subsista dans cet état jusqu'en 1348. année malheureusement mémorable dans l'histoire du Nord, dont elle vit périr la plus grande partie des habitans par une contagion furieuse connue sous le nom de *mort noire*. J'ai raconté plus haut de quelle maniere la Groenlande cessa d'être fréquentée à cette époque; & les vains efforts de plusieurs Rois de Dannemarc pour en faire de nouveau la découverte. (*a*)

Decouverte d'un nouveau Pays nommé Vinlande.

Mais si dans un siècle où toute l'Europe languissoit dans l'ignorance, où les gouvernemens n'avoient pû encore penser qu'à se fortifier, où presque tout ce qui se fit de grand & de mémorable, fut des perfidies & des cruautés, s'il est dis-je étonnant dans un siècle si malheureux de voir un des peuples qui avoit le plus retenu à certains égards la rouille de l'ancienne barbarie, couvrir les mers de ses vaisseaux, fonder au loin des colonies, & découvrir des terres

(*a*) Consultés le livre de *Torfæus* intitulé *Grönland. Antiq. seu vet. Grönl. Descript. Hafn.* 1708. 8vo.

éloignées & inconnues, l'étonnement ne redouble-t-il pas en le voyant s'ouvrir une route jusques dans le nouveau monde, & faire cette même découverte qui a changé longtems après la face du nôtre, & a mérité une si grande gloire à ses auteurs? Cependant quelque surprenant que cela puisse paroître, c'est un fait qu'on ne peut refuser de croire, quand on considére que les chroniques Islandoises les plus autentiques le déposent unanimément, que les circonstances de leurs récits ne renferment rien qui ne le confirme, & que d'autres preuves tirées d'ailleurs, concourent encore à l'appuier. Cet evénement est trop intéressant & trop peu connu pourque je ne me croye pas obligé de le rapporter avec quelque étendue. Je vais donc avant que de me permettre aucune réflexion, en raconter les principales circonstances, telles que je les trouve dans l'*ancienne Vinlandie* de *Torfæus*, & dans l'*histoire de Groenlande de Jon. Arngrimus*, auteurs Islandois d'une intégrité connue, & qui n'ont fait que suivre pas à pas les anciens Historiens de leur nation. (*a*)

Il y avoit, disent ces anciennes chroniques, un Islandois nomé *Heriol*, qui avec son fils *Biarn* alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & passoit ordinairement l'hyver en Norvége. Ayant été une fois separés l'un de l'autre, le fils crut retrouver son pere en Norvége & l'y alla chercher,

(*a*) Le livre de *Torfæus* est un petit traité qui a paru en 1705. sous le titre de: *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ Septentrionalis, ubi nominis ratio recensetur &c. ex antiquit. Islandicis eruta.* L'Histoire de Groenlande d'*Arngrimus* avoit paru plus de cent ans auparavant, mais cet auteur ne traite de cette découverte que dans les chapitres 9 & 18 de son ouvrage, & par occasion. Les manuscrits Islandois qui en font mention, sont en grand nombre, les principaux sont ceux qui sont només *Codex Flateyensis*, *Heimskringla*, *Landnama Saga*, ou *livres des Origines du pays*, & quelques autres peut-être aujourd'hui perdus, mais dont il reste divers extraits dans les recueils d'un savant Islandois nommé *Biörn de Skardza*.

mais il apprit en arrivant, que ſon pére étoit allé en Groenlande, pays encore peu connu des Norvégiens, parcequ'on venoit ſeulement de le découvrir. Là deſſus *Biarn* réſolu de ſuivre ſon pére partout où il iroit, fit voile pour la *Groenlande*, quoique, ajoute *Arngrimus*, il n'eut ni guides ni aucune direction pour faire cette route, tant l'audace des anciens étoit grande, mais ſe dirigeant par l'obſervation des aſtres, & par ce qu'il avoit oui dire en général de la ſituation du pays qu'il cherchoit. Les trois premiers jours il porta à l'oueſt, enſuite le vent s'étant tourné au Nord, & ſoufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent ayant cependant ceſſé au bout de 24. heures, *Biarn* & ſes gens découvrirent de loin une terre dont ils s'approcherent jusqu'à ce que voyant qu'elle étoit plate, baſſe, ſans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y deſcendre, perſuadés que ce n'étoit pas la *Groenlande* qu'on leur avoit répréſentée come remarquable de loin par ſes montagnes couvertes de neige. Ils firent donc voile vers le Nord-Oueſt, & apperçurent chemin faiſant une Ile où ils ne s'arrêtérent pas. Enfin quelques jours après ils arriverent en Groenlande où *Biarn* retrouva ſon pere établi.

L'Eté ſuivant, c'eſt à dire, en 1002. *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvége, Il s'y entretint avec un des principaux Seigneurs du pays nommé le Comte *Eric*, de la découverte qu'il avoit faite en paſſant de quelques Iles inconnues. Le Comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curioſité de pouſſer plus loin ſa découverte, & il l'y exhorta fortement. Là deſſus *Biarn* étant repaſſé en Groenlande chez ſon Pere, on commença à parler ſérieuſement de reconnoitre de plus près ces pays. *Leif* le fils de ce même *Eric le rouge* qui avoit découvert la Groenlande,

lande, & qui étoit encore le chef de la colonie qu'il y avoit fondée, *Leif*, dis-je, voulant s'illuſtrer, comme ſon Pére, forma le projet d'y aller lui même, & ayant engagé *Eric* à ſe joindre à lui, ils équiperent un vaiſſeau avec trente cinq homes d'équipage. Come le vieux *Eric* ſe diſpoſoit à partir, & alloit à cheval joindre ſon vaiſſeau, le cheval effrayé s'abbatit ſous lui, accident qu'il regarda come un avertiſſement que le Ciel lui donnoit de renoncer à ſon entrepriſe; s'en étant donc retourné chez lui, *Leif* moins ſuperſtitieux partit ſans perdre le tems.

Il découvrit d'abord le dernier pays que *Biarn* avoit vû, & qui étoit le plus voiſin de la Groenlande. Ayant fait jetter l'ancre il y deſcendit, mais il n'y trouva que des galets, ou pierres plattes, ſans aucune verdure, c'eſt pourquoi il l'abandonna après lui avoir donné le nom de *Helleland* ou de *Pays plat.* De là après une courte navigation il paſſa à une autre terre que *Biarn* avoit auſſi obſervée; c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparſes & beaucoup de ſable blanc. Il l'apella *Mark-land* ou pays de plaine, & s'étant rembarqué il découvrit après deux jours d'une navigation très favorable une troiſieme terre, dont la côte ſeptentrionale étoit couverte par une Ile. Ils y deſcendirent auſſi-tôt par un fort beau temps, & y trouverent des plantes qui portoient des graines auſſi douces que le miel. Delà s'étant rembarqués, ils firent voile à l'Oueſt pour chercher un port, & entrerent enfin dans l'embouchure d'un fleuve, où ils furent portés par la marée juſques dans un lac d'où ce fleuve ſortoit.

A peine eurent-ils mis pied à terre, qu'ils planterent des tentes ſur le rivage, ſans oſer cependant s'éloigner beaucoup. Ils trouverent dans le fleuve

quantité de ſaumons extrêmement gros. On reſpiroit un air doux & tempéré, la terre paroiſſoit très fertile, & le pâturage excellent. Les jours d'hyver y étoient plus longs qu'en Groenlande, (a) & l'on y voioit moins de neige qu'en Islande. Satisfaits donc à tous égards de leur nouveau ſéjour, ils ſe bâtirent des maiſons, & y paſſerent l'hyver.

Mais avant que cette ſaiſon commençat, un Allemand qui étoit venu avec eux, & ſe nommoit *Tyrker*, ayant un jour diſparu, *Leif* craignant de perdre un home qui avoit été longtems dans la maiſon de ſon pére, & qui excelloit dans pluſieurs métiers, envoya du monde de tous côtés pour le chercher. Après bien des courſes on le trouva enfin, chantant & ſautant, & témoignant une joye extraordinaire par ſes diſcours & ſes contorſions. Les Groenlandois ſurpris de ſes mouvemens, lui en demandérent la raiſon, mais come ils avoient de la peine à s'entendre à cauſe de la différence des langues, ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultés que *Tyrker* leur fit comprendre, qu'il avoit trouvé des raiſins ſauvages dans un lieu voiſin qu'il leur indiqua. Les Groenlandois curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire ſur le champ, & en rapporterent quantité de grappes de raiſin à leur chef auſſi étonné

(a) Arngrimus ajoute d'après les anciennes chroniques, que le jour le plus court y avoit ſix heures, & la nuit dix huit. *Torfæus* avoit d'abord traduit ce paſſage de la même maniere, ce qui formoit une difficulté embarraſſante, car tout pays où au ſolſtice d'hyver le ſoleil ne ſe léve qu'à neuf heures, doit être ſitué au 58me degré, & quelques minutes; c'eſt à dire: ſous un climat très rigoureux, & où les vignes ne peuvent certainement pas croitre. Mais Torfæus ayant enſuite examiné la choſe de plus près a vû que le paſſage en queſtion étoit ſuſceptible d'un autre ſens, & qu'on pouvoit également lire que le ſoleil au ſolſtice d'hyver ſe levoit à huit heures & ſe couchoit à quatre, ce qui done le 49me degré ſous lequel eſt ſituée l'Ile de Terreneuve ou le Canada. *Voyez le ſupplement à l'ancienne Vinlande de Torfæus &c.*

qu'eux mêmes l'avoient été. *Leif* doutoit cependant encore que ce fuſſent des raiſins, mais *Tyrker* l'aſſura, qu'il étoit né dans un pays où il y avoit des vignes, & qu'il connoiſſoit trop bien cette eſpéce de fruit pour pouvoir s'y méprendre. *Leif* s'étant rendu à ces raiſons donna ſur le champ à ce pays le nom de *Vinlande*, c'eſt à dire, *Pays de Vin.* (*a*)

Au printems ſuivant il retourna heureuſement en Groenlande; mais un de ſes fréres nommé *Thorvald* jugeant que *Leif* avoit laiſſé ſa découverte imparfaite, obtint d'*Eric* ſon vaiſſeau avec trente homes d'équipage. Arrivé en *Vinlande*, *Thorvald* ſe ſervit des maiſons que *Leif* avoit fait bâtir, & y paſſa l'hyver ſubſiſtant de la pêche qui étoit très abondante. Au Printems il prit avec lui une partie de ſon monde, & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent par tout des ſituations agréables, des forêts le long des côtes, des rivages couverts d'un ſablon blanc, beaucoup d'Iles ſéparées les unes des autres par de petits bras de mer peu profonds, nulle trace de bêtes féroces, ni d'homes, à la réſerve d'un monceau de bois en forme de Pyramide. Après avoir employé l'été à cette courſe, ils revinrent en Automne reprendre leurs habitations d'hyver; mais

(*b*) Cette particularité ne convient point à l'Ile de Terre-neuve où l'on a d'ailleurs diverſes raiſons plauſibles de placer cette ancienne Colonie. Aucun voyageur que je ſache, n'a dit qu'il y vint des raiſins ſauvages, mais la plupart rapportent, que les buiſſons dont elle eſt couverte, ne ſont preſque que des framboiſiers, qu'il y a auſſi une grande quantité de fraiſes, que le gibier y foiſonne, & qu'il y croit ſans culture une eſpéce de ſeigle fort nourriſſant. V. le P. *Charlevoix* T. I. p. 240. D'ailleurs il eſt très poſſible, que les Groenlandois & *Tyrker* qui étoit avec eux, n'ayent pas bien connu les raiſins, & qu'ils ayent pris pour le fruit de la vigne, la *groſeille*, appellée auſſi en Danois & en Norvégien *Viin-bær*, c'eſt-à-dire *fruit* ou *grain de vin*; Enfin s'ils n'ont pas fait cette equivoque aſſez naturelle, l'on peut ſuppoſer qu'ils ont voulu parler du Canada où la vigne croit par tout ſans culture, & porte un fruit petit, mais d'aſſez bon goût.

l'été ſuivant *Thòrvald* ayant voulu examiner la côte de l'Eſt & du Nord, ſon vaiſſeau fut maltraité par la tempête, & le reſte de la belle ſaiſon fut conſacré à le radouber. Il fit planter enſuite la quille qui étoit hors de ſervice, à l'extrêmité d'un cap, qui fut à cauſe de cela appellé *Kiellar-næs* ou cap de la quille. Cela fait il ſe rembarqua pour aller reconnoitre la côte de l'Eſt, où il donna des noms à diverſes bayes & caps qu'il y découvrit.

Un jour qu'attiré par la beauté du rivage, il avoit mis pied à terre, il découvrit trois petits batteaux de cuir, dans châcun deſquels étoient trois perſonnes tranquilles & à moitié endormies. *Thorvald* & ſes gens coururent auſſi-tôt à eux, les ſaiſirent tous à la réſerve d'un ſeul, & par une férocité auſſi imprudente que barbare, les mirent à mort le même jour. Peu de temps après, come ils ſe repoſoient ſur le même rivage, ils furent tout à coup tirés de leur ſécurité par l'arrivée d'une multitude de petits batteaux qui couvroient toute la baye. *Thorvald* ordonna ſur le champ à ſa troupe de ſe garantir avec ſes planches des traits & des fléches dont leurs ennemis rempliſſoient l'air. Les ſauvages ayant ainſi inutilement employé toutes leurs fléches, prirent la fuite précipitamment après une heure de combat. Les Norvégiens les appellerent par mépris *Skrælingues*, c'eſt à dire, homes petits & foibles; Les chroniques diſent, que cette ſorte d'homes n'a point de forces, ni de courage, & que quand il y en auroit une armée entiere, on ne devroit pourtant pas les craindre. *Arngrimus* ajoute que ces *Skrælingues* ſont le même peuple qui habite à l'Oueſt de la *Groenlande*, & que les Norvégiens établis dans ce pays avoient doné le même nom aux ſauvages qu'ils y avoient trouvé.

Thorvald cependant porta les justes peines de son inhumanité, seul de tout l'équipage il fut blessé mortellement à la joue, & mourut peu de tems après. Il y a apparence, qu'il avoit déja quelque teinture du Christianisme, qui commençoit alors à se répandre dans la *Groenlande* Norvégienne, puisqu'il ordonna qu'en l'enterrant on mit une croix à ses piés, & une autre à sa tête. Son corps ayant été enseveli à la pointe d'un Cap où il avoit projetté de s'établir, ce Cap fut appellé à cause de cette croix *Krossa-næs* ou *Korsnæs.* La saison étant trop avancée pour se mettre en mer, l'équipage passa le reste de l'hyver en *Vinlande*, & n'arriva en *Groenlande* qu'au Printems de l'année suivante. Le vaisseau, ajoute-t-on, étoit chargé de seps de vigne, & de tous les raisins qu'ils avoient pû conserver.

Leif avoit laissé un troisieme fils nomé *Thorstein*, qui ayant appris la mort de son frére *Thorvald*, s'embarqua la même année sur son vaisseau avec sa femme nomée *Gudride*, & vingt homes choisis d'équipage. Il se proposoit principalement dans ce voyage d'apporter le corps de son frere en *Groenlande*, pour l'y ensevelir dans une terre agréable à ses mânes, & d'une maniere plus honorable à ses parens. Mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires, & après d'inutiles efforts *Thorstein* fut rejetté en Groenlande, sur une côte fort éloignée de la Colonie Norvégienne. Ce fut là qu'il fut retenu par la rigueur de l'hyver, privé de tout secours, & exposé à toute l'intempérie d'un climat si rude. Une maladie contagieuse se joignit à tant de maux, où en fut la suite; la plûpart des compagnons de *Thorstein*, & *Thorstein* lui même périrent. *Gudride* sa veuve eut soin du corps de son époux qu'elle emporta au Printems suivant, & fit ensevelir dans le tombeau de sa famille.

Jusqu'ici nous n'avons vû faire aux Norvégiens que de bien foibles efforts pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui suivit la mort de *Thorstein*, fut plus favorable au projet d'y établir une colonie. Un riche Islandois nommé *Thorfin* dont les chroniques nous ont conservé soigneusement la généalogie, vint de Norvége en *Groenlande* avec une nombreuse suite; Il y fit connoissance avec *Leif* qui depuis la mort de son pere *Eric* gouvernoit le nouveau peuple, il en obtint la permission d'épouser *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que *Thorstein* son premier mari avoit sur ses établissemens de *Vinlande*. Peu de tems après *Thorfin* partit pour s'en mettre en possession, suivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre soixante matelots, une quantité de bétail, d'outils, de provisions, en un mot, de tout ce qui peut servir à faire réussir une entreprise de ce genre. A peine fut-il arrivé qu'il trouva sur la côte une grande baleine (de l'espèce nommée en Danois *Reidhval*) dont il se saisit, au grand avantage de toute la troupe; le pâturage se trouva d'ailleurs si gras & si abondant, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux en devint en peu de tems d'une force, & d'une férocité extraordinaires.

Le reste de la belle saison & l'hyver se passerent à prendre toutes les mesures nécessaires pour s'affermir dans le pays, & s'y procurer toutes les commodités dont on avoit l'idée. L'été suivant les *Skrælingues* (les naturels du pays) vinrent en foule avec diverses marchandises (*a*) pour commercer avec eux; on remarqua que les cris du taureau les effrayerent si fort, qu'ils se jetterent en foule dans la maison de

(*a*) Il est remarqué dans les chroniques que ces marchandises consistoient principalement en pelleteries, en zibelines, peaux de rats blancs &c.

Thorſin, dont ils enfoncerent les portes avec une extrême précipitation. On ne laiſſa pas de faire quelques échanges avec eux, mais *Thorſin* défendit ſévérement de leur donner des armes, quoique ce fut la choſe pour laquelle ils témoignoient le plus de paſſion. Les femmes Groenlandoiſes leur offrirent différentes ſortes de laitage, qui leur plurent ſi fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries. Quelque difficulté qui s'éléva entr'eux, obligea cependant les *Skrælingues* à ſe retirer, & *Thorſin* pour prévenir toute ſurpriſe de leur part, fit environer les maiſons de la colonie d'une forte paliſſade.

L'année ſuivante il ne ſe paſſa rien de remarquable. Les *Skrælingues* revinrent offrir leurs marchandiſes, & ſolliciter les *Groenlandois* de leur donner des armes; comme on perſiſtoit à leur en refuſer, un d'entr'eux déroba une hache, & s'en retourna fort ſatisfait vers ſa troupe. Là voulant faire l'eſſai de cet inſtrument inconnu, il en donna un grand coup à un de ſes camarades qui tomba mort ſur la place. Tous ceux qui en furent témoins, demeurerent immobiles d'étonnement, juſqu'à ce qu'un d'entre eux qui par ſa taille & par ſon air ſembloit être ſupérieur aux autres, s'avançant prit la hâche, l'examina long-tems, & la jetta enſuite avec indignation dans la mer, auſſi loin qu'il lui fut poſſible.

Après un ſéjour de trois ans *Thorſin* s'en retourna dans ſa patrie, avec des raiſins & pluſieurs marchandiſes prétieuſes; le bruit s'en répandit dans le Nord, & pluſieurs perſonnes attirées par la curioſité & l'appas du gain voulurent aller en *Vinlande*. L'auteur de la Chronique nommée le *manuſcrit de Flatey*, remarque que *Thorſin* après quelques voyages finit ſes

jours en Islande ; qu'il y bâtit une très belle maiſon où il vécut avec magnificence, come un des premiers Seigneurs du pays, qu'il avoit un fils nommé *Snorro*, lequel étoit né en *Vinlande ;* que *Gudride* ſa femme fit après ſa mort un voyage à Rome, & qu'à ſon retour ſe conſacrant uniquement à Dieu, elle finit ſes jours dans un Cloitre d'Islande, près d'une Egliſe que ſon fils avoit fait bâtir ; l'auteur ajoute, que ſon recit eſt fondé ſur les témoignages & la relation de *Thorfin* lui même, & il en parle comme de faits connus de tout le monde. Un autre manuſcrit rapporte les mêmes circonſtances avec quelques variations peu conſidérables.

Mais révenons à la nouvelle Colonie, où *Thorfin* avoit ſans doute laiſſé une partie de ſon monde. Deux fréres nommés *Helgue* & *Finbog* Islandois de naiſſance, étant allés en Groenlande, ſe laiſſerent perſuader d'équiper deux vaiſſeaux pour y faire un voyage. *Freidis* fille d'Eric le *Roux* les y accompagna, mais cette méchante femme indigne d'appartenir à une famille qui s'étoit ſi fort illuſtrée, trompa les fréres Islandois, & durant leur ſéjour en *Vinlande*, excita des troubles dans la Colonie qui ſe terminerent enfin par le maſſacre de trente perſonnes. Après cette cruelle ſcène *Freidis* n'oſant plus reſter en *Vinlande*, ſe refugia chez ſon frere *Leif* en Groenlande, où elle vécut le reſte de ſa vie mépriſée & haïe de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre de ſes malheureuſes victimes ; il eſt vraiſemblable que ceux qui lui échapperent, s'établirent dans le pays.

Remarques ſur cette Découverte.

C'eſt là en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes annales des Islandois touchant cette ſinguliere expédition ; come elles n'en ont parlé qu'incidemment, on ne doit pas être ſurpris du ſilence qu'elles gar-

gardent ſur les ſuites de cet événement ; Il y a lieu de conjecturer, qu'on continua encore longtems à faire des voyages en *Vinlande*, mais que toutes ces courſes poſtérieures n'ayant plus rien de particulier, les hiſtoriens ſe ſont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte du pays, & à la fondation de la colonie. Cependant il eſt encore parlé plusieurs fois de la *Vinlande* dans les chroniques Islandoiſes. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la claſſe des plus autentiques, qui fait expreſſément mention d'un Prêtre Saxon nommé *Jean*, lequel après avoir pendant quatre ans ſervi l'Egliſe d'Islande, alla en *Vinlande* pour convertir la colonie Norvégienne, voiyage qui fut ſans doute aſſez infructueux puisqu'il y fut condamné à mort. En 1121. un Evêque de Groenlande nommé *Eric* s'y rendit auſſi dans la même vûe, mais on ignore avec quel ſuccès. Depuis ce tems là il paroit que la *Vinlande* commença à être oubliée peu à peu dans le Nord, jusqu'à ce qu' enfin la *Groenlande* Chretienne étant perdue, l'Islande entierement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peſte & affoibli par ſes diviſions inteſtines, on en perdit pleinement le ſouvenir, tandisque la colonie de Vinlande ceſſant d'avoir commerce avec l'Europe s'abatardiſſoit de ſon côté, par des cauſes qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que d'avancer avec certitude. Quoiqu'il en ſoit, le témoignage des chroniques ſe trouve confirmé d'une maniere trop poſitive par celui d'*Adam de Breme* pour que je ne croye pas devoir rapporter ici ſes propres paroles. Cet hiſtorien étoit un vertueux Eccleſiaſtique d'une droiture peu commune, qui tenoit presque tout ce qu'il raconte de la bouche de diverſes perſonnes illuſtres, & du Roi de Dannemarc lui même (*Suenon Eſtridſen*) avec qui il s'étoit longtems entretenu pendant le ſejour qu'il avoit fait dans ce Royaume,

à quoi il faut ajouter, qu'il écrivoit environ 46. ans après la premiere découverte de la *Vinlande*, come cela paroit par ses propres paroles, (*a*) „ Outre cela, dit donc cet historien, le Roi de Dannemarc „ m'a raconté, que plusieurs personnes avoient trouvé encore une Ile dans cet Océan qui baigne la Norvége „ ou le *Finmarck;* que cette Ile s'appelle *Vinlande*, parceque les vignes y viennent d'elles mêmes, & nous „ savons non par des oui-dires fabuleux, mais par le „ rapport certain des Danois que les fruits y croissent „ sans culture. „ (*b*) D'où l'on voit que ce fait n'étoit pas seulement reconnu pour certain en *Groenlande*, en Islande, & en Norvége, mais qu'il avoit fait aussi du bruit en Dannemarc; Quant à l'explication que *Rudbeck* à voulu donner de ce passage en supposant qu' *Adam* avoit parlé de la *Finlande*, province de Suéde au levant du Golphe de Bothnie, elle est si insoutenable, qu'on ne doit pas s'arrêter à la refuter. Il me paroit que la relation des Chroniques est trop circonstanciée & trop bien confirmée par l'autorité qu'on vient de voir, pour qu'on puisse douter que les Norvégiens de *Groenlande* n'ayent abordé en effet sur quelque côte de l'Amérique Septentrionale. Leur

(*a*) Vid. Adam. Brem. de Situ Dan. c. 246.

(*b*) *Adam* ajoute immédiatement après, qu'en s'avançant au delà vers le Nord on ne trouve plus qu'une mer immense couverte de glaces énormes, & toujours envelopée de tenebres. „ C'est ce qu'a éprouvé „ dernierement, ajoute-t-il, *Harald* „ Prince des Norvégiens très expéri- „ menté, qui voulant savoir l'éten- „ due de l'océan Septentrional y alla „ avec plusieurs vaisseaux; mais les „ bornes du monde s'étant couvertes „ à leur vûe de profondes ténébres, „ ils eurent peine à se sauver de „ l'abyme immense qui étoit devant „ eux. „ On reconoit aisement ici qu' *Adam de Breme* a voulu orner sa description d'une hyperbole poétique, façon d'écrire à la mode dans ces tems là. Je ne cite ce dernier passage que pour montrer que les Norvégiens étoient en effet alors dans le goût des expéditions maritimes, & même de celles qui ne tendoient qu'à faire des découvertes. Car une curiosité de ce genre ne semble devoir être attribuée à un peuple d'ailleurs peu eclairé que sur des preuves aussi formelles.

extrême hardieſſe, la grande expérience qu'ils avoient de la navigation, leur goût pour toutes les entrepriſes extraordinaires, ſont aſſez prouvées par pluſieurs autres expeditions, qui ne cedent gueres à celles-là: Mais il n'eſt pas auſſi facile de s'aſſurer de l'endroit, où ils s'établirent, & de l'état actuel de cette ancienne colonie, que de la certitude de la découverte en général. Une pareille recherche exigeroit une connoiſſance qui me manque abſolument des divers peuples de cette partie de l'Amérique, de leurs langues, de leurs uſages, de leurs traditions, de la ſituation des côtes & des productions naturelles de ces pays, & il me ſuffit de l'avoir facilitée à d'autres en rapportant dans un extrait fidele & étendu des Chroniques anciennes, toutes les circonſtances qui pourront y apporter quelque jour. En attendant on peut s'en tenir à la conjecture de *Torfæus*, & du ſavant Evêque de Bergue, le Dr. *Pontoppidan*, qui penſent que les deſcendans de cette ancienne colonie Norvégienne ſe trouvent encore dans l'Ile de *Terre-Neuve* que les François poſſédent aujourd'hui. (*a*) En effet outre que la ſituation de cette Ile paroit aſſez convenir aux diverſes circonſtances rapportées par les annaliſtes Islandois, & ſurtout à la latitude qu'ils donnent au pays découvert par les Norvégiens, on trouve dans les Rélations des voyageurs qui ont parcouru l'Amérique Septentrionale d'autres traits de conformité aſſez remarquables. Le Pére *Charlevoix* qui a fait un voyage dans cette partie du monde, par l'ordre du Roi de France, rapporte dans ſon Hiſtoire générale de la Nouvelle France, qu'il y a à *Terre-Neuve* un peuple qui par la barbe, la couleur, & les autres marques de cette eſpèce eſt diſtingué des autres habitans de ces contrées. „ Les *Esquimaux*, dit-il, „

(*a*) Vid. Pontopidans Forſög paa Norges naturlige Hiſtorie T. II. ch. 9.

„ ressemblent autant aux *Patagons*, que le pays qu'ils „ habitent ressemble aux côtes du détroit de *Magellan*; „ C'est un peuple féroce, qui mange la chair toute „ crue des animaux. Leurs yeux sont petits, leurs „ cheveux blonds, leur peau est blanche, & ils ont „ beaucoup de barbe. *Toutes ces marques les distinguent* „ *de tous leurs voisins, & pourroient faire croire qu'ils sont* „ *une Colonie d'Européens qui ont degeneré par la misere &* „ *par le manque d'instruction.* „ (*a*) Le savant dont j'emprunte cette citation, en allégue une autre sur le même sujet qui doit avoir place ici. Elle est tirée d'*une Histoire générale des pays & peuples de l'Amérique* d'un savant Allemand. (*b*) „ La Nation des *Eskimaux*, re„ marque cet auteur, habite depuis le 52. degré de

(*a*) En relisant l'ouvrage du P. *Charlevoix* je viens de trouver encore quelques passages sur le même sujet, qui méritent d'avoir place ici. Dans sa dissertation sur l'origine des Amériquains p. 30. il parle ainsi des *Eskimaux. Rien n'empêche de croire que les Eskimaux & d'autres nations voisines de la baye de Hudson ne tirent leur origine des Norvégiens Groenlandois s'il y en a jamais eu. Ce qui est certain, c'est que les Eskimaux n'ont rien de commun ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du corps & des cheveux avec les peuples du Canada mêmes leurs plus proches voisins.* Le Pere *Charlevoix* est assurément excusable d'avoir ignoré que l'existence des Norvégiens Groenlandois est un fait très certain, & confirmé par l'histoire autant qu'un pareil fait peut l'être. Il revient encore au même sentiment dans son *Journal historique d'un voyage de l'Amérique Septent.* p. 178. *Les Esquimaux*, dit-il, *sont presque le seul peuple d'Amerique où les hommes ayent de la barbe, & ils l'ont si épaisse jusqu'aux yeux qu'on a peine à découvrir quelques traits de leur visage . . . Ils ont la taille avantageuse & sont assez bien faits, ils ont la peau du corps aussi blanche que nous, ce qui vient sans doute de ce qu'ils ne vont jamais nuds, quelque chaud qu'il fasse; leurs cheveux sont à l'ordinaire blonds, ce qui joint au peu de ressemblance & de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voisins, & à la différence des langues a fait croire à quelques personnes qu'ils descendoient des Basques, peuple françois, . . . Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland.* Ce que les Relations nous disent de la figure & de la maniere de vivre des Groenlandois modernes ne confirme assurément pas l'opinion du Pere *Charlevoix*, & elle n'est probable qu'autant qu'il a entendu parler des anciens Groenlandois, ou Groenlandois Norvégiens.

(*b*) Dr. *S. J. Baumgartens* allgemeine Geschichte der Länder und Völcker von America &c. P. I. c. I. p. 27.

Latitude jusqu'au 60me entre la baye de *Hudſon*, & le „ Golphe près de *Belle-Ile*, où le continent de *Laborador* „ eſt ſeparé de l'Ile de *Terre-Neuve.* Cette nation a „ des coûtumes ſi ſingulieres, & ſi peu reſſemblantes „ à celles des autres ſauvages d'Amerique, leur figure „ même eſt ſi différente de celle des autres habitans de „ cette partie du monde, qu'il ſemble qu'on ne risque „ pas de ſe tromper en leur attribuant une origine dif- „ férente. Ils ſont de grande taille, bienfaits, & „ beaucoup plus beaux que les autres ſauvages. Ils „ portent la barbe, leurs cheveux ſont friſés & ordi- „ nairement noirs, ils les coupent autour des Oreilles. „ Pluſieurs les ont blonds & d'autres roux, *come les peu-* „ *ples Septentrionaux de l'Europe.* Leur nom d'*Eskimaux* „ ſemble être formé d'un mot de la langue des *Abéna-* „ *quis*, *Eskimanſic* qui ſignifie *hommes qui mangent de la* „ *chair crue*, & en effet ils ſe nouriſſent de la chaſſe & „ de la pêche, & mangent le poiſſon & le gibier tout „ crud & encore ſanglant. Les autres ſauvages leur „ ont encore donné un autre nom qui peut ſe rendre „ par celui de *fugitifs*, non qu'ils les veuillent accuſer de „ manquer de courage, mais parceque leur inquiétude „ & leur impétuoſité naturelle les engage à vivre dans „ une défiance continuelle, à être en garde les uns „ contre les autres, & à fuir le commerce des autres „ nations. - - - Quelques perſonnes pretendent que „ ce peuple tire ſon origine de certains *Biſcayens* qui ont „ eté jettés ſur cette côte par la tempête, mais tout „ ce qu'on a obſervé de leurs coûtumes, me perſuade „ qu'ils ont eu une origine plus ancienne. Je croi- „ rois plutôt qu'ils ſont ſortis dans les anciens tems des „ Iles Britanniques, ou des Orcades, & l'on pourroit „ penſer qu'ils ſont un reſte de ces Cambriens ou Gal- „ lois qui ſortirent du pays de Galles dans le 12me ſiècle „ ſous la conduite d'un de leurs Princes nomé *Madoc*, & „ qui au rapport de *Paul David* dans ſon hiſtoire de „

„ Galles allerent découvrir de nouveaux pays à l'Oueſt;
„ ſi tous ces voyages ne ſont pourtant pas une pure
„ fiction, & ſi d'ailleurs ces peuples ne paroiſſoient pas
„ avoir toujours été payens, puisqu'on ne trouve pas
„ parmi eux le moindre veſtige du Chriſtianisme. (*a*)

(*a*) Cette preuve qui eſt très concluante contre le voyage des Gallois, ne peut point être appliquée de même à celui des Norvégiens parceque ces derniers ne découvrirent l'Amerique que quand on commençoit ſeulement à prêcher la foi Chretienne en Norvége, où elle ne devint que très long-tems après la croyance dominante & univerſelle du Pays. D'ailleurs come le Roi Olaus Trygguefon employoit des moyens extrémement violens pour la faire embraſſer à ſes ſujets, pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux abandonner leur patrie, que d'adopter une Doctrine pour laquelle ils avoient beaucoup de repugnance, & il paroit naturel de chercher plutôt parmi ces exilés, ceux qui allerent chercher de nouvelles terres que parmi ceux qui devenus Chrétiens pouvoient reſter librement dans leur patrie.





INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE DANNEMARC.

LIVRE CINQUIEME.

DES MOEURS, DES USAGES ET DES ARTS DES ANCIENS DANOIS.

Argument.

Occupations journalieres des anciens Scandinaves. De leur goût pour les plaisirs de la table. Maniere dont ils en usoient avec les femmes. Traits d'histoire à ce sujet. Les Scandinaves épousoient plusieurs femmes.

Leur chasteté. Leurs nôces. Baptême des enfans. De la haute taille & de la force des anciens peuples du Nord. Des funérailles. De l'agriculture. Mépris des Scandinaves pour les arts & les métiers. De leur maniere de se loger. De leur commerce & des monnoyes. De l'étude qu'ils faisoient des astres. Comment ils divisoient le tems. Des Bâtons runiques. Recherches sur l'antiquité des lettres ou caractéres runiques. De l'ancienne langue du Nord. De l'origine de la Poésie. Honneurs rendus aux Poétes dans le Nord. La plupart de ces Poétes ont eté Islandois. Du style de ces Poesies. Mechanisme de cette Poesie. Conclusion.



Occupations journalieres des anciens Scandinaves.

LES différens traits qu'on a vû dans le livre précédent de la passion des Scandinaves pour les armes, renferment tout ce que l'on peut dire de leurs usages & de leurs mœurs, de la maniere dont un principe renferme toutes les conséquences qu'on peut en tirer. En effet on reconnoit partout dans leur genre de vie, & dans leurs coutumes, l'empreinte marquée de cette passion, si j'ose ainsi m'exprimer; on la reconnoit dans leurs occupations ordinaires, & jusques dans leurs amusemens. La meilleure partie de leur vie se passoit dans les camps & dans les armées, tantôt sur mer & tantôt sur terre, dans des combats réels ou dans des préparatifs de combats. Quand ils étoient forcés à vivre en paix, la guerre faisoit cependant encore leurs plus vifs plaisirs. Il y avoit des revûes, des batailles simulées qui devenoient quelque fois sérieuses, & d'autres divertissemens militaires de cette

cette eſpèce. Le reſte du tems étoit ordinairement employé à chaſſer, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir. Tel étoit du moins le genre de vie des Germains dans les anciens tems. *Quand ils ne vont point à la guerre*, dit *Tacite*, *ils paſſent le tems à boire ou à dormir. . Les plus braves gens parmi eux ne font rien; on laiſſe la conduite du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards, & aux infirmes, le reſte paſſe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature, de ne pouvoir vivre en repos, & d'aimer tant l'oiſiveté.* (*a*) Les Auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes le même reproche, & il eſt aiſé de comprendre, que des peuples qui attachoient des idées de mépris à toute eſpéce de travail de corps & d'eſprit, n'avoient le plus ſouvent rien de mieux à faire que de dormir. Ce préjugé auſſi oppoſé à la raiſon, qu'au bonheur des homes, ayant été autrefois commun à tous les peuples de l'Europe ſans exception, je n'ai pas beſoin de m'arrêter à décrire les effets qu'il eut dans le Nord; & d'ailleurs il eſt aſſez facile de s'en former une idée par les rejettons qu'on en trouve encore aſſez frequemment de nos jours, rejettons plus ou moins enracinés & étendus dans les divers lieux, ſuivant que la raiſon y eſt plus ou moins avancée.

De leur gout pour les plaiſirs de la Table.

Après le plaiſir de paſſer ſon tems dans le ſomeil & l'oiſiveté, un home libre comptoit celui d'aſſiſter ſouvent à des repas ſolemnels. On a vû que l'eſpérance d'un feſtin éternel peupla le Nord de Héros & de braves. Dans des pays plus chauds on a imaginé d'autres délices & d'autres récompenſes. Tous les peuples ignorans cédent ſans réſiſtance, & ſans ſcrupule à l'influence du climat. Leurs législateurs mêmes, quand ils en ont, n'ayant pas l'eſprit aſſez élevé pour ſoup-

(*a*) Tacit. de Mor. German. c. 2.

çonner la néceſſité de la combattre, ſont emportés par le torrent, & les uns & les autres auroient toujours les yeux fermés là deſſus, ſi des mains étrangéres, ou quelque génie ſupérieur ne venoit les leur ouvrir. *Chez les Celtes*, dit leur ſavant hiſtorien, *il n'y avoit point d'aſſemblée d'un peuple, ou d'un Canton, point de fête civile ou religieuſe, point de jour de naiſſance, de mariage ou d'obſeques, qui fut duément ſolemniſé; point d'amitié ni d'alliance qui fut bien cimentée, ſi le feſtin n'avoit été de la partie.* (*a*) Il eſt auſſi parlé continuellement de feſtins dans les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie. (*b*) *Tacite* a remarqué, que chez les Germains la table des Grands étoit la ſolde de la nobleſſe. Un grand Seigneur ne pouvoit mieux réuſſir à s'attirer un grand nombre de cliens qu'en donant des repas magnifiques & fréquens. Les Germains délibéroient à table des choſes les plus importantes, de l'élection des princes, de la paix, de la guerre &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la veille, eſtimant, ajoute cet hiſtorien, *qu'il faloit conſulter dans un tems où l'on ne ſonge point à ſe déguiſer ni a feindre, & prendre ſa réſolution lorſqu'on eſt de ſang froid.* Tous les Celtes étoient dans l'uſage de boire à ces feſtins de la bierre, ou du vin s'ils pouvoient en avoir, dans des cruches de terre ou de bois, ou dans des cornes de bœufs ſauvages dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les cranes de leurs ennemis. Le plus diſtingué de l'aſſemblée prenoit le prémier le vaſe, ſe

(*a*) Voyez Pelloutier Hiſtoire des Celtes. T. I. L. 2. c. 12.

(*b*) On en trouve des exemples remarquables dans les Chroniques Islandoiſes citées par *Arngrimus Jonas. Crymog.* L. I. ch. 5. Deux freres Islandois célébrant les obſéques de leur pere, donnerent un feſtin à 1200 perſonnes, qui y étoient venues, & les regalerent pendant 14 jours. Un autre Islandois régala pendant le même nombre de jours 900 perſones, & les renvoya avec des préſens. La même choſe ſe faiſoit auſſi tres ſouvent en Norvége & dans le reſte du Nord.

levoit, ſaluoit ſon voiſin ou celui qui le ſuivoit en dignité en l'appellant par ſon nom, & vuidoit la coupe & après l'avoir fait remplir, la préſentoit à celui qu'il avoit nomé. (*a*) De cet uſage des Celtes eſt venu celui de boire à la ſanté des conviez, mais je ne ſais ſi celui de boire à l'honneur des Dieux a été également commun aux mêmes peuples, ou s'il étoit ſeulement connu de quelques nations du Nord. " Dans les feſtins ſolemnels, tels que ceux qui ſuivoient les ſacrifices, dit *Snorro Sturleſon*, on vuidoit d'abord ce qu'on appelloit la coupe d'*Odin* pour obtenir la victoire, & un regne glorieux; enſuite la coupe de *Niord*, & celle de *Frey* pour une ſaiſon fertile; après quoi pluſieurs avoient accoûtumé de boire encore une coupe pour *Brage* (le Dieu de l'Eloquence & de la Poéſie. " (*b*) Les Scandinaves étoient ſi fort attachés à cet uſage, que les premiers Miſſionaires ne pouvant l'abolir, ſe contenterent de les engager à ſubſtituer à leurs fauſſes Divinités, le vrai Dieu J. C. & les Saints, à l'honneur deſquels ils burent religieuſement pendant pluſieurs Siècles. Dans les tems du Paganiſme ils beuvoient de même à l'honneur des Héros ou de leurs amis morts glorieuſement. Enfin c'étoit auſſi principalement dans les feſtins que ſe formoient & que ſe cimentoient ces confraternités, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les anciennes Chroniques. Il y avoit peu de braves qui ne fuſſent membres d'une ou de plus d'une; la principale régle à laquelle on s'y aſtreignoit, étoit de défendre ſes confréres en toute occaſion, & de venger leur mort aux dépens de ſa

(*a*) Come les conviés beuvoient l'un après l'autre, celui qui beuvoit le premier diſoit à ſon voiſin, en le ſaluant, *je bois avant vous, & je ſouhaite que ce breuvage vous faſſe autant de bien qu'à moi même*, par où il donnoit une éſpece d'aſſurance à celui qui le ſuivoit qu'il ni avoit ni poiſon ni maléfice dans la coupe. Hiſt. des Celtes. T. I. L. 2. c. 12.

(*b*) V. Barthol. De cauſ. cont. Mort. L. I. c. 8.

propre vie. Ce ferment fe prêtoit & fe renouvelloit dans des feftins qui avoient auffi leurs loix. Quand le Chriftianifme eut été reçu dans le Nord, ces confrairies fubfifterent encore, mais elles changerent peu à peu d'objet. Come il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance, l'intempérance & l'yvrognerie refterent feules pour les foutenir, car on joignoit ces deux buts dans les tems du paganifme. Plus de deux cens ans après que les Scandinaves eurent embraffé la foi, ils avoient encore des confrairies dont les plus grands Seigneurs étoient membres; témoin celle dont les ftatuts fe trouvent dans un manufcrit du 13me Siécle cité par Bartholin. (a) Les defordres occafionnés par ces affemblées ne faifant qu'augmenter, les Conciles furent enfin obligés de les défendre, mais ils ne réuffirent que fort tard à les détruire. Peut être même doit-on regarder quelques unes de celles qui fubfiftent de nos jours, come un refte de ces anciennes confrairies Celtiques, à moins qu'on n'aime mieux dire, que le même principe en a fuggeré l'idée en différens tems & en différens lieux, ce qui paroit également vraifemblable.

De la maniere dont les Scandinaves en ufoient avec les femmes.

Quoiqu'en général on ait raifon de dire, que les homes naiffent peu voluptueux dans le voifinage du Nord, cette paffion qui fait un des nœuds les plus forts, come un des plus grands charmes de la Socié-

(a) Un de ces ftatuts peut faire juger de la fobriété de ces tems là: ,,Si quis pro ebrietate ceciderit in ipfa ,,domo convivii, vel antequam pro- ,,priam curiam intraverit oram (petite ,,monoye) perfolvat. De même dans les ftatuts d'une autre confrairie inftituée à l'honneur de St. Olaus Roi de Norvége on trouve ces paroles ,,affez remarquables. "Quicunque potum fuum effundit latius quam pede ,,volare poterit, VI denarios perfolvat. ,,Quicunque dormierit in banco con- ,,vivii in confpectu fratrum oram ,,perfolvat. Quicunque caufa Ebrietatis infilencia fine licentia fenioris fe- ,,cerit II oras perfolvat &c.

té, n'a pas laiſſé dans ces âges ruſtiques, dont nous parlons, de ſe déguiſer ſous bien des formes, & d'être un des principaux reſſorts des petits & des grands événemens. Mais ici, come dans la plûpart des choſes, les Celtes, & particulierement les Scandinaves avoient une façon de penſer toute oppoſée à celle des Aſiatiques, & de quelques peuples du midi. Ces derniers par un contraſte ſingulier, & cependant ordinaire, ſemblent de tout tems avoir eu pour les femmes beaucoup de paſſion & très peu d'eſtime; eſclaves & Tyrans tout à la fois, ne leur demandant point de raiſon, & oubliant la leur avec elles, ils ne faiſoient preſque dans leur commerce avec le ſexe que paſſer de l'adoration au mépris, & des ſentimens d'un amour idolâtre, à ceux d'une jalouſie inhumaine, ou d'une indifférence dédaigneuſe, & plus inſultante encore. Chez les autres au contraire elles étoient moins regardées come les inſtrumens d'une volupté ſenſuelle, que come des égales & des compagnes, dont l'eſtime auſſi précieuſe que les faveurs ne pouvoit être glorieuſement acquiſe que par des égards, des procedés généreux, & des efforts de courage & de vertu. Je ſens que tout cela paroîtra d'abord peu vraiſemblable, & que l'idée qu'on ſe fait de la dureté du caractere des anciens peuples du Nord, paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penſer qui ſuppoſe autant de délicateſſe, ou ſi l'on veut, de raffinement. Mais je crois cependant cette obſervation aſſez certaine pour avancer qu'il eſt très probable que ce ſont ces mêmes nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet eſprit d'équité, de modération & de généroſité dans la maniere d'en uſer avec les femmes, qui fait aujourd'hui un des caracteres diſtinctifs de nos mœurs, ce goût en un mot de galanterie ſi inconnu des peuples anciens les plus policés à d'autres égards.

Qu'il y ait eu un commerce d'égalité & de liberté entre les homes & les femmes, chez les nations dont nous parlons, c'eſt ce que l'on doit attendre de ces âges, où la fortune des citoyens étoit bornée, & preſque égale; où les mœurs étoient ſimples, où les paſſions ne ſe dévelopoient que tard, & avec la raiſon; où elles étoient modérées par un climat rigoureux, & par un genre de vie très dur; où le gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Mais les Scandinaves alloient plus loin, & ces homes ſi fiers qu'aucune puiſſance n'auroit pû contraindre à plier, quand il s'agiſſoit des femmes, ſembloient n'être plus ſi jaloux de leurs droits, & de leur indépendance. Si nous voulons remonter juſqu'aux principes de la Religion des Celtes, nous y trouverons une preuve, & peut être une des principales cauſes de cette eſtime & de cette déférence, dont le ſexe jouiſſoit parmi eux. J'ai dit ſouvent qu'un de leurs dogmes les plus révérez étoit celui qui faiſoit intervenir l'action de la divinité, juſques dans les plus petites choſes, & qui établiſſoit même, que tout phenoméne ſans exception n'étoit qu'une maniere dont elle manifeſtoit ſa volonté à ceux, qui ſavoient comprendre ce langage. Par là tous les mouvemens involontaires des homes, leurs viſions, leurs deſirs ſubits & imprévus, devenant des avertiſſemens ſalutaires du ciel, méritoient auſſi l'attention la plus ſérieuſe, & attiroient un reſpect univerſel à ceux qui ſervoient ainſi le plus fréquemment d'organe à une Divinité bienfaiſante. Mais les femmes paroiſſoient bien plus dignes que nous, de remplir une ſi noble fonction, elles qui communément plus aſſujetties que les homes aux loix inconnues du tempérament, ſemblent en agiſſant obéir moins à la réflexion qu'à l'inſtinct de la nature & du ſentiment. C'eſt ce que *Tacite* confirme d'une maniere formelle.

Les Germains, dit-il, *ſont dans l'opinion qu'il y a quelque choſe de divin & de prophétique dans les femmes. Ils ſe gardent bien de mépriſer leurs conſeils, ou de négliger leurs Oracles.* (*a*) Il n'eſt pas douteux que la même choſe n'ait eu lieu chez les Scandinaves. Tous ces peuples penſoient de la même maniere; Auſſi les voit-on également inſéparables de leurs femmes, les mener avec eux dans leurs expéditions les plus éloignées, écouter leurs avis avec reſpect, & craindre autant dans les déroutes les reproches dont elles les accabloient, que les coups mêmes de leurs ennemis. (*b*)

Ce n'eſt pas tout encore. Dans un tems où la piraterie & le goût des avantures, expoſoient de tous côtés la foibleſſe à des attaques imprévues, les femmes, & celles ſur tout que leur beauté rendoit célébres avoient quelque fois beſoin de libérateurs, & très ſouvent de défenſeurs. Tout jeune guerrier avide de gloire, & ce nom exprimoit dans ce tems là des nations entieres, étoit donc naturellement porté à ſe charger d'un ſoin, qui lui promettoit des lauriers ſi juſtes, qui flattoit ſon penchant pour le

(*a*) Tacit. de Mor. German. c. 8. Voyez auſſi là deſſus un paſſage remarquable de Polyæne in Stratag. L. I. & Keysl. Antiq. Septent. p. 371. Plutarque y fait auſſi alluſion dans ſon *Traité des vertus des femmes.*

(*a*) Ajoutons à l'autorité de *Tacite*, une conjecture qui peut être auſſi de quelque poids. Chez les Celtes les homes uniquement occupés de la guerre & de la chaſſe, laiſſoient à leurs femmes le loiſir & le ſoin d'acquérir diverſes connoiſſances utiles, qui les faiſoient enſuite regarder par leurs maris come des Oracles & des Prophéteſſes. C'eſt ainſi qu'elles ſeules faiſoient une étude des propriétés des ſimples, & de l'art de guérir les bleſſures, art auſſi myſtérieux dans ces tems là, que le beſoin en étoit fréquent. Dans les anciennes Chroniques du Nord ce ſont toujours des filles ou des femmes qui panſent les bleſſures de leurs amans ou de leurs époux, & l'on en verra des exemples dans la ſuite de cet ouvrage. Il en étoit de même des ſonges: Les femmes excelloient à les interpréter, ſans doute à cauſe de cette attention toute particuliere qu'elles y apportoient, & de la foi qu'elles y ajoutoient dans ce tems là.

ſexe, & ſa paſſion non moins forte pour une vie errante & vagabonde. On redouble toujours d'eſtime & d'admiration pour les choſes, lorſqu'elles coutent beaucoup d'efforts. Après quelques courſes pénibles conſacrées à la défenſe du beau Sexe, un brave le reſpectoit plus que jamais. Auſſi ſe croyoit-il bien recompenſé, quand il obtenoit pour ſalaire la main de celle qu'il avoit délivrée, & l'on ſent d'abord combien des alliances de cette éſpece, devoient être honorables dans la façon de penſer de ces peuples. Ainſi l'émulation dut multiplier bientôt le nombre de ces Chevaliers galants. Les femmes à leur tour prirent de là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumerent à ſe regarder comme auſſi néceſſaires à là gloire des hommes, qu'elles le ſont à leurs plaiſirs. Celles qui avoient mérité d'avoir pluſieurs défenſeurs, ne cédoient qu'aux pourſuites du plus vaillant, celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues, vouloient du moins qu'un amant eut prouvé dans quelque occaſion qu'il étoit capable de braver au beſoin toute ſorte de dangers pour elles. La moitié de ces motifs eut ſuffi pour enflamer les hommes de ce tems là, du deſir de ſe ſurpaſſer les uns les autres, & de faire briller leur audace & leur intrépidité; Mais de plus le caractere même des femmes ne laiſſoit que ce moyen glorieux de gagner leurs coeurs. Naturellement vertueuſes, elles n'étoient acceſſibles que par ce ſeul endroit, & élevées dans les mêmes préjugés que les hommes ſur ce qui conſtitue le véritable honneur, elles étoient inſtruites de bonne heure à mépriſer ceux qui paſſoient leur jeuneſſe dans une obſcure tranquillité. Tous les monumens hiſtoriques de l'ancienne Scandinavie ſont les garants de ce que j'avance ici. Il y a même lieu de conjecturer que le goût de la Chevalerie doit avoir eû ſon berceau dans le Nord, & que c'eſt

c'eſt delà qu'il s'eſt principalement répandu en Eſpagne, en France, en Italie, en Angleterre avec les eſſains de Scandinaves qui s'y établirent. En effet ce goût, qui reſſerré enſuite dans de plus juſtes bornes a produit cette politeſſe galante que nous regardons aujourd'hui comme faiſant une partie conſidérable dés mœurs, régnoit vraiſemblablement dans le Nord, lorsque les Romains poſſédoient encore la plupart de ces pays, & chacun ſait, que ni leur façon de penſer, ni la police qu'ils faiſoient obſerver pour la ſûreté des femmes, ni leurs coutumes enfin ne pouvoient admettre rien de ſemblable.

En quel endroit que nous ouvrions les anciennes hiſtoires du Nord, nous y verrons des Chevaliers auſſi galans qu'intrépides. Le Roi *Regner Lodbrog* dont j'ai ſouvent parlé, & qui étoit un des plus célébres Héros de ſon tems, ſignala ſa jeuneſſe par un exploit de Galanterie. Un Prince Suédois avoit une fille nommée *Thora* célébre dans tout le Nord par ſa beauté. Dans la crainte de quelque témeraire, il la confia de bonne heure (peut-être pendant ſon abſence) à la garde d'un de ſes officiers, & lui dona un château pour ſa demeure. (*a*) Mais cet homme ayant conçu une forte paſſion pour *Thora* ne voulut plus la rendre, & prit ſi bien ſes meſures pour s'en aſſurer la poſſeſſion, que le Prince Suédois ne fit que des efforts inutiles pour la délivrer. Enfin déseſpèrant d'y reuſſir par ſes ſeules forces, il fit publier dans toutes les contrées d'alentour, que celui qui vaincroit le raviſſeur de *Thora* de quelque condition

Traits d'Hiſtoire à ce ſujet.

(*a*) Vid. Torf. Hiſt. Norvég. T. I. L. 10. cet Officier s'appellant peut être *Orm*, nom fort commun dans ce tems là, & qui ſignifie *Serpent*, les Poétes en prirent occaſion de dire, que c'étoit un dragon furieux qui avoit enlevé *Thora*. Ces ſortes d'allégories ſont tout à fait du génie de ces tems là.

qu'il put être, l'obtiendroit en mariage. De tous ceux qui accoururent pour mériter un prix si glorieux & si doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux, il délivra la belle captive, & l'épousa ; exploit qui le mit au rang des Héros, come il le dit lui-même dans cette Ode qu'il composa à la veille de sa mort, & dont on a déja vû quelques traits. *Thora* étant morte, *Regner* épousa une jeune Bergere que le hazard lui fit appercevoir sur les côtes de Norvége. Les circonstances de cet événement ne sont point inutiles à mon but, & je les rapporterai en peu de mots d'après une Histoire Islandoise de la vie de *Regner*, qui est estimée fort ancienne. (*a*) *Aslauga* étoit le nom de cette Bergere la plus belle de tout le pays ; aussi tôt qu'elle vit une flotte aborder près de l'endroit où elle gardoit son troupeau, cédant à un desir naturel à son sexe, elle peigna diligemment sa longue chevelure dorée qui lui descendoit jusqu'aux pieds, & alla se laver le visage & les mains à la fontaine voisine. Les gens que *Regner* avoit envoyés à terre pour chercher des provisions ayant vû cette fille, furent si frapés de sa beauté, qu'ils retournerent sur leurs vaisseaux, ne rapportant au Roi que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit causée. Le Roi surpris de ce recit voulut juger par lui même, si cette Bergere étoit en effet assez belle pour avoir pu faire oublier à ses gens les ordres dont il les avoit chargés. Il envoya dans cette vue quelque Seigneur de sa suite, pour l'engager à venir sur son bord ; mais la sage *Aslauga* n'y voulut consentir qu'après que le Roi lui eut fait donner sa parole, qu'il ne lui arriveroit rien dont sa vertu put s'allarmer ; s'étant donc laissée conduire vers lui, *Regner* ne l'ap-

(*a*) Voyez Regnara Lodbrogs Saga c. 5. ap. Biörner. Volum. Histor. Reg. Her. & Pugil. Res præcl. gest. Stockholm 1737.

perçut pas plutôt, que saisi d'un mouvement subit, il se mit à chanter ces vers: *O puissant* ODIN! *que ce sera pour moi une consolation douce & imprévue que celle que vous m'addressez, si cette jeune & belle Bergere veut permettre que nous joignions ensemble nos mains come un signe d'une alliance éternelle!* Mais *Aslauga* voyant que la passion du Roi s'enflamoit de moment en moment, craignit qu'il ne manquat à sa parole, & ne répondit à un compliment si flateur que par d'autres vers, (car cette façon de s'exprimer étoit plus honnête que la prose, & marquoit, comme nous le dirons ensuite, qu'on avoit de l'esprit & de la politesse.) *O Roi*, s'écria-t-elle donc, *Vous mériteriez quelque malheur, si vous me manquiez de parole. J'ai salué le Roi, il faut qu'il me fasse à présent reconduire chez mes parens.* Cette réponse ne fit qu'irriter la passion du Prince Danois, il lui proposa de l'emmener à sa cour, & de l'y faire jouir d'un sort qui exciteroit l'envie de ses Compagnes. Pour donner plus d'efficace à ses prieres, il lui offrit même une magnifique robe ornée d'argent, qui avoit servi à la Reine *Thora* sa premiere Epouse: *Prenez*, dit il, en lui addressant encore des vers, *Prenez si vous êtes sage, cette veste bordée d'argent qui appartenoit à* THORA. *Les riches vêtemens son faits pour vous, ses belles mains blanches se sont souvent promenées sur cet ouvrage, & il sera cher jusqu'à son dernier moment à celui que le Nord a appellé le Prince des Héros.*

Aslauga résista encore à cette épreuve, *Non*, dit elle au Roi en chantant, *Je me ferois scrupule d'accepter une Robe si belle, l'ornement de la Reine* THORA. *Je ne suis pas digne de porter des vêtemens si magnifiques, un drap noir & grossier est ce qui convient à une Bergere, qui se repose dans une cabane, ou se voit obligée d'errer sur les sables du*

rivage pour garder ses chèvres. Ensuite reprenant le langage plus naturel de la prose, elle déclara au Roi, que quelque forte que fut sa passion, elle étoit résolue de n'y céder, que quand elle se seroit assurée de sa constance; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit sorti de son Royaume, & que si à son retour il persistoit dans les mêmes sentimens, elle seroit disposée à suivre en Dannemarc ceux qu'il envoyeroit pour l'y conduire. L'amoureux *Regner* fut obligé de souscrire à ces conditions, & partit sur le champ en jurant bien à *Aslauga*, qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais. En effet quelques mois après il reparut lui même avec sa flotte dans l'endroit où la Bergére demeuroit. Elle fut aussi-tot menée au Roi; mais elle eut assez d'habileté & d'ascendant sur lui pour en obtenir, que leur mariage ne seroit celebré, qu'à leur retour en Dannemarc & en présence de toute la Cour.

Il est aisé de voir par tout ce recit, où j'ai suivi fidellement les termes mêmes de l'original, que les mœurs & les bienseances n'étoient point ignorées des Scandinaves de ces tems là; c'en est même sans doute une grande preuve, que de les voir observées dans une circonstance aussi délicate, où les hommes, qui s'appellent civilisés n'y sont pas toujours fidéles, & où l'illusion du pouvoir, & celle de la plus séduisante des passions se reunissoient pour les faire oublier. Au reste je ne garantis point, que l'historien dont j'emprunte ce récit, n'y ait ajouté de son chef quelques circonstances, & en particulier celles que je n'ai point rapportées ici, quoique le fait soit encore aujourd'hui confirmé par la tradition du pays, & que l'ouvrage dont je l'ai tiré, soit rangé par *Torfæus* au nombre des monumens autentiques; mais lors même,

qu'il seroit romanesque pour la plus grande partie, il suffit, qu'il soit ancien, & écrit par un homme instruit de l'histoire & des mœurs de son pays, pour nous mener à notre but. En effet il importe peu que *Regner* ait fait réellement tout ce que les chroniques lui attribuent, pourvû qu'elles ne lui attribuent rien qui ne soit véritablement dans le génie & dans le caractere de ses contemporains.

A cet exemple il seroit aisé d'en joindre une foule d'autres aussi propres à confirmer la remarque que je viens de faire, mais il suffira d'en rapporter encore un que je trouve dans la vie du celebre *Harald aux beaux cheveux* dont j'ai deja parlé plusieurs fois. Il étoit par sa naissance, disent les chroniques, un des Princes les plus puissans & les plus riches de ce Royaume, sa valeur étoit célebre, aussi bien que sa bonne mine, & sa longue chevelure d'or & de soye le rendoit l'objet des voeux secrets des plus belles Princesses de son tems.

Cependant une jeune beauté nommée *Gida*, Fille d'un riche Seigneur Norvégien, lui fit éprouver une résistance à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Harald amoureux d'elle sur sa renommée, lui avoit envoyé quelques Seigneurs de sa Cour pour lui offrir sa main; mais bien loin d'accepter avec empressement une proposition, qui rendoit jalouses de son bonheur toutes les Filles du Nord, elle fit répondre dédaigneusement à *Harald*, que pour mériter son coeur il faloit s'être signalé par des exploits encore plus glorieux, que ceux qu'il avoit faits, qu'elle tenoit au dessous d'elle de partager le sort d'un Souverain dont le pouvoir étoit borné à une seule province, & qu'elle ne le croiroit digne d'elle, que quand il auroit soumis tout le Royaume à sa Domination, come l'avoient

fait les autres Monarques du Nord. *Harald* loin d'être irrité de ce refus redoubla d'admiration pour l'ambitieuse *Gida*, il jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux, jusqu'à ce qu'il eut achevé cette conquête, dont elle lui faisoit naitre l'idée, & il ne l'épousa en effet, qu'après avoir soumis tout le Royaume. (*a*)

Au reste il ne faut pas croire, come je l'ai dit, que ces traits soient particuliers, à *Harald*, à *Regner*, ou à quelque autre guerrier. Les chroniques du Nord supposent en mille endroits cet empire du sexe sur les hommes, & l'on remarque partout que ceux-ci y étoient d'autant plus soumis, qu'ils étoient plus distingués par leur naissance, ou par leurs grandes actions.

Les Scandinaves épousoient plusieurs femmes.

Puisque les jeunes gens d'une condition un peu au dessus du Vulgaire ne pouvoient parvenir à former des alliances honorables & avantageuses, que par le chemin de l'honneur ou du moins par la profession des armes, il est aisé de conclure, qu'ils ne se marioient qu'assez tard. C'est ce qui est aussi confirmé d'ailleurs. *C'est une chose honteuse parmi les Germains*, dit César, *que d'avoir eu quelque commerce aves les femmes avant l'age de vingt ans, & plus on garde longtems le célibat, plus on s'attire leur estime.* (*b*) Mais aussi cet age étant passé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouser deux femmes & souvent d'avantage. C'étoit un usage aussi ancien, que les Scythes. Les hommes riches & puissans regardoient même la pluralité des femmes, come une marque de grandeur. (*c*) Et le Christianisme eut beaucoup de peine à triompher de cette coutume, qui regnoit encore dans le Nord au dixie-

(*a*) Vid. Torf. H. N. T. II. L. I.
(*b*) Cæsar de Bell. Gall. L. 2.
(*c*) V. Tacit. de M. G. L. 3.

me ſiècle. Les enfans, qui en naiſſoient avoient un droit égal à la ſucceſſion de leur Pere, & le titre de Bâtards étoit ou inconnu, ou appliqué ſeulement aux Enfans, qui naiſſoient hors de toute eſpèce de Mariage. Cependant il paroit, qu'une des femmes jouiſſoit de quelque ſupériorité, & étoit regardée, comme la premiere & la plus légitime. Ses prérogatives conſiſtoient ſur tout, come nous le verrons, à ſuivre ſon Mari défunt dans le tombeau, ou dans le bucher ſur lequel on l'expoſoit La fidelité & la chaſteté de toutes ces femmes à toujours été en très grande réputation. *Tacite* remarque, que les adulteres ſont très rares chez les Germains, quelque nombreux, que ſoit ce peuple, & nous avons vû en traitant de la Religion & des Loix des Scandinaves, qu'ils regardoient ce crime, come digne de toute la ſévérité des ſupplices. Les Cérémonies du Mariage étoient fort ſimples, & conſiſtoient principalement en feſtins. (*a*) Après avoir obtenu l'agrément des Parens & du Tuteur de la fille, & ſon propre conſentement, le prétendant fixoit le jour des nôces, raſſembloit ſes parens & ſes amis, & envoyoit quelques uns des derniers pour recevoir la dot & l'Epouſe en ſon nom des mains de ſon Pére. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abuſé, la loi les condamnoit à une amende trois fois plus grande, que celle qu'on payoit pour un meurtre; le Pére ou le Tuteur de la fille la ſuivoit auſſi dans la maiſon de ſon Epoux, & en la lui remettant entre les mains, il lui diſoit ordinairement ces mots : *Je te donne ma fille en honnête mariage; pour avoir la moitié de ton lit, le maniment des clés de la Maiſon, le tiers de ton argent ſoit de ce que tu poſſédes, ſoit de ce que tu poſſéderas, & pour jouir des autres droits determinés*

De leur chaſteté.

De leurs nôces.

(*a*) Voyez Dalin Svea-Rikes Hiſt. T. I. c. 9.

par la loi. Après cela les deux Epoux ſe mettoient à table avec les conviés. On beuvoit leurs ſantés auſſi bien que celles des Dieux & des Héros, les Amis de l'Epouſe l'élevoient, & la portoient ſur leurs épaules, ce qui étoit parmi les Goths une marque d'eſtime, l'Epouſe étoit conduite au lit nuptial par ſon Pére, & l'on portoit devant elle une multitude de flambeaux, uſage, qui a été également connu des Romains & des Grecs & qui n'eſt point encore tout à fait aboli dans quelques endroits du Nord. Le Mariage après cela étoit cenſé conſommé; l'Epoux faiſoit divers préſens à ſa femme, comme un couple de bœufs pour la charrüe, un cheval enharnaché, un bouclier avec la lance & l'Epée. *C'étoit*, dit *Tacite*, *pour l'avertir, qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuſe & oiſive, mais qu'elle étoit appellée à partager les travaux de ſon Mari, à être ſa Compagne dans les dangers & à courir les mêmes hazards, ſoit dans la paix ſoit dans la guerre. Les femmes,* ajoute-t-il, *donnoient auſſi de leurs côtés quelques armes, c'étoit là leur lien conjugal, leur auſpice, leur hyménée.* Après que quelques jours s'étoient paſſés en feſtins & en divertiſſemens de toute eſpèce, les conviés faiſoient préſent de quelques piéces de bétail aux époux, pour commencer leur ménage, & retournoient enſuite chez eux.

Les Mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples, mais les riches non plus que les pauvres ne ſe faiſoient aucun ſcrupule d'expoſer les Enfans qui en naiſſoient, lorſqu'ils n'avoient pas envie de les élever. (*a*) Cette barbare coutume a été auſſi celle des Grecs & des Romains, longtems avant que la proſpérité, le luxe, ni les Arts puſſent être accuſés de les avoir corrompus; Tant il eſt vrai,

(*a*) Voyez Verel. not. ad Hervor. p. 95.

que

que l'ignorance ne remédie à rien, & que les homes en ſavent toujours aſſez pour imaginer des crimes. Il n'eſt pas moins remarquable, que longtems avant que les premierés lueurs du Chriſtianiſme euſſent percé dans le Nord, on y pratiquat déja une eſpéce de baptême des Enfans. La Chronique de *Snorro Sturleſon* parlant d'un Seigneur Norvégien, qui vivoit ſous *Harald aux beaux cheveux* dit, qu'il verſa de l'eau ſur la tête d'un Enfant qui venoit de naitre, & l'appella *Haquin* du nom de ſon Pére. (*a*) *Harald* lui même avoit été baptizé de cette façon, & on remarque la même choſe du Roi *Olaus Tryggeſon*, que ſa mere *Aſtride* fit baptizer, & nommer *Olaus* auſſitôt après ſa naiſſance. Les Livoniens obſervoient la même cérémonie, & il faut bien, qu'elle fut auſſi en uſage chez les Germains puiſque le célébre Pontife *Grégoire III.* dans une lettre à *Boniface* leur Apôtre, lui préſcrit la maniere, dont il doit ſe conduire à cet égard. (*b*) Il eſt vraiſemblable, que tous ces peuples avoient en vue en lavant ainſi le corps des Enfans, de détruire l'effet des conjurations & des malefices, que de mauvais génies pouvoient employer pour leur nuire au moment de leur naiſſance. Pluſieurs peuples de l'Aſie & de l'Amérique ont attribué cette vertu à des ablutions de ce genre, & les Romains mêmes ne s'écartoient de cet uſage, qu'en ce qu'ils ne les employoient pas pour les Enfans nouveaux nés. (*c*)

Du baptême des Enfans.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs de l'éducation, que les Scandinaves donnoient à leurs Enfans. Mais je ne dois pas negliger de parler du

De la haute taille, & de la force des Scandinaves.

(*a*) Vid. Snor. Sturleſ. c. 70.
(*b*) Vid. Epiſt. 122. apud Nic. Serar. in Epiſt. St. Bonifacii Martyrls.
(*c*) Vid. Keysler antiq. Select. p. 313.

plus grand avantage, ou plutôt du ſeul fruit, qu'ils en tiroient, je veux dire, la force & la ſanté du corps. Les Auteurs Grecs & Latins, n'ont jamais parlé, qu'avec étonnement de la taille & de la force des peuples du Nord. *Céſar* remarque, que les Suéves ſe nourriſſent de lait, qu'ils chaſſent beaucoup, que dès leur bas âge ils ne font rien qui les gêne, ou qui les applique, & que c'eſt pour cela, qu'ils ſont ſi robuſtes & d'une taille ſi énorme. (*a*) *Végéce* dit poſitivement, que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage ſur la petiteſſe Romaine, ſi je puis me ſervir de ſes expreſſions. Les lances, les épées & les autres armes, que l'on a pû conſerver de ces âges là, & même de ſiècles beaucoup moins éloignés, ne ſont plus qu'un objet de curioſité & d'étonnement pour les deſcendans de ceux qui s'en ſervoient autrefois. Mais c'eſt ſur tout à la vuë de ces énormes & groſſiers monumens de l'architecture des anciens peuples du Nord qu'on a raiſon d'admirer leur force prodigieuſe. Tout le monde a oui parler du monument ſitué dans la plaine de *Salisbury* en Angleterre, où l'on voit une multitude de rochers d'un poids énorme dreſſés ſur une des extrêmités, & ſervant de baze à d'autres rochers dont pluſieurs ont juſqu'à 16 pieds de longueur. Les monumens de cette eſpéce, qu'on voit en Irlande, en Weſtphalie, & ſur tout dans l'Oſtfriſe, dans les Etats de Brunſvic, en Meklenbourg, & en pluſieurs endroits du Nord, ne ſont guères moins étonnans. L'ignorance des âges ſuivans ne pouvant comprendre, que des homes euſſent pu conſtruire de pareils édifices, les a attribué à des Démons ou à des Géans; mais quoique leurs fondateurs n'ayent pas eu ſans doute tous les ſecours de la Mécanique moderne, Que ne pouvoit pas tant de forces & de ſi grandes

(*a*) Bell. Gall. L. I. c. I.

forces réunies? (*a*) Dans une ancienne chronique Islandoiſe il eſt fait mention d'un Norvégien nomé *Finbog* célébre par ſa force. (*b*) Un jour il déracina, dit l'Auteur, une énorme pierre, qui étoit bien avant en terre, prit deux autres groſſes pierres qu'il plaça deſſus, les porta toutes les trois ſur ſa poitrine pendant quelques momens, & les jetta enſuite avec tant de violence contre terre, que la plus groſſe y demeura enfoncée bien avant. Une multitude d'homes pareils pouvoit aiſément venir à bout de déplacer des rochers très peſans, & de les dreſſer enſuite au moyen de quelques collines artificielles ſur la pente deſquelles ils les gliſſoient, & qui leur ſervoient d'échafaudages. C'eſt auſſi ſans contredit cette extrême force, & cette haute taille qui ont repandu & accrédité les bruits ſi communs dans toutes les anciennes hiſtoires, que des Géans ont été les premiers habitans de la terre. Le froid, qui étoit autrefois en Europe beaucoup plus rigoureux qu'il ne l'eſt aujourd'hui, les exercices continuels, la continence des homes & leurs Mariages tardifs, leur nourriture ſimple & ſauvage, & ſurtout l'inapplication continuelle de leur eſprit, ſont ſans doute les principales cauſes, qui ont fortifié & étendu ces végétaux énormes, & toutes les fois, qu'elles ſe réuniront encore, elles nous montreront, que la nature n'eſt tombée ni dans la laſſitude, ni dans l'épuiſement, come quelques perſonnes aiment à le ſuppoſer.

(*a*) Des peuples Américains ſans aucune des machines dont nous nous ſervons, ont placé dans la conſtruction de leurs Temples des pierres d'une groſſeur prodigieuſe que nous n'entreprendrions pas aujourd'hui de déplacer. Voyez *Acoſta*, Hiſt. des Indes L. 6. c. 14. Il en avoit meſuré lui même une qui avoit 38 pieds de longueur ſur 18 de largeur, & 6 d'epaiſſeur.

(*b*) Chriſt. Wormii Diſſ. de Aræ multiſc. vit. & ſcript. p. 172.

C'étoit encore à cette vigueur extraordinaire de leur temperament, que les Scandinaves devoient cette vieilleſſe ſaine & avancée, dont pluſieurs d'entr'eux jouiſſoient, avantage qu'ils ne regardoient le plus ſouvent, qu'avec indifférence ou même avec dédain, & auquel les hommes ne mettent un prix ſi haut, que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaiſirs nouveaux a rendu leur vie plus courte & plus agréable. On n'exagére point en avançant, que la plupart d'entr'eux n'attendoient point ce terme reculé, que la nature mettoit à la leur. Les Combats généraux ou particuliers, la navigation, le ſuicide étoient autant de portes toujours ouvertes à qui vouloit ſortir de ce monde, & ſuivre l'unique & glorieuſe route, qui menat à un avenir heureux. L'Empire, qu'avoit pris ſur eux cette étrange perſuaſion ne ſe fait nulle part mieux ſentir, que quand on conſidere les uſages qu'ils obſervoient dans ces dernieres ſcènes de la vie, & les cérémonies de leurs funerailles. Dans les tems les plus anciens elles étoient à la verité fort ſimples. Les Scandinaves avant l'arrivée d'*Odin*, ſe contentoient de poſer le Corps du défunt ſous un monceau de terre & de pierres, en y joignant les armes, dont il s'étoit ſervi. Mais *Odin* introduiſit dans le Nord plus de magnificence & des pratiques nouvelles. Dans les âges qui ſuivirent ſon arrivée en Dannemarc, on élevoit un bucher, & l'on y réduiſoit le corps du mort en cendres. Ces cendres étoient recueillies dans une urne, qu'on enſeveliſſoit ſous une colline. Mais cet uſage étranger ne fut jamais abſolument univerſel, & le premier prevalut de nouveau cinq ou ſix cens ans après, à ce qu'on peut conjecturer. Ces deux eſpèces de rites funebres ont donné lieu à la diſtinction de deux âges differens dans l'ancienne hiſtoire du Nord. Le Premier étoit nommé *Brenne-Alderen* ou l'*âge du feu*, & le ſecond

Des funérailles des anciens peuples du Nord.

Hog - Alderen où l'âge des collines ; qui dura jusqu'à ce que le Christianisme fut devenu dominant dans le Nord.

C'étoit sur tout lorsqu'un Héros ou un Prince avoit péri glorieusement dans quelque combat, q'on déployoit toute la magnificence possible pour lui rendre les derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit sur le bucher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie ; ses armes, son or, son argent, son cheval & ses domestiques. Ses Cliens & ses Amis se faisoient aussi très souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner dans la salle d'Odin. Enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le même bucher, & si le défunt en avoit eu plusieurs, ce qui arrivoit souvent, c'étoit celle, qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qui avoit le droit de suivre son Epoux à la mort. *Nanna* mourut ainsi, consumée par les flammes du bucher où l'on avoit placé le corps de son Mari *Balder*, un de ces Asiatiques, qui vinrent dans le Nord à la suite d'*Odin*. (*a*) Dans l'histoire d'*Olaus Tryggueson*, qu'un ancien Islandois à composée, on lit un trait remarquable, qui a rapport à cette étrange coutume. „ *Eric* Roi de Suéde, dit cet Auteur, „ renvoya *Segride* sa femme, parce qu'il ne pouvoit „ souffrir son humeur insolente & impérieuse. Mais, „ d'autres prétendent, que ce fut elle-même, qui „ voulut se séparer de lui, parce qu'elle avoit appris, „ qu'il n'avoit plus que dix ans à vivre, & qu'elle „ auroit été obligée de se faire ensevelir avec lui, suivant „ la loi du Pays. En effet Eric avoit fait voeu dans une „ bataille de se tuer au bout de dix ans. „ L'on peut „ juger de là, que les femmes des Scandinaves n'étoient pas

(*a*) Voyez Edda Mythol. 43. consultés aussi Hist. Norvég. Torf. passim. Olof Trygguasons saga c. 2. Keysler antiq. sel. p. 147. Dalin S. R. H. c. 6. §. 23.

toujours fort difpofées à faire ce facrifice cruel & abfurde à leurs Epoux, & que l'idée en étoit venue à leurs Ancêtres les Scythes, lorsqu'ils habitoient dans les contrées plus chaudes de l'Afie, où ils avoient eu leurs premieres demeures. Dans quelques endroits des Indes cet ufage eft encore aujourd'hui religieufement obfervé, depuis un tems immémorial. „ „ La même vivacité d'imagination, la même délicateffe „ d'organes, dit très bien l'Auteur de l'*Efprit des Loix*, „ qui fait tant redouter la mort aux peuples de ces cli- „ mats brûlants, fert auffi à leur faire redouter mille „ chofes plus que la mort même. „ Les peuples de l'Europe ont au contraire abandonné d'affez bonne heure cette coutume infenfée, quoique fondée fur un dogme de leur Religion. *Céfar* remarque, qu'elle étoit déjà abolie chez les Gaulois longtems avant que les Romains euffent quelque communication avec eux. (*a*) Les Germains du tems de *Tacite* fe contentoient auffi de donner des chevaux aux morts pour les accompagner, & il eft probable que fans les inftitutions d'*Odin* ces facrifices des femmes à la mémoire de leurs époux, euffent été beaucoup plutôt abolis dans la Scandinavie.

Quoiqu'il en foit, rien ne paroiffoit plus glorieux ni plus magnifique, que d'entrer dans la Salle d'*Odin* avec un cortege nombreux d'efclaves, d'amis, de chevaux, chargé de fes plus belles armes, & revêtu de fes plus riches habits; En effet on ne doutoit pas, & *Odin* lui même l'avoit affuré, que tout ce qu'on brûloit, ou qu'on enterroit avec les morts ne prit le chemin du *Valhalla*, & ne s'y retrouvat avec eux. Les plus pauvres dans cette perfuafion emportoient du moins les utenfils les plus néceffaires, & quelque argent pour n'être pas tout à fait pris au dépourvû dans

(*a*) Voyez Cæfar de Bel. Germ. L. 6. c. 19. Pomp. Mela L. 3. c. 8.

l'autre vie. C'étoit par un motif à peu près du même genre, que les Grecs & les Romains mettoient une pièce d'argent dans la bouche du mort pour qu'il eut dequoi payer le passage du *Styx*. Les Lappons de nos jours enterrent avec eux une pierre à fusil, & tout ce qui est nécessaire pour s'éclairer dans la sombre route qui mêne à l'autre Monde. Si les Nations policées ont toujours bien des côtés par où elles ne différent gueres des peuples sauvages, c'est sur tout dans tout ce qui touche à la Religion, à la mort, & à nôtre destinée à venir. Les hommes ne sauroient envisager de si grands interêts de sang froid, & sans tomber dans des extrêmités de désir & de crainte qui ne leur laissent presque jamais le libre usage de leur raison. Aussi tout ce que la Théologie des Ægyptiens, des Grecs & des Romains, ces hommes d'ailleurs si sages, leur enseignoit sur ces divers points, n'étoit-il qu'un délire continuel, & si l'on veut en juger impartialement, elle ne paroitra supérieure à aucun egard à celle des Celtes, & des Scandinaves, si même elle n'est plus indécente & plus extravagante encore que la leur.

Toutes ces richesses enterrées avec les morts étoient sous la garde particuliere d'*Odin*, qui les défendoit, disoit-on, contre les attentats d'une prophane avidité par le moyen de certains feux sacrés & errans autour des tombeaux. Il faut bien, qu'ils eussent été respectés pendant que le Paganisme a prévalu dans le Nord, puisqu' encore aujourd'hui, quand on se donne la peine de les fouiller, on y trouve souvent des armes, des éperons, des bagues & quelquefois des vases de diverses espèces. Tel étoit celui, qui fut ouvert en Allemagne près de *Guben*. (*a*) Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaisirs de la table, avoit emporté avec lui des instrumens de cuisine,

(*a*) Vid. Keysler antiqv. select. p. 137.

des flacons & des coupes de toute grandeur. Dans les Iles Britanniques, en Allemagne, dans la Scandinavie, & dans plusieurs pays au Nord, & à l'Est de l'Asie on voit encore plusieurs de ces monumens, de leurs anciens habitans, en forme de petites collines rondes, le plus souvent environnées de pierres & situées dans quelques plaines, ou le long d'un grand chemin. Le peuple s'imagine presque partout, que ce sont des Géans, qui y sont inhumés; En effet on y trouve des os d'une grosseur au dessus de l'humaine; mais il faut se souvenir, que les anciens regardant come une chose honteuse d'aller à pied au palais d'Odin, enterroient leurs chevaux avec eux, en sorte, qu'il est très probable, qu'on a pris le plus souvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.

DES ARTS DES ANCIENS DANOIS.

On a eu raison de dire qu'un peuple qui néglige les arts agréables, cultive mal les arts nécessaires. Les Scandinaves enveloppoient les uns & les autres dans le même mépris, & faisoient tout au plus grace à quelques uns de ceux qui servoient leur passion favorite. Ce mépris qu'inspire le désir de justifier sa paresse tiroit encore de nouvelles forces de leur Religion sanguinaire, de leur amour excessif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un sejour trop long dans un même lieu, & surtout de leur naturel dur, quérelleur & colére qui faisoit consister

ſiſter l'indépendance & le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver tous ſes égaux, & de répousſer toutes les inſultes.

Auſſi longtems, que ce penchant fut dans toute ſa force, les peuples entiers errans de forêts en forêts, & ſubſiſtant du revenu des troupeaux qu'ils menoient avec eux, ne penſerent guères à labourer, ni à enſemencer la terre. Du tems de *Tacite* les Germains ne la cultivoient encore, que très peu & ſeulement pour le preſſant beſoin. (*a*) *Ils cultivent*, dit cet Hiſtorien, *tantôt une contrée & tantôt une autre, & font enſuite un nouveau partage des terres, - - - Vous ne leur perſuaderiez pas auſſi facilement de labourer la terre, & d'attendre une recolte, que d'aller provoquer un ennemi, & gagner des bleſſures. Ils regardent comme une pareſſe & un manque de courage de gagner à la ſueur de ſon viſage ce qu'on peut acquerir au prix de ſon ſang.* Ce préjugé s'affoiblit cependant peu à peu, mais ſeulement en faveur de l'agriculture. Les grands uſages du grain dans un pays où les fruits ſont rares, & où l'on en tire ſon aliment & ſa boiſſon ordinaires, en furent peut-être la cauſe. On voit dès les neuvieme & dixieme ſiècles de riches proprietaires & par conſéquent des Nobles diriger eux mêmes les operations du labourage. (*b*) Et le Chriſtianiſme ayant enfin après un combat de pluſieurs ſiécles triomphé du goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ſes habitans, acheva de les mettre dans la neceſſité d'en tirer leur ſubſiſtance.

De l'agriculture.

Mais le préjugé ne ſe reconcilia pas de même avec les autres arts. Ils paſſerent encore longtems

Du mépris des Scandinaves pour les arts.

(*a*) Tacit. Germ. Cap 1.
(*b*) Vid. Arng. Jon. Crymog. Lib. I. p. 52.

pour des occupations avilissantes, qui ne convenoient, qu'à des esclaves, & qui après avoir deshonnoré ceux qui les apprenoient, imprimoient encore une tache à leur posterité. Les Grecs ni les Romains n'ont pas eu non plus sur ce sujet un façon de penser bien philosophique, si pourtant il faut plus que du simple bon sens pour estimer les choses à proportion de l'utilité qu'elles procurent, & pour sentir que nous devons aux arts la meilleure partie des douceurs dont nous jouissons. Les Gaulois, les Germains, les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute sorte de travail du corps & de soin domestique, que des esclaves, des affranchis, des femmes, ou des vieillards, assez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort. Aussi ne connoissoient-ils guères les aises de la vie ni rien de ce qui contribue au plaisir & à l'ornement, à moins qu'ils ne l'eussent enlevé par des voyes violentes dans des courses maritimes, ou gagné dans les services étrangers. Leurs femmes filoient elles mêmes la laine, dont une partie de leurs habits étoient faits, les pelleteries fournissoient le reste, les uns & les autres étoient justes au corps, courts & lestes comme ceux de tous les autres peuples Celtes, & non larges, longs & flottans comme ceux des Sarmates & des Orientaux. Il y avoit peut-être encore moins de luxe dans leur maniere de se loger.

De leur maniere de se loger.

Du tems de *Tacite* les Germains n'avoient encore point bâti de villes, ni même de bourgs; *Chacun*, dit cet Auteur, *se loge suivant qu'il lui plait, près d'une fontaine, d'un bois, ou d'un champ, sans joindre sa maison à celle de son Voisin, ou par ignorance de l'art de bâtir, ou contre le danger du feu.* (*a*) Quand la

(*a*) Tacit. German. c. 2.

Religion eut permis d'élever des Temples aux Dieux, le concours de ceux, qui venoient y offrir des ſacrifices, engagea peu à peu à bâtir à l'entour, & en forma inſenſiblement des villes. Il en arriva autant aux environs des châteaux où les Rois, les Princes, ou ſeulement des Seigneurs puiſſans faiſoient leur réſidence, & enfin les marchés où les Payſans ſe rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandiſes, qui circuloient dans le commerce de ce tems là, donnerent naiſſance à un troiſieme ordre de villes, qui conſervent encore dans leur nom les traces de cette origine. (*a*) Les maiſons dont ces bourgades étoient compoſées, n'étoient pour la plupart que des chaumieres ſoutenues par de lourdes poutres jointes avec des planches, & couvertes de gazon. On y recevoit pour l'ordinaire le jour par en haut, (*b*) ſoit que l'uſage des fenêtres fut inconnu, ſoit que les ſages du pays le regardaſſent comme un luxe dangereux. La portion la plus pauvre du peuple n'étoit pas même ſi bien logée, de mechantes huttes, des foſſes, des fentes de rochers lui ſervoient de retraite dans les rigueurs de l'hyver. C'étoit là, que couchés ſur la dure & à demi couverts de quelques peaux, qu'ils attachoient ſur leurs épaules avec des épines, ils paſſoient leurs jours dans une eſpèce d'engourdiſſement, (heureux ſi l'on peut l'être par la ſeule privation des maux,) jusqu'à ce que réveillés par quelque cri de guerre, toute cette féroce jeuneſſe s'élançat hors de ſes antres, pour embraſer les Palais de Rome, & fouler aux pieds tant de beaux monumens du luxe, des arts, & de l'induſtrie. Mais je le répéte, ce n'étoit, que le petit peuple qui vivoit

(*a*) Ces noms ſont ordinairement terminés par le mot de *Köping* c. d. marché.

(*b*) Vid. Arng. Jon. Crymog. L. I. cap. 6.

dans cette ignorance abſolue de tous les agrémens de la vie. Les Grands ſe diſtinguerent d'aſſez bonne heure par des édifices ſomptueux pour ce tems là, & qui ne ſeroient pas entiérement inhabitables dans le nôtre. On ſe piquoit ſurtout de leur donner une grande étendue, & de les orner de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les Seigneurs Norvégiens qui allerent s'établir en Islande, y firent conſtruire des maiſons d'une étendue extraordinaire. (*a*) *Arngrimus* aſſure, que le Palais d'*Ingolphe* avoit 135 pieds de longueur; il parle de quelques autres, qui ne cédoient guères à celui là, mais il y a bien apparence, que ce n'étoit, que des eſpèces d'enclos, où les Eſclaves & le bétail devoient avoir place. Les plus précieux ornemens de ces Palais, conſiſtoient dans des eſpèces de lambris, où l'on répréſentoit en ſculpture quelques exploits remarquables du Maitre de la maiſon ou de ſes Ancêtres. On en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Islande, qui ont été gravés, il y a près de huit cens ans, & qui ſervent de pièces juſtificatives à l'hiſtoire du pays. Cette ſculpture n'eſt point ſi groſſiere, qu'on pourroit ſe l'imaginer. Les montagnards en Norvége & en Suéde ſont encore aujourd'hui doués d'une adreſſe ſinguliere pour tous les ouvrages des mains, & l'on en conſerve diverſes preuves, qui donnent lieu de s'étonner de ce que peut le talent naturel privé de tout autre ſecours. (*b*) Ceux d'entre les Scandinaves, qui ſe fixerent dans des pays plus riches adoptant bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoiens voulurent ſe ſignaler comme eux par de ſomptueux édifices. Mais quoique ils euſſent devant les yeux tant de beaux monumens, que le tems nous a envié, uniquement ſenſibles au plaiſir de la difficulté vaincue, la belle

(*a*) Voyez Crymog. p. 51.
(*b*) Vid. Pontoppid. Hiſt. Nat. Norv. T. II. c. 10.

& noble ſimplicité des proportions antiques leur échappa, ils les défigurerent par un mêlange d'extraordinaire, & une parure exceſſive & affectée, d'où naquit ce goût d'Architecture appellé *Gothique* de leur nom, goût dont le régne a été ſi univerſel & ſi long en Europe, & qui a produit tant d'Edifices, où l'on ne peut admirer que la patience & le travail immenſe, qui les ont élevés.

Du commerce des anciens Scandinaves.

Tout ce que l'on vient de lire peut faire juger de ce qu'étoit le commerce de l'ancienne Scandinavie. Il eſt vrai que le goût qu'avoient ſes habitans pour la navigation, devoit le favoriſer & l'étendre, mais la piraterie en étoit le but principal, & ce malheureux métier, que la pareſſe fait exercer, y reduit encore ceux qui ne l'exercent pas, en rendant leur induſtrie inutile. On ne doit pas croire cependant que ces peuples n'ayent fait aucune eſpèce de commerce; on croit même entrevoir, dans ce que j'ai rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens, qu'il entroit pour quelque choſe dans ces ſinguliéres entrepriſes, & cette conjecture ſemble confirmée par une quantité de monnoyes étrangéres, qu'on trouve encore ça & là dans le Nord, ſi pourtant cet argent n'eſt pas pour la plus grande partie un reſte du butin que les Pirates amaſſoient dans leurs courſes. Il eſt vraiſemblable, que pendant longtems tout le commerce ſe fit avec ces monnoyes étrangeres dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs par voye d'échange. On ne trouve du moins aucune monnoye frapée dans les trois Royaumes du Nord avant le dixiéme, ou tout au plus le neuvieme ſiècle, & il y a lieu de croire, que ce fut *Canut* le Grand, qui fit venir des Anglois en Dannemarc pour fraper ces petites monnoyes de cuivre, que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte

Des monnoyes.

d'une croix, d'un ſoleil ou d'une étoile ſans aucun caractere. L'argent ne laiſſoit pas d'être fort en uſage ſous les Rois Payens pour déſigner toute ſorte de valeurs, mais il ne paroit pas qu'on l'employat alors autrement qu'au poids.

De l'étude que les Scandinaves faiſoient des Aſtres.

On ſent aiſément que les Scandinaves ont dû s'appliquer à l'étude des Aſtres. Cette étude ſi néceſſaire à des Navigateurs de profeſſion, entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens, qui aſpiroient à quelque gloire. Auſſi n'eſt-il pas rare d'entendre dans les anciennes Chroniques, de jeunes guerriers vanter aux Princeſſes inhumaines dont ils veulent gagner le cœur, les diverſes connoiſſances dont ils ſont ornés, comme de jouer aux echecs, de courir ſur la glace en patins, de nager, de faire des Vers, & de nommer toutes les étoiles par leur nom. Ces noms qu'ils leurs donnoient n'ont rien de commun avec ceux, que les Grecs & les Romains ont imaginés, mais ils ſont fondés come ceux-ci ſur des convenances le plus ſouvent très imaginaires. Ainſi la grande Ourſe étoit déſignée par le nom du *grand Chien*, la petite étoit appellée le *chariot de Charles*, Orion l*a quenouille de Frigga*, le Cygne, *la Croix*, la Voye lactée le *chemin de l'hyver*, &c. Du reſte qu'ils n'ayent fait ſervir la connoiſſance qu'ils avoient des aſtres qu'à ſe conduire ſur Mer, ſans chercher à y lire leurs deſtinées, comme preſque tous les autres peuples du monde, c'eſt ce que je ne déciderai point; Leur curioſité ne s'étant pas portée vers l'avenir avec moins d'ardeur, ni par des voyes moins inſenſées, il ne faudroit pas leur faire un grand mérite d'avoir ignoré ou négligé celle de l'aſtrologie. Ce que l'on peut avancer avec certitude, c'eſt qu'ils ont été de tout tems fort attentifs à régler le cours du tems; ſoit que la religion en leur preſcrivant certains ſacrifices

périodiques, leur rendit ce ſoin néceſſaire, ſoit que ce fut un effet de ce goût naturel, que les peuples du Nord ont pour les ſciences de calcul. (*a*) Ils commençoient ordinairement l'année au ſolſtice d'hyver, & la partageoient en deux demi-années, ou intervalles des deux ſolſtices, qui étoient ſubdiviſés en quart-d'années, & en mois. Les Noms de ces mois paroiſſent avoir beaucoup varié, ils étoient empruntés pour la plupart des occupations champêtres, qu'ils amenoient avec eux, ou des Cérémonies religieuſes qu'on devoit y obſerver, & ils ſont encore en uſage chez le peuple en pluſieurs endroits du Nord. (*b*) Le Mois étoit partagé en ſemaines compoſées de ſept jours, uſage qu'ont adopté presque toutes les Nations que nous connoiſſons depuis l'extrêmité de l'Aſie jusqu'à celle de l'Europe; & le jour étoit diviſé en douze parties, qui avoient chacune leur nom; Mais au lieu d'employer le mot de jour, ils ſe ſervoient toujours de celui de nuit, lorsqu'ils comptoient le tems. *Tacite* remarque la même choſe des Germains, & les Anglois ont encore conſervé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient la plus longue nuit de l'hyver come celle, qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui même; c'eſt pourquoi ils l'appelloient la *mere nuit*, &

Comment ils diviſoient le tems.

(*a*) Il eſt aſſez remarquable, que les Scandinaves ayent compté les unités jusqu'à douze ſans s'arrêter à dix comme presque toutes les autres nations. Cette maniere de compter qui eſt encore, dit-on, en uſage à la Chine ſemble auſſi préférable à la nôtre, le nombre de douze étant bien plus commode pour la diviſion que celui de dix. Les Islandois, & les Payſans de certaines provinces de Suéde diſtinguent encore aujourd'hui de petites centaines, & de grandes centaines, de petits milliers & de grands milliers, mais ils ſemblent avoir deja confondu les deux façons de compter en ce qu'ils font leur grande centaine de 10 fois 12 ou 120, & leur grand millier de 1200, au lieu de multiplier toujours ce nombre par lui même. Vid. Dal. S. R. Hiſt. T. I. p. 245. & Arngr. Jon. Crymog. L. I. p. 85.

(*b*) Vid. Ol. Worm. Faſt. Danic. paſſim.

ſe perſuadoient, que c'étoit pendant une nuit ſemblable, que le monde avoit été formé. C'eſt ſans doute cette opinion, qui avoit donné lieu à la maniere de s'exprimer, que je viens de rapporter.

Des Bâtons runiques.

On a mis en queſtion, ſi l'invention du *Calendrier*, ou des *bâtons runiques*, a été connue dans le Nord avant que le Chriſtianisme y eut pénétré. Ces bâtons ſont un court Almanach tracé ſur des eſpèces de tablettes ou ſur des batons applanis. L'on y trouve le cours du Soleil, les jours des Fêtes, le nombre d'or, la lettre dominicale &c. On en a qui paroiſſent d'une grande antiquité; (*a*) mais je ne crois pas, que perſonne en ait vu où il n'y ait des preuves manifeſtes du Chriſtianisme de ceux qui les ont faits; A la vérité cela ne prouve pas, que les Payens n'euſſent deja quelque inſtrument ſemblable, que les premiers Princes convertis à la foi auront accomodé aux uſages des Chrétiens. Les Caractères *Runiques* qu'on y trouve toujours, & quelques autres marques qui ont été d'uſage parmi les Payens ſemblent le prouver; mais cette queſtion, d'ailleurs peu importante en elle-même, ne peut être réſolue, que quand nous aurons examiné, ſi les Scandinaves connoiſſoient l'uſage des lettres avant que d'embraſſer le Chriſtianisme, puisque s'ils ont en effet connu le dernier de ces ſecrets, nous n'aurons aucune raiſon de leur conteſter la découverte du premier. Cette ſeconde queſtion plus intereſſante que celle qui n'auroit que l'antiquité des bâtons runiques pour objet, mérite auſſi d'être diſcutée plus ſoigneuſement.

Recherches ſur l'antiquité des Lettres ou Ca-

On ſent d'abord que l'Hiſtoire ſe fondant presque uniquement ſur la connoiſſance de l'Ecriture, l'époque de la naiſſance de ces deux arts, ſoit dans

(*a*) Vid. Worm. Faſt. Dan.

le Nord, soit ailleurs, a du être à peu près la même; Il s'agit après cela d'un point des plus curieux des antiquités de ces pays. On trouve encore une multitude de monumens dispersés ça & là en Dannemarc, en Norvége & en Suéde chargés d'anciens caracteres nommés *runiques*, qui paroissent au premier coup d'oeil étrangement différens de tous ceux que nous connoissons. Le petit nombre de personnes qui se sont appliquées à les déchiffrer, n'y decouvrent le plus souvent, que des Epitaphes écrites dans une langue qui n'est pas moins oubliée, que les caracteres mêmes. Il y en a, qui ont été manifestement composées par des Payens, mais un grand nombre portant des traces évidentes de Christianisme, plusieurs Savans de réputation se sont persuadez, que ces caracteres lui devoient leur origine, & que les premiers Missionaires envoyez chez les Germains & les Scandinaves avoient été en même tems leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire. Ils ont appuyé ce sentiment sur diverses preuves, qui ne manquent pas de force, come on en jugera par le précis que je vais en donner, avant que de hazarder mes propres réflexions sur cette matiere. racléres Runiques.

Les auteurs dont nous parlons, prétendent d'abord renverser tout ce que les Savans du Nord ont dit de la haute antiquité des caracteres Runiques par le témoignage de divers auteurs Grecs & Latins. (a) *Androtion* cité dans *Elien* assure, que „ ni les Thraces, ni les autres barbares établis en Europe ne connoissent les lettres, & que ces peuples regardent comme la chose du monde la plus honteuse de s'en servir, au lieu que l'usage en est commun parmi les „

(a) Voyez Pelloutier Hist. des Celtes T. I. ch. X. Elien Var. Hist. VIII. 6

„ barbares de l'Aſie. „ *Tacite* eſt encore plus formel là deſſus. *Les hommes & les femmes*, dit-il, en parlant des Germains, *ignorent également le ſecret de l'Ecriture.* Preſque tous les Anciens qui nous ont parlé des peuples Celtes affirment la même choſe; Ils diſent, qu'ils regardoient avec mépris toute autre occupation que celle des Armes, qu'apprendre à lire & à écrire étoit ſe dégrader à leurs yeux; que leurs *Druides* ou leurs Prêtres, ſoit par ſuperſtition, ſoit par interêt, & apparemment par ces deux motifs réunis, proſcrivoient de toutes leurs forces l'uſage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'averſion qu'ils avoient pour cet admirable ſecret; que ces Druides prétendoient, que leurs inſtructions devoient être ſecrettes, & réſervées aux initiés, ce qui ne pouvoit ſe faire, quand elles étoient confiées à un papier indiſcret. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits conſtatés. Ainſi *Théodoric*, Roi d'Italie, ne ſavoit pas ſigner les premieres lettres de ſon nom, quoiqu'il eut paſſé ſa jeuneſſe parmi les Romains. *Eginhard* raconte dans la vie de Charlemagne, qu'il y avoit des peuples de Germanie ſous la domination de ce Prince, dont les loix n'avoient pas encore été miſes par écrit. Sous ſon fils *Louis le Débonnaire* les Saxons s'obſtinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau teſtament en vers, qu'ils apprenoient volontiers par coeur, & chantoient à leur maniere. Enfin les Savans dont nous rapportons ici le ſentiment, croyent réſoudre à la fois la difficulté tirée de la forme particuliere des *Runes*, & montrer, que la connoiſſance de ces caractères n'a pas précédé celle du Chriſtianisme dans le Nord, en les réduiſant aux lettres Romaines, dont ils ne différent, diſent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord ayant d'abord gravé leurs lettres ſur le bois & ſur la pierre, trouverent, qu'il étoit plus facile

& plus commode de tracer toutes les lettres en lignes droites, & d'éviter tous les contours, ou les arrondissemens. (*a*)

Examinons toutes ces preuves en détail. Les Anciens, il est vrai, s'accordent tous à refuser aux anciens Celtes la connoissance ou du moins l'usage des lettres; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves & des peuples Germains, les plus voisins de la Scandinavie. Ce sont les seuls, chez qui on trouve des monumens runiques, & ce sont aussi ceux, que les anciens connoissoient, le moins. *Tacite* n'avoit sans doute pas pénétré au delà de l'Elbe; & il se peut bien, qu'une particularité de ce genre lui ait échappé, puis qu'on ne peut douter que le génie de ces peuples ne les portât à faire un mystere aux Etrangers des connoissances qu'ils pouvoient avoir dans ce genre là. Ce que l'on rapporte des Druides regarde aussi principalement les Gaulois, & forme un préjugé bien foible, quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il pouvoit y avoir, & il y avoit sans doute parmi eux beaucoup de guerriers, & d'hommes illustres, qui ne savoient pas écrire, come *Théodoric* par exemple, sans qu'on en doive conclure, que toute la nation fut envelopée dans la même ignorance. Enfin pour ce qui regarde le dernier argument dont on se sert pour assurer aux premiers Missionaires envoyez dans le Nord l'honneur d'y avoir introduit les lettres, il ne me paroit pas d'une bien grande force. En effet les caracte-

(*a*) Le mot de *Rune* semble venir d'un mot de l'ancienne langue Gothique qui signifie *couper*, *tailler*. Celui de *Bogstav*, ou de *Buchstab* dont on se sert aujourd'hui dans le Nord & en Allemagne pour designer une lettre, a sans doute la même origine. *Bog* ou *Buch* est une chêne, arbre dont on faisoit communément les Tablettes sur lesquelles on écrivoit, & *Stav* ou *Stab* un *bâton*, une *barre* parce que la plupart des lettres étoient droites.

res Runiques pourroient être les Caracteres Romains altérés, sans qu'on fut en droit d'en conclure que les Scandinaves eussent attendu si longtems à emprunter d'eux ce secret. Ils pourroient même avoir de grandes conformités avec ces caracteres sans en avoir été imités, & tenir ces traits de ressemblance d'une origine commune aux uns & aux autres; mais ce qui est plus décisif, c'est que cette conformité n'est point du tout prouvée & qu'il en est de ces lettres runiques, come des mots dont on cherche les étymologies. (*a*) Que la necessité d'écrire sur du bois ou des pierres ait obligé à ne tracer, que des lignes droites; c'est une supposition, qui peut être fondée, & qui est sûrement ingénieuse; mais elle laisse une si grande liberté à l'imagination de changer, d'ajouter & de supprimer, ce que l'on veut, qu'il y a peu d'Alphabets dans le monde, que l'on ne pût aisement réduire aux caracteres Romains, au moyen d'une hypothèse aussi commode, que celle là.

Nous n'avons donc jusqu'ici, que des raisons de regarder cette question come douteuse. Voyons, si nous ne pouvons point tirer d'ailleurs quelques lumieres, qui nous mettent en état de la décider. L'Histoire Romaine nous apprend, que sous le regne de l'Empereur *Valens* (*b*) *Ulphilas*, Evêque des Goths établis dans la *Mésie* & dans la *Thrace*, traduisit la

(*a*) Une preuve de l'incertitude de ces explications c'est que le savant *Wormius* trouve aussi de grandes conformités entre les Runes, & les lettres Grecques & Hebraiques, & il en donne divers exemples qui rendent la chose assez plausible. Voyez *Ol. Worm. Litter Run. passim.* Mr. Pelloutier cite dans le premier volume de son Histoire des Celtes une dissertation manuscrite dont l'auteur (Mr. *Celsius* savant Suédois) réduit les caracteres runiques aux caracteres Romains J'ai lû cette dissertation attentivement, il y a des conjectures ingénieuses, mais qui me paroissent n'être rien de plus que des conjectures.

(*b*) L'an 369.

bible en langue Gothique, & l'écrivit en caracteres *Runiques* (*a*) Divers auteurs ajoutent, que ce fut lui qui les inventa; mais quelle apparence, qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une nation de nouveaux caracteres, & cela sans aucune nécessité? Si les Goths de *Mésie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoissance des *Runes*, n'eut-il pas été plus sensé de leur apprendre à lire les caracteres Grecs, dont l'usage étoit si étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'Evangile ni sur du bois ni sur des pierres, mais sur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caracteres des autres nations (*b*) en faveur des lignes droites, nécessité, qui a, dit on, donné naissance aux caracteres *Runiques*. Enfin il est aisé de démêler, ce qui a donné lieu à la méprise des historiens, qui font d'*Ulphilas* l'inventeur de ces caracteres. Les Grecs n'en avoient vraisemblablement jamais oui parler avant lui, celui, qui montre une nouveauté passe aisément pour en être l'auteur, & de plus quand on compare les alphabets *runiques* tirés des inscriptions parsemées sur les rochers du Nord, avec l'Alphabet d'*Ulphilas*, on s'apperçoit aisément, que cet Evêque y a ajouté divers caractéres inconnus aux anciens Scandinaves. Sans doute ce fut sa version de la bible, qui l'obligea à faire ces additions. L'ancien alphabet n'étant composé que de seize lettres, (*c*) ne pouvoit par consequent rendre plusieurs sons étrangers à la langue Gothique, qui devoient nécessairement se rencontrer dans son ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire aisément donner à *Ulphilas* le nom d'inventeur; c'est là une de ces inexactitudes, qui n'ont rien que d'ordinaire;

(*a*) Voyez Socrat. Hist. Ecclef Lib IV. 27. & Sozomen. VI. 36.

(*b*) A plus forte raison ce n'eut pas été des caracteres Romains comme on prétend, mais des Grecs qu'il eut alteré, puisque *Ulphilas* étoit dans n pays où l'on ne parloit que grec.

(*c*) Verel. Runogr. Scandin. cap. 7.

mais tout ce, que l'on vient de lire, n'en prouve pas moins à mon avis qu'avant *Ulphilas*, c'eſt à dire dans un tems où tous les peuples du Nord étoient plongés dans les plus épaiſſes ténébres du Paganisme, ils avoient deja quelque connoiſſance des lettres.

Ils ont dû les connoître plutôt encore, & même avant que de ſortir de leur premiere patrie, ſi des voyageurs dignes de foi ne ſe ſont point trompés, lorſqu'ils ont crû voir des inſcriptions écrites en lettres runiques dans les déſerts de la Tartarie; (*a*) Ces Voyageurs l'aſſurent en termes exprès, & l'on leur doit du moins la juſtice de ne pas réjetter leurs témoignages ſans raiſon. La Tartarie n'a jamais été Chrétienne; c'eſt de ce pays & des environs, que ſont manifeſtement ſortis les eſſains, qui ont peuplé la Scandinave; Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie, depuis qu'ils ont embraſſé la foi; On voit aiſément ce qui reſulte de ces faits. L'Ecriture *runique* eſt donc vraiſemblablement un art de l'Aſie, tranſporté en Europe avec les peuples, qui ſont venus s'y établir.

C'eſt auſſi ce que confirment toutes les Poéſies & les Chroniques anciennes, que j'ai déja citées tant de fois. Elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité, & une origine toute payenne. C'eſt *Odin* lui même, diſent-elles, qui les a inventées, (*b*) c'eſt lui, qui poſſédoit éminemment l'art d'écrire, ſoit pour les uſages ordinaires, ſoit pour les opérations magiques. Pluſieurs d'entre ces lettres por-

(*a*) Voyez v. *Strahlenberg* das Nord- und Oeſtliche Theil von Europa und Aſia, c. d. Deſcription des Parties Septentrionales & Orientales de l'Europe & l'Aſie, cité par Er. Benzel. Jun. in Pericul. Runic. Diſſ. Upſal. 1724. Voyez auſſi dans le même livre la carte de la Tartarie.

(*b*) V. Edda Island & Barthol. pag. 649.

toient même les noms des Dieux ses compagnons. Dans une Ode très ancienne citée par *Bartholin* (*a*) le Poéte s'écrie en parlant de certaines runes: *C'est le grand Veillard* (Odin). *Ce sont les Dieux, c'est Odin le Souverain des Dieux, qui les a tracées.* Comment est ce que les Payens auroient oublié si tôt, que les lettres leur avoient été apportées par les Ministres d'une Religion étrangere, inconnuë, haie même, parce qu'on les obligeoit souvent par des voyes violentes d'en faire une profession extérieure? Comment tous leurs Poétes Théologiens auroient-ils si souvent donné à leur *Odin* l'Epithéte d'*Inventeur des Runes*, qu'on trouve fréquemment rangée au nombre de ses titres. (*b*) Enfin ce qui me paroit d'une grande force, c'est, que l'on voit en quantité d'endroits dans les histoires septentrionales, des Princes ou des Héros Payens faire usage de ces lettres, & cela dans des tems où la premiere lueur du Christianisme n'avoit pas encore pénétré jusques au Nord. (*c*) Ainsi dans la *Blekingie* Province de Suéde, il y a un chemin taillé dans le roc où l'on trouve divers Caractéres Runiques, qui ont été tracés par le Roi *Harald Hyldetand* à l'honneur de son Pere. *Saxon* (*d*) qui vivoit du tems de Valdemar II. Fils de Canut sur la fin de l'onzieme siècle, rapporte, que ce Prince avoit envoyé des Gens pour les examiner, & qu'une tradition très bien conservée les attribuoit à ce Roi *Harald*, qui suivant *Torfæus* monta sur le Trône au commencement du septieme

(*a*) Voyez Barthol. De causis cont. mort p. 647.

(*b*) Voyez le *Havamaal* ou morale d'Odin, à la suite de l'*Edda*.

(*c*) *Venantius Fortunatus* Poéte Latin qui écrivoit au commencement du sixieme siècle parle déja des caractéres Runiques dans une de ses Epigrammes adressées à *Flavius* L. 7. Epig. 18.

Barbara fraxineis pingatur *Runa* tabellis,
Quodque papyrus agit virgula plana valet.

c. à d. Les Barbares gravent leur *Runes* sur des tablettes de chêne qui leur servent de papier.

(*d*) Voyez Sax. Grammat. in Præfat. & les notes de Steph. Stephan. sur cet endroit.

siècle, & suivant *Saxon* beaucoup plutôt. De même *Regner Lodbrog*, qui n'eut jamais de la Religion Chrétienne que les idées les plus confuses, se servit cependant des lettres, au rapport du même Auteur, pour perpétuer le souvenir de ses exploits en Biarmie. (*a*) Il est inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples de ce genre, puisqu'on en trouve à châque page dans les Chroniques anciennes, & dans l'histoire de Norvége de *Torfæus* Quelque mélés de fictions que puissent être ces monumens, il faut convenir que tant de témoignages réunis forment quelque probabilité en faveur du sentiment que je propose, puisque les Auteurs de ces anciennes histoires n'ont eu aucun interêt à en imposer aux autres, ni aucune illusion à se faire à eux mêmes sur ce sujet.

On peut donc conjecturer avec quelque vraisemblance que ce fut en effet *Odin* ou le Chef de l'émigration Asiatique, qui apporta avec lui les *Caracteres runiques* dans le Nord. La connoissance des lettres s'étoit déja répanduë longtems avant lui chez presque tous les peuples de l'Asie, & la patrie de ce Prince n'étoit pas fort éloignée de plusieurs nations, chez qui cet art étoit depuis longtems naturalisé. Il est probable aussi, que cet homme ambitieux s'en servit principalement pour fortifier chez les sauvages, qui habitoient alors la Scandinavie, cette idée du pouvoir surnaturel, qu'ils lui attribuoient. Les utilités infinies de l'écriture leur persuaderent longtems, qu'il y avoit quelque chose de divin ou de magique dans cet art. Aussi le voyons nous bien plus souvent employé dans la folle espérance d'opérer divers prodiges avec son secours, qu'à suppléer à la mémoire, & à rendre la parole fixe & durable. Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose de ces pratiques super-

(*a*) Province du Nord de la Russie. V. Sax. Grammat. lib. 9.

stitieu-

ſtitieuſes, ſi l'on n'avoit déja trop vû dans ce livre de preuves de l'extrême foibleſſe de l'eſprit humain & des égaremens monſtrueux auxquels les nations ignorantes ſont ſujettes. Il ſuffira donc de remarquer, qu'on diſtinguoit pluſieurs eſpèces de *Runes*. (*a*) Il y en avoit de *nuiſibles*, nomées *Runes amères*, qui ſervoient à donner aux autres différens maux; de *ſécourables*, qui détournoient les accidens; de *victorieuſes*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales*, qu'on gravoit ſur des feuilles d'arbres pour ſe guérir; d'autres ſervoient à chaſſer les mauvaiſes penſées de l'eſprit, à éviter les naufrages, à ſoulager les femmes en travail, à préſerver ceux à qui l'on avoit fait boire de la bierre empoiſonnée, à détourner les effets du reſſentiment de ſes ennemis, à ſe rendre une belle favorable; mais ces derniers devoient être employés avec une extrême prudence; Un ignorant, qui écrivoit une lettre pour une autre, ou qui ſe trompoit dans le moindre trait, expoſoit ſa maitreſſe à quelque dangereuſe maladie, dont on ne pouvoit la guérir, qu'en écrivant d'autres *runes* avec la plus grande exactitude. Toutes ces diverſes eſpèces ne différoient entr'elles, que par les cérémonies, qu'on obſervoit en les écrivant, la matiere, ſur laquelle on les traçoit, l'endroit où on les expoſoit, la maniere dont on arrangeoit les lignes, come en forme de cercle, de ſerpent, de triangle &c. C'étoit dans l'obſervation de toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde, qui faiſoit reſpecter ſous le nom de Prêtres & de Dévinereſſes, tant d'imbécilles & de ſcélérats, qui nouriſſoit & enflamoit les paſſions violentes, & qui ſemoit dans les cœurs tant de craintes, de haines, de jalouſies; c'eſt cependant par de pareils excès, que toutes les Na-

(*a*) Voyez Worm. Litterat. Runic. p. 33. & Barthol. de Cauſ. &c. pag. 650.

tions du monde ont ſignalé ces premiers âges, que l'humeur voudroit nous faire regretter, où les arts n'avoient encore pû altérer leur innocence prétendue; Au contraire à meſure que l'empire des ſciences s'eſt affermi & étendu dans le Nord, celui de la ſuperſtition a cedé au nouveau jour qu'elles ont fait luire; & l'extrêmité ſeule de la Scandinavie qui n'a pû en être éclairée, eſt reſtée fidélement ſoumiſe à ſes anciennes erreurs. A la guerre près que leur climat & leur pauvreté ne leur permettent pas de faire, les Lappons d'aujourd'hui ne différent guères des anciens Scandinaves. Auſſi ignorans que ceux-ci l'étoient autrefois, ils ſont encore auſſi ſuperſtitieux & auſſi crédules, car c'eſt une régle ſûre que la magie opére des prodiges chez toutes les nations qui y croyent. Les Oſtiaques & les autres ſauvages de l'Aſie n'y ſont pas moins adonnés que les Lappons, & tout le monde a oui parler des *Jongleurs*, ou de ces Magiciens ſi révérés parmi les Barbares de l'Amérique.

L'uſage raiſonable des lettres devint cependant de jour en jour plus commun dans le Nord. On voit aſſez fréquemment dans les derniers ſiècles du Paganiſme, des Rois, des Capitaines célébres, ou en général des perſonnes qui avoient été élevées avec ſoin, s'en ſervir pour écrire des lettres, des épitaphes & des inſcriptions de divers genres. (*a*) Les plus anciennes de ces épitaphes ſont ordinairement celles qui ſont le mieux gravées. L'on en trouve rarement, qui ſoient écrites de la droite à la gauche, (*b*) mais il n'eſt pas rare d'en voir, qui le ſoient de haut en bas, ſur une même ligne, à la maniere des Chinois, & de pluſieurs peuples des Indes, ou de haut en bas, & de là tournant à gauche & remontant juſqu'à la hauteur de la ligne paral-

(*a*) Voyez Verel. Runograph. Scand. p. 21.
(*b*) Voyez Worm. Litterat. Run. cap. 25.

léle, ou de la gauche à la droite, & rebrouſſant enſuite de la droite à la gauche, maniere qui a été auſſi celle des premiers Grecs, qui lui donnoient un nom tiré de ſa reſſemblance avec un ſillon tracé par des bœufs. (*a*) La plus grande partie des anciens monumens écrits en caracteres runiques qui ſe ſont conſervés, ſont des inſcriptions éparſes ça & là dans les campagnes, & gravées ſur des rochers. On écrivoit cependant auſſi ſur du bois, ſur des écorces de bouleau, & ſur des peaux préparées. Quand on avoit quelque choſe à faire ſavoir aux perſonnes abſentes, on leur envoioit un meſſager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli, ſur lequel on écrivoit, ordinairement avec beaucoup de préciſion, ce qu'on vouloit, qu'ils appriſſent. On a encore quelques unes de ces lettres, & mêmes des lettres galantes écrites ſur des écorces & des planches. (*b*) Pour des livres entiers écrits en lettres runiques, les plus anciens que l'on ait, ont été compoſés dans les tems, où la Religion Chrétienne commençoit déja à devenir dominante dans le Nord, come il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs indices, & ſurtout par ce que l'on y trouve fréquemment des caracteres Romains mêlés aux runiques. Dans les 10me & 11me ſiécles ces derniers céderent de plus en plus la place aux autres. Peu à peu les Miſſionaires réuſſirent à proſcrire les Runes, qui ne faiſoient qu'entretenir les peuples dans les anciennes ſuperſtitions. Mais cette réforme ne fut pas promte; Pluſieurs ſiècles après on a tracé encore bien des runes,

(*a*) Βουστροφηδόν.

(*b*) *Renhielm* ſavant Suédois dans ſes notes ſur la Chronique Islandoiſe intitulée: *Torſteins Wik Saga* p. 35. cite un ancien billet doux qui ne contient que ces mots. *J'aimerois mieux, jeune fille, repoſer ſur ton ſein que de poſſéder les richeſſes des Trois Indes.* *Ol. Wormius* dit auſſi, qu'il en poſſédoit un dans ſon cabinet, écrit ſur des tablettes, mais il n'a pas jugé à propos de le traduire.

& l'on aſſure (*a*) que l'uſage n'en eſt pas entierement aboli chez les montagnards d'une Province de Suéde.

De l'ancienne langue du Nord.

Je ne m'arrêterai pas longtems à examiner la langue dont les anciens Scandinaves ſe ſont ſervis. On a mis, ce me ſemble, au deſſus de toute conteſtation, que les peuples de l'Europe depuis ſes extrêmités orientales, juſqu'à celle de l'Eſpagne, ont autrefois parlé la même langue, ſi l'on excepte les *Sarmates*, qui dès les plus anciens tems ont eu une langue à part, les Grecs, qui emprunterent de bonne heure beaucoup de termes des orientaux ou des Egyptiens, & les Romains qui adopterent en partie la langue des Grecs. Cette langue Scythique ou Celtique ne s'eſt conſervée en entier, que dans les Pays dont les Romains n'ont jamais été les maitres, mais dans ceux-là mêmes, qu'ils ont occupés longtems, on en trouve encore divers veſtiges très ſenſibles. L'Eſpagnol & le François ſont encore pleins de mots, qui dérivent du Tudeſque, les uns que les Romains n'ont pû faire oublier, les autres en plus grand nombre, que les émigrations des peuples du Nord y ont reporté & remis en vogue. Du reſte il eſt bien aiſé de comprendre, que cette langue ſi générale a du être partagée en diverſes dialectes, & changer imperceptiblement dans le même pays, fort inévitable pour toutes les langues du monde. On reconnoit cependant dans toutes ſes branches, encore ſubſiſtantes divers traits de l'ancienne conſanguinité. La langue Tudeſque ou Gothique des quatrieme & cinquieme ſiècles a de grands rapports avec le bas Breton, ou le Gallois, & quelques uns avec l'Irlandois. On la parle encore aujourd'hui ſans beaucoup de changemens en Islande, & dans les Provin-

(*a*) Voyez Dalin Sv. R. hiſt. T. I. p. 237. & Eric Benzel. Collect. hiſt. Pat. cap. I.

ces les plus reculées de Suéde; le Danois, le Norvégien, le Suédois ne sont évidemment que la même langue, & ont les plus grands rapports avec l'Allemand, surtout avec celui qui se parle dans la basse Allemagne; mais il semble, que les Asiatiques qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne sous la conduite d'*Odin*, y ayent introduit une dialecte plus douce, quelques mots nouveaux en très petit nombre, & des terminaisons un peu différentes.

Après ce que l'on a vu du caractere & des mœurs des Scandinaves, on ne croit pas devoir se former une grande idée de la beauté de cette langue. Les homes n'imaginant des termes, qu'à mesure qu'ils aquiérent des idées, il semble d'abord, qu'elle a dû être pauvre & grossiere, & en effet il ne faut pas douter, qu'elle n'eut été impropre à rendre tout ce qu'il y a d'un peu subtil ou d'abstrait dans chaque sujet; mais le peuple, qui la parloit libre, indépendant, fier & emporté dans ses passions, come il étoit, n'a pû manquer de donner à sa langue un caractere analogue au sien. Il y a toujours des côtés admirables dans les langues des nations libres, & qui sentent vivement, quelque grossieres & ignorantes qu'elles soient d'ailleurs. Elles ont une briéveté énergique, des tours vifs & sententieux, des expressions pittoresques, auxquelles la contrainte de notre éducation, la crainte du ridicule, & l'empire de la mode ne nous permettent pas d'atteindre. Mais ce qui devoit contribuer encore à donner à la langue des anciens Scandinaves de la force & de l'élévation; c'étoit ce gout si marqué & si général qu'ils avoient pour la Poésie. On en a déja vû quelques traits ça & là dans cet ouvrage, ce qui me reste à en dire, offrant encore plusieurs singularités aussi peu connues

que remarquables, j'ai lieu d'efpérer, qu'on me pardonnera, fi je traite ce fujet avec quelque étendue. Ces détails ne font point inutiles à la connoiffance du peuple que je voudrois peindre, & fi ce n'eft pas le plus important de tous les côtés par où nous pouvons les confidérer aujourd'hui, c'eft du moins celui, fur lequel il nous refte le plus de lumieres & de certitude.

Origine de la Poéfie.

Les hommes étant partout effentiellement les mêmes, partout ils ont dû imaginer de faire des vers bien longtems avant que d'écrire en profe. Il nous femble aujourd'hui, que ce foit un renverfement de l'ordre naturel, mais c'eft par ce que nous ne nous mettons pas à la place d'une nation, qui ignore l'art de l'écriture, ou que fes préjugés empêchent de s'en fervir. L'attrait de l'harmonie frapa d'abord tout le monde, mais il ne pût pas y avoir longtems de chant fans Poëfie. Quand on eut remarqué, combien ces deux chofes reunies gravoient aifément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite, fur tout aux yeux de ceux, qui travailloient pour obtenir une gloire durable. On fit fervir les vers à conferver le fouvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles, les rites religieux, & les travaux de la campagne y furent auffi renfermés, par ce qu'ils confiftent dans une fuite de détails qui peuvent aifément tomber dans l'oubli. C'eft ainfi que la Grece avoit eu deja un Homere, un Hefiode, & tant d'autres Poétes, plufieurs fiècles avant que *Phérécide* écrivit en profe; (*a*) Que chez les Gaulois &

(*a*) Il vivoit 600 ans après la prife de Troye, & l'on avoit des piéces de Poéfie faites avant cette fameufe expédition.

d'autres peuples Celtes il y avoit depuis les plus anciens tems une si grande quantité de Poémes sur toutes sortes de sujets, que la jeunesse dont on confioit l'éducation aux Druides, employoit quelquefois vingt années à les apprendre. (*a*) Cet usage étant consacré chez eux par une haute antiquité, titre si respectable aux yeux du peuple, il subsista encore bien des siècles après que la connoissance de l'art d'écrire leur eut offert une voye plus parfaite de conserver le dépôt des connoissances humaines. Les Scandinaves à leur imitation ne firent longtems servir leurs *runes* qu'à des usages insensés ou peu considérables. Ils ne s'aviserent pas même pendant tant d'années de mettre par écrit ces vers, dont leur mémoire devoit être surchargée, & ils n'en ont vraisemblablement écrit qu'un très petit nombre, durant les tems de leur Paganisme. L'idée de faire un livre, ou de s'assujettir à écrire quelque chose d'un peu long ne pouvoit entrer dans la tête de ces Soldats indomptés, qui ne connoissoient aucun milieu entre les exercices violens, les fatigues de la guerre & de la chasse, & le léthargie d'une oisiveté souvent brutale & crapuleuse. Entre tous les biens, que la religion chrétienne leur fit, celui de rendre nécessaire la connoissance des lettres, n'est peut-être pas indigne d'être compté. Il ne faloit pas un motif moins sacré pour leur faire abjurer ce mépris barbare & inveteré, qu'ils avoient pour cet admirable secret. Les Eglises & les monasteres furent du moins un azyle assuré où il se conservoit inviolablement, tandisque les préjugés de ces tems, tendoient partout ailleurs à le replonger dans l'oubli. Les disputes des Théologiens & des diverses sectes eurent encore ce bon effet, qu'elles firent feuilleter bien des livres anciens, & mirent dans le goût d'en faire de nouveaux; la Religion Celtique n'ayant au-

(*a*) Cæsar comment. Lib. VI. 14.

cun livre fondamental, mettant même la Poéſie à la place des lettres, & défendant de s'en ſervir pour divulguer ſes myſteres & ſes dogmes, ne pouvoit au contraire manquer d'étendre & d'affermir partout l'ignorance & la barbarie.

Honneurs rendus autrefois aux Poétes dans le Nord.

Auſſi longtems que cette Religion regna dans le Nord, l'uſage des lettres étant ainſi très borné; ce n'eſt point un Paradoxe de dire, qu'on y avoit beſoin de vers & qu'un Poéte étoit un homme néceſſaire à l'état. S'il faloit après cela un génie particulier & peu commun pour le devenir, come on le verra par la ſuite, on comprend, que les Poétes devoient être des hommes très conſiderables & très eſtimés. Auſſi tous les monumens hiſtoriques du Nord ſont ils pleins des témoignages des honneurs que les peuples & les Rois leur rendoient, & je ne crois pas, que l'hiſtoire de la Poéſie puiſſe citer aucun pays, qui lui ait été ſi favorable, ni aucun âge plus glorieux pour elle. On voit dans toutes les chroniques les Rois de Dannemarc, de Norvége & de Suéde accompagnés d'un ou de pluſieurs *Scaldes* ou Poétes. Ils étoient ſurtout chéris & honnorés à la cour des Princes, qui aſpiroient à gloire; *Harald aux beaux cheveux* par exemple, leur donnoit dans les feſtins les premieres places ſur le banc deſtiné aux officiers de ſa Cour. (a) Pluſieurs Princes leur confioient ſoit à la guerre, ſoit en tems de paix, les commiſſions les plus importantes. On n'alloit point faire d'expédition conſidérable ſans en mener quelques uns avec ſoi. Haquin comte de Norvége avoit avec lui cinq Poétes célébres à cette fameuſe journée, dont j'ai parlé où les *Julinois* furent battus, & l'hiſtoire re-

(a) Voyez Torf. Hiſt. Norvég. Tom. II. p. 21.

mar-

marque qu'ils chanterent chacun une hymne pour enflamer le courage des Soldats, avant qu'on en vint aux mains. Mais ils jouiſſoient d'un autre avantage, qui ſeroit plus envié des Poétes de nos jours. Les Poémes, qu'ils compoſoient à l'honneur des Héros & des Rois, leur valoient des préſens magnifiques. On ne voit guères de *Scalde* chanter leurs vers à la Cour des Rois, ſans en recevoir ſur le champ des anneaux d'or, des armes brillantes & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux, alloient ſouvent jusques à leur remettre la peine des crimes, qu'ils avoient commis, à condition, qu'ils demanderoient leur grace en vers; & nous avons encore l'Ode par où un nommé *Egill* célébre Poéte ſe racheta d'un meurtre. Enfin la Poéſie étoit ſi honnorée, que la plupart des *Scaldes* étoient des hommes de la plus illuſtre naiſſance, & que des Princes & des Rois mêmes s'appliquoient très ſérieuſement à cet art. *Rognvald* Comte des Orcades paſſoit pour un Poéte fort habile, & il ſe vante lui-même dans une chanſon qui s'eſt conſervée, de ſavoir faire des vers ſur toutes ſortes de ſujets. (*a*) *Regner Lodbrog* n'étoit pas moins bon Poéte que grand Guerrier & navigateur. On a longtems retenu dans le Nord pluſieurs de ſes vers, qui ſe trouvent inſerés dans l'hiſtoire de ſa vie, & l'on ſait qu'il ne la termina pas moins en Poéte qu'en Héros.

Ce n'étoit pas cependant ſur la nobleſſe de leur extraction qu'étoit fondé le reſpect, qu'on avoit pour la plupart des Poétes. Un peuple, qui faiſoit tout pour la gloire, ne pouvoit manquer d'égards pour les talens qui la repandent & la perpétuent, de quelque lieu qu'ils fuſſent ſortis. Un Prince ou un

(*a*) Voyez Worm. Litter. Runic. p. 195.

Guerrier illuſtre n'expoſoit ſouvent ſa vie avec tant d'intrepidité, que pour être loué de ſon *Skalde*, témoin & rémunerateur de ſa bravoure. On aſſure en effet, que ces gens là tout Poétes qu'ils étoient, ignoroient toute eſpèce de flatterie, & qu'ils ne louoient ni les Héros ni les Rois que ſur des exploits bien conſtatés; auſſi prenoit-on le parti de les mener toujours avec ſoi, come le célébre Roi de Norvége, *Olaus Tryggueſon*, qui les plaça dans un jour de bataille autour de ſa Perſonne, en leur diſant avec fierté. *Vous ne raconterez point ce que vous avez entendu; mais ce que vous avez vu.* (*a*) C'étoit eux mêmes qui chantoient enſuite leurs vers dans les feſtins ſolemnels, & les grandes aſſemblées, au ſon de la flute ou du luth, (*b*) Mais le ſujet de ces Poéſies n'étoit pas toujours un ſeul événement iſolé; come une victoire, une action généreuſe; c'étoit quelquefois une hiſtoire généalogique de tous les Rois du pays depuis les Dieux jusqu'au Prince régnant, qui ne manquoit jamais d'en deſcendre. Ces poéſies étoient, au rapport de *Tacite*, les ſeules Annales des Germains, elles firent auſſi longtems toute l'hiſtoire des Scandinaves. Un Poéte nomé *Thiodulf* avoit celèbré dans ſes vers les exploits de *Harald*, & de trente de ſes prédeceſſeurs; Un autre nomé *Evind* avoit fait un Poéme hiſtorique, qui remontoit jusqu'à *Odin*. Telles ſont les ſources, dans lesquelles *Saxon* avoit principalement puiſé les détails dont il a rempli ſes ſix ou ſept premiers livres. On voit, ſans qu'il ſoit beſoin de le remarquer, combien d'exactitude on doit attendre de pareils compilateurs.

Le beſoin qu'on avoit de Poétes, l'attrait naturel de cet art, & ceux que lui prêtoient encore les

(*a*) Voyez Olafs Saga ap. Verel. ad Herv. Sag. pag. 178.
(*b*) Stephan. in not. ad Saxon. pag. 12.

mœurs de ces tems, multiplierent beaucoup le nombre des *Scaldes*. Un ancien manuſcrit Islandois nous à conſervé une liſte de tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans les trois Royaumes du Nord, depuis *Regner Lodbrog* jusqu'à *Valdemar II.* (*a*) Il y en a deux cent trente, parmi lesquels ſe trouve plus d'une tête couronnée; Mais ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt qu'ils ſont la plupart Islandois de naiſſance. On s'eſt déja ſans doute apperçu, que c'eſt du même pays, que nous ſont venues presque toutes les lumieres qui nous guident dans les antiquités du Nord. Il n'eſt pas trop aiſé d'expliquer comment une nation iſolée, peu nombreuſe, très peu riche, & fixée dans un climat ſi ingrat, a pû dans des ſiècles de ténebres faire briller ce rayon de goût pour les lettres, & s'élever jusqu'à ſentir le prix des plaiſirs & de la culture de l'eſprit. Pendant qu'ils furent payens, leurs Annaliſtes paſſerent conſtamment pour les plus habiles du Nord. Après avoir embraſſé la foi, ils furent encore les premiers, qui ſongerent à debrouiller le cahos des anciennes hiſtoires, qui compilerent les poéſies, donerent une forme réguliere aux chroniques, & s'appliquerent à ſauver de l'oubli les traditions de la Théologie Payenne. Si nous étions mieux inſtruits de certaines particularités de l'Etat du Nord dans ces tems reculés, peut être trouverions-nous la cauſe de ce phénoméne; ou dans la pauvreté même des Islandois qui engageoient pluſieurs d'entre eux à chercher fortune dans les Cours des Princes voiſins, ou dans les ſuccès de leurs premiers Poétes, qui auront à la fois excité leur émulation, & prévenu les étrangers en leur faveur, ou enfin dans la nature du gouvernement qu'ils avoient choiſi, dans lequel le don de parler avec facilité & avec force, & la réputation de

La plupart de ces Poétes ont été Islandois de naiſſance.

(*a*) Voyez Scalda-tal in append. ad Lit. Run. Ol. Worm. p. 242.

l'esprit & des lumieres est un mérite utile, que tout citoyen s'efforce d'acquérir.

Du Style des anciennes Poésies Septentrionales.

Quoi qu'il en soit, le tour d'esprit de tous ces Poétes, soit qu'ils fussent Islandois ou non, semble avoir été presque le même. Les peuples graves & portés à la méditation ont une façon de rendre leurs pensées, qui paroit extrémement recherchée & rebutante à des hommes plus impatiens & plus vifs. Leur esprit accoutumé à se recueillir & à se fixer, veut des objets compliqués, qui lui donent un exercice fort & durable. Tous les anciens historiens rendent témoignage de la gravité & de la taciturnité des Scythes & des Scandinaves. Originaires de l'Asie, ils en avoient apporté ce goût qui de tout tems y a régné pour les expressions hyperboliques & figurées, les comparaisons sublimes ou gigantesques, les allégories & les emblêmes de tout genre; Les énigmes n'ont pas été plus en usage, ni plus respectées dans l'orient, que parmi eux, & l'on voit très souvent dans les anciennes chroniques des Rois & des Guerriers illustres, se proposer des énigmes à expliquer en statuant une peine pour celui, qui ne pourroit y reussir. *Regner Lodbrog* dans sa premiere entrevue avec cette belle *Aslauga* dont j'ai parlé plus haut, lui proposa des énigmes pour savoir, si son esprit répondoit à sa beauté. (*a*) Un Roi nomé *Eyric* se rendit célébre pour avoir résolu sur le champ trente énigmes; qu'*Odin* lui même étoit, disoit on, venu lui proposer sous la forme d'un nommé *Gest*, qui passoit pour être fort versé dans cet art. Ces énigmes, qui se trouvent encore dans l'ouvrage cité au bas de la page (*b*) roulent ou sur de pures équivoques, ou sur des expressions prises dans un sens poétique & très peu com-

(*a*) Torf. Hist. Norvég. vid. supr.
(*b*) Voyez Hervarar Saga cum Interpret. Sueccicâ & not. c. 15.

mun. Il y en a cependant quelques unes d'aſſez ingénieuſes, & qui peuvent ſoutenir le parallele avec celles que l'antiquité nous vante le plus. Les Poétes en avoient imaginées de diverſes ſortes, & l'on trouve encore dans les monumens du Nord les plus anciens, des logogryphes, des acroſtiches, des *rebus*, & mille autres jeux d'eſprit de ce genre, pour lesquels nous n'avons heureuſement pas même de nom. (*a*) Quelques uns ont exigé un travail infini, & tous ſuppoſent dans leurs inventeurs une ſubtilité, une induſtrie, qu'on n'attendroit gueres d'un peuple de Soldats, come étoient les anciens Scandinaves.

On juge bien après cela, que le ſtyle de leurs Poéſies a dû être fort éloigné de la ſimplicité & du naturel. Le goût de la nation en auroit été offenſé; Il n'y a que les hommes dont la raiſon a été ſoigneuſement cultivée, qui ne confondent pas le difficile & l'extraordinaire avec le beau. Les Poétes ſemblent avoir ſenti de bonne heure, que plus ils mettroient d'entraves dans leur art, plus ils ſeroit reſpectés des peuples, & qu'il ne paſſeroit pour être le langage des Dieux, qu'autant qu'il ceſſeroit d'être celui des hommes. Si c'étoit là le but de ceux du Nord, on peut dire qu'ils y ont parfaitement réuſſi. Les Grecs, les Romains, & les peuples modernes n'ont eu que des proſateurs en comparaiſon d'eux; Ils s'étoient fait un langage particulier, dont on ne ſe ſervoit jamais que pour les vers, on l'appelloit, come ailleurs, le langage des *Aſes*, c'eſt à dire, des *Dieux*. Il y avoit pour chaque idée une expreſſion poétique, fondée le plus ſouvent ſur quelqu'une des fables de la Mythologie Islandoiſe, quelquefois auſſi ſur des rapports naturels. Un Poéte, par exemple, n'oſoit

(*a*) Voyez Ol. Worm. append. ad Litter. Runic.

guères défigner le ciel, qu'en le nommant *le Crane du Geant Ymer;* L'arc-en-Ciel étoit le *Pont des Dieux.* L'or, *les larmes de Freya*, la poéfie le *préfent, le breuvage d'Odin.* La Terre étoit indifféremment, *l'Epoufe d'Odin, la chair d'Ymer*, la *fille de la nuit, le Vaiffeau qui flotte fur les âges, la baze des airs.* Les Herbes & les Plantes étoient *fa chevelure, ou fa toifon.* Un combat étoit appellé, un *bain de fang, la grêle d'Odin, le choc des boucliers*, la mer, *le champ des Pirates, & la ceinture de la terre.* La glace étoit *le plus grand des Ponts*, un vaiffeau le cheval des flots; la langue *l'épée des paroles* &c. Chaque Dieu pouvoit être défigné d'une infinité de façons différentes. En un mot il falloit pour être Poéte, & pour lire les vers, avoir fait une étude particuliere de cette langue; auffi avoit-on fongé de bonne heure à en compofer une efpèce de dictionaire à l'ufage des Scaldes, & de leurs lecteurs. *Rognvald* ce Comte des Orcades, dont j'ai parlé, paffe pour être l'Auteur d'un pareil ouvrage, qui au rapport de *Wormius* fubfifte encore, & porte le nom de *Clé Poëtique.* (*a*) Il y en a un autre, qui fe trouve à la fin de l'*Edda* des Islandois, & qui eft intitulée *Scalda* c. e. Poétique. C'eft un recueil d'épithétes & de fynonimes tirés des Poétes les plus celébres, tel que celui, qu'on met en plufieurs pays entre les mains des jeunes gens, qui s'appliquent à la Poéfie latine. Il y a du génie & de l'invention dans quelques unes de ces épithétes, mais la plupart font obfcures, ou nous le paroiffent aujourd'hui, d'autres font puériles, il y en a même d'une bizarrerie inconcevable.

Cependant il paroit, qu'on faifoit quelquesfois des vers dans un ftyle moins recherché, & plus conforme au langage ordinaire. Mais c'étoit feulement lorsque dans une converfation un *Scalde* pour montrer fon talent, ou pour faire plus d'honneur à ceux à qui il

(*a*) Litter. Runic. p. 195. in append.

adressoit la parole, lui répondoit par *inpromptus.* Cette singuliere maniere de s'exprimer étoit pourtant assez commune, & peut marquer seule combien ces peuples faisoient de cas de la Poésie. Les Chroniques nous ont conservé un grand nombre de ces conversations en vers, il y a même lieu de croire, que ces vers qui pouvoient se chanter, & qui se conservoient aisément dans la mémoire, ont souvent été le texte, dont la chronique entiére n'est qu'un commentaire, composé longtems après. C'est sans aucun fondement qu'on a avancé, que ces vers sont l'ouvrage des auteurs mêmes de ces histoires. Ils n'en mettent jamais que dans la bouche des *Scaldes* de profession, ils semblent les citer come leurs autorités & leurs garants, & nous savons d'ailleurs que c'étoit une chose ordinaire aux *Scaldes* habiles de mêler à ce qu'ils disoient, des vers composés sur le champ. Ainsi on remarque d'un Poéte nomé *Sivard*, (*a*) que quand il parloit en prose, il sembloit avoir la langue embarassée, & s'énoncer avec peine; mais qu'il s'exprimoit en vers avec la plus grande facilité, & sans hésiter un moment. Les Historiens disent souvent en propres termes, & d'une maniere circonstanciée, que ces vers étoient faits & prononcés sur le champ. C'est ce qui est remarqué plusieurs fois, par exemple, dans la vie de ce célebre Poéte *Egill*, qui obtint sa grace d'un Roi de Norvége en lui chantant une ode, qui se trouve encore, & porte le nom de la *Rançon d'Egill.* (*b*) La même louange est souvent donée à un autre *Scalde*, plus ancien encore, appellé *Eyvind*, & surnomé *la croix des Poétes* à cause de ses talens supérieurs. Toutes les Chroniques parlent de son extréme facilité à faire des vers, come d'une chose connue de tout le Nord.

(*a*) Voyez M. Olav. in Epist. apud Worm. Litt. Runic.
(*b*) Voyez Torf. H. N. T. II. p. 188. & seqq.

Du Méchanisme de leur Poésie.

On ne doit pas en inférer cependant, que ces Poétes ne se soient assujettis à aucune regle, ou qu'ils n'en ayent reconnu que de peu gênantes. Il est vrai, que si l'on en croit *Wormius*, ils ignoroient une de celles dont le joug a toujours paru le plus pesant aux Poétes modernes, n'étant pas dans l'usage de rimer les vers. (*a*) Mais il y a bien apparence, que c'est une inattention de ce savant homme, & qu'il a voulu simplement dire, que les anciens Poétes du Nord n'employoient pas toujours la rime dans leur Poésies. Il cite en effet dans ce même Traité des vers (*b*) très anciens qui sont rimés & même rimés très richement. On trouve aussi deux petites chansons rimées, dont l'une a été faite avant le tems du Roi *Olaus Tryggueson ;* & l'autre qui est insérée dans l'histoire des Jomsbourgeois, paroit être du même siècle. (*c*) Il y en a sans doute un bien plus grand nombre du même age, qui sont perdues, ou cachées dans des manuscrits que je ne connois point ; Depuis ce tems les Poétes ont de jour en jour plus fréquemment employé la rime dans leurs vers. On trouve dans le recueil de Mr. *Biörner* un Poéme assez long, qui suivant la conjecture de l'Editeur, doit être du douzieme ou treizieme siècle ; non seulement il est rimé d'un bout à l'autre avec la plus grande exactitude ; mais les vers semblent même se rapprocher beaucoup par la mesure de ceux que nous appellons *héroiques*, ou *Alexandrins*. Quelques personnes ont avancé, que l'usage de la rime étoit extrêmement ancien chez les peuples Celtes ; c'est ce qu'il est difficile de prouver par aucun passage des anciens Grecs ou Romains ; cependant la chose devient assez vraisemblable, quand

(*a*) Litt. Run. p. 177.

(*b*) P. 105.

(*c*) Voyez. Olaf Trygguas. Saga. ap Barthol. antiq. Dan. p. 81. id. p. 489.

on

on confidére, que les Scandinaves la connoiffent depuis longtems, & qu'en foi même il n'y a nulle efpèce de cadence plus fimple, & que des oreilles groffieres ayent plus de facilité à faifir.

On a de la peine à compendre aujourd'hui, en quoi confiftoit l'harmonie des anciens vers qui ne font pas rimés. Les Savans qui fe font le plus appliqués à l'étude de la langue dans laquelle ils font écrits, croyent remarquer dans quelques uns la même mefure, que dans les vers Saphiques dont plufieurs Poétes Lyriques, & *Horace* furtout, ont fait un grand ufage. (*a*) Dans d'autres il femble, que le Poéte fe foit fait une loi de commencer les deux premiers vers de chaque ftrophe par les mêmes lettres, & de ne faire des vers que de fix fyllabes; ailleurs on croit appercevoir, que les lettres initiales des vers fe répondent de diverfes manieres, foit dans la même Strophe, foit dans des Strophes différentes. Les plus habiles affurent, que les Poétes inventoient fans ceffe de nouveaux genres, & ils en comptent au moins cens trente fix. (*b*) Il faut laiffer à la patience qui les à comptés, le foin d'expliquer en quoi chacun confiftoit.

Ce qu'il y a de plus intereffant à connoître au fujet de ces anciennes poéfies; c'eft le ton & le goût qui y régnent; Quelques unes offrent en effet une image fidele & naive des mœurs & de la façon de penfer de ces tems, mais il eft difficile de les entendre, & plus encore de les traduire. Cependant pour fatisfaire entierement la curiofité de ceux de mes lecteurs, qui aiment à puifer dans fes four

(*a*) Dalin Svea. R. hift. Liv. 8.
(*b*) Worm. app. Litt. Run. p. 165. rec. edit.

ces la connoiſſance des mœurs & de l'Eſprit d'un peuple, j'ai eſſayé de rendre en françois les morceaux de l'ancienne littérature du Nord, qui m'ont paru les plus propres à ce but. Ces traductions avec les Notes néceſſaires pour les bien entendre, ſerviront de ſuite ou de ſupplement à cette Introduction.

Concluſion. Mais qu'on me permette avant que de la terminer, de jetter encore un coup d'oeil ſur les peuples dont on vient de voir la peinture, & de tâcher de démêler les principes de leurs vices. Une grande abondance de ſang & d'humeurs, des fibres fortes & peu mobiles, une vigueur inépuiſable conſtituoient le tempérament des Scandinaves & des Germains, & celui de tous les peuples qui vivent ſous un pareil climat. (*a*) De là cette violence, cette impétuoſité de leurs paſſions, quand elles étoient enfin allumées, & dans les tems de calme ce caractere ſérieux, phlegmatique, indolent même. Les exercices de la guer-

(*a*) Je prie les lecteurs qui n'ayant pas aſſez approfondi cette matiere, pourroient me ſoupçonner d'avoir fait ici un portrait de fantaiſie, & d'en donner enſuite une explication fondée ſur mes propres conjectures, de jetter les yeux ſur les paſſages ſuivans, tirés d'Auteurs anciens, inſtruits & judicieux. Ils verront ce que l'antiquité penſoit ſur un ſujet, qu'elle avoit tant de facilité à connoître & à approfondir. *Afri verſipelles, Græci leves, Galli pigrioris ingenii, quod natura climatum facit*, dit *Servius* ad Æneid. VI. v. 724 *Septentrionales populi largo ſanguine redundantes. Veget.* I. 2. *Sub ſeptentrionibus nutriuntur gentes immanibus corporibus, candidis coloribus, ſanguine multo, quoniam ab humoris plenitate, coeliqve refrigerationibus ſunt conformati. - - - Sanguinis abundantia ferro reſiſtunt ſine timore. - - - Qvi refrigeratis naſcuntur regionibus ad armorum vehementiam paratiores ſunt, magnisqve viribus ruunt ſine timore, ſed tarditate animi refringuntur. Vitruv.* VI. pag. 105. 105. *Gothi conſcientia virium freti, robore corporis validi, manu prompti. Iſidor* Chron. p. 730. *Galli gelu duratis artubus, & labore aſſiduo. Ammi Marcellin.* Lib. 31 cap. 3 *Germanicæ nationes, ſæviſſimis duratæ frigoribus, mores ex ipſo cæli rigore traxerunt*, Iſid. Orig. Lib. 9. cap. 2. *Schythæ gens laboribus & bellis aſpera: vires corporum immenſæ* Juſtin. Lib. II. cap. 3.

re & de la chaſſe, qui ne ſont que des fatigues pour des hommes foibles & délicats, n'étoient pour eux que des moyens de ſortir de l'engourdiſſement, & de prendre un mouvement agréable & même néceſſaire. Leur goût pour ce genre de vie, inſpiré par le tempérament fortifioit à ſon tour la cauſe qui l'avoit produit. Ainſi robuſtes par un don de la nature, endurcis par l'éducation, ce vif ſentiment qu'ils avoient de leurs forces devoit, ſi j'oſe ainſi dire, doner le ton à leur caractere. Un homme, qui ſe ſent en état de ne rien redouter, ne peut ſouffrir aucune eſpèce de contrainte, il ne ſauroit ſe ſoumettre à une autorité arbitraire, qu'il ne voit fondée que ſur un pouvoir humain & naturel. Comme il ne croit pas avoir beſoin de ménager perſonne, il n'eſt ni diſſimulé, ni artificieux, ni menteur. Ces défauts lui paroiſſant procéder de la crainte, il les regarde même come les plus aviliſſants de tous. Il eſt toujours prèt à répouſſer la force par la force, il n'eſt donc ni ſoupçonneux, ni défiant, il n'atteque qu'ouvertement, ennemi declaré de ce qui le heurte de front, confiant & vrai dans ſon amitié, généreux, magnanime même quelquefois, par ce qu'il place ſon interêt le plus cher dans l'idée qu'il ſe donne à lui même, & aux autres de ſon courage. Il ne s'aſſujettit pas volontiers non plus aux occupations, qui exigent plus d'aſſiduité que d'action, plus d'application d'eſprit, que de mouvemens du corps, parce qu'un exercice moderé ne lui ſuffit pas pour donner à ſon ſang & à ſes fibres le degré d'agitation qu'il lui faut pour être à ſon aiſe. De là le degoût pour les métiers & les arts, & come les paſſions cherchent toujours à ſe juſtifier, de là ce mépris & ce préjugé qui les fait regarder come deshonnorans. La Guerre devient donc alors la ſeule profeſſion qu'il puiſſe exercer avec

plaiſir & avec honneur; ſes extrêmes viciſſitudes, ſes ſcènes tragiques, ſes fatigues & ſes dangers, ſont les ſeules choſes qui puiſſent lui donner les ſecouſſes violentes & continuelles dont il a beſoin. Si l'on ſuppoſe après cela une ſociété entiére compoſée d'homes pareils, on verra aiſément, quelle émulation de courage doit y naitre; Le deſir de ſe diſtinguer commun aux hommes de toutes les nations, ne pouvant prendre ſon effor chez celle ci, que par ce ſeul paſſage, il s'y jettera avec d'autant plus d'impetuoſité. Ce ſentiment devenu dominant & univerſel, donnera ſon caractere à la Religion, animera les loix, formera les préjugés ſouvent plus forts qu'elles, s'accroitra, en un mot, jusqu'à devenir une ſorte de'nthouſiaſme capable d'enflammer les imaginations naturellement les plus froides, & de produire une foule d'actions extraordinaires, & à peine croyables pour qui les veut expliquer par les principes, qui le déterminent ordinairement.

Mais dira-t-on ſans doute, ſi l'on doit chercher le principe des mœurs & du caractere des anciens Scandinaves dans la nature du climat ſous lequel ils vivoient, pourquoi l'effet n'a-t-il pas duré autant que la cauſe, & d'où viennent les changemens ſi conſidérables que le tems y a apportés? Cette difficulté a quelque choſe de ſpécieux, mais en l'examinant de près nous ne la trouverons pas inſoluble. Je l'ai deja remarqué: une nation ne céde aveuglement à l'influence du climat que dans les tems de ſon enfance, lorsque privée de toute communication avec les peuples policés, & n'ayant pas encore eu le tems de penſer elle-même, elle ne connoit pour ainſi dire, que la route qu'elle ſuit, & que ſa maniere actuelle de vivre, & de juger des choſes. Quand enfin des ſiècles d'expérience, & de réflexions ont développé

la raiſon de quelques uns de ſes cytoiens, quand ſes législateurs ou par les ſeules forces de leur eſprit, ou par l'emprunt des lumieres étrangeres ſe ſont élevés jusqu'à ſentir la néceſſité d'un changement, alors des cauſes morales de diverſes eſpèces naiſſant, croiſent l'action des cauſes phyſiques, & peuvent à la longue parvenir à en triompher ſur bien des articles. Telle fut pour le Nord l'époque où le Chriſtianiſme y fut apporté, époque qui à ne la conſidérer qu'en Philoſophe, ſera toujours regardée come l'aurore des jours heureux qui devoient y luire dans la ſuite. En effet cette Religion tendant à corriger les abus d'une trop grande liberté, à proſcrire les diſſentions ſanguinaires des particuliers, ces ſources éternelles de férocité, exigeant une certaine connoiſſance des lettres & de l'hiſtoire, rétabliſſant dans ſes droits une partie de l'humanité qui gémiſſoit dans un dur eſclavage, faiſant naître le goût d'une vie plus paiſible, & l'idée d'un bonheur détaché des ſens, & différent de celui de ſe battre, forma, pour ainſi dire, le germe du nouvel eſprit qui s'eſt développé dans les âges ſuivans, & auquel la découverte des arts qui en fut peut être une ſuite, contribua à donner encore plus d'efficace & d'activité.

D'ailleurs eſt-il bien certain, comme le ſuppoſe l'objection, que le climat de l'Europe n'ait point changé depuis les tems dont nous parlons? Ceux qui ont lû avec attention les Auteurs anciens les plus dignes de foi, penſent bien différemment, & ſont perſuadés que le froid eſt aujourd'hui beaucoup moins rigoureux dans les mêmes pays qu'il ne l'a été anciennement. Ce n'eſt point ici le lieu d'accumuler toutes les preuves qu'on pourroit en donner; (*a*)

(*a*) On peut conſulter avec fruit ſur cette queſtion l'*Hiſtoire des Celtes*, T. I, c. 12.

il suffit de remarquer que les fleuves des Gaules, la *Loire*, le *Rhône*, par exemple, geloient régulierement toutes les années & que des armées entieres les traversoient avec leurs chariots & leur bagage. (*b*) Le Tybre même geloit à Rome, & *Juvénal* dit positivement, qu'il faloit casser la glace de ce fleuve en hyver pour y puiser de l'eau. (*c*) Plusieurs passages d'*Horace* supposent que les rues de Rome étoient pleines de neige & de glace. (*d*) *Ovide* assure positivement que la Mer Noire gele toutes les années, & il prend à témoin de ce fait le Gouverneur de la Province dont il dit le nom; Il en rapporte aussi divers faits qui semblent ne pouvoir convenir aujourd'hui qu'à la Norvége, ou à la Suéde. (*e*) Les forêts de Thrace & de Pannonie étoient remplies d'ours & de sangliers blancs, tels que ceux qu'on voit aujourd'hui dans les forêts du Nord. (*f*) La partie septentrionale de

(*b*) Voyez Diodore de Sicile L. 5. Dion parle aussi du froid des Gaules, L. 79. & *Stace* dans ses Sylves L. 10. Carm. 1.

(*c*) *Hybernum fractâ glacie descendet in amnem,*
Ter matutino Tyberi mergetur. Juven Sat. 6. L'Abbé du *Bos* de qui j'emprunte cette citation, ajoute que le Tybre ne géle pas plus aujourd'hui à Rome que le Nil au Grand Caire. & que les Romains estiment l'hyver très rigoureux si la neige reste deux jours sans se fondre, & s'il y a quelques glaçons aux fontaines exposées au Nord.

(*d*) Voyez en particulier la Satire troisieme & sixieme du L 2

(*e*) Voyez Trist. L. 3. Eleg. 9. De Ponto L. 4. Eleg. 7. 9 10. *Tournefort*, Provencal de naissance, assure dans ses voyages qu'il n'y a pas dans le monde un climat plus doux, ni plus abondant en fruits que la Thrace, & que jamais la mer noire ne gêle. Cependant *Pline*, *Herodian*. *Strabon* & plusieurs autres disent expressément que la Thrace est sous un climat affreux, & que les habitans sont obligés d'enterrer & de couvrir de fumier pendant l'hyver tous les arbres fruitiers qu'ils vouloient conserver. *Ovide* & *Strabon* disent que les pays situés autour du Borysthéne & du Bosphore Cimmérien sont inhabitables & inhabités à cause du froid. V. Plin. L. 15. c. 18. Herodian. L. 1. p. 26. Strab. 11. Ovid. Trist. L. 3

(*f*) V. Pausanias Arcad. c. 12. Les chevaux des Gaules & de Germanie étoient fort petits & malfaits, come ceux des pays les plus froids de la Scandinavie, ce que l'illustre Mr. de *Buffon* attribue aussi au grand froid qui régnoit alors dans ces pays. *Hist. Nat. T.* 4. *du Cheval. Equi non forma conspicui*, Tacit German. *Jumenta Germanis parva & deformia.* Cæs. de Bell. Gallic. L 14.

l'Espagne étoit peu habitée, à cause du froid extrême. (g) L'Arcadie étoit située sous un climat froid & humide. (h) Enfin tous les anciens qui parlent du climat des Gaules, de la Germanie, de la Pannonie, de la Thrace disent, qu'il est presque insupportable, (i) que la terre y est couverte de neiges la meilleure partie de l'année, & qu'on n'y peut recueillir ni de l'huile, ni du vin, ni la plupart des autres fruits. Il est aisé de comprendre que les forêts abbatues, les campagnes mieux cultivées, les marais desséchés ont dû considérablement diminuer les exhalaisons humides qui entretiennent le froid, & laisser aux rayons du soleil une plus grande facilité d'échauffer la Terre. La même chose est arrivée dans l'Amérique septentrionale depuis que les Européens y ont porté leur industrie. (k) Mais soit que c'ait été là en effet la seule cause de ce Phénomène, soit que d'autres plus inconnuës s'y soient jointes, il y aura toujours lieu de soupçonner qu'un changement si grand dans le climat, a dû s'étendre à la maniere de vivre, aux occupations, à la plupart des coutumes, & par là même toujours plus ou moins, au tempéramment, & à la façon de sentir & de penser, ensorte que les progrès que les arts, le goût du luxe, des aises de la vie, & des plaisirs délicats n'ont presque jamais cessé de faire, depuis quinze ou seize siècles dans la

(g) V. Strab. L. 3.

(h) Polyb. L. 4 c 21.

(i) *Quid istis locis asperius?* Cicer. *Sithonia nix. Germania informis terris, aspera cœlo. Germania frugiferarum arborum impatiens.* Tacite passim. *Gallica hyeme frigidior.* Petron. *Scythico quid frigore pejus?* Ovid. &c.

(k) *Nos Colonies du Nord en Amérique*, dit un savant Anglois, *deviennent plus tempérées, à mesure qu'on abbat des forêts; mais en général elles sont plus froides que les pays de l'Europe situés au même degré.* Voyez *Humes* Political Discourt. Disc. X. p. 246. Le Pere *Charlevoix* observe la même chose du *Canada. Il n'y a rien à repliquer*, dit-il, *à l'expérience qui nous rend sensible la diminution du froid, à mesure que le pays se découvre* &c. Journal Historique d'un Voyage en Amérique Lettre Xme p. 188.

partie de l'Europe autrefois la plus ſauvage ont du vraiſemblablement être ſecondés en ſecret par les cauſes phyſiques; leur pouvoir après tout ne pouvant être conteſté, quoiqu'il céde très ſouvent à l'empire des cauſes morales.

F I N.



De l'Imprimerie des Héritiers de BERLING,
par L. H. LILLIE.

MONUMENS
DE
LA MYTHOLOGIE
ET DE
LA POESIE DES CELTES
Et particulierement
DES ANCIENS SCANDINAVES:
Pour ſervir
DE SUPPLEMENT ET DE PREUVES
A
L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE
DE DANNEMARC.

Par Mr. MALLET, *Profeſſeur Royal de Belles-Lettres Françoiſes, de l'Academie Royale d'Upſal, & de celle de Lyon.*



A COPENHAGUE,
Chez *CLAUDE PHILIBERT.*
MDCCLVI.

De l'Imprimerie de *LUDOLPHE-HENRI LILLIE.*

